

Université de Montréal

**Solitude et sociétés contemporaines
une sociologie de la connaissance du Solitaire**

par
Marie-Chantal Doucet

Département de Sociologie
Faculté des Arts et des Sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Philosophiæ Doctor
en Sociologie

décembre 2005

© Marie-Chantal Doucet, 2005



HM

15

U54

2006

V. 006

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée:

Solitude et sociétés contemporaines
une sociologie de la connaissance du Solitaire

présentée par

Marie-Chantal Doucet

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes:

[redacted]
(président-rapporteur)

[redacted]
(directeur de recherche)

[redacted]
(membre du jury)

[redacted]
(examinateur externe)

[redacted]
(représentant du doyen de la FES)

sommaire

Cette thèse poursuit l'objectif de comprendre la Solitude contemporaine d'un point de vue sociologique. Il s'agit de comprendre cette Solitude non pas comme une expérience exclusivement individuelle mais bien comme étant sociale et contemporaine. Une sociologie des Solitudes met ici en relief les sentiments intimes de l'individu contemporain en rapport avec la condition post-moderne. Il s'agira de se demander quel est le sens de la Solitude aujourd'hui.

Dans la nouveauté de son nombre et la pluralité de ses situations, la Solitude contemporaine présente justement l'avantage d'interroger l'observateur social sur ce problème central de la sociologie, soit l'articulation du rapport individu/société. Problème d'autant plus aigu que les sciences sociales sont traversées par cette opposition irrémédiable entre individu et société. La sphère socio-structurelle fait ici place aux interactions socio-symboliques. La présente recherche naît d'une préoccupation par le caractère relationnel et dynamique de la vie sociale alors même que se multiplient les thèses de l'individualisme. Ce sera paradoxalement à travers la Solitude de personnes vivant seules qu'il sera possible d'observer les effets de l'absence de l'autre et justement la place que cet autre occupe dans la conscience et l'existence contemporaine.

La recherche tente donc de rendre compte des significations sociologiques des Solitudes à partir de l'analyse clinique de cas de personnes vivant seules. L'émergence du Quant-à-Soi dans la mentalité contemporaine introduit de nouveaux questionnements sociologiques. L'analyse met en évidence que la Solitude est signe d'un passage historique du «nous» au

«je». La revendication d'individuation puise à la source de la subjectivité. Celle-ci n'entraîne pas le déclin du social mais redéfinit ce social jusqu'ici représenté par les structures et les rôles. L'analyse démontre l'existence d'une tension paradoxale entre le Quant-à-Soi subjectif et la société comme cadre défini par le regard de l'autre.

Le paradoxe tient au fait que le Quant-à-Soi se conçoit comme hors du monde alors qu'il en est l'un des fondements. En ce sens, les récits d'une Solitude éprouvée dans la présence-absence de l'autre ne constituent pas une simple évocation d'une histoire individuelle; il s'agit bien d'une expérience existentielle socialement constituée. La connaissance de la Solitude comme expérience existentielle, mise en discours par le Solitaire lui-même dans le cadre de la réflexivité, est posée comme construction particulière de la société. Le Quant-à-Soi y est reconnu comme générateur de nouvelles formes sociales.

C'est dans la mouvance de ces idées sur l'esprit du temps que nous nous inscrivons afin de frayer quelques pistes de réflexions sur la Solitude, le Soi et l'autre comme connaissances socialement partagées.

Mots-clé: Connaissance- Sociologie clinique - Solitude - Quant-à-Soi - subjectivité - Rapport à l'autre - Société.

summary

This thesis is an attempt to understand contemporary Solitude from a sociological point of view. We are endeavouring to understand this Solitude not as an exclusively individual experience but also as a phenomenon with social and contemporary aspects. A sociology of Solitude here highlights the most intimate feelings of the contemporary individual facing the post-modern condition. Our task is to examine the meaning of Solitude today.

In the novelty of its number and the diversity of its situations, contemporary Solitude presents the advantage of questioning the social observer about this central problem of sociology, which is to describe the relationship between the individual and society, a problem made even more acute by the fact that all social sciences are challenged by this irreparable opposition between the individual and society. The socio-structural sphere here gives place to socio-symbolic interactions. The present research arose from a concern for the dynamic character of social life at the same time as arguments about individualism are multiplying. Paradoxically, it is the Solitude of those living alone that will make it possible to observe the effects of the absence of the Other and the place that this Other occupies in contemporary consciousness and existence.

The research therefore attempts to describe the sociological significance of Solitude on the basis of the clinical analysis of cases of persons living alone. The emergence of *Quant-à-Soi* (social reserve or distance) in our contemporary attitudes introduces new sociological issues. Analysis shows that Solitude is a symptom of an historic shift from a focus on the «we» to the «I». The claims of individuation draw from the font of subjectivity. This does not lead to a decline in the social aspect, but rather redefines this aspect that in the past has

always been represented by structures and roles. Analysis shows that there is a paradoxical tension between the subjective *Quant-à-Soi* and society as a framework that is defined by the observation of the Other.

The paradox lies in the fact that *Quant-à-Soi* is conceived as outside the world although it is in fact one of its foundations. In this sense, the narratives of Solitude experienced in the presence/absence of the Other do not constitute a simple evocation of an individual's story, it is a socially constituted existential experience. Knowledge of Solitude as an existential experience expressed by Solitude itself within the framework of reflexivity is put forward as a particular construction of society. The *Quant-à-Soi* is recognized as a generator of new social forms.

We have taken up these ideas on the spirit of the times in order to clear new paths for reflections on Solitude, the Self and the Other as socially shared knowledge.

Keywords: Solitude- Knowledge- Clinical Sociology- Quant-à-Soi- Subjectivity- Relationship with others- Society

Table des matières

<u>Introduction</u>	1
<u>1. Solitude et sciences humaines</u>	4
1.1 Philosophie et psychanalyse.....	4
1.2 Le récit de Robinson.....	7
1.3 Histoire des solitudes.....	9
1.3.1 Naissance de la solitude moderne.....	10
1.3.2 L'individualisation de la vie quotidienne dans la Modernité contemporaine.....	13
<u>2. La solitude comme objet sociologique (du déclin ou du renouvellement de la sociabilité)</u>	17
2.1 Les thèses de l'individualisme.....	20
2.2 Les sociologies de l'interaction.....	25
2.3 Discussion.....	44
2.4 Une sociologie de la connaissance.....	47
2.4.1 L'espace théorique.....	48
2.4.2 Le langage comme modélisation du savoir social.....	50
2.4.3 La connaissance de la solitude comme construction du rapport à l'autre.....	52
1) Le quant-à-soi comme générateur de formes sociales.....	55
2) Une tension paradoxale.....	56
3) Les solitaires.....	58
2.5 Méthodologie	60
2.5.1 La sociologie clinique.....	62
1) La relation individu/société.....	65
2) L'interdisciplinarité.....	66
3) Parler de soi.....	68
4) L'intervention clinique en sociologie.....	70
2.5.2 La démarche.....	72
1) L'échantillon.....	74
2) Référence aux grands ensembles.....	81
3) Les étapes de la recherche.....	82
2.5.3 Les catégories de recherche.....	83
1) Connaissance de la solitude.....	85
2) Connaissance de soi et des autres.....	86
3) Style de vie.....	88

3. Études de cas	91
1) Michel.....	93
2) Ève.....	110
3) Jean.....	128
4) Thérèse.....	144
5) Anne.....	155
6) Pauline.....	169
7) Normand.....	186
8) Louise.....	197
9) Sonia.....	216
10) Yves.....	234
11) Laura.....	250
12) Charles.....	268
4. Étude transversale	290
4.1 Connaissance de la solitude	291
4.1.1 Perception de la solitude.....	291
4.1.2 Définition de la solitude.....	292
4.1.3 Problématique du choix.....	294
4.1.4 Système d'actions.....	296
4.2 Connaissance de Soi et des autres	297
4.2.1 Perception de soi.....	297
4.2.2 Le travail sur soi.....	299
4.2.3 Quant-à-soi et regard des autres.....	300
4.2.4 Perception des autres.....	302
4.3 Style de vie	304
4.3.1 Le travail.....	305
4.3.2 Les activités.....	310
4.3.3 La famille d'origine.....	320
4.3.4 Les amitiés et connaissances.....	323
4.3.5 Les relations amoureuses.....	325
4.3.6 Les enfants.....	329

5. Analyse	331
5.1 Quelques propositions de sens commun sur la Solitude	332
5.2 La solitude dans la Modernité contemporaine	353
Conclusion	360
Bibliographie	364

À ma famille

Remerciements

Je voudrais remercier mon directeur Gilles Houle qui m'a fait confiance et dont les commentaires m'ont chaque fois encouragée et aidée à poursuivre ma démarche.

Je voudrais remercier Serge-Alain Giguère mon conjoint, pour son support moral et technique tout au long de cette aventure dans laquelle il m'a accompagnée.

Je voudrais enfin remercier Lyse Bessette comme amie et professionnelle, pour ses réflexions si pertinentes, notamment au sujet de la famille.

Introduction

On parle beaucoup de solitude contemporaine. On la déplore, on accuse l'égoïsme de l'individu incapable d'entrer en relation. On parle du désespoir de cette solitude, de l'amour jetable. Des thérapies de tout acabit tentent de guérir ce mal supposé qu'est d'être seul.

Ce qui s'appliquait jusqu'ici à un nombre restreint d'individus paraît aujourd'hui avoir élargi sa signification. Ce qui était le fait de personnes non mariées ou veuves devient un état d'être applicable aux divorcés, séparés, à des personnes ayant déjà été inscrites dans des projets de vie en commun et qui se trouvent aujourd'hui à vivre seules. Un nombre grandissant d'individus se définissent comme étant célibataires, beaucoup d'entre eux ont presque toujours ou toujours été seuls et un bon nombre de ces solitaires n'ont pas eu et n'auront jamais d'enfants. On assiste à une formidable accélération du processus des solitudes. Les interactions relevant du réseau primaire étaient il n'y a que quelques trente ans encadrées dans des structures stables à forte teneur symbolique. L'établissement de liens familiaux conformes à un idéal-type faisait en sorte que la communauté avait plus d'importance que l'individu. On parle aujourd'hui d'une individualisation croissante de la vie quotidienne qui se veut libre de toute contrainte. Être-pour-soi semble bien le nouveau style de vie urbain. Les récentes statistiques canadiennes indiquent même le fait que ce nouveau style de vie participe de la crise du logement actuelle dans les villes, notamment à Montréal où le tiers des logements est occupé par des «ménages à une personne».

Il n'existe pas de psychologie ou de sociologie du solitaire mais il existe tout un monde de solitudes: hommes, femmes, enfants, jeunes adultes, personnes âgées, exclus, immigrés, pauvres, etc. En deçà des chiffres effarants, nous avons cherché à saisir le sens que prend la solitude chez des adultes âgés entre 37 et 56 ans, ce que l'on peut appeler l'âge moyen. La sociologie dont il est ici question s'attarde moins aux questions structurelles qu'au caractère relationnel et dynamique de la vie sociale, alors même que se multiplient les thèses de l'individualisme.

Il nous faut d'abord préciser la question de ce que nous entendons par solitude. Il existe bien sûr une solitude ontologique mais elle prend des formes différentes selon les époques et les civilisations. Il s'agit ici de la solitude des villes occidentales, plus précisément celle du Montréal métropolitain. Des entretiens ont été réalisés avec douze personnes, cinq hommes et sept femmes, pour connaître leur propre réflexion sur ce qu'est vivre seul afin de comprendre ce qui peut être socialement partagé de ce savoir.

C'est donc à partir de l'analyse de cas de solitaires que nous proposons une réponse à la question principale de la recherche: dans la perspective d'une théorie du rapport à l'autre, peut-on conclure au déclin de la sociabilité, dont le célibat répandu dans les villes occidentales constituerait un symptôme, ou doit-on comprendre ce phénomène comme une représentation d'un rapport à l'autre renouvelé?

Une approche clinique du phénomène présente l'intérêt de situer le chercheur au coeur de son objet afin que s'élabore une parole souvent occultée par les méthodes expérimentales. Il existerait une adéquation entre sens commun et savoir scientifique. L'art du sociologue sera

de dégager ce sens commun pour confronter cette connaissance avec un savoir formel qui pose l'individualisme comme référentiel de l'époque présente.

1. Solitude et sciences humaines

La solitude est un phénomène dont il est aujourd'hui nécessaire d'observer les significations en sciences humaines. En effet la solitude est un champ scientifique qui reste à défricher. On a souvent décrit cette solitude comme étant propice au recueillement et à la création ou bien comme tare dont il faille se délester sous peine d'être exclu. Elle est également associée au mal de vivre ou du moins à un certain malaise, un sentiment trouble, parfois même intenable. La solitude peut aussi être définie comme une perte de sens. En ce cas, elle renverrait tout droit à la perte de sens de nos sociétés entières. C'est en tout cas ce qu'avancent les thèses de l'individualisme. Nous pourrions dire comme Michel Hanoun¹: en son sens ontologique, la solitude constitue «le fonds commun de l'humanité». Cependant le discours sur la solitude ne pouvait être présent puisque n'étant jamais tout à fait absente des communautés traditionnelles, elle ne ressortait pas comme trait dominant des sociétés.

1.1 Philosophie et psychanalyse

La philosophie existentielle conçoit la solitude comme nécessaire à la formation du sujet. Je ne deviens pleinement conscient de moi-même qu'en prenant conscience de ma solitude fondamentale. Ma solitude est pourtant reliée à l'altérité; ce qui fait mon identité, c'est l'autre. On parle donc ici d'une solitude intérieure qui ne se conçoit pourtant pas sans l'autre.

Le concept de solitude est évidemment repérable dans le champ des représentations. On ne peut en effet éliminer la subjectivité inscrite dans toute réflexion sur ce phénomène aujourd'hui intériorisé. Les représentations sont également fondées

¹Hanoun Michel, *Solitudes et Sociétés*, Paris, Que-sais-je?, 1993.

sur la culture. L'individu ne conçoit sa solitude qu'en puisant dans les dispositifs symboliques de son époque. Le cinéma et les images présentent une solitude urbaine où l'individu est perdu dans la foule. Pourtant, à l'inverse, les grands artistes revendiquent cette solitude à la source de leur oeuvre.

Charles Taylor², le philosophe canadien, identifie trois malaises de la Modernité. Ces trois malaises: la perte de sens; l'éclipse des fins face à une raison instrumentale effrénée; la perte de la liberté, sont hantées par la solitude. Selon Taylor, la culture de l'épanouissement personnel équivaut à une perte de sens social.

Une certaine psychologie qui joue la carte du populisme, prétend d'une part que le problème se trouve du côté du solitaire lui-même qui doit apprendre à vivre seul. S'ensuivent une série de livres de psychologie populaire, recettes qui proposent de bien vivre avec soi-même. Être bien seul, vivre en solo et autres «bouillons de poulet» réconfortants posent au bien-fondé du vivre seul, pour soi.

La psychanalyse ne pose jamais la solitude comme concept. Elle est d'ailleurs absente de l'index thématique du dictionnaire de la psychanalyse (Laplanche et Pontalis). Pourtant chez les psychanalystes, elle va de pair avec la construction de l'individu. Dès la naissance, l'individu éprouve la solitude et le sentiment de mal-être qui l'accompagne se trouve dans la perpétuation du souvenir du paradis perdu. La solitude pourtant est guérisseuse. Françoise Dolto³ dira que la solitude permet de dépasser le stade du sentiment de solitude.

² Taylor, Charles, *Grandeur et misère de la Modernité*, Montréal, Bellarmin, 1991.

³ Dolto Françoise, *Solitude*, Paris, Ergo Presse 1988.

La psychanalyste fait une différence entre le sentiment de solitude qui empêche de créer et la solitude en elle-même qui est au contraire créative et pousse à atteindre un stade supérieur du soi.

Winnicott pose que la solitude peut être diversement éprouvée selon l'expérience vécue avec la mère. L'enfant doit apprendre tôt à faire l'expérience de la solitude, celle-ci étant éprouvée dans l'intériorité. L'enfant doit apprendre à être seul et savoir passer de la solitude au contact à autrui, sachant que ces périodes alternent. La séparation de la mère doit être dominée par l'incorporation de celle-ci dans le psychisme.

La littérature quant à elle, s'est beaucoup occupée de solitude. Maupassant⁴ écrit que «Notre grand tourment dans l'existence vient de ce que nous sommes éternellement seuls, et tous nos efforts, tous nos actes ne tendent qu'à fuir cette solitude». En fait pour l'auteur de «solitude», «nous sommes toujours seuls». Par ailleurs, il ajoute plus loin: «ce sont les femmes qui me font encore mieux apercevoir ma solitude». Cela revient à dire que c'est l'autre qui fait voir à quel point on est seul, paradoxe dont plus d'une fois il faudra s'arranger lorsqu'il sera question de solitude. En effet, c'est l'absence de l'autre qui me fait éprouver ma solitude. Les grandes déconvenues amoureuses parlent en fait de solitude. Ainsi, la solitude sera liée à l'amour, ou en tout cas à son absence.

⁴ Maupassant de Guy, «Solitude», texte publié dans Le Gaulois du 31 mars 1884.

Il est bien sûr un roman classique sur lequel il vaut la peine de s'attarder, il s'agit de l'histoire de Robinson.

1.2 Le récit de Robinson

Une représentation forte de la solitude s'incarne dans le fameux roman de Daniel Defoe paru en 1719, *Robinson Crusoe* plus tard repris d'une façon remarquable par Michel Tournier dans *Vendredi et les limbes du Pacifique*⁵. Dans le contexte d'une réflexion sociologique sur la solitude, le récit de Tournier apparaît comme fondamental puisqu'il peut être interprété comme une réflexion sur la Modernité et ce qu'elle peut engendrer de solitude. Voici en quelques mots le récit:

Robinson se réveille sur une plage déserte après un naufrage où il se découvre bientôt seul survivant. Son premier désir est de quitter ce lieu aride pour retourner au plus vite à la civilisation. Il n'en aura l'occasion qu'après vingt-huit années.

Constatant son impuissance à fuir l'endroit, il éprouve un intense sentiment dépressif et passera des jours à croupir dans «la fange liquide» d'une mare boueuse où il n'espère plus rien. Un jour, il se reprend et réagit alors, commandé par la raison. D'abord, il tient scrupuleusement un journal, puis invente un calendrier pour organiser le temps. Il cherche aussi à s'approprier l'espace. Des projets d'arpentage, de cartographies, de constructions se succèdent, puis il donne à chaque chose un nom. Il prend une quatrième décision: travailler.

⁵ Tournier Michel, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Paris, col, Folio, no 959, Gallimard, 1972.

Il en vient même à créer des surplus et à thésauriser, tout cela pour une plus grande maîtrise de l'île, une plus grande maîtrise de la solitude. Robinson en vient aussi à légiférer. Il établit un code de conduite, se fait gouverneur général de l'île et prévoit des peines aux contrevenants.

Très tôt, il se rendra compte que l'*administration* de son île n'a pas de sens puisqu'il est seul. La solitude exerce une double action puisqu'elle abolit tout obstacle à une rationalisation toujours plus haute de ses activités sur l'île et dans le même temps, impose la consternante constatation de l'inutilité et du non-sens de l'acte administratif.

La rencontre avec le *sauvage* qu'il baptisera Vendredi change sa vie car il constate, de façon plus aiguë, la nécessité d'un rapport se situant en deça des règles administratives qu'il s'était données. C'est dans le rapport à l'autre que Robinson découvre la «barrière administrative» qu'il avait érigée pour se prémunir contre la solitude et se rapprocher en esprit de la communauté des hommes ou du moins de la structure de cette communauté mais qui en fait le sépare de l'autre.

Robinson prend aussi conscience de l'impossibilité de dominer son nouveau compagnon. Il doit désormais prendre en compte la culture de l'autre. D'un rapport de maître à esclave, la relation accède à la fraternité. Robinson n'est alors plus seul mais au coeur de l'altérité.

Différentes lectures peuvent ressortir de ce récit. D'abord, chacun peut s'identifier à Robinson et à sa solitude. Une réflexion ethnologique de ce récit peut évidemment mettre en lumière les questionnements modernes sur le rapport à l'autre appartenant à une culture

différente et la remise en question du postulat évolutionniste. Mais outre cette démarche, le récit souligne l'effet de la solitude, de l'absence de l'autre. L'absence d'autrui permet en fait une réflexion sur la place qu'il occupe et sur sa nécessité. Car l'absence d'autrui fait perdre ses repères à Robinson qui en oublie la signification de certains mots et en vient à perdre la réalité des choses. Or la présence d'autrui est, pour Tournier, un rempart contre la folie. L'autre est essentiel.

1.3 Histoire des solitudes

Au cours des âges, la solitude a reçu diverses représentations symboliques. Elle a bien sûr été appréhendée à travers les représentations culturelles ambiantes dont disposait celui qui cherchait à la définir. Les solitudes de jadis étaient nourries d'un sens. L'érémisme, la ferveur monacale ou celle de l'artiste romantique puisaient à la source de cette solitude choisie.

Que peut-on entendre par *solitude*? Dans son essai sur les solitudes⁶ Michel Hannoun nous dit que pendant tout le Moyen-âge, le terme est demeuré synonyme d'un lieu désert. La solitude se trouvait donc extérieure à l'individu et ne désignait pas forcément un lieu redoutable.

Ce n'est qu'au XVIIe siècle que la solitude prend la connotation subjective qu'on lui connaît aujourd'hui alors que le terme même passe de la désignation d'un lieu extérieur à celle d'un sentiment. La solitude devient immanente à l'individu.

⁶ Hannoun Michel, *Solitudes et sociétés*, Paris, PUF, Col «Que sais-je?», 1993.

La solitude a donc pénétré l'individu alors que le *sentiment* apparaît comme vecteur essentiel de l'existence et cette soudaine nécessité du sentiment s'impose, alors que l'individu surgit comme figure de proue de la Modernité. En quoi la solitude, qui n'était jusqu'alors aucunement considérée comme négative, devient-elle associée à un certain mal de vivre? Que peut vouloir dire cette évolution sémantique?

Les grands auteurs d'études sur la Modernité décrivent un social où prime le concept d'individu comme atome séparé. Dans la Modernité contemporaine, l'individualisation de la vie quotidienne démontre qu'on ne peut plus faire l'économie du sujet. On assiste donc à l'émergence de la subjectivité où l'individu définit la séparation entre la sphère publique et la sphère privée.

1.3.1 Naissance de la solitude moderne, une approche structurelle

Tocqueville a magistralement démontré que se sont dessinés en Occident les idéaux d'égalité et de liberté, non seulement du point de vue de l'économie mais aussi dans l'imaginaire social. Ces paradigmes pourraient être considérés par l'auteur comme étant au fondement de la solitude moderne.

La figure de l'individu apparaît comme une conséquence de l'abolition des différences car dans l'idée d'égalité s'inscrit l'image de la similitude des hommes. Pour l'auteur: «L'aristocratie avait fait de tous les citoyens une longue chaîne qui remontait du paysan au roi; la démocratie brise la chaîne et met chaque anneau à part.»⁷

⁷ Tocqueville Alexis de, *De la démocratie en Amérique*, tome. 1 p.106, Paris éd Gallimard, 1951

Le paradigme égalitariste aboutit donc à une décomposition du social tel qu'il fut traditionnellement vécu. La liberté démocratique affirme le droit individuel et creuse encore le fossé entre l'individuel et le social. Elle consiste à «faire tout ce qui ne nuit pas à autrui» mais elle gomme le lien social en faisant de tout individu une monade autonome (autonome: celui qui se donne sa propre loi) séparé, redevable à l'État plutôt qu'à l'autre. Le rapport à l'autre devient dans la Modernité, un rapport utilitaire, à l'image du contrat social. Le groupe devient un outil répondant à l'intérêt pratique de chacun.

Si Hobbes et Rousseau semblent exprimer des points de vue différents sur le contrat social, ils se rejoignent tous deux dans une conception utilitariste du social et font ainsi tout deux prévaloir l'individu. Pour Hobbes, la société moderne constitue un progrès par rapport à la barbarie naturelle de l'homme. Rousseau quant à lui fait du social un mal nécessaire:

«Si toute la terre était également fertile, peut-être les hommes ne se fussent-ils jamais rapprochés. Mais la nécessité, mère de l'industrie, les a forcés à se rendre utiles les uns aux autres pour l'être à eux-même».

Chez Hobbes, le contrat préserve l'individu de la violence d'autrui, tandis que chez Rousseau pour qui l'individu est naturellement bon, il convient d'établir un contrat dont l'infrastructure est avant tout économique, au service de l'individu. On le voit, l'image du contrat social utilitaire représente pour les deux auteurs un moindre mal, où prime le concept d'individu. Dès lors, commence le politique fondé sur la raison, sur l'utilité, sur l'intérêt pratique de l'individu. L'État moderne procède à la décomposition des communautés traditionnelles au profit d'institutions mécaniques. C'est avec la naissance de l'État moderne que l'on assiste aussi à la séparation de l'Église et du politique.

⁸ Rousseau Jean-Jacques, *Oeuvres complètes*, T.3 «Du contrat social, écrits politiques», bibliothèque de la Pléiade, Paris Gallimard, 1964, p.532.

On peut à première vue tirer la conclusion que le sacré disparaît des aspirations humaines depuis le XVIII^e siècle car l'Occident connaît une laïcisation de ses structures. La société moderne se débarrasse des transcendances du mythe et de la religion au profit de l'appréhension technique du monde. Selon M. Miranda on assisterait à un décentrement du sacré et à tout ce qu'il pouvait comporter d'échanges symboliques, à la «pédagogisation» du contrat social. Le sacré moderne se situerait en effet du côté de la raison utilitariste. Mais encore, pour Miranda, l'imaginaire des sociétés occidentales nourrit l'entreprise de pédagogisation du social. On fabrique du social. La Modernité n'est donc pas simplement «le produit de la décomposition du lien traditionnel, elle est aussi le produit d'une volonté pédagogique de recomposition».⁹ La notion de progrès s'ajoute donc à celles déjà mentionnées d'égalité et de liberté. Pour M. Miranda en effet, «La recomposition moderne du lien social s'articule à une représentation de la société comme totalité achevée». Le progrès poursuit le «mythe de l'achèvement.»

Ainsi dans une perspective structurelle, le rapport à l'autre serait fondé sur les idéologies de l'égalité (similitude), de la liberté (distance) et du progrès (linéarité et finalité). Le rapport à l'autre serait enfin avant tout structurel car reposant sur un contrat social utilitaire d'où naît le politique tel que le connaît la Modernité.

⁹ Miranda Michel, *La société incertaine, pour un imaginaire social contemporain*, Paris, librairie des Méridiens, 1986

1.3.2 L'individualisation de la vie quotidienne dans la Modernité contemporaine

La Modernité des Lumières située dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle a fait de la famille le lieu privilégié de la vie privée en Occident. La famille se sépare donc du reste de la société. Les voisins et la parenté ont de moins en moins accès au cercle familial qui devient peu à peu noyau, famille nucléaire composée du père, de la mère et des enfants. Dans la famille moderne, tout repose sur la capacité du couple à exercer un choix éclairé et à assumer la vie de la famille sans l'appui quotidien de la parenté. Il s'agit là d'une distinction essentielle entre Modernité et Tradition. Dans ce contexte, le poids du couple est essentiel dans la réussite de la famille. On peut alors parler d'une certaine solitude de la famille. On assiste donc au début d'une ère où la vie sociale n'est plus exclusivement contenue dans les rôles sociaux mais réserve un espace privé pour un petit groupe social fortement imbriqué moralement et biologiquement. Une frontière se dessine alors de plus en plus clairement entre vie publique et vie privée. La famille nucléaire n'acceptera plus aussi facilement que le regard des autres se fasse inquisiteur. La famille nucléaire possède son quant-à-soi, ses secrets, ses mythes. C'est ainsi qu'avec la Modernité, la famille devient le lieu par excellence de l'intériorité.

Dès la fin du XIX^e siècle, se profile une organisation familiale différente avec une disposition nouvelle des pièces de la maison où, notamment, la chambre conjugale est séparée de la chambre des enfants. Il s'agirait vraisemblablement de ce que Beck¹⁰ nomme «la première individualisation». Le couple conjugal se distingue de plus en plus du couple parental. Sont aussi distingués des territoires personnels à l'intérieur des territoires conjugaux.

¹⁰ Beck U., *La société du risque, sur la voie d'une autre Modernité*, Paris, Aubier, 2001.

Accédant à leur tour à l'individualité, les femmes revendiquent du temps pour soi tout comme l'homme qui part chaque jour au travail. Ces revendications d'une vie privée pour soi marquent une frontière entre soi et le couple ou la famille dans la deuxième partie du XXe siècle. Le fait d'être un conjoint ne devrait pas avoir pour effet d'engloutir le soi dans un rôle car justement d'autres aspects de soi veulent s'affirmer. La créativité attribuée aux seuls artistes est désormais revendiquée comme activités pour soi. Selon Edgar Morin¹¹ :

«...les problèmes de la vie individuelle, privée, les problèmes de la réalisation d'une vie personnelle se posent désormais, avec insistance, non plus seulement au niveau des classes bourgeoises mais de la nouvelle grande couche salariale en développement.»

Le travail dans des grandes organisations, dont les affaires financières sont détachées de la production à la base, inspire de moins en moins de créativité et «se vide de toute substance personnelle.»¹² Ainsi, selon Morin, c'est la culture de masse qui fournira à l'individu ses mythes d'autoréalisation par la création des stars auxquelles chacun cherche à s'identifier. Étonnamment aujourd'hui, l'univers conscient le plus reclus en soi, ce que l'on a nommé le quant-à-soi, semble parfois s'ouvrir à des millions de téléspectateurs et l'individu qui avait revendiqué son espace personnel se montre dans sa quasi-nudité sous le regard des autres. Ainsi la quête de soi se jouerait sous le regard des autres. On peut dire d'une manière générale que le territoire personnel et la vie sociale sont deux sphères non pas irrémédiablement opposées mais contradictoirement liées, cependant que la revendication d'un soi autonome reste forte.

¹¹ Morin Edgar, *L'esprit du temps*, p.101, Paris, Grasset, 1962

¹² Idem, p. 102

Les possibilités d'ouverture et de fermeture du territoire personnel sont en transformation aujourd'hui nous dit F. de Singly,¹³ car :

«...la pudeur, qualité qui pouvait être assimilée à une forme de quant-à-soi, à une manière de protéger son intimité, change de sens à l'époque actuelle. En effet si l'individu en reste à la première définition de la pudeur, il n'est pas lui-même, ne respectant pas l'impératif d'authenticité.»

L'individu s'attacherait de plus en plus à son quotidien cependant que ce quotidien est sans cesse menacé de rupture. La perspective de la réalisation personnelle est attirante, d'autant que l'individu veut expérimenter des styles de vie. Il peut ainsi vivre une expérience aujourd'hui et revendiquer de vivre son contraire demain. Pour Simon Langlois,¹⁴ l'individualisation de la vie quotidienne est en grande partie engendrée par la société de consommation. Avant l'avènement de la consommation, peu de personnes vivaient seules. Les célibataires vivaient soit en communauté ou dans la famille élargie. Le style de vie des solitaires serait rendu possible par le fait qu'ils ont de plus en plus accès à de plus en plus de produits et services, de sorte qu'ils n'auraient plus besoin des autres pour vivre. Voilà une explication économique certainement non exempte de vérités et plusieurs auteurs appuient leurs thèses sur l'avènement de la consommation de masse. Seulement à travers le prisme économique, l'individu est décrit comme parfaitement autonome devant les multiples choix offerts par la consommation. La problématique du choix demeure pourtant ambiguë, partagée entre des déterminants psychiques, culturels et économiques.

¹³ Singly François de, «La naissance de l'individu individualisé», in F. de Singly, *Être soi-même parmi les autres*, Paris, L'Harmattan 2001

¹⁴ Langlois Simon, «Culture et rapports sociaux: trente ans de changements» dans ARGUS, hiver 1992, vol. 21, no 3, p.4-10

Ce qui est clair, c'est l'introduction toujours plus affirmée de l'individu parmi les autres et ce, dans toutes les sphères de la vie sociale. François Dubet l'a bien démontré en parlant des élèves qui veulent désormais être considérés comme des personnes individuelles par leur professeur.¹⁵ Vincent de Gaulejac montre à quel point l'individu se veut le sujet de son histoire. De même, dans sa vie quotidienne, l'individu ne veut plus «*se perdre dans la masse*» et tente le difficile équilibre entre les rôles joués et ce qu'il définit comme étant son authenticité. Pour F. de Singly, ce que l'on pourrait nommer «la seconde individualisation» trouble la logique de séparation entre les sphères privée et publique. Elle pourrait rappeler la période prémoderne, à la différence que celle-ci faisait prédominer la sphère publique alors que la sphère privée tend à prendre plus d'expansion aujourd'hui, ayant même tendance à s'introduire de plus en plus dans la vie publique. Les individus ne voudraient plus d'un tel clivage entre la sphère objective qui serait publique et la sphère privée, territoire de la subjectivité. Désormais, l'individu veut agir à l'extérieur sans pour cela renoncer à ses intérêts personnels.

L'introduction de l'individu dans la conscience moderne amène aujourd'hui les sociologues à interroger la place de l'individu dans la sociologie. Le prochain chapitre présente les thèses de l'individualisme et les sociologies des interactions, deux thèses différentes pour expliquer l'individu et ses rapports aux autres.

¹⁵ Dubet François, *Le déclin de l'institution*, Paris, Seuil 2002

2. La solitude comme objet sociologique (du déclin ou du renouvellement de la sociabilité)

La question a de quoi surprendre car en effet la solitude est-elle un fait social? Dans la mesure où l'on reconnaît que ce qui fait la matière première de la société sont les actions réciproques, comment peut-on faire l'étude de ce qui s'éloigne le plus possible de tout idée de société, à savoir la solitude. Dans un excellent ouvrage, Mary-Catherine Bateson (Regard sur mes parents) nous dit que plusieurs expériences personnelles donnent lieu à des moments plus largement partagés, des moments significatifs dans un monde où nous savons désormais qu'aucun fait n'est complètement isolé.

Or une sociologie préoccupée par le caractère relationnel de la vie sociale ne peut qu'être attentive à cette expérience individuelle qui, sans aucun doute, repose sur des représentations sociales comme forme de connaissance socialement partagée. C'est donc d'une connaissance de sens commun dont il est ici question, sens commun que nous nommerons conscience ou imaginaire contemporain. Car nous prétendons que la solitude est l'un des phénomènes les plus remarquables des sociétés actuelles. Une sociologie des solitudes met ici en relief les sentiments intimes de l'individu contemporain en rapport avec la condition post-moderne. Il s'agit en fait de se demander quel est le sens de la solitude aujourd'hui. Dans la nouveauté de son nombre et la pluralité de ses situations, la solitude contemporaine présente justement l'avantage d'interroger l'observateur social sur ce problème central de la sociologie, soit l'articulation du rapport individu/société. Problème d'autant plus aigu que les sciences sociales sont traversées par cette opposition irrémédiable entre individu et

société. Dans la présente recherche, l'individu devient objet de sociologie, véritable laboratoire de l'imaginaire social. Nous dirons comme F. Dumont: «Il y a une sociologie des structures, celle qui utilisera les modes classiques d'investigation mais il existerait aussi une Sociologie de l'individu, son activité reposant sur des repères collectifs».

Cette question fut peut-être jugée un peu trop secondaire en sociologie, comme si la discipline ne s'était préoccupée que de l'extériorité structurelle de son objet, laissant l'intériorité symbolique du social aux psychologues. Pourtant «l'autre scène»(E. Enriquez) est aussi opérante que celle des structures manifestes qui est l'objet de l'investigation sociologique classique. Car «La seule nécessité du travail en commun ne peut aboutir à l'instauration du social.»

On ne peut évidemment cerner le flou de notre objet en s'efforçant de demeurer dans les limites d'une sociologie des rôles et de l'action des structures sur l'individu. La sphère sociostructurelle fait ici place à la culture au sens large, à ce que Simmel nomme la sociabilité, que l'on définira comme la forme ludique de la socialisation se situant à la jonction de l'individuel et du social. La sociabilité comme forme de socialisation, «forme ludique des forces éthiques de la société concrète», constitue le contrepoint de l'individualisation. Or qu'a donc à faire ici la sociabilité puisque nous parlons de solitude? Le solitaire n'est-il pas par définition réfractaire à toute sociabilité? Ce sera paradoxalement à travers la solitude de personnes vivant seules qu'il sera possible d'observer les effets de l'absence de l'autre et, justement, la place que cet autre occupe dans la conscience et

¹⁷ Dumont, F. «Notes pour une thématique de la sociologie clinique» in *L'analyse clinique dans les sciences humaines*, Montréal, Saint-Martin, 1993, p. 37

¹⁸ Enriquez, E. *L'organisation en analyse*, Paris, PUF, col Sociologies d'aujourd'hui, 1992.

l'expérience contemporaines. Ainsi dans la perspective d'une théorie du rapport à l'autre, peut-on conclure au déclin de la sociabilité dont la solitude, répandue dans les villes occidentales, constituerait un symptôme ou doit-on comprendre ce phénomène comme une représentation de formes nouvelles de sociabilité? Autrement dit, la solitude contemporaine est-elle une conséquence d'un individualisme exacerbé ou assiste-t-on à l'émergence de nouveaux rapports d'altérité? C'est donc dans la mouvance de ces idées sur l'esprit du temps que nous nous inscrivons afin de frayer quelques pistes de réflexion sur le sens sociologique de la solitude.

Pour les tenants des théories de l'individualisme, la figure de Narcisse constituerait la nouvelle hypostase divine de la Postmodernité, poursuivant le procès d'atomisation du social, inauguré par le siècle des Lumières. L'individualisme narcissique serait fondé sur un nouveau type de contrôle social. Le célibat serait alors déterminé par le procès de personnalisation de la culture postmoderne, entraînant la dissolution de l'autre comme sujet.

D'autres auteurs s'interrogent sur l'aspect relationnel de la vie sociale dans une perspective sociosymbolique et fondent le concept d'*actions réciproques* (Simmel). Certains même annoncent le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse au profit de l'émergence de communautés émotionnelles (Maffesoli). Certains autres, de l'École de Chicago, peuvent ici apporter un éclairage fort juste des *interactions symboliques* et de la *théâtralité* qu'elles supposent (Goffman). Une sociologie de la sociabilité ne peut se passer des observations judicieuses d'études sémiologiques sur «la vie commune» d'un Todorov, de certains écrits fort à-propos de sociopsychanalystes (Enriquez, G. Deveureux, F. Laplantine, Mannoni).

La sociologie des récits de vie de Vincent de Gaulejac qui fait du sujet un sujet de son histoire, rappelle à quel point le soi se construit dans l'altérité, à travers la transmission familiale d'une mémoire sociale.

L'école socioanthropologique de l'imaginaire, avec Maffesoli, donne à réfléchir sur le quotidien (G. Durand, M. Miranda, P. Watier). Enfin, la notion de réflexivité du sujet sur sa propre condition, développée par A Giddens, réhabilite la subjectivité en sociologie en ce que cette réflexivité n'est pas qu'une conscience de soi mais aussi «la façon spécifiquement humaine de contrôler le flot continu de la vie sociale.»

Dans ce qui suit, seront exposés ce que les tenants des thèses individualistes ont à dire du déclin de l'altérité et de la solitude que ce déclin entraîne chez l'individu contemporain.

En second lieu, seront présentées ce que nous pourrions nommer les sociologies de l'interaction, concept longuement visité sous l'appellation d'action réciproque, par un Simmel qui est certainement le précurseur d'un certain courant sociosymbolique.

2.1 Les thèses de l'individualisme

La perspective sociostructurelle, pour l'objet qui nous occupe, aura un regard extérieur et considérera les rapports sociaux d'après les principes de linéarité et de finalité. Un rapport linéaire, et qui anticipe une finalité, est un rapport utilitaire qui va du terme *A* au terme *B*. La relation poursuit ici un objectif précis.

Weber a dégagé cet idéal-type: des activités rationnelles seraient orientées vers des buts pratiques. Ce type de rapport est structuré dans le temps et existe dans le but de produire un résultat précis. Les rapports institutionnels en constituent de bons exemples. Ainsi selon cette thèse, le principe de l'individualisme serait le référent de l'époque présente. Pour plusieurs auteurs, l'avènement de Narcisse en tant qu'hypostase divine de la civilisation post-moderne est l'aboutissement logique de l'individualisme prôné depuis la naissance de l'État moderne.

La ferveur politique qui succédait à la foi religieuse, fait place à une indifférence quant au social, à une nouvelle religion du "moi" qui s'oppose plus que jamais au social. La désertion du politique n'est pas soudaine comme si elle était le fait d'une conscientisation; elle s'inscrit dans le processus d'individualisation déjà fortement entamé dans la Modernité. Le passé est plus que jamais dévalué. Le futur qui promettait apparaît aujourd'hui menaçant et incertain. Ce sentiment d'impuissance face à l'avenir se traduit par un retranchement sur le présent, sur l'ici et le maintenant du "moi" qui n'aspire plus qu'à l'immédiate satisfaction.

Pour G. Lipovetsky, on assisterait à une mutation historique, une deuxième révolution individualiste, générée par une nouvelle forme de contrôle social des comportements. La proposition «tu dois être autonome» est le paradoxe évident de la Postmodernité et de son procès de personnalisation.

Cette mutation sociale serait donc en rupture avec le modèle autoritaire de la Modernité. Les comportements ne sont plus régis par la tyrannie mais avec le plus de liberté possible. Ces nouvelles procédures seraient pourtant inséparables des mêmes finalités. Si l'époque

anticipatrice de sociétés achevées est bel et bien terminée, que la scène politique s'est vidée au profit d'un psychologisme où l'identité prime sur l'altérité, la culture postmoderne est le pôle superstructurel d'une société de consommation ayant pris sa source dans la Modernité et ne cessant d'élargir ses frontières. Dès lors, le procès de personnalisation postmoderne, en rupture avec les procédures de contrôle de la Modernité, est relié par des liens plus complexes avec les finalités de celle-ci.

Si l'autocratie a pris un net recul pour ne plus faire figure que de caricature dont l'homme de la rue se moque, R. Sennett dénonce «les tyrannies de l'intimité» en cette ère où il n'existe plus de départage entre le public et le privée. Il devient en effet de plus en plus difficile de garder pour soi ce que l'on nomme son intimité.

L'intime, il est vrai, circonscrit un univers différent d'une culture à une autre. Mais ne dirait-on pas que la culture postmoderne gomme les frontières de ce qui, autrefois, relevait de la pudeur d'un «moi» plus ou moins honteux, pour mettre en scène un *self* spectaculaire, se livrant aux confessions publiques de ses souffrances psychologiques et de ses désirs les plus obscurs. Plus d'ombre, tout est transparent.

Dans un bref article sur les pratiques intimes, Bernard Arcand pose que pour établir un rapport à l'autre, il faut que chacun se crée une intimité, la pudeur ou ce qu'il nomme «la modestie» en étant garante. En somme, dit-il, «la modestie serait une composante fondamentale de tout rapport social, de toute relation humaine.»¹⁹

¹⁹ Arcand, B, «S'exciter pour l'intime», in *Discours et pratiques de l'intime* sous la direction de Manon Brunet et Serge Gagnon, Actes du colloque de l'Institut québécois de recherches sur la culture, 1993.

Mais cette vertu n'est certainement pas l'apanage de l'individu narcissique décrit par les théoriciens de l'individualisme. En même temps, poursuit B. Arcand, la personne doit faire un mouvement vers l'autre et se révéler. Mais le «partage du vécu» n'aurait, pour ces mêmes théoriciens, d'autre but que l'affirmation narcissique.

L'intime serait-il en voie de disparaître alors même que l'individu narcissique survalorise paradoxalement les pratiques de la sphère privée? C'est en tout cas le point de vue de G. Lipovetsky, soutenant que le moi a perdu ses repères à force d'approfondissement thérapeutique. Machine narcissique par excellence, le moi ne peut que produire le vide. Le procès de personnalisation conduirait-il donc paradoxalement à une dépersonnalisation? Le pouvoir, de plus en plus «doux», aurait une fois de plus raison de l'homme affaibli et vide à force d'information qui banalisent l'existence. "Le moi est une question sans réponse à force d'analyse (...) Le moi est devenu un ensemble flou."²⁰

Ainsi, dans le même ordre d'idées, R. Sennett avance que les sociétés occidentales passent d'un dirigisme extérieur à un dirigisme intérieur.²¹ Si l'inconscient fut jusqu'ici source de sédition contre la morale, l'impératif est clair maintenant: "sois spontané" est un autre paradoxe du devoir être libre.

L'inconscient, cette part d'ombre, doit émerger. Mais cette recherche conduit au sentiment croissant de son incomplétude. Cette indétermination du moi répondrait aisément aux besoins de contrôle des structures sociales. Le moi est devenu un instrument souple qui se plie à toutes les expériences, pourvu qu'il trouve son bien-être.

²⁰ Lipovetsky, G., *L'ère du vide, essais sur l'individualisme contemporain*, p.79, Paris, Gallimard, 1983.

²¹Sennett, R., *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil, 1979.

L'intime constituerait donc le lieu par excellence d'une nouvelle inquisition.

Le devoir de plaisir succède au devoir de pénitence, selon S. Gagnon. Depuis que s'est installée la révolution sexuelle, les psychothérapies déculpabilisatrices ont remplacé la confession sacramentelle. Mais ces interventions psychologiques qui s'élargissent, jusqu'à prendre des proportions médiatiques, sont l'indicateur d'une nouvelle morale chrétienne.

Alors même que l'on pourrait croire en un déclin du devoir :

«La société thérapeutique instituée par les professionnels de l'assistance s'est édifiée sur les ruines d'une morale ascétique et du dispositif de contrôle qui lui servait de support: la confession sacramentelle. La société de consommation s'est épanouie sur fond de ²²malthusianisme».

Selon Christopher Lasch, si la valorisation des désirs immédiats est la caractéristique principale de la culture de Narcisse, celui-ci est un être angoissé par la décrépitude de son corps et, plus profondément, par la mort. Autrefois méprisé dans sa misérable matérialité, le corps désigne à présent l'identité. C'est avec respect et même vénération que le sujet soigne son corps: Massage, gymnastique, sauna, régimes, tout ce travail de la matière n'aurait pour but que la standardisation des corps. Narcisse rejette les stéréotypes désuets pour n'en créer qu'un seul: un être jeune, ni tout à fait homme ni tout à fait femme, doté d'éternité.

Tous ces pétrissements de l'esprit et du corps, unifiés après tant de siècles d'opposition, cette mise en lumière des moindre repères de l'intimité, ces chasses éperdues du mystère et de l'ombre, auraient-ils pour fonction la normalisation d'atomes séparés désormais dénués de la pudeur du romantisme passé? Et l'être seul en serait-il un tragique aboutissement?

²² Gagnon S., «Confessions, courrier du coeur et révolution sexuelle» in *Discours et pratiques de l'intime*, sous la direction de Manon Brunet et Serge Gagnon, Actes du colloque de l'Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, p. 85.

La recherche du moi conduit au sentiment croissant de sa solitude. La culture “psy” produit donc des individus autonomes et libres, des Narcisse coupés des autres. L’altérité est désormais en soi, dans ce clivage entre le conscient et l’inconscient. L’inconscient devient un autre en ce qu’il est étranger et tout ce qui est étranger doit se révéler, tout ce qui est autre doit être incorporé pour n’être plus que soi.

Ainsi le fait social principal n’est plus concrétisé dans la lutte des classes ni même dans toute forme de manifestation au nom d’idéaux politiques mais dans le surinvestissement de la sphère subjective, ici attribuée à l’individu. La désaffection du politique et de ses institutions laisse place à l’indifférence quant à autrui. La consommation tant investie, n’a d’autre destinataire que l’être seul se parlant à lui-même. Aussi la solitude devient banalité quotidienne. «Le relationnel s’efface sans cris, sans raison, dans un désert d’autonomie.» Dans «La foule solitaire», Riesman observe à quel point la cordialité imposée succède aux modes autoritaires du contrôle dans le travail. M. Gauchet, s’inspirant de Tocqueville attribue le déclin de l’altérité qu’il observe, au paradigme de l’égalité: des êtres égaux donc identiques se suffisant à eux-même.

2.2 Les sociologies de l’interaction

La Modernité contemporaine que d’aucuns baptisent la post-Modernité serait caractérisée par sa dialectique ambivalente. Les sociologies de l’interaction proposent, à la différence des sociologies «structuralistes» dont découlent les thèses de l’individualisme, une représentation plus positive de la Modernité. L’ambivalence traduite dans les tensions «contradictorielles» (Maffesoli) se révèle au fondement de la vie sociale.

²³ Lipovetsky G, *L’ère du vide, essai sur l’individualisme contemporain* p.68. Paris, Gallimard, 1983.

Cette vie sociale est en transformation continuelle. L'image la plus pertinente sera la grande métropole où évolue l'individu, distant du monde et pourtant irrémédiablement attiré par son centre. Ce paradoxe métaphysique caractérise la vie en société.

Apparaît donc le visage de l'autre, complexe et multiple, imprévisible. L'individu contemporain porte en lui la complexité des rapports d'altérité. Or l'axiologie classique ne suffit pas à la compréhension du rapport à l'autre. Cette rencontre avec l'autre ne se situe pas qu'au niveau des structures mais ondule au coeur d'une «centralité souterraine» (Maffesoli).

Nous proposons donc, dans ce qui suit quelques perspectives convergeant vers la reconnaissance d'une réciprocité des rapports d'altérité qui, bien que fortement caractérisés par l'ambivalence, sont au coeur du social.

Simmel ou «comment la société est-elle possible»

Simmel met en scène la dynamique ludique et conflictuelle des interactions comme autant de visages du collectif²⁴. Ainsi il vaut la peine ici de se pencher plus longuement sur la pensée de l'auteur dont la sociologie est avant tout une sociologie interactionniste et dont le présent travail s'inspire résolument. En fait, pour Simmel, il ne s'agit pas de dissoudre les faits sociaux en actions individuelles ni dans un grand tout mais bien en interactions entre individus. Selon lui, la vie sociale est un mouvement par lequel ne cessent de se remodeler les relations entre individus. Le pont qui relie, et la porte qui sépare, sont des métaphores illustrant les tensions entre proximité et distance qui caractérisent le social.

²⁴ Simmel, G., *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF, col Sociologies, 1981.

Simmel développe le concept d'actions réciproques, concept plus ancien que celui d'interaction mais qui inspirera les auteurs de l'École de Chicago et constituera le centre de la sociologie de Goffman. Simmel s'intéresse au mouvement d'influence que chaque individu exerce sur autrui. C'est en ce sens, c'est-à-dire en suivant le flot continu des actions réciproques, que l'on parlera plus volontiers de socialisation que de société. Le rapport individu/société est médié par les formes de socialisation. Ces formes, produites par les interactions, s'établissent en structures relativement autonomes qui donnent les rôles. Ainsi, les individus seront d'abord perçus à travers leurs rôles. C'est ce que Simmel nomme «la tragédie de la culture». En effet, l'individu ne se résume pas à ses rôles. Il est toujours plus que ses rôles qui ne le définissent que partiellement.

Or la sociabilité, dimension ludique de la socialisation sera au centre des préoccupations de Simmel. La sociabilité est une forme d'action réciproque, précisément celle sur laquelle nous nous sommes penchée, qui se situe «face à l'alternative de l'individualisme et de la fusion dans le tout communautaire» (P Watier).²⁵

«Le fait que la société soit une structure composée d'êtres qui se trouvent à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de cette structure constitue l'une des informations sociologiques les plus importantes à savoir: qu'entre une société et les individus qui la composent peut exister une relation comme celle qui existe entre deux parties.»

La sociabilité est le compromis entre deux éléments: l'individuel et le collectif. Ces deux éléments cherchent à se retrouver car ils sont complémentaires mais ne parviennent jamais à surmonter leur opposition. L'être humain est donc en quelque sorte séparé de l'autre par un gouffre métaphysique, cause fondamentale de la solitude ontologique.

²⁵ Watier P, *Georg Simmel, la sociologie et l'expérience du monde moderne*, Paris, librairie des Méridiens, Paris, col. «sociétés», dirigée par M. Maffessoli, 1993

Ainsi on peut se demander si cette solitude vécue plus intensément de nos jours, est le fait d'un certain déclin de la sociabilité qui n'arriverait plus à joindre l'individuel et le social. Simmel s'opposerait à ce point vue même aujourd'hui puisque, dans la perspective de l'auteur, c'est bien cette ambivalence même qui caractérise la Modernité. Les contraires de la vie sociale ne s'annulent pas mais subsistent et dominent à tour de rôle dans le jeu interactionnel de la distance et de la proximité. La vie sociale serait une alternance continuelle entre association et dissociation à travers les formes mouvantes des cercles sociaux. Or individualisme et holisme seraient en relation tensionnelle et seraient au fondement de la vie dans les métropoles.

Simmel accorde autant d'importance à la mode et à la coquetterie comme formes sociales par exemple, qu'aux structures du social. La dimension ludique de la socialisation: la sociabilité dans laquelle on retrouvera effectivement la mode, la coquetterie (ce qu'aujourd'hui on nomme le *look*), toute forme éphémère appelée à se transformer, demeure pour l'auteur, l'essence de la vie sociale.²⁶ Sa sociologie des actions réciproques fait alterner les contraires. La mode demeure l'illustration la plus utilisée par Simmel pour démontrer la tendance à imiter, à s'identifier à l'autre et la tendance à s'en distinguer dans un mouvement oscillatoire de distance et de proximité.

L'argent est ici analysé comme étant plus qu'un simple instrument économique. L'argent rend cynique et dans la métropole il met au monde l'individu moderne: le blasé cynique pour qui les valeurs sont comparables, ce qui entraîne le nivellement de ces valeurs.

²⁶ Simmel G «La mode »(1895) in *La tragédie de la culture*, Paris, Rivages, 1988

L'argent permet aussi l'émergence de styles de vie caractérisés justement par le mouvement de distance et de proximité: Je me distingue par mon style de vie mais, en cela, j'adhère à une culture particulière qui adopte ce style de vie. La mode est par excellence une forme sociale propre à générer des styles de vie. La catégorie descriptive des styles de vie, dimension majeure des études de cas, est définie par l'auteur comme une «forme de vie parmi beaucoup d'autres qui permet de conjointre en un même agir unitaire la tendance à l'égalisation sociale et la tendance à la distinction individuelle, à la variation»,²⁷ définition que nous adoptons afin d'explorer les formes de socialisation des solitaires.

Simmel affirme que l'individu est en fait inconnaissable. Il y aurait une impossibilité ontologique de connaître entièrement l'individualité de l'autre. Un *plus-être* que nous nommerons le quant-à-soi demeure en marge du social. En fait nous dit Simmel: la manière dont l'individu est socialisé est déterminé par la manière dont il ne l'est pas. Tout individu est en quelque sorte «exclu» de la société. Tout individu peut se dire «différent» et cherche à se distinguer non seulement par affinité de classe, comme le prétend Bourdieu, mais bien par un mouvement d'individuation qui paradoxalement se trouve être un mouvement vers l'autre. Le rapport ambivalent avec la société vaut pour tous. L'individu possède invariablement un quant-à-soi fondateur du social. L'être extra-social est une nuance de l'être, entrecroisement de social et d'individuel. Ainsi, une part de chacun se sent exclue, en marge, étrangère et dans le même temps s'insinue dans des formes variées de vie sociale.

²⁷ Vandenberghe Frédéric, *La sociologie de Georg Simmel*, Paris, La Découverte, 2001

L'image forte de l'étranger au carrefour des cultures, étranger à lui-même comme à l'autre, est symbole de médiation entre ces possibles puisqu'il se situe à la croisée de multiples cercles sociaux. Tout individu peut s'identifier à l'étranger.

Simmel, propose une analogie fort instructive avec le théâtre. Dans la citation suivante, on voit déjà se profiler la richesse de la métaphore du théâtre formulée plus tard par Goffman.

« Nous ne faisons pas uniquement ce à quoi les coups du destin et de la civilisation nous contraignent de l'extérieur; nous représentons inévitablement quelque chose que nous ne sommes pas vraiment...il est très rare qu'un homme détermine sa manière d'être uniquement à partir de ce qui dans son existence lui est le plus personnel; le plus souvent nous constatons une forme préexistante que nous aurons remplie de notre manière d'être personnelle. L'Homme représente dans sa vie une altérité déjà pré-formée mais il n'en abandonne pas pour autant purement et simplement son être propre, il remplit cette altérité de son être même. C'est là le premier stade de l'art dramatique. En ce sens précisément nous sommes tous en quelque sorte des acteurs»

Simmel est ici considéré comme le pionnier de la sociologie interactionniste. Les actions réciproques sont au fondement des formes que prend la vie sociale en mouvance perpétuelle.

L'École de Chicago

L'école de Chicago met en évidence le développement des grandes villes dans la Modernité et y analyse le comportement de l'acteur. Le désordre de la Modernité, ou du moins son apparente instabilité, est en fait partie du processus d'individuation de l'acteur.

C'est avec l'étude du paysan polonais²⁸ que s'instaure une sociologie de l'individu. Rarement dans la littérature sociologique, la distance ontologique de L'Homme avec le social n'aura été aussi clairement illustrée. L'immigration serait à l'origine de cette distance. Ayant quitté sa communauté d'origine, le paysan polonais se retrouve dans une sorte d'entre-deux semblable à ce que vit l'étranger de Simmel. Son identité s'en trouve désormais ébranlée car on assiste à la déstabilisation des valeurs communautaires et l'individu qui immigre ne peut plus compter que sur lui-même. On passe donc de valeurs centrées sur le «nous» communautaire au «je» moderne qui s'autonomise par rapport au monde. La nouvelle solitude de l'arrivant fait naître des désirs que ne peuvent plus combler le rapport étroit à la communauté. Thomas et Znaniecki définissent des types de personnalité: le philistin, rigide et conformiste, le bohémien, immature et critique face aux institutions qui se situe nettement et consciemment en marge du système et le créatif, plus stable que le bohémien et plus souple que le philistin qui tentera de s'adapter au changement. La créativité devient donc la caractéristique recherchée afin de s'adapter à la ville.

Park²⁹ s'inspire résolument de Simmel avec la figure du «marginal», prolongement de l'Étranger. Il s'agit en fait de la représentation la plus achevée de l'individu moderne; Homme de l'entre-deux qui tel le paysan de Thomas et Znaniecki habite entre deux cultures. L'ambivalence est son trait le plus caractéristique car le marginal se sent constamment déchiré entre les normes de son milieu d'appartenance et la recherche d'une identité personnelle authentique, capable de contenir son incessant sentiment de vertige mais, en même temps, cette identité doit être suffisamment souple pour permettre le changement.

²⁸ Thomas W.I. et Znaniecki F., *Le paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant.*, (1919), Paris, Nathan.

²⁹ Park Robert Ezra, «La ville. Propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain» (1929) in *L'École de Chicago*, Paris, Aubier, 1984

Car le marginal de Park est un être de changement. Pour Danilo Martucelli, le marginal plus encore que l'étranger de Simmel constitue le symbole de la Modernité. «C'est celui qui, contraint de devenir comme les autres, n'y parvient que rarement, et encore davantage, celui qui, y étant parvenu, ne peut que vivre son refus personnel au milieu d'un profond sentiment de confusion identitaire»³⁰ .

Le marginal renvoie à ce qui est au dehors, en deça ou au-dessus du social comme un artefact parfois nuisible mais nécessaire. Il s'agit de l'individu qui refuse de n'appartenir qu'à un groupe donné et qui par ce refus en a inventé un autre. Le marginal possède la faculté de passer du dehors au dedans du social. Il est fluide, ambivalent. On suppose que de ce lieu rébarbatif à toute classification, on peut tirer certains idéaux-types: le fou, l'artiste, le solitaire, l'alcoolique pour n'en nommer que quelques uns.

Park, part en fait de cette figure illustre de la thèse simmelienne pour la modeler à l'image de l'individu contemporain. Car le génie de ce personnage est qu'il peut être joué par tout individu; il est l'individu de la Modernité.

Goffman et l'interactionnisme

Nul autre plus que Goffman s'est attardé à l'étude sociologique des interactions. Ses prédécesseurs et inspirateurs, tel G.H. Mead, fondateur de l'école interactionniste symbolique ou Warner qui se situe au coeur du courant «Culture et personnalité» d'où provient l'anthropologie culturelle américaine(1940-55), ont bien sûr ouvert la voie au jeune Goffman.

³⁰ Martucelli, Danilo, *Sociologies de la Modernité, l'itinéraire du XXe siècle*, Paris Gallimard, col Folio Essais, p. 423, 1999.

L'ambiance très «sur le terrain» de l'École de Chicago des années '50, rivale de Harvard où brillent les Parsons et Merton, a permis qu'émerge la microsociologie de Goffman. L'oeuvre entière de l'auteur repose sur l'intuition que les rapports entre individus sont des rapports de force fondés sur le simulacre.

L'autre revêt la face qu'on lui offre, ce qui est une façon de trouver la sienne propre. La face est un objet sacré. L'une des règles élémentaires de l'interaction consiste à se conduire de façon à préserver la face de l'autre tout en gardant la sienne. Peut-on penser que cette règle tacite préserve la cohésion en masquant l'ambivalence fondamentale de tout individu en interaction. Pour Goffman l'ordre rituel des conversations est fondé sur l'accomodement. Cet équilibre est maintenu par des rites de présentation et d'évitement.

Rites d'évitement

L'un se tient à distance de l'autre pour préserver ce que Simmel (l'un des maîtres à penser de Goffman) nomme la «sphère idéale». L'autre étant sacré, il est pur ou impur; trop pur ou trop impur pour être approché. Or un individu évite un objet pour ne pas en être souillé.

Rites de présentation

Ces rites, à l'opposé des rites d'évitement ne signifient plus la distance mais bien le rapprochement.

Cette fois, Goffman cite Durkheim.

«La personnalité humaine est chose sacrée; on n'ose la violer, on se tient à distance, en même temps que le bien par excellence, c'est la communion avec autrui.»

Les gestes tels les salutations, compliments et menus services en sont des formes. En fait pour Goffman: «Les rapports sociaux sont faits d'une dialectique incessante entre les rites de présentation et les rites d'évitement».³¹

L'auteur parle d'une tension entre ces gestes contradictoires et pourtant nécessaires: «Il faut maintenir séparées ces nécessités contradictoires et en même temps les réaliser simultanément»³² Enfin l'auteur souligne que nos sociétés ne sont pas aussi profanes qu'elles ne paraissent car si beaucoup de divinités en ont été chassées, l'interaction demeure un jeu sacré.

Le stigmatisé rejoint le marginal de Park et l'étranger de Simmel, car tout individu peut se voir affublé d'un stigmaté. Il peut s'agir d'un trait de personnalité ou d'un handicap, du fait d'être un immigrant ou une personne vivant seule. Ainsi, plus je me différencie des autres, plus je dois assumer cette différence et tout en étant quant-à-moi différent des autres, je dois dans le même temps démontrer aux autres que je possède le moi standard. Or comme le marginal ou l'étranger, le stigmatisé de Goffman fait à la fois partie de la société tout en étant exclu. C'est en cela qu'il est également une figure emblématique de l'individu moderne.

L'individu joue un personnage. Goffman a privilégié le concept de théâtralité comme étant un élément de construction des rapports sociaux. La théâtralité sociale est un concept dont on imagine encore difficilement la portée. L'étude microsociologique rend compte de l'insuffisance des grands schèmes explicatifs. Ce champ social, longtemps considéré comme

³¹ Goffman, E. *Les rites d'interactions*, Paris, Minuit, p.68, 1974

³² Idem

secondaire, a pourtant permis de relativiser l'image du contrat instrumental pour se pencher sur les interactions ou sur ce que Simmel a bellement appelé la sociabilité. Or le thème de la théâtralité qui revient à Goffman propose une sociabilité ludique du fait que tout individu est acteur au sens où il joue le jeu social. L'issue du jeu est loin d'être prévisible; chaque acteur est également spectateur du jeu de l'autre. Chaque geste est en fait une réplique dans un mouvement plus large d'interactions ou les concepts de sujet et d'objet perdent de leur rigidité distinctive. Paradoxalement, les acteurs eux-même instaurent les rites d'interaction de façon à établir les rôles de chacun. Le jeu d'identité et d'altérité, sa dynamique ambivalente, trouve son sens dans la théâtralité.

Perspectives socioanthropologiques

Pour les auteurs du Centre d'études sur l'actuel et le quotidien» (C.E.A.Q.) à Paris, il serait erroné de supposer que le principe de l'individualisme est la référence de l'époque présente; une telle affirmation s'inscrirait dans le cadre d'une pensée sociologique qui ne réfère qu'aux structures. Pour ces auteurs, on doit se tourner vers d'autres scènes où se jouent chaque jour des actions réciproques (Simmel) qui maintiennent la «persistance des agrégats» (G. Durand).

Ainsi, la désertion du politique ne doit pas être considérée comme un désenchantement du social. L'hédonisme qui succède au militantisme politique est ici associé au groupe plutôt qu'à l'individu. Il s'agirait d'une forme anthropologique qui soutiendrait le lien social plutôt qu'un narcissisme désintégrateur. Le lien social devient émotionnel dans la Postmodernité, laquelle décrit ici non pas une deuxième révolution de l'individualisme mais une ambiance où les contraires s'enchevêtrent dans une sorte d'harmonie

contradictoire. L'équation personnelle de l'individu sera peu signifiante dans le discours des auteurs du C.E.A.Q. Celui-ci est acteur avant tout. Il n'hésite plus à se raconter pourtant. Mais plus qu'un individu unique, celui-ci agit comme le résonateur d'un «style de vie». C'est pourquoi il est utile de faire ici une distinction entre *individu* et *personne*. La «personne», un mot provenant du théâtre romain, signifie «per sonare». La voix des acteurs résonnait à travers le masque qu'ils portaient. La personne n'est donc pas considérée comme l'individu dans son essence mais comme ce que les autres en percevront. Il s'agit donc de la personne en tant qu'acteur, en tant que portant un masque dans le jeu social.

Enfin, l'intime se déplace ici de l'individu mis à nu par l'analyse, à l'interaction communicationnelle. L'autre est sacré. En dépit de la distance entre les Hommes et en dépit d'une certaine adversité entre eux, les Hommes se recherchent quoi qu'il en soit.

L'autre ici est multiple. L'autre est socialité, altérité en général. M. Maffesoli inverse les termes durkheimiens dans sa distinction entre un social mécanique et une socialité organique. C'est dans le quotidien «qui constitue la trame de la vie sociale» que les autres (autrui) se reconnaissent comme faisant partie de la socialité. Ainsi M. Maffesoli annonce

«Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse»

³² Maffesoli, M. *Le temps des tribus, le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Librairies des méridiens, col Sociologies au quotidien, 1988

On assisterait au remplacement du social rationalisé par la socialité empathique. La logique binaire du sujet et de l'objet, la théorie de la distinction (Bourdieu) est ici remise en question. Pour M. Maffesoli: «Ce qui caractérise l'esthétique du sentiment n'est nullement une expérience individualiste ou intérieure, mais au contraire quelque chose qui est par essence ouverture aux autres, à l'autre.»³⁵

Les nouvelles technologies, qu'un bon nombre d'auteurs relevant des sciences humaines craignent en tant que supposés instruments de déshumanisation, illustrent ironiquement à quel point les rapports sont sacrés. Ainsi le système internet, les courriers électroniques et les boîtes vocales instaurés par les récents développements de la téléphonie seraient de puissants indicateurs d'une volonté de communiquer pour communiquer. Les groupes «psy», à l'opposé des explications précédentes, sont ici perçus comme une représentation du besoin fondamental de se reconnaître dans l'autre et ainsi de ne pas être seul. L'autre construit le soi.

M. Maffesoli décrit les rapports d'altérité comme une tension contradictoire entre l'homogénéité et l'hétérogénéité; comme «un mixte contradictoire qui comme tout ce qui est vivant repose sur la tension paradoxale». Gilbert Durand parle d'une puissance d'impersonnalité où le soi n'existe que par l'autre; l'égo est relatif.³⁶

Michel Miranda, à la suite de Maffesoli oppose au schème progressiste de la transparence, l'opacité du social où s'expriment les rapports d'altérité. En effet, le lien social constitue la part d'ombre de notre objet. Ce lieu complexe, imprévisible renvoie donc à l'Homme

³⁵ Idem, p. 28

³⁶ Durand G, « Le retour des immortels », in *Le temps de la réflexion*, Paris, Gallimard 1982

multidimensionnel, acteur et spectateur de la théâtralité sociale. Le lien social est un enchevêtrement de rapports symboliques ambivalents, d'identité et d'altérité. Toute relation est échange symbolique et non seulement une communication instrumentale entre monades circonscrites et closes. Tout échange comporte aussi une affirmation de l'identité mais aussi une reconnaissance de l'altérité.

On a vu surgir depuis quelques années la science des systèmes, qui rompt définitivement avec le principe de causalité. En sciences humaines, l'approche a surtout permis de se pencher sur la communication, notamment dans les familles comme systèmes dont les éléments forment un ensemble dynamique (Bateson). Les liaisons entre les éléments figurent au premier plan; ainsi la totalité d'un système ne se résume pas à ses composantes mais aux liaisons qu'elles entretiennent entre elles. L'anthropologue G.Bateson³⁷ observe deux types d'interactions lors d'une recherche menée dans la tribu des Latmul en Nouvelle-Guinée: la symétrie et la complémentarité qui renvoient à l'idée d'égalité et de différence. Dans certains domaines les relations seront symétriques, dans d'autres les relations seront complémentaires. La rigidification de la relation dans l'une de ces tendances conduirait tout droit à la communication pathologique.

Perspectives sémiologiques

Selon une perspective sémiologique, Todorov aborde la question de l'altérité d'une façon tout à fait originale en racontant à sa manière l'histoire de la conquête de l'Amérique.³⁸ La position de centralité du chercheur(soi) le conduit à entretenir une relation «assimilationniste» avec l'autre qui sera donc construit en concordance avec le soi.

³⁷ Bateson, G., *La cérémonie du Naven*, Paris, Minuit, 1971.

³⁸ Todorov T. *La conquête de l'Amérique, La question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982.

Pourtant nous dit Todorov, ce qui est commun à l'autre et à soi-même, c'est l'idée d'un sens commun. L'auteur aborde la question de l'autre en s'interrogeant sur les symbolisations du peuple conquistador et des aztèques. Par exemple, existe-t-il une différence de nature entre le fait de manger-mort (cannibalisme) et celui de brûler-vif (Inquisition). Tous deux sont de l'ordre du sacrifice humain. Le prêtre espagnol Las Casa, introduit une sorte de «perspectivisme» dans le discours religieux, ayant assisté à une cérémonie sacrificielle chez les aztèques:

- 1- Tout Homme possède une connaissance de la divinité.
- 2- Chacun a le droit d'adorer son Dieu.
- 3- La manière d'adorer son Dieu revient aux coutumes des peuples.
- 4- Et le Dieu vrai pour moi ne l'est pas nécessairement pour l'autre.

Ce qui est commun à l'autre et à soi-même, c'est l'idée de ce qui nous dépasse, ici la divinité, un concept que l'on peut comparer à la notion de sens commun. Todorov dresse une typologie des relations à autrui selon les plans axiologique, praxéologique et épistémologique.

Plan axiologique: Il s'agit d'un jugement de valeur: l'autre est bon ou mauvais, je l'aime ou je ne l'aime pas. Le jugement est fonction de soi.

Plan praxéologique: Je m'identifie aux valeurs de l'autre en étant proche, ou j'impose à l'autre ma propre image. L'autre se soumet à moi, ou je me soumetts à lui.

Plan épistémologique: J'ignore ou je connais l'identité de l'autre. Il y a gradation entre les états de connaissances, de moindre à plus élevé.

En définitive, pour Todorov, il serait peut-être possible d'atteindre «une forme supérieure de l'égalité» où l'hétérogénéité des valeurs serait respectée.

Dans la perspective d'une théorie de l'altérité émerge néanmoins le sujet en tant que partie intégrante du phénomène qu'est le rapport social. Porteur d'affectivité culturelle et de sa sensibilité propre, il convient d'en rendre compte en abaissant le bouclier de l'objectivité sociologique. Dans son ouvrage excellent sur «l'Orient imaginaire» Thierry Hentsch dit:

«L'ethno (ou l'ego) centrisme n'est pas une tare dont on puisse simplement se délester, ni un péché dont il faille se laver en battant sa coulpe. C'est la condition même de notre regard sur l'autre».

On ne peut donc penser l'altérité sans que soit sous-entendu un rapport avec soi. Mais s'il est vrai que la connaissance de soi est un préalable à la découverte de l'autre, elle passe aussi bien par l'autre. Nous sommes en présence d'un fait circulaire. Il ne s'agirait donc pas, selon l'auteur, d'admonester inutilement l'incontournable égocentrisme, mais justement d'admettre son existence en tant que l'un des principaux vecteurs des rapports d'altérité.

Perspective sociopsychanalytique

Pour M. Mannoni: «le savoir naît d'une vérité dérangeante qui surgit là où on ne l'attend pas»³⁹ s'agit d'un savoir né d'une intersubjectivité fondamentale.

³⁹ Hentsch, T. *L'Orient imaginaire», la vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*, Paris, Minuit, col Arguments, 1988, p.13.

⁴⁰ Mannoni, M. *De la passion de l'être à la folie de savoir*, Paris, seuil, 1988, p.13.

Mais le désir de connaître l'autre angoisse car il met le sujet en face de la complexité de l'autre et de sa dynamique conflictuelle comme un miroir de sa propre conflictualité, de sa propre ambivalence.

L'ethnopsychanalyste Georges Devereux⁴¹ aborde la question de l'autre et du soi à partir des concepts du dedans et du dehors. Le sujet est soi pour lui-même, autre pour l'autre. Ainsi pour devenir un être social, l'humain doit apprendre à se regarder comme dehors par rapport aux autres, comme un autrui.

En intégrant psychanalyse et sociologie, E. Enriquez aborde la question de l'autre du point de vue de la création des organisations qui permettent la pérennité du lien social. Voici ce que dit l'auteur: «Toute institution sociale est une création imaginaire produit de l'association intime de l'Acte et du phantasme»⁴² E. Enriquez pose que «l'autre scène» est aussi opérante que celle du manifeste qui est l'objet de l'investigation sociologique classique. Ainsi, il paraît nécessaire de s'interroger sur l'altérité comme pouvant éclairer les problèmes de l'organisation. Mais tout ne serait-il que phantasmatisation? Non, car il existerait deux réalités complémentaires: 1- la réalité psychique; 2- la réalité historique. Mais depuis que les sociétés sont entrées dans la Modernité où priment la raison, la structure et la mise à distance du mythe et de la religion, depuis que chaque être humain est un être de raison égal à tous les autres, il se situe dans une société sans complémentarité.

⁴¹ Devereux, G. *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion, 1980.

⁴² Enriquez, E., *L'organisation en analyse*, Paris, PUF, Col Sociologie d'aujourd'hui, 1992

L'étude de l'intérieur du social permet la reconnaissance du mythe en tant qu'instance permettant à chacun de se reconnaître comme partie d'un tout qui le dépasse: un sens commun. L'institution serait la mise en acte d'un mythe fondé sur le besoin d'être avec l'autre. Mais l'institution, si elle relie les autres, les protège également. Elle masque les conflits, tend à harmoniser les rapports et établit l'équilibre entre pulsions égoïstes et altruistes. L'autre est donc objet d'amour et de haine. L'individu est ambivalent face à l'autre. Cette ambivalence est au fondement du lien social.

Giddens et la réflexivité

Anthony Giddens⁴³ voit la sociologie comme une sorte de «conscience de soi» de la Modernité. Opposé à l'idée d'une Postmodernité, l'auteur préfère parler d'une «radicalisation de la Modernité». Selon lui, la réflexivité est le processus selon lequel les hommes peuvent agir sur la société. Ainsi, la connaissance que j'ai du social est déjà une façon de construire ce social. Le plus petit acte individuel, comme le fait de s'habiller pour aller travailler, est inscrit dans une dynamique de construction de soi et du social. La décision de vivre selon tel style de vie suppose que l'individu a une connaissance de ce qui se vit aujourd'hui. «La connaissance que l'on a de la société devient donc un facteur agissant sur la société elle-même». Le sujet est un acteur compétent. Le meilleur exemple en est la bourse qui évolue en raison de facteurs objectifs mais qui dépend autant des perceptions des acteurs.

⁴³ Giddens Anthony, «La sociologie comme conscience de soi de la Modernité», entretien avec Anthony Giddens, dans *La Sociologie, Histoire et idées*, Paris, Sciences humaines, 2000.

L'une des thèses centrales de Giddens tourne autour de la réhabilitation de la subjectivité et du caractère réflexif de l'action. La sociologie de l'auteur ne doit pas être associée à l'individualisme méthodologique ni au holisme. Ainsi, l'intention avant l'action ne doit pas être comprise comme le résultat d'une pensée monadique, tout comme l'action ne doit pas être envisagée comme étant seulement déterminée par les structures. L'auteur insiste sur le caractère contextuel de l'action. On peut donc envisager cette sociologie comme étant essentiellement interactionniste car «Les propriétés structurelles des systèmes sociaux sont à la fois des conditions et des résultats des activités accomplies par les agents qui font partie de ces systèmes».⁴⁴

Les individus ont une conscience discursive qui formule des rationalisations sur les actions. Ainsi, «les acteurs compétents peuvent presque toujours formuler de façon discursive les intentions et les raisons de leur action». En fait, la conscience discursive pourrait correspondre à la conscience freudienne. Les acteurs n'ont bien sûr pas accès aux motifs inconscients de leurs actions, c'est pourquoi la question du choix est presque toujours ambiguë. L'auteur ne nous semble pas insister suffisamment sur cela. Mais, selon lui, il n'est pas nécessaire de se préoccuper outre mesure de ce qui n'a pas été retenu dans la perception du sujet en cherchant les blocages et les refoulements. L'inconscient fait appel à des modes de connaissance auxquels le sujet n'a pas accès. L'intention n'est d'ailleurs pas le fait du seul individu mais aussi des interactions qu'il entretient avec la culture ambiante. Autrement dit, les interactions quotidiennes déterminent l'intention au même titre que la psychologie de l'acteur.

⁴⁴ Giddens, Anthony, *La constitution de la société*, Paris, PUF, 1987.

Les individus ont une conscience pratique. Elle fait référence à des connaissances que l'individu ne peut exprimer verbalement et son niveau dépend de la routinisation qui fonde la sécurité ontologique. Des mécanismes, semblables aux rituels d'interaction de Goffman protègent la sécurité ontologique. La prévisibilité des routines est le mécanisme cognitif qui assure cette sécurité. Cependant, «la radicalisation de la Modernité» entraîne des conséquences importantes sur cette prévisibilité car la vie sociale est à présent, et à la différence des sociétés pré-modernes, soumise aux changements continuels. La distance toujours plus grande entre l'espace et le temps, dans un contexte de mondialisation et les relations abstraites que cette distanciation engendre ébranlent effectivement la confiance. La réflexivité en ce sens «n'est pas qu'une conscience de soi mais la façon spécifiquement humaine de contrôler le flot de la vie sociale». La réflexivité peut donc être apparentée au quant-à-soi qui n'est certainement pas le lieu de la psychologie mais bien une forme particulière de socialisation.

2.3 Discussion

La question est de savoir en quoi le lien social est-il en crise. Le pouvoir, l'économie et la culture ne semblent plus jouer leur rôle de principes d'intégration puisque chaque discipline des sciences humaines parle d'une crise du lien social. La vie sociale apparaît désormais comme un ensemble désarticulé, désinstitutionnalisé, dont les réseaux se forment et se déforment au rythme des désirs individuels. On assisterait bel et bien au déclin des anciennes formes d'intégration. La société n'est plus un tout; «l'idée de société»⁴⁵ n'évoque plus les aspirations politiques rassembleuses; les classes sociales ne constituent plus les références auxquelles on recourait pour construire les identités; le travail,

⁴⁵ Dubet, François et Martucelli Danillo, *Dans quelle société vivons-nous?*, Paris, Seuil, 1998.

devenu fluctuant, n'est désormais plus un lieu d'appartenance. Robert Castel⁴⁶ parle d'une «désaffiliation du salariat».

Or la montée des divorces et du célibat dans les sociétés industrialisées et par ailleurs la revendication des mariages homosexuels attestent d'une remise en question des façons d'être ensemble. Dès lors les projets d'État comptent sur les communautés, terme en vogue qui désigne aussi bien le voisinage que les communautés regroupant des intérêts communs comme les communautés gays par exemple. Le communautarisme est basé sur le principe de reconstruction des solidarités.

La vie sociale associative prend de plus en plus d'essor, en Europe comme en Amérique, et a certainement une utilité socio-économique. En revanche, d'autres courants «anti-utilitaristes» qui prônent une forme de lien social plus traditionnel passent par les mêmes réseaux. La vie sociale est à présent tissée de formes sociales (Simmel) fondées sur les affinités instrumentales et affectives. Il ne s'agit pas de désagrégation sociale mais bien de formations en réseaux fluides et instables qui, sans cesse, se décomposent et se recomposent. Les structures sociales sont ainsi comparables aux événements microsociaux de la vie quotidienne. Nous nous rangeons à l'avis de ceux qui croient qu'il ne s'agit pas d'une crise des liens sociaux ou en tout cas de leur effritement. On assiste au contraire à une montée de l'importance des groupes de sociabilité dans les pays occidentaux depuis 25 ans. Il s'agit plutôt du déclin des structures comme formes constituant le cadre général de la société et par conséquent, du déclin de la vision de la société comme totalité achevée.

⁴⁶ Castel, R. *Les métamorphoses des la question sociale*, Paris, Fayard, 1995.

La réflexivité de l'acteur est d'autant plus importante dans la connaissance car elle joue un rôle de premier plan dans la construction de la société. Cette réflexivité au sens de Giddens est donc ici posée non seulement comme matériau brut mais bien comme élément de construction du rapport à l'autre et dans la formation de nouvelles sociabilités. La réflexivité doit être appréhendée à partir d'une sociologie de la connaissance car c'est bien d'une connaissance de sens commun dont il s'agit. Le prochain point concerne donc la sociologie de la connaissance.

2.4 Une sociologie de la connaissance

La sociologie est un mode de compréhension du monde. Elle peut se faire distante, critique, explicative, extérieure à son objet mais on sait que cette posture, bien que nécessaire, ne peut être définitive car la sociologie est aussi dans le social. C'est pourquoi le sociologue doit prendre conscience que non loin de lui, pour ne pas dire proche de lui, se tient un objet qui parle lui aussi. Le sociologue a donc affaire à un monde subjectif dont les conduites sont dotées de sens, construites symboliquement. Ainsi la solitude est-elle corps étranger à extirper ou bien langage? Il y a le discours sur le social mais il existe également la possibilité d'articuler une parole et une écoute. L'étude de l'intérieur du social permet la reconnaissance d'une intelligibilité permettant à chacun de se reconnaître comme partie d'un tout qui le dépasse: le sens commun. Afin de saisir ce sens, le sociologue doit accepter d'être proche. Pour comprendre l'autre, le chercheur doit se mettre à sa place, s'identifier à lui sans pourtant cesser d'être observateur. Il ne suffit donc pas non plus de se coller à l'autre, dans une attitude qui m'assimile à l'autre.

La recherche compréhensive relève du plan praxéologique (Todorov) dans l'action de rapprochement et d'éloignement entre le dedans et le dehors. La relation de recherche dans le contexte compréhensif est une relation proche-lointaine. L'autre est alors tour à tour un objet observé et un sujet qui observe. La réinsertion du sujet dans la recherche, bien que déstabilisante, permet néanmoins un enrichissement de la connaissance. Dès lors, la recherche «sur» l'autre comme objet devient une relation à l'autre comme sujet. L'autre ruse avec les structures et réagit aux propos tenus sur lui. Du fait de

son imprévisibilité, l'utilisation des schèmes explicatifs est incomplète car elle laisse échapper les rapports symboliques inscrits dans cette imprévisibilité. L'autre ici est multiple, imprévisible, l'autre est altérité en général. C'est pourquoi la rencontre avec le sujet est une rencontre avec le social.

Cette recherche se situe dans le cadre d'une sociologie de la connaissance et pose d'emblée que les récits individuels sur la solitude donnent accès à une connaissance sociale. Du point de vue de la sociologie de la connaissance, la solitude est ici appréhendée comme catégorie cognitive de la construction des rapports sociaux. Cette connaissance s'inscrit en effet dans les liens d'altérité quotidiens qui sont objets de réflexion chez les solitaires.

2.4.1 L'espace théorique

Il ne s'agit pas de faire du solitaire un sociologue mais de reconnaître la compétence du sujet à réfléchir sur ses actions. Gilles Houle⁴⁷ pose bien la question: quel statut accorder au sujet? On comprendra que l'enjeu est de taille et que cette recherche ne se propose pas de régler entièrement cette question. Cependant, est ici reconnue la nécessité de réintroduire la subjectivité dans la connaissance. Ce faisant, il ne s'agit pas de cesser tout effort vers l'objectivation des phénomènes. Ainsi, comme le dira Gilles Houle⁴⁸: «Après avoir congédié le sujet dont il salue maintenant le retour, fallait-il vraiment que le sociologue se congédie lui-même?» Il s'agit en fait de cet espace entre le chercheur et le sujet, espace de construction théorique où justement, et entre autres, se jouent les rapports entre subjectivité et objectivité. Cet espace théorique est aussi espace clinique.

⁴⁷ Houle G, «De l'expérience singulière au savoir sociologique», Revue internationale de psychosociologie, vol. VI, no 14, 2000.

⁴⁸ Ibid

On peut dire que l'un construit l'autre. Nous verrons ceci plus en détail lorsque nous traiterons de la méthodologie. Retenons tout de même la définition suivante de Ardoino(1989):

«Est donc proprement clinique aujourd'hui ce qui veut appréhender le sujet(individuel ou collectif) à travers un système de relations constitué en dispositif, c'est à dire au sein duquel le praticien ou le chercheur comme leurs partenaires, se reconnaissent effectivement impliqués, qu'il s'agisse de viser l'évolution, le développement, la transformation d'un tel sujet ou la production de connaissances, en soi comme pour lui ou pour nous»

Marie-Catherine Bateson nous livre une démonstration de ce travail en racontant le travail de ses parents:

«Margaret ainsi que Gregory développèrent un style: ils collectaient des données d'observation dans l'espoir que, quelques riches et déroutantes qu'elles puissent paraître de prime abord, ils parviendraient à localiser des points de repère quand les choses «prendraient un sens» et se mettraient en place. Dans la recherche de tels moments de pénétration cognitive, ils examinaient les points de convergence au sein de la culture étudiée et aussi les lieux de réaction personnelle.»

Mais l'espace théorique et clinique entre chercheur et sujet peut se construire en psychologie, comme en psychothérapie. Quel est l'intérêt d'un tel espace qu'on pourrait dire privé, pour la sociologie? Et dans cet espace, pour reprendre une autre question de Gilles Houle, «comment en effet observe-t-on une société?» La présente recherche penche évidemment en faveur du qualitatif. Ainsi il ne s'agit pas de savoir compter les analyses de cas à son actif pour y observer une société. L'étude de cas comme procédure clinique interroge le singulier et de ce fait puise dans l'universel. La représentativité aura ici plus à voir avec l'idée d'une récurrence des thèmes jusqu'à saturation de l'information qu'avec le nombre.

Nous reprendrons ici les éléments que Gilles Houle⁴⁹ pose comme constitutifs d'une recherche ou seront conjugués l'usage de l'étude de cas et de l'analyse clinique:

- 1- Le sujet est là;
- 2- son savoir vaut et ce n'est pas un sociologue;
- 3- un espace théorique ouvert définit les conditions du travail du sociologue dans le passage de l'intersubjectivité à l'objectivité;
- 4- il reste à construire cet espace qui relève de l'étude de cas, base ultime d'observations qui autorise toute généralisation théorique et empirique.

L'étude de cas est posée comme base de données non seulement sur la vie de tel individu mais également sur la société. Ainsi, comme le dit Ferrarotti (1989): «Toute vie humaine se révèle jusque dans ses aspects les moins généralisables comme la synthèse verticale d'une histoire sociale». Le langage de sens commun modélise le savoir social. C'est en ce sens que l'entretien clinique vaut.

2.4.2 Le langage comme modélisation du savoir social

Roch Hurtubise (1989) a fait l'analyse d'un corpus de correspondances amoureuses québécoises. Déjà le langage contenu dans ces lettres définissait son caractère amoureux. Des signes terminologiques comme «*mon amour*», «*mon chéri*» y étaient donc repérés pour préparer le matériau.

⁴⁹ Houle G, «De l'expérience singulière au savoir sociologique», Revue internationale de psychosociologie, vol. VI, no 14, 2000.

R. Hurtubise établit pour sa thèse sur le discours amoureux une différence entre linguistique et analyse de contenu. La première étudie la langue, la deuxième étudie ce qu'il y a derrière les paroles. L'analyse de contenu serait donc une quête de ce qui n'est pas immédiatement apparent mais se cache derrière un premier discours. Nous sommes dans le domaine de l'analyse clinique qui cherche un degré second aux dires de l'individu. Dans notre cas, il s'agit d'un degré social. Bardin écrit que la démarche de l'analyste de contenu est double: il cherche premièrement à comprendre le sens de la communication et cherche une signification de second niveau à ce qu'il entend. L'analyse de contenu renvoie en fait à une sémantique structurale. Des éléments lexicaux réfèrent à une expérience sociale et doivent ainsi être considérés comme dimensions fondamentales de l'objet.

Le travail sociologique est de distinguer une logique sociale au sein du matériau. Ainsi comment est-il question de solitude dans les entretiens? Évidemment le découpage est directement lié aux objectifs de la recherche. Un découpage peut en effet correspondre à la recherche de comparaisons entre la solitude des femmes et celle des hommes, par exemple, ou à celle des universitaires par rapport à celle des milieux moins favorisés. Un découpage en fonction d'une étude socio-structurelle de la solitude peut être fort pertinente. Pourtant on sait maintenant que notre objectif est tout autre. Nous prétendons que la solitude est un objet qui dépasse le découpage sociostructurel et s'inscrit plutôt dans l'aspect socio-symbolique des rapports. Les individus présentent des scénarios sur eux-même. On pourrait reprendre les questions que Roch Hurtubise pose sur l'amour et les appliquer à la solitude: quels sont ces hommes et ces femmes qui y sont décrits non pas strictement du point de vue de leur biographie individuelle (origine de classe, genre, âge, etc) mais surtout du point de vue des «catégories» utilisées pour parler de solitude? Comment

parle-t-on de solitude en définitive? D'un point de vue sociologique la question est bien: quelle est la «configuration sociale» de la solitude? Dans l'optique d'une sociologie de la connaissance, nous posons dans ce qui suit que la connaissance de la solitude est une construction du rapport à l'autre.

2.4.3 La connaissance de la solitude comme construction du rapport à l'autre (hypothèses)

L'intérêt premier d'une recherche sur la solitude provient ici de questionnements sociologiques concernant les rapports sociaux. L'état de solitaire a évidemment beaucoup à voir avec une nouvelle construction sociale de l'intime car il illustre une tendance des sociétés occidentales à privilégier à présent un rapport plus conscient avec soi-même. Or l'intime ne sera pas considéré ici comme étant une réalité rattachable au seul individu. L'intime sera au contraire conçu comme impossible sans l'existence de l'autre sans l'existence de la société. De même, l'altérité ne se conçoit pas sans un rapport conscient avec soi-même. Or les thèses privilégiant la dominante individualiste de nos sociétés comme explication à la solitude, laissent le chercheur insatisfait.

L'objectif de la recherche sera donc d'ouvrir quelques pistes à la compréhension de ces rapports sociaux. Quelle est donc la démarche qui permet le mieux de rendre compte d'un phénomène tel que la solitude? Il s'agit de passer de la sphère sociostructurelle à l'aire socio-symbolique, du fait au sens(G. Houle) et de ce fait, de la posture extérieure à la posture intérieure. Le problème de ce passage renvoie à la sociologie de la connaissance et à ses longues discussions autour du sens commun et de l'intelligence scientifique, du monde subjectif et objectif, de l'imaginaire et du rationnel; tous ces vecteurs symétriquement

ordonnés en une géométrie euclidienne privilégiée par l'esprit scientifique moderne mais qui personnifiés dans le rapport à l'autre, s'enchevêtrent plus que de raison. Si la sociologie qui relève de l'étude des structures nous donne à voir l'individu comme un atome séparé, la sociologie qui s'intéresse à l'objet du point de vue de son intériorité se doit d'admettre le sens commun, sa subjectivité et son imaginaire comme constitutifs d'une connaissance de l'objet. Dès lors, cette sociologie remet en question l'idée d'une rupture entre la connaissance sociologique et le sens commun. C'est à cette place que nous nous situons, avec la conviction de l'importance de l'expérience dans la constitution du savoir.

Il ne s'agit pas de confondre le social et le sociologique mais de condescendre à laisser parler le sujet. En effet, comment s'intéresser au social sans l'individu? Il est bien évident que la vision d'une société à partir de ses structures, une vision extérieure, ne fait apparaître la société que comme structures de contraintes et de déterminations, laissant justement peu de place au sujet. Ce faisant, l'être seul et «autonome» n'est qu'un nouveau produit d'un «totalitarisme doux». Il ne s'agit pas de faire le cheminement inverse en considérant l'individu comme entité désormais séparée du social. Ce serait faire de la psychologie. On peut tout aussi bien se demander comment s'intéresser au sujet sans prendre en compte le social. Et finalement, cette façon de penser conduit tout droit à la même dichotomie entre individu et société.

Si la solitude ne peut être pensée que par rapport à une dissémination du social à l'aune de l'individualisme, c'est que l'on pose d'emblée un axe opposant l'individu au social. La solitude contemporaine serait alors déterminée par le «procès de personnalisation» (G. Lipovetsky) de la culture postmoderne, entraînant la dissolution de l'autre comme sujet.

Outre sa commodité méthodologique, cette façon de penser laisse peut-être échapper des espaces d'interactions difficilement formalisables, il est vrai, fort peu explorés par le sociologue et pourtant qui donnent à réfléchir sur une articulation possible du rapport individu/société. Or le solitaire ne peut penser sa solitude sans penser l'altérité. Les thèses de l'individualisme ne semblent se situer que du côté des théories de l'aliénation structurelle.

Il ne s'agirait pas en revanche de concevoir la solitude comme si l'on pouvait prétendre penser en dehors des cadres sociaux. Il ne faudrait pas non plus conclure trop rapidement que l'individu se perd dans une masse indifférenciée tandis que le groupe resurgit sur fond de tribalisme culturel hautement médiatisé. Car il faut convenir que la solitude existe, qu'elle se raconte et se ressent en raison de la prééminence de l'individu dans la mentalité contemporaine. Ce surgissement du «soi» introduit de nouveaux questionnements sociologiques qu'il est devenu difficile d'escamoter. Or si l'individualisation ne fait pas de doute, elle ne conduit pas inévitablement à l'isolement. L'individualisation de la vie quotidienne porte plutôt à chercher en deçà des institutions et hors des traditions, de nouvelles formes de sociabilité.

La solitude comme objet sociologique sera envisagée dans la perspective d'une théorie du rapport à l'autre, processus selon lequel le soi construit l'autre et réciproquement l'autre construit le soi. En ce sens, la connaissance de la solitude est une construction particulière du rapport à l'autre car «la connaissance que l'on a devient un facteur agissant sur la société elle-même(Giddens). Or la solitude mise en discours par le solitaire lui-même devient une façon particulière de construire le social.

La connaissance de la solitude est donc posée comme construction sociale du rapport à l'autre. La réflexivité sur sa vie devient le moyen terme entre soi et autrui.

1) Le quant-à-soi comme générateur de formes sociales

La réflexivité définie par Giddens, comme conscience de soi, «façon spécifiquement humaine de contrôler le flot de la vie sociale», rejoint ce que nous pensons, à savoir que la réflexivité du solitaire sur la solitude, sur soi et les autres ainsi que sur les interactions quotidiennes qui forment le style de vie, est une construction sociale. Dans la perspective d'une théorie du rapport à l'autre, le discours du solitaire sur son univers peut donner une bonne indication de la façon dont sont construits les rapports d'altérité contemporains. En effet, s'inscrivant tantôt en marge et pourtant faisant partie du social, dans cette asocialité même, il génère une nouvelle connaissance du social. La figure de l'étranger, plus tard thème approfondi dans l'étude du marginal de Park et développé plus tard par Goffman chez le stigmatisé, constitue une figure emblématique de l'individu contemporain incarné ici par le solitaire. Ainsi peut-on dire, à l'instar de l'étranger, du marginal et du stigmatisé, le solitaire illustre d'une manière lumineuse la condition de l'individu contemporain. C'est en quelque sorte dans son asocialité, nommée ici le quant-à-soi, que le solitaire génère une expérience sociale et par conséquent de nouvelles formes sociales. Nous reprendrons une thèse centrale de Simmel, à savoir que la manière dont l'individu est socialisé est déterminée par la manière dont il ne l'est pas; réciproquement, l'asocialité est un lien social. Chez Simmel, la sociologie des formes construites à partir des interactions, nous semble justement dépasser l'opposition entre individualisme et holisme.

Les formes sont en effet caractérisées par une tension paradoxale entre le soi et l'autre, qui recrée la société. De ce point de vue, la solitude met en jeu le rapport individu/société. Le social y est appréhendé comme étant dans l'individu, mais il faut bien reconnaître aussi que l'individu est dans la société.

2) Une tension paradoxale

Il existe une distinction très nette entre l'individualisme décrié, et parfois prôné par certains, et la notion d'individu. C'est Louis Dumont⁵⁰ dans son essai sur l'individualisme qui explique la distinction nécessaire entre l'individu qui est le sujet empirique, c'est à dire «dans le monde» parlant, rêvant, agissant et l'individualisme qui sous-tend l'être abstrait, «hors du monde», individu en tant que valeur dominante. L'individualisme apparaît au début du christianisme pour L.Dumont. Le monothéisme est d'abord à ses débuts une pensée centrée sur «l'individu hors du monde», de par sa relation à Dieu, mais aussi semblable à celle du renonçant de l'Inde qui choisit de vivre hors du social pour mieux le transformer. Car la relation à Dieu est d'abord une relation individuelle. Elle est pourtant fraternelle par son établissement dans l'institution et, de ce paradoxe, résulte l'ambivalence moderne de «l'individu dans le monde» confronté à l'idée «d'individu hors du monde». L'individu serait aux prises avec le paradoxe de représentations «hybrides» dans le fait que parallèlement à l'individualisme qui paraît dominant dans nos représentations, se joue «la vitalité permanente» des rapports d'altérité.

⁵⁰ Dumont, Louis, *Essai sur l'individualisme*, Paris, Seuil, 1983.

L'idée de ce paradoxe se retrouve également dans la thèse de M. Hannoun⁵¹ selon qui «l'homme d'aujourd'hui est par certains égards tourmenté par son double besoin d'amour et d'indépendance: deux besoins contradictoires qu'il lui faut gérer au quotidien (...)». Le rapport à l'autre serait comme nous l'avons vu précédemment, un mixte d'homogénéité et d'hétérogénéité (Maffessoli) ou si l'on veut, de symétrie et de complémentarité (Bateson). Le rapport à l'autre procéderait tour à tour d'un certain assimilationnisme et d'une différenciation (Todorov); une oscillation entre objectivation et subjectivation (Hermann) serait également inévitable; les rapports seraient faits d'égoïsme et d'altruisme (E. Enriquez) opérant un mouvement circulaire du dedans au dehors (G. Deveureux). La métaphore de la porte et du pont de Simmel illustre les mouvements de distance et de proximité. Les contraires donc, loin de s'évacuer, seraient plutôt complémentaires, au fondement des rapports d'altérité.

Ainsi nous pourrions dire que le solitaire tant répandu dans les villes occidentales serait effectivement le résultat d'une tendance de l'individu à s'organiser de façon autonome mais il poursuit néanmoins sa recherche de l'autre. En cela, il illustre de façon particulière le problème concernant le rapport individu/société. Ce ne sera pas sans douleur. Nous supposons que ces individus placent au premier plan de leur vie la tâche d'équilibrer la tension paradoxale entre soi et autrui.

⁵¹ Hannoun Michel, *Solitudes et sociétés*, Paris, PUF, col. Que-sais-je? 1993.

3) Les solitaires

Tentons d'éclairer ce que l'on peut entendre par l'état de solitaire, défini ici pour les besoins de la recherche comme une personne vivant seule mais pas nécessairement isolée. Dans la perspective qui nous occupe, on peut poser qu'il s'agit d'abord de l'absence d'un rapport à l'autre qui touche l'amour, si difficilement définissable en sciences du comportement et qui fut surtout objet de littérature. Dans les représentations contemporaines, l'amour demeure fondateur du couple et de la famille. Or à présent, il peut exister aussi comme une sorte d'abstraction, à l'image de l'amour courtois ne serait-ce que dans l'impossibilité souvent constatée de son établissement. Ce sera parfois même l'absence de l'autre et ainsi sa distance qui maintiendra le sentiment amoureux. Serge Chaumier⁵² pose que l'indépendance aujourd'hui caractérise une tendance de fond. La vie à deux n'est plus un gage d'amour. Est incarnée aujourd'hui la volonté de «vivre avec et sans l'autre», une nouvelle forme de conjugalité qui devient de plus en plus repérable sous l'appellation «couple non cohabitant».

Roch Hurtubise⁵³ a démontré les transformations du rapport amoureux en analysant plus de cent années de correspondances amoureuses québécoises. L'auteur a identifié trois axes organisateurs du rapport amoureux: le «je», «l'autre» et le «lien» qui unit les amoureux. À travers les années, l'amour prend une signification de plus en plus individuelle en ce qu'il doit répondre, avant l'accomplissement de la famille, à la recherche d'un bonheur personnel.

⁵² Chaumier, Serge, *La déliaison amoureuse, de la fusion romantique au désir d'indépendance*, Montréal, Armand Colin, 1999.

⁵³ Hurtubise, Roch, *L'amour, le soi et la société, sociologie de la connaissance amoureuse dans les correspondances québécoises (1860-1988)* Thèse de doctorat, Département de Sociologie, université de Montréal, 1989.

Le «je» émerge donc du projet amoureux et l'on peut supposer qu'il apporte avec lui des exigences conditionnelles à la création d'un lien amoureux.

Le célibat représenterait-il un défaut de reconnaissance de l'autre, une sorte de brisure avec cet autre qui ne répondrait plus à l'actualisation d'un soi devenu conscient de lui-même? Le célibat est-il plutôt une tentative de renouveler un rapport à l'autre dans la «cosmogonie» humaine représentée par les réseaux de rencontres et les activités culturelles ou sportives, mais avant tout créatives, sans que ce rapport s'établisse de façon privilégiée? La solitude deviendrait-elle une ouverture plus grande sur l'altérité?

Individualisme exacerbé défiant l'établissement des couples à longue durée ou mutation profonde de la sociabilité? L'univers des solitaires est selon nous construit d'éléments qui tournent tous autour d'une même préoccupation: Quelle est la place de l'altérité dans mon univers et inversement: comment puis-je prendre ma place dans l'altérité, le social? Cette question demeure centrale.

2.5 Méthodologie

La compréhension de ce qui préside et ordonne la solitude contemporaine ne peut évidemment prétendre à l'exhaustivité car le thème est vaste. La recherche poursuit le but plus modeste de décrypter, à travers quelques formes de solitude et quelques styles de vie parfois fort disparates, une certaine régulation du discours propre à ouvrir quelques pistes de compréhension d'un phénomène récent qui, il faut bien le dire, préoccupe le sociologue du fait qu'il questionne le lien social en son fondement ou ce que nous aimons nommer l'altérité. Or comment trouver la place de l'autre dans la conscience et l'expérience contemporaine à travers le discours des solitaires? Il ne fait aucun doute que les acteurs sociaux sont doués de la possibilité de juger, de réfléchir et de construire leur réalité. On parle alors de conscience. Les acteurs sociaux auront non seulement conscience des phénomènes mais ils attribueront un sens à ces phénomènes. Ainsi notre objet peut dès lors être perçu à travers le sens attribué à cette expérience particulière qu'est la solitude. Ce sens qui dans l'expérience se traduit par une «pratique» engendre un certain savoir. Ce sens et la pratique qui en découle ne seront pas considérés ici comme le fait de l'individu «seul» mais bien comme une construction sociale. Il sera ainsi possible de dégager un sens «partagé» de la solitude, à travers la réflexion des solitaires sur le fait de vivre seul, donc sur une certaine pratique. Ce sens ainsi dégagé du discours sur la pratique quotidienne de la solitude si l'on peut dire, repose sur la conscience contemporaine (ou sur le sens commun) de ce qu'est la solitude dans la Modernité contemporaine. C'est en cela que notre propos adopte une perspective résolument sociologique qui, interrogeant le singulier, puise dans l'universel.

Bien sûr le sens commun, surtout lorsqu'il sera question d'individu, de solitude et de rapports d'altérité aura recours à la psychologie, une psychologie populaire imprégnée de théories incomplètes empruntées aux humanistes, parfois à la psychanalyse. Il ne s'agit évidemment pas d'expliquer la solitude à partir de concepts relevant de l'opinion publique mais bien de rendre compte, entre autres, à quel point la psychologie populaire participe de l'élaboration d'un savoir commun. C'est pourquoi il sera ici beaucoup question de connaissance de soi, d'estime, de travail sur soi, puisqu'il s'agit de thèmes largement explorés par les sujets eux-même. Selon C. Dennett⁵⁴:

«Nous utilisons la psychologie tout le temps pour expliquer et prédire mutuellement nos comportements;(...)nous passons un bon moment de nos vies conscientes à formuler le monde y compris nous-même en ces termes».

L'emploi de ces termes n'a donc pas pour but d'expliquer le phénomène mais bien encore une fois de reproduire ce qui est dit de la solitude où les questionnements psychologisants sont évidemment très présents, et d'en dégager une sociologie. Il s'agissait pour se faire d'entendre les réflexions telles qu'elles étaient émises en tant que savoir commun. Ce savoir social est empreint de la culture ambiante et de l'esprit du temps; il s'agit d'un savoir contextualisé dont les motivations ne sont pas toujours accessibles à l'acteur.

⁵⁴ Dennett, C., *La stratégie de L'interprète, le sens commun et l'univers quotidien*, Paris, Gallimard, 1990

Si, comme le dit Giddens, la compétence de l'acteur ne se situe pas seulement au niveau d'une simple conscience de soi mais aussi comme produisant une réflexivité, «façon spécifiquement humaine de contrôler le flot continu de la vie sociale»,⁵⁵ il demeure dans la tâche du sociologue d'en rendre compte avec l'a priori que toute conduite est dotée de sens, toute activité est symboliquement investie.

Nous adoptons une attitude compréhensive et nous nous engageons pour cela dans la voie qualitative et plus précisément clinique.

2.5.1 La sociologie clinique

D'une manière générale, il existe deux approches du savoir sociologique. La première, largement dominante aujourd'hui, porte son regard sur les structures. Cette approche met l'accent sur la distance entre le chercheur et son objet, sur les lois régissant le fonctionnement des sociétés et sur les rapports de causalité des faits sociaux. Il s'agit de la posture explicative. La deuxième posture adopte une attitude compréhensive en ce qu'elle se situe au niveau des significations et des actions réciproques des individus où la subjectivité a une large part.

En sociologie, l'approche clinique adopte cette deuxième posture et renvoie à une étude de l'intériorité du social par opposition à l'extériorité structurelle. Il est posé que la compétence des acteurs se trouve dans «la construction sociale de la réalité»(P. Berger et T. Luckman- 1966)⁵⁶ . Ainsi la philosophie au fondement de l'approche clinique en sociologie est de nature phénoménologique.

⁵⁵ Giddens, A., *La constitution de la société*, Paris PUF, 1987.

⁵⁶ Berger P.L., Luckmann, T., *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986.

La connaissance du sociologue sera donc considérée comme étant en continuité avec le savoir ordinaire. La sociologie est une construction sur des constructions, une connaissance de second degré. La posture intérieure permet l'élaboration d'un discours inscrit dans ce que M. Miranda⁵⁷ nomme «l'opacité du social». Le travail du clinicien sociologue sera de dégager une parole jusque-là occultée. «Ce travail peut être défini comme un acheminement progressif de sens».⁵⁸La méthodologie clinique renvoie également à une mise en commun de connaissances susceptibles de construire un sens. La recherche clinique est donc avant tout une relation sociale entre des individus qui cherchent.

On adopte donc ici une approche clinique pour saisir le discours des solitaires en faisant clairement le choix d'osciller entre distance et rapprochement, intériorité et extériorité, empathie et critique. Le rapport chercheur-sujet est ici perçu comme une situation interactionnelle. Il n'est pas question de dégager une typologie du solitaire ni même des discours sur la solitude. Il s'agit bien plutôt d'un travail d'interprétation, ce qui ne signifie pas l'absence d'un cadre d'analyse. L'élaboration du cadre d'analyse doit être considérée dans une perspective circulaire. Le cadre d'analyse n'est pas définitivement construit avant les entretiens cliniques. Le chercheur utilise bien sûr les ressources théoriques disponibles concernant l'objet de recherche, ici la solitude, et fait l'état des réflexions concernant l'individualisme comme cause possible (voir 2.1) et l'état des réflexions sociologiques sur l'interaction (voir 2.2), deux thèses qui, chacune à leur manière, peuvent donner un certain éclairage sur le phénomène de la solitude. Ce faisant, il choisit le cadre théorique qui, selon lui, définit le mieux son objet. Il élabore alors des hypothèses.

⁵⁷ Miranda Michel, *La société incertaine: pour un imaginaire social contemporain*, Paris, Méridiens, Col, Sociologies du quotidien, 1986.

⁵⁸ Enriquez Eugène, *L'Organisation en analyse*, Paris PUF col, Sociologies d'aujourd'hui, 1992.

Mais si le discours d'un sujet ne cadre pas avec les explications scientifiques existantes, il devra faire l'objet d'une attention particulière. Dans la méthode clinique, le chercheur devra explorer la portée théorique d'un tel discours. C'est en ce sens que théorie et méthode doivent être envisagées dans une perspective circulaire. La méthode construit la théorie et la théorie construit la méthode.

En cela, la méthodologie clinique fait un inévitable détour du côté de la sociologie de la connaissance. En effet, le discours de tel sujet, son implicite sociologique relèverait du sens commun. L'art de l'interprète-sociologue sera, dans un premier temps, de dégager ce sens commun comme «forme spécifique de connaissance» (G. Houle)⁵⁹ C'est ce qu'ont fait Jacques Rhéaume et Robert Sévigny⁶⁰ en dégagant la sociologie implicite des intervenants en santé mentale, pour confronter cette connaissance avec le savoir formel. Il s'agit d'articuler ces deux connaissances, afin de dégager des significations sociales d'une activité donnée. C'est ce que suppose l'interprétation clinique «qui donne un sens à une conduite»⁶¹. L'approche clinique implique un choix en faveur du sens plutôt qu'une intervention directe au niveau des structures de l'objet ou des structures environnantes. On passe donc «du fait au sens»(G. Houle) Le clinicien travaille en intériorité plutôt qu'en extériorité. Pour Vincent de Gaulejac⁶², faire état de ses connaissances sur soi et les autres à travers les différents cercles sociaux que traverse le sujet, «faire un va-et-vient entre le vécu et la conceptualisation, entre la compréhension intime et la compréhension théorique» et accepter justement d'en être le sujet débouche sur une plus vaste compréhension du fait

⁵⁹ Houle, Gilles, «Le sens commun comme forme de connaissance: de l'analyse clinique en sociologie», *Sociologie et sociétés*, vol XIX #2, octobre 1987.

⁶⁰ Rhéaume Jacques et Sévigny Robert, *Sociologie implicite des intervenants en Santé mentale*, vol 11 «La pratique psychothérapeutique: de la croissance à la guérison», Montréal, Saint-Martin, 1988.

⁶¹ Houle Gilles, Idem

⁶² Gaulejac de, Vincent, *L'histoire en héritage, roman familial et trajectoire sociale*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999.

«qu'il n'y a pas d'histoire personnelle qui ne s'incarne dans l'altérité».

1) La relation individu/société

La conduite individuelle ne dépend pas seulement de la psyché individuelle mais bien de modèles culturels. Le sens n'est donc pas attribuable qu'à l'individu mais à la société. L'individu devient pour le sociologue clinique un véritable laboratoire de l'imaginaire social. Pour F Dumont⁶³, il y a une sociologie des structures: la sociologie qui utilisera les modes classiques d'investigation. Il y aurait aussi une sociologie de l'individu: «l'activité individuelle reposant sur des repères collectifs». On peut donc supposer que le solitaire porte en lui les déterminations de la culture. La sociologie clinique redéfinit le statut sociologique de l'individu. Elle reconnaît l'existence d'un «soi» délimité mais aussi naturellement interpellé par l'altérité. Cette conception s'oppose au positivisme et à ses conséquences méthodologiques où le social ne sera appréhendé que du point de vue de ses grands ensembles (âge, classe sociales, nations, etc) en dépit du sujet. Notre recherche repose sur la conviction qu'une telle position est incomplète. Les sujets observés pensent le social. Le soi est un élément fondateur du social. Il le suscite à travers l'interaction et est à son tour suscité par le social.

L'analyse par cas est caractéristique de l'approche clinique. Là où n'étaient explorées que des structures dénuées de sujets, l'analyse clinique s'intéresse à des cas aussi variés que l'organisation (E Enriquez), les intervenants en Santé mentale (Rhéaume et Sévigny), la famille (de Gaulejac) etc. L'étude de cas n'est pas que microsociologique. Elle ouvre au contraire des perspectives plus larges. Ainsi une étude de la solitude pourrait donner une

⁶³ Dumont Fernand, «Notes pour une thématique de la sociologie clinique» in *L'analyse clinique dans les sciences humaines*, Montréal, Saint-Martin, 1993.

bonne indication de la manière dont sont construits les rapports d'altérité en général. Le solitaire est acteur du social et par ce que l'on pourrait nommer son anomie ou son asocialité que nous préférons baptiser le quant-à-soi, il régénère le lien social.

C'est en tout cas l'hypothèse que pose la présente recherche. Une approche clinique peut révéler une analyse intuitive du social de la part du solitaire. De par sa faculté de passer en quelque sorte du dehors au-dedans des cadres sociaux, de par cette ambivalence, ressort une certaine connaissance du social. D'un discours individuel, peut-être dégagée une conception sociale du rapport à l'autre.

2) Interdisciplinarité

L'approche clinique est d'abord un dialogue, un scénario qui se construit au rythme des échanges. Le clinicien sait qu'il doit évoluer dans le flou, même s'il a des questionnements précis. D'ailleurs, ces questionnements s'élargissent ou demeurent suspendus selon l'échange. Mais il est une constatation que fera le clinicien: il lui sera difficile voire impossible de ne pas naviguer dans la zone grise de l'interdisciplinarité. Cette attitude requiert une ouverture sur d'autres connaissances.

La méthodologie clinique implique une remise en cause de la discipline du chercheur. Celui-ci qui serait sociologue sera amené à cerner la dynamique interactionnelle des divers aspects de l'humain. Ces dimensions ne sont pas qu'une simple juxtaposition. L'approche clinique remet en question le morcellement de l'objet que produit le découpage disciplinaire. Ainsi une même réalité possède plusieurs points de vue et les résultats dépendent du point de vue de l'observateur. C'est pourquoi les disciplines des sciences humaines quoique bien

délimitées quant à leur territoire, sont dans la clinique en correspondance continue. Il n'est pas du ressort du sociologue de faire la psychanalyse d'un récit de vie mais le clinicien doit savoir que le travail d'élaboration touche à des questions relevant de cette discipline. Tout dépend en fait de ce que le chercheur cherche. Si le récit de vie inclut un mouvement de soi vers les autres, l'écoute de ce récit implique un décentrement disciplinaire vers les autres disciplines. Sartre, dans «L'idiot de la famille» a cherché à conjuguer la biographie subjective (Proust), le matérialisme (Marx), l'inconscient (Freud). Vincent de Gaulejac⁶⁴ démontre dans ses récits de vie à quel point le territoire familial, la logique des rapports sociaux et les sentiments tel que la honte par exemple, participent à la construction du sujet. Les destinées individuelles se trouvent entre histoire familiale et rapports sociaux «objectifs». La sociologie clinique de Vincent de Gaulejac se trouve à mi-chemin entre thérapie, recherche et formation.

La méthodologie clinique correspond en effet à des questionnements de départ assez larges qui laissent place à la pluralité des points de vue. Il n'est pas question d'un impérialisme mono-disciplinaire, toutes disciplines confondues, mais il n'est pas question non plus de prétendre à la vérité d'une seule explication. Le sociologue qui choisit la recherche clinique comme mode de connaissance, s'ouvre donc nécessairement aux autres disciplines car son objet est complexe. Il choisit de «faire avec» cette complexité, s'initiant à d'autres langages. Psychanalyse, anthropologie, histoire, économie sont autant de regards sur l'objet.

⁶⁴de Gaulejac Vincent, *Les sources de la Honte*, Paris, Desclée de Brouwer, 1996.

3) Parler de soi

Une grande question a été abordée lors de la recherche à partir de ce que Giddens nomme «la conscience discursive», c'est-à-dire: les réflexions et perceptions du sujet de son propre univers d'individu vivant seul sur la solitude. Le sujet exprimait ainsi ses réflexions sur ses préoccupations intimes. Il ne s'agissait pas de définir l'identité psychologique du solitaire puisque nous l'avons dit la solitude est le fait d'une pluralité de personnes vivant des vies différentes. Mais il fallait bien constater que les solitaires rencontrés avaient tous à dire au sujet de «soi» et plus précisément de connaissance de soi. Le souci de reconnaissance de son intériorité, de *«ce qu'on a en-dedans»*, peut être diversement interprété en sociologie. Il peut être le résultat d'un individualisme exacerbé qui coupé de l'autre, puise sans fin dans une intériorité sans fond. Mais le souci de reconnaissance appelle le regard de l'autre et c'est sous le regard de l'autre comme l'écrit Honneth⁶⁵ que l'individu moderne se perçoit.

La facilité avec laquelle les sujets se livrent pourrait être interprétée comme une tendance de l'individu moderne à prendre de «l'expansion», comme si parler de soi n'avait pour but que de faire ressortir un soi qui se sent aliéné dans le rapport social comme le souligne Louise, l'un des sujets rencontrés:

«J'avais tendance justement à prendre le moins de place possible et travailler sur moi m'a aidée à prendre une certaine expansion si on peut dire»

Cependant parler de soi dans le contexte de questionnements sur la solitude ne peut être évité. Parler de soi dans ce cadre, c'est communiquer une réflexion intime qui cherche des éléments d'arrimage entre le fait d'être seul et le fait d'être avec les autres. Or il s'agit bien d'une préoccupation reliée d'abord et avant tout à la difficile tâche d'équilibrer l'expression

⁶⁵ Honneth A, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, éd du Cerf, 2002.

de son intimité propre et le rapport aux autres, de prendre sa place parmi les autres ou de trouver à s'ajuster à l'autre. En parlant de soi le sujet parle de l'autre et la connaissance de soi en tant qu'acteur est le paradigme d'un savoir sur l'autre. Parler de soi est chose courante. Parler de soi est également partagé par l'ensemble des sujets rencontrés. Il est bien sûr posé que la connaissance de soi ne procède pas que d'un acte psychologique mais bien aussi social et principalement culturel. Les sujets avaient tous conscience de participer à des questionnements dépassant leur seule situation. Ils avaient conscience de participer à l'avancement d'une réflexion sociologique sur la solitude. Le lien avec le chercheur, les questions ouvertes permettaient au sujet de construire sa propre théorie de la solitude. Parler de soi devenait un moyen de comprendre, le soi étant ici utilisé comme laboratoire. Le sujet n'ayant évidemment pas suffisamment de distance face à lui-même et en étant conscient venait en parlant de soi, vérifier des croyances, normes et valeurs. Conscient de la relativité de son savoir c'est dans le rapport au chercheur, entre autres moyens, qu'il venait poursuivre sa réflexion. Ainsi la rencontre chercheur/sujet fut pour les sujets rencontrés un moyen complémentaire à d'autres rencontres sociales pour vérifier leurs propres questionnements sur leur place parmi les autres. C'est dans le rapport à l'altérité (chercheur, thérapeute, groupe de soutien, interactions quotidiennes dans les différents cercles sociaux dans lesquels les sujets évoluent quotidiennement) que le soi se définit, s'auto-analyse, se corrige, «*se regarde aller*», travaille sur soi, s'interroge donc finalement dans le but de délimiter ses repères personnels mais aussi pour parvenir à un certain accord avec les valeurs ambiantes. C'est en ce sens que parler de soi est un rapport à l'autre.

4) L'intervention clinique en sociologie

L'approche clinique est une intervention se situant dans une perspective d'aide. Le rôle du clinicien sera d'aider ses sujets d'étude à se définir en tant qu'identités individuelles et collectives. En fait l'approche clinique en sciences humaines travaille à faire émerger une certaine conscience. Cette conscientisation constitue un changement. Le clinicien doit savoir qu'il ne pourra tout mettre en lumière et devra respecter les zones d'ombre de son objet.

L'intervention clinique ne prétend pas éliminer le désordre mais participe à l'émergence d'une créativité renouvelée à travers ce désordre. Par exemple, les socio-analyses d'E. Enriquez maintiennent les zones d'ombre et les résistances essentielles aux délimitations du «soi» organisationnel. De même Rhéaume et Sévigny travaillent au plan des représentations. Ainsi, le changement peut être de l'ordre de la perception. On se situe alors dans l'univers symbolique. Or lorsqu'il s'agit de clinique en sociologie, les résultats en terme de changement concret sont loin d'être probants. Il est déjà difficile de mesurer à quel point la psychothérapie a joué un rôle dans l'évolution de l'individu, lorsqu'il s'agit d'une collectivité, l'intervention se perd dans la masse d'informations échangées. Les résultats seront inévitablement pourvus d'ambiguïté. En cela l'intervention clinique ne se trouve pas inscrite dans le même projet que la recherche-action. La première permet le doute, la parole libre, la pensée novatrice, mais ne débouche pas nécessairement sur une action définie. La recherche-action élabore un projet spécifique. Elle est centrée sur l'action. L'approche clinique se concentre sur le discours concernant l'action. La clinique est donc avant tout un lieu de conscientisation. Le projet d'un changement se définira la plupart du temps en dehors du cadre clinique. Enriquez le dit bien: le clinicien doit savoir dès le début de sa recherche que son intervention n'aura jamais d'effets directs sur l'objet. Son travail en est

un d'élucidation. Le rôle du clinicien sociologue ne sera pas de transformer les choses mais d'accompagner (pour prendre un terme humaniste) les acteurs dans leurs doutes, leurs conflits et leur sentiment divers. Le changement sera donc imperceptible la plupart du temps. Le clinicien familial G Ausloos⁶⁶ observe que les interventions venant de l'extérieur ou de l'intérieur du système sont «intrinsèquement indistinguables». Il en va de même pour les interventions du sociologue clinique. Il ne suffirait donc pas de changer les structures pour changer le monde. L'individu ou le groupe conscients «transforment la scène du réel»⁶⁷ (E. Enriquez). Le sociologue clinique travaille dans l'intériorité et sa seule présence peut provoquer certains micro-changements.

Enfin à la différence de la psychothérapie dont le but est de soigner l'autre, l'objectif de la sociologie clinique demeure la recherche sociologique. La sociologie clinique a d'abord pour objectif de produire du sens sur un phénomène donné dans le but de produire une connaissance sociologique de ce phénomène. Les sujets rencontrés sont donc informés dès le départ qu'ils ne s'engagent pas dans un processus thérapeutique. Par ailleurs l'élucidation de certaines situations dans un entretien sociologique peut amener le sujet à comprendre sa situation différemment. En ce sens, Vincent de Gaulejac⁶⁸ souligne que la mise en évidence de déterminations sociales dans l'expérience individuelle provoque un effet de sidération dans un premier temps mais le sujet comprend dans un deuxième temps qu'il participe à son tour à la production de la société par ses interactions. Il comprend alors mieux l'intérêt d'une «introspection sociologique». Selon l'auteur, l'analyse de l'impact des déterminations sociales est un point décisif pour favoriser une meilleure compréhension du sujet sur son

⁶⁶ Ausloos Guy, *La compétence des familles, temps, chaos, processus*, Ramonville, Ères, 1995.

⁶⁷ Enriquez E., *L'Organisation en analyse*, Paris, PUF col, Sociologies d'Aujourd'hui, 1992.

⁶⁸ Gaulejac Vincent, *L'histoire en héritage, Roman familial et trajectoire sociale*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999.

expérience individuelle. Cette nouvelle compréhension amène des effets thérapeutiques. De même, l'insistance sur le fait de l'impératif généalogique dans la construction de l'individu, démontre au sujet sa relativité et le situe dans une constellation dont il n'est certainement pas le centre. Par conséquent ce nouveau regard permet de se voir parmi les autres. L'individu «décentré» devient relatif aux autres et par conséquent la souffrance (la solitude) diminue car prenant moins de place.

2.5.2 La démarche

Il serait erroné de croire que les solitaires donnent tous la même définition de leur état. Certains connaissent par exemple une relation affective privilégiée mais ne partagent pas le même toit. Se disent-ils seuls? D'autres ont vécu récemment une rupture officiellement déclarée par la cour, un divorce. Certains autres se disent séparés, se nomment-t-ils célibataires et à partir de quel moment entre-t-on dans cette catégorie sociale que d'aucuns qualifient de «*style de vie*»? Faut-il également songer à ceux qui recherchent une relation amoureuse ainsi qu'à ceux qui n'en désirent pas; ceux qui ont toujours été seuls et ceux qui ne l'ont pas toujours été; ceux qui vivent seuls et ceux qui partagent un même toit avec des compagnons ou encore avec leurs enfants. Autant de situations de vie qu'une recherche clinique pourrait démultiplier en portraits polymorphes. Ce problème momentanément résolu par la création de types de situation de vie risque de resurgir lors de l'analyse de contenu des entretiens: tel individu se déclarera heureux ou malheureux de sa situation; un autre évoquera les difficultés de communication entre les gens aujourd'hui.

La question première des entretiens était au départ: comment le solitaire se représente sa solitude? L'autre, qu'il soit amoureux, parent, ami allait inmanquablement se profiler entre

les mots et ainsi prendre une certaine place dans la vie du solitaire. Or il s'agissait de savoir quelle était la place de ces autres dans la vie du solitaire. L'individualisation de la vie quotidienne amène en effet son lot de réflexions sur l'amitié, la famille d'origine, le fait ou non d'avoir des enfants, la place du travail et des activités.

Tel individu aura des liens ou non avec sa famille, tel autre aura un cercle d'amis qu'il jugera dense, tel autre se dira «solitaire». Le travail pour certains constitue le remède tandis que pour d'autres, il n'est qu'un boulet de plus qui les relie au social. Les activités de certains pourront être qualifiées de créatives, d'autres de récréatives.

La solitude, on le pressent, regroupe des individus différents quant à leur style de vie. Repérer le style de vie équivaut ici à saisir les éléments à travers lesquels les individus produisent des constructions. Les styles de vie sont en fait liés à l'entrecroisement des formes sociales (Simmel) que sont les amis, le travail, les activités, etc. C'est donc au carrefour des formes sociales, comme autant de facettes de l'individualité que «se tient» l'individu contemporain ici représenté par le solitaire.

Le premier critère était et est demeuré le fait d'habiter seul. Il fallait bien constater que les solitaires rencontrés avaient tous à dire au sujet de la solitude et que l'âge leur importait peu pour en décrire les contours. Cependant il nous a fallu circonscrire la question de l'âge en supposant que le fait d'appartenir au troisième âge par exemple, est déjà une autre façon (quoique si peu) d'être seul. La solitude en ce cas peut être la conséquence du veuvage. Mais être vieux et seul aujourd'hui ne signifie certainement pas la même chose qu'hier alors que les parents étaient pris en charge par les enfants et faisaient partie intégrante de la

famille élargie et de la communauté. En ce cas, la question de l'individualisme peut être également posée à côté de l'idée de créations de nouvelles formes de sociabilités familiales. Être jeune et seul équivalait autrefois à n'avoir pas de parents. L'orphelin, figure de la littérature des débuts de l'industrialisation, faisait ressortir justement à quel point l'appartenance à la famille était l'idéal-type de l'époque. Être seul et jeune aujourd'hui parle peut-être d'une indisponibilité parentale, conséquence de la précarité affective de la famille postmoderne et même de son éclatement selon certains. C'est en tout cas ce qui aurait pu être posé comme hypothèse de départ.

1) L'échantillon

Quelles sont les raisons et démarches motivant le choix de l'échantillon retenu? Nous avons choisi d'explorer l'expérience des adultes d'âge moyen se situant entre 37 et 56 ans. Un écart de vingt ans entre les sujets rencontrés amenait son lot de différences mais tous avaient en commun le fait d'être socialement en mesure d'avoir été en couple, d'avoir eu des enfants, d'avoir élaboré une certaine réflexion du fait de leur expérience des relations entre les gens et de la solitude, qu'elle soit choisie ou non. On peut supposer que l'adulte a la possibilité de faire certains choix grâce à son expérience et c'est donc de cette expérience dont il a été question. Pour François Dubet⁶⁹ l'expérience sociale est définie comme une tentative de l'individu de gérer trois registres d'action qui sont les structures, la communauté et l'individu. En accord avec cette définition d'un concept né avant tout d'une sociologie clinique c'est-à-dire qui se tient auprès du sujet, nous nous concentrons sur l'expérience sociosymbolique des rapports.

⁶⁹ Dubet François, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil 1994

Le type d'échantillon retenu, restreint, il faut en convenir, possède la qualité de présenter des histoires intéressantes, des réflexions mûries et dans certains cas une connaissance approfondie des relations humaines. Il faut préciser que cet échantillon n'est pas représentatif de l'ensemble de la société montréalaise contemporaine au plan statistique. Il s'agit de témoignages vécus dans le contexte contemporain.

La réalité intime des entretiens fait jaillir en elle-même la valeur de savoirs individuels semblables et à la fois différents. Il s'agissait de comprendre la situation d'une personne vivant seule dans une ville contemporaine. L'échantillon possède donc une valeur qualitative plutôt que quantitative.

Le solitaire se conçoit-il comme un séparé, un célibataire? De quoi est fait son quotidien? Chacun réfléchit sur soi-même, utilisant ses ressources d'introspection, ainsi qu'à ses rapports avec les autres dans les différentes formes sociales dans lesquelles l'individu moderne évolue de nos jours. Les formes sociales ici retenues sont: le travail, les activités, la famille d'origine, les amitiés et connaissances, les relations amoureuses et les enfants. Cette exploration plus axée sur l'expérience faisait ressortir le style de vie au sens où l'individu choisit, du moins en partie, telle ou telle manière de construire ses liens avec autrui.

Les sujets, au nombre de douze, provenaient de trois sources: 1) Groupe de sociabilité l'Intervalle; 2) Ateliers Solo; 3) Procédure en grappe.

L'Intervalle: Cinq des sujets rencontrés viennent du groupe l'Intervalle où nous avons fait une présentation de notre projet de recherche sur la solitude un dimanche matin lors du déjeuner hebdomadaire dans un restaurant de Longueuil. L'Intervalle est un organisme regroupant des personnes seules afin de favoriser la sociabilité de ces personnes à travers diverses activités et un déjeuner du dimanche. C'est à partir du bottin des ressources du Montréal métropolitain que cet organisme à but non lucratif a été trouvé. Les cinq personnes qui ont bien voulu partager leur expérience l'ont fait sur la base de leurs propres questionnements sur la solitude.

Il s'agissait donc de personnes déjà en processus de réflexion sur leur propre solitude. C'est en cela qu'ils étaient particulièrement significatifs pour le thème de la solitude. Ces cinq personnes sont les suivantes: Thérèse, Anne, Pauline, Normand, Sonia.

Ateliers Solo : Une seule personne provenait des ateliers Solo. Ces ateliers sont donnés dans quelques CLSC et sont destinés aux personnes vivant seules. Ils favorisent les échanges et guident les personnes seules dans leurs questionnements sur ce style de vie particulier. Nous avons fait appel à l'animatrice de ces ateliers afin qu'elle transmette l'information d'une recherche sur la solitude. Elle invitait les membres des ateliers à nous contacter pour témoigner de leur expérience. Laura nous a donc contactée. Dans ce cas comme dans ceux précédemment mentionnés, Laura était inscrite dans un processus réflexif sur la question de sa solitude.

Procédure en grappe: Les six autres personnes venaient de références de connaissances qui savaient qu'une recherche sur la solitude allait être amorcée. Davantage scolarisées, elles

n'en avaient pas moins les mêmes questionnements sur leur vécu de personnes vivant seules. Il est d'ailleurs intéressant à ce stade-ci de constater que le discours de ces sujets plus «articulés» possédait plus de similitudes que de différences avec les autres. Ces personnes sont les suivantes: Michel, Ève, Jean, Louise, Yves, Charles.

D'une manière générale, les personnes rencontrées avaient donc des raisons qui leur appartenaient en propre de venir parler de solitude. Certains avaient vécu une séparation éprouvante, d'autres étaient seuls depuis plusieurs années. Chacun avait le sentiment intime et profond de vivre une situation nouvelle en regard de la société, tout en sachant qu'ils n'étaient pas seuls à vivre cette situation. On peut dire que ces personnes venaient voir le sociologue justement pour prendre contact avec la société et surtout y prendre une place et une parole. C'est en tout cas l'hypothèse que l'on pouvait établir dès le départ, à savoir que le solitaire s'organise de façon autonome mais cherche à équilibrer ses rapports entre lui-même et la société.

À quels types de résultats fallait-il s'attendre de ces douze sujets de la solitude? Nous nous préparions à entendre des histoires de souffrance, d'isolement, d'impasses. Tout cela fut entendu bien sûr mais à travers les récits ressortaient ce que les travailleurs sociaux nomment des habiletés sociales, c'est-à-dire une faculté étonnante d'introspection, doublée d'une capacité d'interagir. C'est dans le doute et la sinueuse réflexivité que les sujets justement montraient le plus leur qualité d'acteur social.

L'intérêt de l'échantillon était qu'il permettait de saisir des similitudes malgré les différentes façons de vivre. Le fait d'avoir ou non des enfants par exemple modifie peu le discours sur

la solitude car il semble que la solitude ne disparaît pas avec la venue des enfants. Dans les représentations des sujets, l'amour du couple semble bien être le sentiment venant combler le manque. Fallait-il en conclure que chacun veut être l'enfant de l'autre? N'y a-t-il plus d'adulte? Les récits sur les familles ont notamment donné à penser en ce sens. Les sujets rencontrés disaient peu de leur famille d'origine par ce souci de loyauté propre à l'humain mais dans ces non-dits et parfois même ces refus d'en dire plus long se profilait tout un discours, celui-là plus intime encore et en cela plus signifiant. La famille est en effet un lieu très signifiant dans l'explication des douleurs actuelles.

Les hommes et les femmes de cet échantillon présentaient peu de différences dans leur discours; certains cherchaient même consciemment à atténuer ces différences comme si la solitude n'avait pas de genre autre que le genre humain, vivant aujourd'hui dans telle société, dans telle ville. Il aurait peut-être été souhaitable d'en faire ressortir les différences mais nombre de recherches ont justement pour but de les souligner. Il est intéressant de remarquer à quel point les solitaires rencontrés qui pourraient faire ces différences ont au contraire cherché à universaliser leurs propos avec l'intime conviction que leur vie possède plus de ressemblance que de différence avec celle de l'autre sexe. Ainsi, les rapports homme/femme étaient perçus par les sujets comme étant plus égalitaires que l'on aurait pu s'attendre.

Des propositions de départ devaient donc disparaître puisqu'elles ne correspondaient pas à la pensée des sujets. Ainsi les questions relatives aux grands ensembles n'ont pas été retenues dans le discours général des sujets. La référence aux grands ensembles désigne des systèmes sociaux vastes auxquels le sujet n'a pas accès de façon directe mais qui ont une

incidence sur les autres aspects de son existence individuelle et sociale. Il s'agit de ce qu'on peut appeler: la place «objective» qu'occupe le sujet au sein du social.

La référence aux grands ensembles est effectivement matière à analyse puisqu'elle situe l'individu de façon macrosociologique. Cette dimension est privilégiée par la sociologie sociostructurelle. Elle n'a pas été privilégiée dans la présente recherche d'abord parce que le travail d'analyse porte sur le sens que donne le sujet à son style de vie, ensuite parce qu'un tel type d'analyse suppose un plus large échantillon. L'appartenance à l'un ou l'autre des grands ensembles donne de solides indications quant à la représentation de sa solitude que se fait tel individu de tel âge et de tel genre. Cependant l'identification des diverses appartenances offre des explications toutes relatives au sens donné à la solitude et l'on peut dire que les différences tendent à s'effacer lorsqu'il est question de parler de soi et des autres, c'est-à-dire du lien social, trame de fond des entretiens. Nous nous trouvons, faut-il le rappeler, dans le registre du sens et non dans celui des structures.

Selon un certain courant sociologique, la société ne s'explique que par les Grands Ensembles sociaux que sont les classes d'âge, les classes sociales et nous irions jusqu'à dire le genre. La conséquence sera de renvoyer à la psychologie toutes les questions relatives au sens et ne conserver que le principe général selon lequel les styles de vie sont les produits des divisions de classe. L'étude de la solitude n'aurait selon une telle approche aucun sens puisque l'état de solitaire a peu à voir avec le statut socio-économique ou autre.

Il s'agit ici de repérer le sens que donne le sujet de telle ou telle dimension de sa vie dont la position sociale fait partie. La référence aux grands ensembles pouvait donc être parfois

nommée par les sujets en tant qu'élément de compréhension de la solitude. De même, à l'analyse, certaines distinctions pouvaient être notées entre différentes catégories sociales tel le milieu social. Mais plus que les classes sociales, la vie dans les grandes métropoles instaure la stylisation de formes sociales fondées sur le caractère aléatoire de la sociabilité en même temps que de la recreation constante de cette dernière. Si les principes de la distinction(Bourdieu) subsistent dans le choix des salons fréquentés, la sociabilité maintient son cap vers la résolution jamais définitivement atteinte d'une identité «qui se tient» à travers l'autre.

D'aucuns pourront voir des limites à cet échantillon qui somme toute regroupe des individus ressemblants. Nous n'avons pas questionné par exemple des individus provenant d'autres ethnies. Laura, d'origine italienne, a pu apporter quelques éléments de sa culture sur le mariage par exemple mais celle-ci est si bien intégrée à la société francophone que les différences étaient peu accentuées. Une autre limite tient peut-être au nombre des sujets rencontrés. Certains critiques pourront voir dans l'utilisation d'un échantillon restreint une tendance à trop vouloir généraliser. Il s'agit avant tout, soulignons-le encore, de récits très personnels qui donnent une bonne idée de la manière dont se construisent les rapports de nos jours. La critique qui est le plus souvent faite à l'usage d'entretiens cliniques est l'impossibilité d'une vérification. La recherche qualitative est avant tout une approche exploratoire qui ouvre à des questions plus larges. Elle ne s'inscrit nullement dans la perspective explicative. C'est là tout son intérêt et peut-être, à certains égards, toute sa limite. Nous reviendrons plus loin sur ces questions méthodologiques.

2) Référence aux grands ensembles

Des personnes de différents milieux ont été rencontrées, il s'agit de sept femmes et cinq hommes: un caméraman de reportage, une aide-cuisinière, un chauffeur d'autobus, un professeur de communication au collégial, un correcteur-réviseur dans l'édition, une travailleuse sociale, une préposée à la cafétéria, une infirmière, une traductrice, un consultant en mathématiques, une monteuse de décors, une secrétaire.

Les sujets étaient âgés entre 37 et 56 ans. Ils habitaient Montréal ou Longueuil. Sept d'entre eux n'avaient pas d'enfant, cinq ont eu des enfants mais n'habitaient pas avec eux soit que ceux-ci étaient adultes, soit que les sujets n'en avaient pas la garde. Deux d'entre eux ne les fréquentaient plus ou très rarement. Six des personnes rencontrées étaient célibataires, six autres étaient divorcées. Une seule était d'origine italienne et elle était surtout intégrée à la communauté francophone. Les autres sujets rencontrés étaient franco-québécois.

Les questions relatives aux grands ensembles étaient posées avant l'entretien et notées directement dans un carnet. Il s'agissait alors d'identifier nos sujets d'une façon plus objective, ce qui pourrait ultérieurement servir à les différencier, non dans le but de créer des types mais afin d'obtenir un portrait plus défini de chacun des sujets. Il s'est agit de l'âge, du genre, de l'origine ethnique (au besoin), de l'occupation.

Par ailleurs, les entretiens étaient enregistrés au domicile de l'interviewé, à l'exception de deux qui se sont déroulés au restaurant, à la demande des sujets. Cela a été interprété comme une demande tacite de respect de l'intimité qui en disait déjà beaucoup sur la représentation de la vie privée de ces sujets et le désir de ne pas subir, plus qu'il ne le faut, l'intrusion d'un

autre dans l'intimité de la maison.

D'une manière générale, les sujets se sont sentis à l'aise de répondre longuement aux questions et reflets de l'intervieweur. La forme libre de l'entretien a permis à certains de ventiler sur des aspects dramatiques de leur vie.

Les entretiens étaient d'une durée d'une heure et demie à deux heures chacun. Plusieurs ont souligné le fait que parler de solitude les avait amenés à comprendre mieux l'état de leurs relations aux autres.

3) Les étapes de la recherche

Dans une première étape, chaque individu a été rencontré en entretien, la plupart à domicile, et deux au restaurant comme nous le disions précédemment. Nous avons deuxièmement produit une étude descriptive de chaque entretien. Par la suite, nous avons produit une étude transversale dans le but de retrouver des propos récurrents pour en faire des généralisations. Il s'agissait en dernière partie de repérer un sens commun de la solitude à partir des éléments lexicaux venant définir ce sens et d'en tenter l'analyse sociologique, ce qui constitue notre modeste contribution à la connaissance sociologique de la solitude contemporaine.

2.5.3 Les catégories de recherche

Au moment de la recherche sur le terrain, les dimensions d'analyse ne pouvaient qu'être qualifiées de dimensions de recherche justement, du fait de leur imprécision. Il s'agissait de thèmes permettant de couvrir l'ensemble d'un objet qui, nous l'avons déjà souligné, n'avait pas eu l'heur de constituer un objet sociologique. Il s'agissait aussi et surtout de permettre, aux sujets rencontrés, un espace de parole propre à livrer leurs connaissances de la solitude. C'est la raison pour laquelle les entretiens ont porté sur l'individu, qui selon le concept de réflexivité de Giddens, définit l'univers de sa solitude et ses différents aspects. Le travail de repérage de ce qui fait sens dans le discours des sujets a été plus tard, à la base de la construction de catégories cognitives. Ce travail a été fait à l'aide de la création à priori de catégories de recherche, vaste terrain d'exploration des connaissances tant scientifiques que subjectives sur la question de l'objet. Il s'est agi des trois blocs suivants: 1-Connaissance de la solitude; 2-Connaissance de soi et des autres; 3- style de vie. Il est évident que la création des catégories de recherche n'est pas exempte d'a priori théoriques comme subjectifs. Au contraire, les hypothèses générales guident le travail. Mais dans le registre de la connaissance clinique, les entretiens avec les sujets sont à la base de l'apparition d'autres catégories. Ainsi des catégories apparaissent, créées par les sujets eux-même en tant que catégories de connaissance. Ce sont ces catégories qui fondent la connaissance sociologique. Une esquisse théorique pourra être élaborée sur la base des définitions de sens commun et de l'analyse de ces dernières. En ce sens, la démarche clinique est une démarche inductive.

Le sujet crée ses propres catégories cognitives à l'intérieur du cadre de recherche proposé. «*Apprendre à se connaître*» en est un exemple. Afin de passer de l'entretien à l'étude descriptive des cas, il a fallu élaguer le matériau pour dégager ce qui se dit de notre objet. En ce sens, le premier découpage en est un de déconstruction du matériau à partir de sa logique propre. Des mots récurrents, des notions comme «*connaître l'autre*», «*être authentique*», des sens partagés comme «*se sentir étranger*» étaient regroupés sous une appellation générale. Par exemple, nous avons regroupé tout ce qui était dit de l'intériorité sous la catégorie Perception de soi. Ce découpage prend déjà la forme d'une interaction des savoirs. C'est au fil des entretiens que le cadre a pu être établi, c'est-à-dire à partir de ce qui était dit et qui pouvait être généralisé. Chaque entretien a donc été étudié à partir de ce que nous pensions être des catégories générales. Il s'agissait de vérifier si effectivement les sujets ont tous quelque chose à dire de la perception de soi. Cette catégorie de recherche devient catégorie de connaissance à partir du moment où l'on peut généraliser. Au niveau des études de cas, la catégorie perception de soi pour continuer avec cet exemple demeurerait une interrogation: est-ce que le sujet no 3 parle de perception de soi? et comment en parle-t-il? C'est pourquoi à ce stade plus descriptif, les catégories sont définies sous forme de questionnements. Ce sera lors de l'étude transversale que le cadre qui n'était que descriptif se transformera en cadre plus général, se délestant de catégories sans écho ou s'enrichissant de sens récurrents chez les sujets. Le cadre de recherche est un cadre clinique qui fluctue au gré des entretiens. Loin d'être linéaire, l'étude est circulaire car si le particulier explique le général, le général explique aussi le particulier.

Voici dans ce qui suit une définition large des catégories de recherche:

1) Connaissance de la solitude

Cette première partie concerne ce que le sujet comprend, perçoit, définit en fait comme étant sa solitude et fait donc appel à une réflexion plus générale ou disons plus théorique sur la solitude. Giddens parle de conscience discursive, c'est-dire de la faculté de l'individu de réfléchir sur les phénomènes sociaux. Nous nommons cette partie plus vaste: Connaissance de la solitude. Il s'agit pour le sujet de livrer ses réflexions sur son univers, sur la représentation qu'il se fait de sa solitude et de la solitude en général. Il exprime ainsi ses réflexions sur ses préoccupations intimes et quotidiennes. Il s'agit donc de l'ensemble des conceptions qu'ont les solitaires de leur solitude. Les individus appréhendent leur vie à travers les représentations culturelles ambiantes mais ils construisent aussi leur vie et par ce fait même, ils ont appris à en définir et à en redéfinir le cadre, que ce soit dans un processus réflexif lié à une thérapie ou par le biais de participations à des groupes électifs ou à des activités créatives susceptibles d'orienter leurs choix. La subjectivité a ici valeur de connaissance. Le sujet a pourtant la faculté de prendre une distance par rapport à son style de vie et de s'en donner une connaissance critique qui «tend» vers l'objectivité. Comme dans une thérapie, l'individu doit pouvoir se distancier de son «vécu» pour le reconstruire. Par contre, nous nous écartons quelque peu de l'affirmation de Giddens sur la compétence sociologique de l'acteur. L'acteur est effectivement compétent lorsqu'il est question de présenter sa connaissance d'un phénomène. Cette connaissance est cependant le fruit d'un «vécu» ou de l'expérience sociale de ce phénomène et non une connaissance sociologique. À notre avis la sociologie n'est pas que descriptive d'une opinion de sens commun. La sociologie se doit de relever les doutes et les incompréhensions des sujets.

C'est en cela qu'une sociologie clinique se justifie. Il s'agit donc de rapporter ce qui est dit puis de tenter une interprétation de second niveau sur ce qui est dit.

2) Connaissance de soi et des autres

Évidemment, le soi s'exprime tout au long des entrevues et ne constitue pas un moment précis de l'entretien. Cependant, il s'agit de repérer comment le sujet parle de soi et à quel point l'altérité se profile tout au long de la parole sur soi. Cette partie concerne d'abord ce que le sujet a à dire de lui-même notamment de la connaissance de soi.

La nécessité d'une référence à soi s'impose lorsque le sujet s'interroge sur son style de vie qu'il soit choisi ou non, satisfaisant ou non. L'individu n'est évidemment pas considéré ici comme étant seulement le résultat d'un système de rapports sociaux fondés sur les positions sociales. D. Martucelli écrit qu'il est plus commode d'étudier les acteurs «seulement à partir des réseaux de contraintes et d'interdépendance, de se débarrasser de leur intériorité et de s'intéresser exclusivement aux configurations, aux systèmes, aux positions sociales qui expliqueraient le déroulement différentiel des actions.»⁷⁰ Cependant dit-il, «entre le vécu des acteurs et le langage des analystes, la distance ne cesse de se creuser». Il ne s'agit pas de nier l'existence de rôles sociaux institués mais de reconnaître que l'individu contemporain, ici dans la personne du solitaire, a de plus en plus de mal à ne se définir que par sa position sociale, qu'il possède ce que nous nommons un quant-à-soi qui le distancie du social et l'oblige à apprendre à se connaître pour mieux se situer en rapport avec ce social.

⁷⁰Martucelli D., *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard, Folio/essais, p.17, 2002.

Ce quant-à-soi est du registre de l'étranger (Simmel) déjà décrit précédemment. Ainsi chacun possède une part d'étrangeté, zone d'ombre lui appartenant en propre et qui pourtant se trouve exprimée à travers les différentes occasions de parler de soi. Le soi est construit dans l'altérité.

Désormais inscrite dans le vocabulaire courant, la connaissance de soi procède à la construction de l'identité en puisant dans l'intériorité du sujet. La réflexivité sur soi est devenu une aspiration légitime. Mais la connaissance de soi est bien entendu modulée par rapport aux autres. Le regard des autres est un paramètre essentiel de la construction de l'identité. De même, l'estime de soi sera considérée par le sens commun comme étant à la base de l'amour porté à l'autre. Or la connaissance de soi se trouve à la conjonction de l'individuel et du social. L'individu n'est donc évidemment pas considéré ici comme le seul produit de la sphère sociostructurelle. En effet l'individu n'est pas qu'acteur social relevant de la position qu'il occupe dans les structures. Il possède un quant-à-soi distancié par rapport au social.

Il est bien entendu impossible de parler de soi sans que ne surgisse la part de l'autre. Il s'agit de reconnaître à travers les discours des sujets, de quelle façon on parle des autres. Quelle est en fait la connaissance du solitaire de ces autres en tant qu'entités abstraites? En d'autres termes, quel jugement l'individu pose-t-il sur l'autrui généralisé et d'autre part, de quelle façon ce jugement influence-t-il la construction des rapports aux autres? C'est-à-dire comment le sujet est-il avec les autres?

Enfin, le sujet est suspendu au regard des autres car ceux-ci dispensent ce que T. Todorov nomme, la reconnaissance. En effet, s'il juge la société, le sujet doit s'attendre en retour à passer lui-même en jugement, puisqu'il en est. Le regard des autres concerne donc ce que l'individu présente de lui-même. Ainsi y-a-t-il un soi pour les autres différent du soi pour soi? La théâtralité du social serait-elle inévitable et les jeux et les masques, les moyens les plus sûrs d'être en société?

3) Style de vie

La troisième catégorie de connaissance explorée amène les sujets à se situer dans les formes sociales préétablies comme étant significatives pour les solitaires contemporains, en tant que style de vie. Par quel processus cognitif le sujet est-il en rapport avec ces formes sociales? Selon Bourdieu, l'opinion que peut avoir l'individu du social dépend de sa position dans ce social. De même, l'habitus est objectivement classifiable à partir des conditions d'existence. Les styles de vie relèvent de la division des classes sociales et sont les produits d'habitus en tant que systèmes de signes socialement identifiables (par exemple: tel organisme de sociabilité regroupe des personnes seules et défavorisées). Le goût d'une classe donnée serait la formule génératrice au principe de style de vie. L'affinité de style, corollaire d'une conscience de classe crée le style de vie.

Le style de vie sera ici défini autrement. En effet, le style de vie met en scène le paradoxe même de l'individu moderne qui cherche à se distinguer dans un mouvement de distance par rapport aux autres et en même temps s'introduit dans des formes sociales favorisant telle manière de vivre. La position sociale ne définit pas nécessairement les conduites à elle seule. Les sujets ne se définissent pas seulement selon leur profession mais aussi d'après leur

connaissance d'eux-même et des autres et d'après le rapport entretenu avec les différentes formes sociales avec lesquelles ils interagissent quotidiennement.

Selon la définition de Simmel, le style de vie est une forme d'existence qui permet de «conjoindre en un même agir unitaire, la tendance à l'égalisation (identification) sociale et la tendance à la distinction (différenciation) individuelle». Il ne s'agit pas ici d'une distinction de classe mais bien d'une distinction entre l'individu et le social que l'individu quel que soit sa position, cherche à assurer.

Pour Patrick Watier, repérer le style de vie, c'est repérer les moyens par lesquels les individus donnent du sens à ce qu'ils font mais c'est aussi relier une action à son sens plutôt qu'un comportement qui serait seulement déterminé par des conditions objectives.

Il s'agit donc de saisir les éléments à travers lesquels les solitaires bricolent leur vie. L'exemple de ce sujet nommé Jean qui fait des rénovations à sa maison comme loisir privilégié est éloquent: la maison est clairement identifiée comme étant l'espace à soi que s'est aménagé le sujet. Cet espace à soi est l'objet de toute les attentions. Une autre illustration se trouve chez Thérèse, une femme, qui à travers la crise vécue par un divorce, cherche à reconstruire sa vie: vendre sa maison de banlieue; acheter un condo plus près des services; apprendre à conduire et acheter une auto; rencontrer des gens. Le passage de femme mariée à femme seule révolutionne le style de vie. Son rapport aux formes sociales s'en trouve complètement changé. Cette catégorie descriptive réfère donc nécessairement au système d'actions mis en place par l'individu, ces actions référant à un sens.

Le style de vie est lié à l'entrecroisement des formes sociales. Le concept de forme sociale de Simmel réfère aux réciprocitys d'action. Là où il y a réciprocity d'action, se trouvent des formes sociales. Les formes sociales ne sont pas ici étudiées pour elles-mêmes; il ne s'agit pas tant de faire l'analyse des réseaux ou la sociologie du travail ou de la famille, que l'analyse du rapport qu'entretient l'individu avec des formes particulières de sociation. Il s'agit de s'interroger sur ce qui se passe entre l'individu et les formes. Pour Simmel, l'interaction avec les formes est caractérisée par une tension duale qui recrée la société. En fait, les formes sont les intermédiaires entre l'individu et la société. D. Martucelli donne une interprétation fort intéressante des formes simmeliennes qui ont avant tout un rôle de médiation: «...elles permettent de rendre compte, au sein de la distance inaugurale des hommes à la société, à la fois de la permanence de la vie sociale et de son mouvement perpétuel, de sa recréation constante.»⁷¹

Pour les fins de la recherche nous avons retenu des formes sociales établies à priori comme étant significatives dans la vie des solitaires contemporains. Il s'agit pour quelques unes de formes sociales autonomes, c'est-à-dire possédant un aspect structurel assurant une certaine durabilité, quoique fluctuante dans la foulée des désinstitutionnalisations: le travail, la famille d'origine et les enfants. Pour d'autres, il s'agit de formes de socialisation plus éphémères: les activités, les relations amoureuses, les amitiés et connaissances.

⁷¹ Martucelli Danillo, *Sociologies de la Modernité*, p. 382, Paris, Gallimard, Folio/essais, 1999.

3. Étude de cas

Lors de la description du matériau, la première question à se poser est «de quoi on parle?» et subséquemment, «comment en parle-t-on?» Évidemment, le sujet répond longuement à des questions relatives à la solitude, à l'intérieur de trois catégories descriptives : connaissance de la solitude; connaissance de soi et des autres; style de vie. La description du matériau permet une première reconnaissance de catégories récurrentes à l'intérieur de ces trois blocs. Les citations les plus pertinentes présentent «comment parle-t-on» de chacune des catégories. Notons qu'à cette étape, les catégories de recherches et leurs dimensions sont peu définies et constituent un premier découpage. Les expressions mises en italique constituent des éléments lexicaux désignant la représentation des sujets. Ainsi par exemple, «*ce qu'il y a en-dedans*», correspond à l'intériorité; «*la bonne personne*» est le prototype d'un autrui recherché dans l'idéal du sujet au niveau des relations amoureuses. Dans ce premier travail descriptif, ces éléments lexicaux sont fondamentaux car ils serviront plus tard d'éléments de construction empirique de l'objet-solitude.

Élucider le sens des représentations comme constructions particulières du soi et des autres, de la solitude et des formes sociales avec lesquelles les sujets interagissent en tant que style de vie, a été effectué avec chacun des entretiens afin d'établir en quoi le matériau correspond bien à notre objet d'analyse. Certains a priori ont été proposés pour guider la réflexion. Par exemple, dans la définition de la solitude, où le sujet devait prendre une certaine distance pour arriver à une pensée plus «objective», des mots-clé ont été proposés: la solitude pouvait ainsi être définie comme un ordre des choses, une crise, une recherche, un passage. Ce terme de «passage» a d'ailleurs été adopté à

la suite du premier entretien avec Michel qui avait rejeté notre terme de «transition». De même, les formes sociales, tel le travail, les activités, la famille, les relations amoureuses, les amitiés et les enfants ont été des dimensions posées à priori en tant que formes sociales significatives pour les solitaires. Ces formes sociales comme catégories de recherche suscitaient des réflexions qui apportaient un certain éclairage plus axé sur le «vécu». Il s'agit de la seule catégorie de recherche, à l'exception de la définition de la solitude (connaissance de la solitude), où les questions étaient posées directement. La description du contenu de ces entretiens, pris un à un figure au présent chapitre.

Sujet no 1: Michel

Identification et histoire résidentielle

Il s'agit d'un homme de 37 ans, qui travaille comme caméraman de reportage dans une station de télévision de Montréal. Il détient un baccalauréat en cinéma. Il vit seul depuis quatre ans en banlieue de Montréal, il est célibataire, sans enfant. Le maximum de vécu en couple est de deux ans. De fréquents déménagements pour le travail l'amènent à expérimenter différents modes résidentiels qui vont de la colocation, au partage avec des amis. La plupart du temps, Michel a vécu seul.

1-Connaissance de la solitude

1.1 Perception de la solitude

Vivre seul: «ce n'est pas un drame»

Présentement, le sujet n'a pas de liaison amoureuse et déclare que «ce n'est pas un drame.»

Il se dit habitué à la solitude et souligne que l'on apprend à mieux se connaître, ayant plus de temps pour réfléchir et penser.

«Quand j'arrive chez nous pour souper, je prépare le souper, je suis tout seul. T'sais t'as le temps de penser, t'apprends beaucoup à te connaître comme personne puisje me suis rendu compte avec le temps...je me souviens au début, les premiers temps, j'avais seize ans j'étais allé étudier à l'extérieur au Saguenay. Puis je me souviens, la première année j'habitais avec des gens mais la deuxième année je me suis retrouvé un petit bout de temps seul puis je me souviens que les premiers temps j'avais trouvé ça difficile. Puis avec le temps j'ai comme un peu apprivoisé ça...cette solitude-là qui est devenue avec les années... au départ c'était plus une "épreuve" entre guillemets, puis c'est devenu avec le temps, euh je dirais...euh par certains moments, j'aime ça.»

La nourriture préparée et consommée seul, le quotidien et ses tâches rituelles ne semblent pas être vécus difficilement car le sujet prend soin de préciser que la solitude a été apprivoisée avec le temps. La solitude est d'abord la conséquence d'une séparation et elle est vécue comme une «*épreuve*» difficile pour devenir plus tard apprivoisée jusqu'à être même un besoin. Cependant le sujet enchaîne:

«Je dis pas que je souffre pas des fois de la solitude mais je me rends compte que j'ai une partie de moi qui est solitaire puis que même j'ai besoin d'un coin là puis de temps à moi seul. Je dirais même que si je revivais avec quelqu'un que je rencontrerais là, euh ce serait quelque chose d'important pour moi d'avoir euh...qu'on puisse avoir des activités communes mais qu'un moment donné qu'elle ait ses affaires puis que j'aie les miennes. Par exemple si elle pratique une activité, elle peut partir seule ou avec d'autres amis puis moi pendant ce temps-là, je fais autre chose seul ou avec d'autres amis...»

Ainsi le sujet souffre parfois de solitude même s'il se décrit comme «*solitaire*». La solitude lui est nécessaire et cette nécessité deviendra condition d'engagement. On peut interpréter qu'il est même plus aisé pour Michel d'être seul qu'en compagnie d'autrui car il déclare, en fait, vivre plutôt bien sa solitude. Mais encore, il demeure ambigu disant:

«Oui, des fois y a des temps où je me sens plus seul, y a des temps où j'aimerais ça avoir quelqu'un dans ma vie, comme je disais tantôt, mais c'est pas la panique là T'sais.»

La possibilité de gérer son temps sans contrainte est l'un des effets positifs de la solitude. Cet effet de la solitude, la liberté qu'elle permet, peut être en fait considéré ici comme une raison majeure pour laquelle le sujet éprouve le besoin de défendre cette solitude, ou ce qu'il nomme «*du temps à moi seul*».

1.2 Définition de la solitude: la solitude comme «*passage*»

«On vit des passages, continuellement, qui nous amènent vers d'autre chose, tout le temps».

Le sujet ne considère pas sa solitude comme une crise mais bien comme un passage: «*...sauf que je considère pas que je suis dans une période de transition quelconque*».

Ainsi, Michel établit une distinction entre la notion de passage et celle de transition, cette dernière définissant une courte période entre deux relations par exemple, alors que le passage peut être interprété comme une période plus ou moins longue de l'existence où l'individu vit telle expérience. Le passage est donc vécu comme expérience tandis que la transition réfère à un changement imminent. Au cours de sa vie, le sujet a effectué plusieurs déplacements qui pouvaient s'apparenter à des passages, plus ou moins longs, à cause de son travail qui tantôt l'amène à s'installer en région, tantôt à la ville, ce qui l'amène à vivre des ruptures fréquentes avec les milieux où il a habité. Pour Michel, des périodes «sèches» succèdent à d'autres plus pleines au niveau relationnel. La solitude fait partie de la vie, elle en est l'un des passages et chacun d'eux mènent à d'autres passages. Ainsi rien n'est acquis, rien n'est immuable. L'individu est appelé à vivre de nombreux passages, faits d'autant de relations et de ruptures.

1.3 Problématique du choix : la solitude, un choix ambivalent

À nouveau est exprimé ici le désir non réalisé et ambigu d'avoir quelqu'un. Le sujet semble penser que sa situation ne relève pas d'un choix conscient; ce n'est pas la situation idéale qui serait en fait celle d'avoir «*plus de rapports significatifs*». Il semble croire que sa situation est attribuable aux contingences de l'existence qui, comme il le faisait remarquer précédemment, est construite essentiellement de «*passages qui mènent vers autre chose.*» Michel a appris à vivre avec l'acceptation de ces passages à vide pourrait-on dire, «*périodes dans la vie ou y a des vides, où c'est plus sec*». Il dit même avoir «*apprivoisé ces périodes-là*». Le choix ou non d'être seul demeure chargé d'ambiguïté. Le sujet regrette d'être seul et pourtant, la solitude est revendiquée dès qu'il parle de relation, comme si cette solitude demeurerait paradoxalement la première condition de son engagement.

«C'est sûr que j'aimerais ça avoir quelqu'un dans ma vie, c'est sûr que j'aimerais ça avoir plus de gens... ben plus de rapports significatifs mais je m'arrête pas de vivre non plus. j'ai appris à vivre avec cet état de choses-là: y a des périodes dans la vie où y a des vides, y a des périodes où c'est plus sec. Mais...comment je pourrais dire. J'ai appris avec les années à apprivoiser ces périodes-là. Puis y a des périodes dans ma vie où j'avais des gens dans ma vie, j'avais une blonde, j'avais... puis y a d'autres périodes où j'ai été plus seul.

1.4 Système d'actions: «aller vers les autres»

Michel cherche à créer des liens à travers diverses activités. Toutefois comme nous le verrons plus loin, ces activités répondent d'abord à un besoin de réalisation personnelle tandis que les possibilités de rencontres apparaissent comme secondaires. Le sujet estime qu'il ne doit pas s'empêcher de sortir comme certaines personnes seules de sa connaissance qui n'osent pas afficher leur solitude. Selon lui, il faut chercher à «aller vers les autres» pour remédier à la solitude.

2- Connaissance de soi et des autres

2.1 Perception de soi:«réfléchir et penser»

Le sujet se décrit comme un homme timide et réservé et plutôt introverti qu'extraverti. Il se décrit également comme un solitaire. Le fait d'aller vers les autres demande un effort et cet effort ne lui est pas naturel.

«Je suis comme beaucoup d'hommes, quelqu'un qui va se réfugier dans sa caverne qui va faire le tour de ses affaires puis qui va revenir avec ses questionnements . Je suis comme ça dans mes relations de couple, je suis comme ça dans mes amitiés aussi, je suis comme ça dans mes relations de travail. Pour moi ça a été un apprentissage, c'était pas naturel pour moi d'aller vers les autres. Donc les premiers temps quand je suis parti de chez mes parents pour étudier à l'extérieur, pour moi ça a été assez difficile. Un moment donné je me suis rendu compte assez vite que si j'allais pas vers les autres, ben il se passerait pas grand chose. Y a fallu que je passe à travers ma timidité puis que j'aie plus vers les autres. Ça s'est pas estompé aujourd'hui mais je dirais que c'est plus facile aujourd'hui parce que je me connais un peu mieux. Mais ça reste encore un effort pour moi d'aller vers les gens, ça se fait pas de façon spontanée.»

La connaissance de soi est un aspect important de ses préoccupations justement du fait qu'elle l'aide à maîtriser mieux son insécurité parmi les autres. Avoir du temps pour soi, pour se connaître, est un aspect non seulement positif mais essentiel de la solitude. Une vie intérieure riche est nécessaire.

«quand tu vis seul t'apprends beaucoup à te connaître. Ça t'apprend à approfondir certaines choses, t'as plus de temps pour toi donc c'est sûr que t'as plus de temps pour réfléchir. T'apprends à découvrir qui tu es donc c'est sûr que t'apprends à découvrir tes forces, les choses que t'as à travailler. Y a aussi dans le rapport avec les autres que tu peux aller vérifier des choses.»

La distance d'avec les autres paraît nécessaire pour apprendre à se connaître mais le sujet semble chercher à se connaître pour mieux s'ajuster aux autres. Le rapprochement est également nécessaire car ce sera dans ce rapport que le sujet pourra mieux se connaître.

2.2 Travailler sur soi: «se regarder aller»

Travailler sur soi est un corollaire de la connaissance de soi qui amène à améliorer ses rapports avec les autres. Inversement, pour Michel, le rapport avec les autres donne des indications qui peuvent nécessiter aussi un certain travail sur soi. Par exemple, le fait que des amis lui reflètent son manque de souplesse ne lui est pas indifférent; au contraire, il s'invite lui-même à «se regarder aller».

«Je trouve que peut-être le danger quand on est seul, quand on vit seul depuis longtemps, c'est de devenir moins souple dans nos rapports avec les autres. Par exemple, j'ai des amis un moment donné qui m'ont dit ça en farce. Puis ça je me surveille là-dessus. T'sais j'ai tendance à avoir mes petites habitudes, pis T'sais ça fonctionne comme ça, puis oups y arrive un petit imprévu, puis j'ai de la misère à être souple là-dedans là T'sais, à m'ajuster. Là je me dis : "Oups attention Michel là, regarde-toi aller là."

Michel a par ailleurs évolué dans un groupe de partage avec des gens ayant vécu des difficultés familiales, ce qui l'aurait aidé à faire certains deuils par rapport à l'enfance et la

famille.

«J'ai été un an à peu près quand j'étais dans l'Outaouais, dans un groupe de partage avec des gens qui avaient vécu des difficultés familiales. Ça ça m'a beaucoup aidé euh à faire certains deuils par rapport à mon enfance puis à ma famille. Y a des gens qui étaient dans le groupe avec qui j'ai encore des contacts. J'ai lu beaucoup de livres autour de tout ça aussi. Entre autre les livres de Corneau. Donc c'était pas un club social, l'activité première c'était de parler de soi puis ça, ça crée des liens. Tu parles pas de ces choses-là avec des étrangers d'habitude alors quand ça t'arrive dans un groupe comme ça, ça facilite les rapports intimes assez rapidement. En tout cas pour moi ça a été aidant puis si j'en ressentais encore le besoin, je retournerais dans un groupe comme celui-là.»

Le fait de parler de «ces choses-là» avec des «étrangers» n'est selon lui pas habituel mais cela crée des liens car «parler de soi, ça crée des liens». Michel dit avoir gardé contact avec quelques personnes du groupe. Il ne dit pas si ces contacts sont devenus plus proches. On peut présumer qu'ils demeurent lointains et sortent difficilement de leur cadre, celui de partager les difficultés. On peut interpréter que le fait justement de confier son intimité à des étrangers présente pour le sujet moins de menace que s'il le faisait avec des proches. Les membres du groupe agissent comme proches lointains, proches du fait qu'ils ont accès à son histoire intime et à l'intensité émotionnelle que celle-ci suscite, lointains du fait qu'ils écoutent son histoire sans en faire partie dans le quotidien. Ainsi Michel poursuit son existence seul.

Les livres de Corneau entre autres, agissent comme révélateurs puisque le sujet trouve une explication à ce qu'il vit à la lecture d'histoires de cas d'hommes blessés dans leur enfance. En ce sens, la lecture des livres de psychologie populaire sont une tentative du sujet de faire partie d'un ensemble de gens éprouvant telle difficulté et qui, d'une certaine façon, lui ressemblent ou du moins auxquels il peut s'identifier.

Le sujet a ainsi l'impression de n'être pas seul à vivre des difficultés, un rapport proche-lointain s'établissant avec l'auteur-thérapeute et les cas que l'on peut considérer comme des pairs virtuels.

2.3 Le quant-à-soi: les étrangers dans la ville

Comme caméraman de reportage, Michel dégage une réflexion sociale sur ce qui se passe en ville. Lui-même ayant habité quelque temps en région, il se sent un peu comme l'étranger pas encore tout à fait dedans. Se trouvant par ailleurs «aux premières loges» de l'observation comme reporter, il constate que le contact est plus difficile à établir en ville malgré l'existence des organismes gouvernementaux comme médiateurs.

«Y a plus de pauvreté en ville. Y a plus de misères de toutes sortes aussi. D'après ce que j'ai pu voir, parce que mon travail m'a amené à vivre dans différentes régions du Québec, je me rends compte qu'en ville...les gens sont plus isolés, le contact est plus difficile à établir donc les gens sont plus souvent isolés dans leur coin. Pourtant on dit qu'il y a plus de facilité en ville dans le sens qu'il y a plus d'organismes d'aide mais bizarrement je trouve que le tissu social, euh...les rapports entre les individus, l'entraide est moins présente. Comparativement aux régions, souvent ça va être par le biais d'organisations que tu vas recevoir de l'aide, autrement dit par des étrangers. Alors que entre guillemets "A campagne", ça va être plus la famille immédiate, la parenté, les amis. En tout cas c'est ce que j'ai constaté. Les gens des régions ont plus l'esprit que nos grands-parents avaient dans le temps des plus grosses familles là . Comment je pourrais dire ça euh...l'esprit communautaire là.»

Dans ce discours rationalisé, on sent une certaine amertume d'avoir dû quitter la région (pour le travail) et l'établissement dans la grande ville. Michel émet une critique sociale de l'ordre du quant-à-soi devant l'éventualité de «se perdre dans la masse»: «En tout cas moi dans les endroits où c'est gros je me sens pas à l'aise. Je me perds dans la masse».

2.4 Perception des autres: «la porte fermée»

Le sujet déclare avoir appris à aller vers les autres du fait justement qu'il a souvent été seul. Par contre, il se retrouve souvent devant ce qu'il nomme «une porte fermée». Selon Michel, l'individu seul s'ouvre aux autres dans le sens «d'aller vers les autres», tandis que ceux inscrits dans des projets familiaux sont plus fermés.

«...les gens sont ben occupés ou bien sont un peu pognés dans leurs affaires puis ils manquent de temps(...)Les gens ont des enfants, des familles, des occupations(...) alors que moi vivant seul puis ayant été seul souvent dans ma vie, j'ai appris à aller à des gens, j'ai appris à créer un contact. Donc je vais souvent "aller vers, aller vers" puis plus souvent qu'autrement euh je me retrouve souvent devant une porte fermée. Y en a qui sont ouverts, comme je te dis, y en a avec qui je vais développer des liens mais c'est pas la majorité du temps».

L'étranger, le solitaire s'arrache aux autres de peur de «se perdre dans la masse»; il prend ses distances pour tenter de jeter de nouveaux ponts. L'image de la porte fermée demeure forte en raison de sa similitude avec la métaphore de Simmel sur la porte qui sépare et le pont qui réunit. Être seul conduirait donc paradoxalement à s'ouvrir aux autres. Le sujet qui se décrit comme introverti doit cependant faire l'effort d'aller vers les autres. Le fait d'aller vers les autres ne lui étant pas naturel; il reconnaît que sa solitude l'oblige à aller vers les autres. Vivre seul est un apprentissage, aller vers les autres l'est tout autant et demeure une nécessité. Mais l'étranger fait face à l'impossibilité de recréer «l'esprit communautaire». Les autres sont décrits comme fermés, «dans leurs affaires». Selon Michel, environ trois personnes rencontrées sur quatre ont une réticence à développer des liens, quel qu'en soit le type. Des amis et des connaissances lui ont d'ailleurs confirmé ce phénomène. Il l'a vérifié également auprès d'une vieille tante de qui il est plus proche et qui vit seule: «On sent pas que les gens ouvrent».

Selon Michel, il y aurait deux façons d'être en rapport avec les gens. Lui-même constate qu'il opère un tri et doit faire l'effort d'aller vers les gens. D'autres, comme cette amie qu'il cite en exemple, auront au contraire plutôt recours aux autres et éprouveront une certaine difficulté à être seuls.

2.5 Le regard des autres: «être marginalisé»

Michel s'irrite devant le regard des autres sur la solitude des personnes vivant seules, soulignant que s'il existe de plus en plus de ménages à une personne, ceux-ci sont pourtant encore marginalisés. Ainsi le fait d'être seul pose problème quand le regard des autres se fait juge, stigmatisant le sujet. Pour Simmel, le regard de l'autre nous transforme en quelque chose que nous ne sommes jamais pleinement. Ainsi Michel se sent regardé comme un solitaire appartenant à une catégorie sociale particulière d'où son irritation. Or le regard des autres introduit le sujet au social, en l'associant à une forme spécifique de vie sociale quoique «marginalisée».

«En fait ce qui est drôle, ce que je me rends compte, c'est que pour certaines personnes qui ont jamais vécu seules, le regard qu'ils vont porter sur quelqu'un qui vit seul, qui a personne dans sa vie, qui a pas d'enfant, ils comprennent pas trop. Même que pour certaines personnes, pas être en couple formellement puis vivre tout seul c'est bizarre là T'sais; c'est étrange, puis à la limite là euh c'est quoi c'te bibitte là T'sais. Ça fait que c'est plus ce regard-là moi qui m'achale. Même souvent on me pose des questions: "T'as personne dans ta vie"? Puis pourtant des gens qui vivent seuls y en a de plus en plus. Mais y a encore une espèce de...pas tabou mais...y a comme une espèce de....ouais une marginalisation T'sais. Oui je dirais que y a beaucoup de gens qui voient le fait de pas vivre en couple comme étant en marge, différent. Par exemple, je suis allé souvent à des soupers avec des couples puis moi j'étais seul. Puis moi j'ai pas de problème avec ça. C'est les autres qui trouvent ça bizarre T'sais. Y a trois couples, puis moi je suis la personne qui est seule. Moi j'ai pas de trouble avec ça. Je jase avec tout le monde.»

3-Style de vie

Pour Michel, être célibataire même s'il s'agit d'un «passage» semble bien aussi être dans l'ordre des choses. Le style de vie, ici défini comme se trouvant à la conjonction de l'individu et de son réseau de sociabilité est celui du solitaire, proche de l'étranger défini par Simmel: «un vagabond en puissance» qui tout en se fixant quelque part, n'en fait pas véritablement partie.

3.1 Le travail: «ce qui me tient, c'est le rapport entre les gens»

Le travail de caméraman en dit déjà long sur le rapport qu'entretient Michel avec le social. Il se pose en observateur qui en est, sans en être. Il aura toujours ce même regard d'étranger, observateur de la société urbaine face à laquelle il se dit lui-même critique. Le sujet aime son travail qui lui permet de dégager une réflexion sociale sur ce qui se passe en ville. Il dit en effet ne pas avoir «une idée très positive de nos valeurs comme société». La ville surtout est l'objet de ses critiques, lui qui regrette sa vie en région et qui a dû s'installer en ville pour le travail, «aux premières loges» de l'observation.

Le travail semble combler un certain besoin de socialiser, non seulement à travers les rapports formels (filmer, interviewer) mais surtout grâce au rapport plus informel avec les pairs, ce qui semble lui manquer en-dehors du travail.

«Je dirais, ces temps-ci, que à cause de la philosophie de l'entreprise, du rapport à l'argent que les entreprises peuvent avoir, c'est peut-être ce volet-là que je trouve plus difficile. Alors ce qui me tient, c'est le rapport que j'ai avec les gens.»

On sent de la déception quant à l'encadrement organisationnel du travail qui semble orienté vers le profit de l'entreprise au mépris des contenus. La «*grosse boîte*» tout comme la «*grande ville*» suscite l'angoisse de s'y perdre.

Une tradition s'est estompée. Autrefois les collègues allaient prendre un verre ensemble le vendredi soir. Or les récentes transformations organisationnelles (fusions, rationalisations, spéculations des actionnaires) causent maintenant des problèmes dans les relations de travail. Le sujet qui pense: «*ce qui me tient c'est le rapport avec les gens*», trouve de moins en moins de support là où les relations formelles ont pris le pas sur l'esprit d'équipe et les liens amicaux.

Le travail, s'il en satisfait certains aspects ne constitue pas une réponse à tous les besoins de réalisation personnelle. Le travail tout comme la ville suscite l'angoisse d'appartenir à une masse indifférenciée où l'individualité se perd. L'individu moderne ne peut plus se satisfaire de la productivité, il veut être créatif, il veut se réaliser personnellement à travers une activité qui le révélera à lui-même mais aussi et surtout aux autres en tant qu'être unique et différencié. C'est pourquoi le sujet éprouve le besoin de se retirer du travail afin de se retrouver lui-même et de retrouver ce qu'il a le sentiment d'avoir perdu. Il ressent une sorte de solitude au travail, car la solitude peut être aussi définie comme une non-reconnaissance, comme une négation de son individualité propre.

Michel s'engage dans plusieurs activités qu'il déclare maintenant plus importantes que le travail en raison des relations tendues dans l'entreprise qui, depuis quelque temps, ont miné sa motivation au travail.

3.2 Activités: des cercles proches-lointains

Michel cherche d'abord à s'exprimer à travers des activités et se dit que si cela permet d'élargir son réseau social, ce sera un autre aspect positif de l'activité. Il ne semble pas avoir beaucoup d'attentes de ce côté et paraît même résigné se rendant compte que les activités ne lui ont pas permis d'élargir son réseau. La ville constitue encore une fois un milieu de vie qui ne favorise pas les liens par rapport à la région.

«Par contre je me rends compte souvent, c'est bizarre, en tout cas c'est ce que je me rends compte depuis quelques années, en tout cas bizarrement ça m'a pas permis d'une façon ben significative d'élargir mon réseau beaucoup. Puis j'en viens à dire que soit que les gens sont ben occupés ou bien sont un peu pognés dans leurs affaires puis ils manquent de temps mais je me rends compte que...euh...j'ai rencontré quelques personnes par le biais de ces activités-là, avec qui j'ai encore des contacts, euh certains sont devenus des amis proches, d'autres juste des gens avec qui je vais pratiquer certaines activités, mais je me rends compte que, en tout cas dans mon expérience à moi que c'était plus facile quand j'étais en région de développer des liens dans ce sens-là que depuis que je suis revenu à Montréal»

Le sujet a fréquenté des organismes formels tels des cours de réanimation cardio-respiratoire, des stages de canotage, des clubs de volley-ball, un club d'ornithologie, etc. De ces organismes, il retient qu'il est difficile d'y créer des liens et qu'il y a peu de fluidité entre les rapports dont le but est la pratique de telle activité précise et les rapports non formels, de sorte que peu de liens se construisent en dehors des rencontres formelles.

Enfin, le sujet pratique en solitaire certaines activités qui sont plus de l'ordre de la création. Il fait de la photo et il écrit. Ses écrits tournent autour de ses états d'âme. Il sent le besoin de se retrouver lui-même dans ces deux activités qui le ressourcent.

Il lui arrive à l'occasion de participer à un atelier d'écriture où il écrit principalement des nouvelles. Il a récemment participé à une chaîne d'écriture nommée «les cahiers voyageurs»: une personne amorce une histoire, envoie son texte à une autre qui la poursuit. On peut reconnaître là des relations plutôt distantes avec les autres dans une activité d'écriture où il dit lui-même livrer ses états d'âme et qui a donc à faire avec l'intimité.

Encore une fois est-il jugé préférable de ne pas se livrer avec des personnes trop proches mais plutôt avec des personnes anonymes, des proches-lointains, proches du fait qu'il leur livre ses pensées intimes à travers l'écriture, lointains du fait de leur distance concrète et ainsi de leur quasi virtualité.

3.3 La famille d'origine: une enfance difficile

Michel est le plus jeune d'une famille de trois enfants. Il a un frère et une soeur. Ses parents sont toujours vivants et demeurent dans le même quartier que lui mais il ne les fréquente plus depuis plusieurs années. À nouveau, il est possible de reconnaître ici un lien proche-lointain avec ses parents qui, dans les faits, ont été des proches demeurant à proximité et sont devenus lointains parce qu'il ne les fréquente plus. Il ne fréquente plus sa soeur non plus.

Il est proche de son frère dont la conjointe est décédée il y a un mois et demi. Ce couple était le seul lien familial qui lui restait, lien très significatif. Le discours est cette fois-ci entrecoupé de longs silences. Visiblement, Michel éprouve beaucoup de difficultés à parler de sa famille d'origine. Il considère avoir connu une enfance difficile au niveau affectif.

«Euh...comment je pourrais dire...je considère que...euh...comment je pourrais dire ça. (silence) Pour ce qui est des besoins primaires: avoir un toit, avoir de la bouffe, du linge, tout ça, euh j'ai manqué de rien. C'est plus au niveau affectif que ça pas été très...réussi. J'ai eu jeune à apprendre à me débrouiller tout seul.»

Le sujet n'en dit pas plus. Cependant il avait fait mention d'un groupe de partage où il s'était rendu régulièrement pour tenter de régler certains conflits intérieurs au sujet de sa famille, ce qui démontre l'importance accordée justement à sa famille et aux difficiles ruptures vécues. On peut penser que la séparation tentée n'a jamais été tout à fait assumée. Le fait par exemple de demeurer dans le même quartier que ses parents sans les fréquenter donne une bonne indication de l'échec de la séparation.

Le sujet a quitté jeune sa famille pour aller étudier en région et s'y installer quelques années. C'est alors nous dit-il, qu'il a dû vraiment *«apprivoiser la solitude»*. De même peut-on supposer que la première séparation d'avec sa famille n'a pas été simple. Le décès récent de sa belle-soeur, fait ressentir de façon plus cuisante le sentiment de solitude.

La famille demeure parfois un lieu «virtuel» de relations proches-lointaines, une fois adulte. Elle demeure significative du fait qu'elle se trouve plus que jamais à l'origine des explications de douleurs actuelles. La pudeur et la retenue sur la dynamique familiale d'origine en dit plus long que les mots sur son importance dans la connaissance de soi et la construction de ses rapports. D'ailleurs, le sujet évoquera une autre fois les difficultés familiales de l'enfance comme raison de son refus catégorique d'avoir des enfants.

Le sujet choisit les individus de sa famille qu'il désire fréquenter: le frère et sa femme, une tante. Les affinités électives prennent le pas sur les obligations. L'individu a vécu sa famille comme une contrainte. Il désire s'en libérer, ce qu'il fait avec un résultat qui démontre l'ambivalence de ses attaches.

3.4 Amitiés et connaissances: des amis proches-lointains

Le sujet a trois amis qui tous trois demeurent en région où il retourne assez régulièrement. Il a quelques connaissances avec qui il pratique certaines activités mais ce ne sont pas de grandes amitiés. Pour l'instant, on peut dire que les meilleurs amis sont des proches-lointains, proches sur le plan affectif et lointains en raison de la distance géographique.

«Idéalement j'aimerais ça avoir des amis plus proches dans tous les sens du mot, proches géographiquement puis proches relationnellement (...) J'en ai trois. C'est des personnes qui se connaissent sauf que malheureusement ils demeurent pas dans la région ça fait que je les vois moins souvent. Ils demeurent dans l'Outaouais».

Michel tente d'établir des contacts à travers ses nombreuses activités mais semble éprouver des difficultés à y arriver. Il souhaite rencontrer des gens mais reconnaît qu'il est aujourd'hui difficile d'établir des liens puisque les autres sont occupés. Le fait d'être seul facilite selon lui l'ouverture vers les autres ce qui n'est pas le cas des gens qui vivent en famille. La liberté d'action que le fait de vivre seul procure permet donc une certaine ouverture à ce qui se passe autour de soi:

«...ça fait que je pense que...ça a des avantages d'être seul puis même des fois je vais voir une exposition dans un musée, puis je dirais que trois fois sur quatre, je vais établir un contact. Ça peut être un commentaire, puis la plupart du temps on me répond.»

Cependant les rapports sont distants ce qu'il déplore en ne se départissant pas pour autant de son attitude de distance par crainte de se fondre dans la masse de la grande ville qu'il considère encore avec la froideur de l'étranger. Il part régulièrement dans l'Outaouais

rejoindre ses trois amis. On peut penser que Michel n'a pas fait sa place en ville et qu'il ne le souhaite peut-être pas.

3.5 Les relations amoureuses: «les projets peuvent être communs mais c'est pas nécessaire.»

Selon Michel, le fait que les gens forcent les autres à entrer dans leur projet personnel est un refus de l'individualité. Il ajoute que chaque personne est unique. Il est clair que le sujet véhicule le discours contemporain sur l'affirmation individuelle et indique une peur de se perdre dans l'autre tout comme dans la masse, de perdre son individualité dans un projet commun. On remarquera que cette peur avait déjà été mentionnée au niveau du travail lorsque le sujet disait craindre de se perdre dans la «grosse boîte».

«...dans mon expérience à moi je trouve que on est pressé d'en arriver à des projets. Des fois on a des projets mais c'est notre projet à nous puis c'est correct puis autant dans les relations d'amitiés mais surtout dans les relations amoureuses, les projets peuvent être communs mais c'est pas nécessaire. C'est à dire que c'est pas que c'est pas nécessaire mais c'est pas euh...ça se fait pas toujours de cette façon-là. Euh...si moi par exemple je sais pas trop si je veux des enfants euh je suis pas fixé là-dessus, pour moi j'ai pas fermé la porte mais ça m'a jamais paru un besoin comme tel, puis je rencontre quelqu'un qui a ce désir là, c'est sûr que euh...c'est plus difficile T'sais.»

L'engagement semble chaque fois signifier ce danger de dissolution de l'individualité. De fait, le sujet n'a vécu que tout au plus deux ans en couple. L'histoire résidentielle indique une grande diversité de rapports qui ne sont pas forcément amoureux. Tantôt le sujet habitait seul alors qu'à d'autres moments, il partageait un appartement avec des colocataires. Le modèle conjugal n'a pas été privilégié jusqu'à ce jour.

3.6 Les enfants

Le thème des enfants revient à quelques reprises. Le sujet exprime que le désir d'enfant ne l'a jamais effleuré. Selon lui, ce sera d'ailleurs la raison principale de ses échecs de couple: Michel n'a jamais désiré d'enfant. Il n'a pas pour projet d'en avoir ce qui, à son avis, complique sa relation avec les femmes qu'il trouve trop pressées et qui brûlent les étapes en désirant trop rapidement fonder une famille.

«Assez souvent ça a été une question d'enfant qui a fait que mes relations ont pas duré. Puis dans un sens je peux comprendre parce que c'est quelque chose d'assez important. Y en a pour qui ne pas avoir d'enfant c'est impensable T'sais. Je me dis dans ce cas -là ben c'est aussi bien de le savoir au début plutôt que de bâtir sur rien...»

Sujet no 2: Ève

Identification et histoire résidentielle

Ève est une femme de 46 ans, célibataire vivant seule dans un petit appartement du Plateau depuis plusieurs années. Elle n'a pas complété ses études collégiales en Arts. Elle travaille pour une petite agence qui réalise des décors pour des banquets et des congrès. Elle n'a pas d'enfants. Son histoire résidentielle est variée. Le sujet a habité sept ans avec un premier conjoint, après quoi de longues périodes de solitude ont été entrecoupées de brèves histoires amoureuses, dont l'une où le sujet s'est installée dans un autre pays. Ces relations ont duré entre un an et trois ans et demi. Dans tous ces cas, elle a partagé un appartement. Ève se considère comme une célibataire et non comme une personne séparée. La dernière relation remonte à quatre ou cinq ans.

1- Connaissance de la solitude

1.1 Perception de la solitude

Vivre seule : «ca me fait souffrir»

Ève exprime sa souffrance face à la solitude. Pourtant, cette solitude est exempte de contraintes. Son sentiment face au fait d'être seul est chargé d'ambiguïté, tout comme ses tentatives de rapprochement avec les autres. Ève se dit «*préoccupée*», c'est-à-dire qu'elle se dit à la recherche du «*bonheur*». Ce bonheur passe par soi. Une recherche sur soi est donc commencée dans le but de «*changer: penser plus à moi, être plus lucide qu'avant*».

Depuis quatre ou cinq ans, elle a fait le choix d'être seule et de ne plus fréquenter d'hommes pour le moment car ses relations sont insatisfaisantes. Ève dit ne plus arriver à «*être en amour*». Elle dit aussi souffrir de cette solitude au point où elle doute d'elle-même, de son apparence, de sa valeur comme individu.

1.2 Définir la solitude: la solitude comme recherche

Si le sujet souffre de cette solitude, celle-ci sera considérée comme nécessaire afin de faire une certaine recherche sur soi et rétablir certains déséquilibres. Ces déséquilibres touchent les relations connues jusqu'ici. Selon Ève, la solitude vécue aujourd'hui et choisie malgré ce qu'elle comporte de difficulté est une façon de se retrouver soi-même et de créer d'autres liens. Ève veut aussi «*changer*». Le changement se situe à l'intérieur d'elle-même en «*pensant plus à moi*» mais également sur le plan social. Afin de favoriser une estime de soi plutôt fragile, Ève veut «*se remonter*» socialement.

«Je cherche mon bonheur. Je suis occupée à essayer d'être heureuse. Puis je cherche ailleurs.»

La recherche sur soi est aussi une recherche des autres. Car le sujet reconnaît que ce sera à travers les autres qu'elle trouvera cet équilibre cette «*lucidité*» recherchée. Elle s'inscrit donc dans différents groupes pour aider les autres, ce qu'elle ne faisait pas lorsqu'elle cherchait constamment à s'étourdir en s'entourant de plusieurs personnes. En effet, elle n'est seule par choix que depuis 4 ou 5 ans, alors qu'elle a réalisé qu'elle s'entourait de personnes ne lui apportant rien d'essentiel. Ce que le sujet définit comme essentiel est ce qu'elle nommera à plusieurs reprises «*le côté humain*». L'expression sera tantôt utilisée pour décrire l'intériorité individuelle et à d'autres occasions, elle désignera l'altérité dans son humanité et la contribution que l'on pourrait individuellement y apporter.

Ainsi l'expression recouvre l'ensemble de l'humanité y compris soi et surtout «*ce qu'on a en-dedans*» d'humanité, de social.

La solitude est donc définie d'abord comme une recherche sur soi, puis comme un moyen de réviser sa façon d'aller vers les autres, une façon d'être en contact avec les souffrances des autres et ainsi d'aider ces autres.

1.3 Problématique du choix: «je suis seule mais c'est mon choix...»

Le sujet explique le choix qu'elle a fait depuis quelques années par le fait qu'elle n'est pas satisfaite des gens qu'elle rencontre. Elle choisit de prendre une distance par rapport aux personnes de son entourage. Elle a évolué dans des milieux de musiciens où se trouvaient drogue et alcool. Elle dit n'avoir jamais eu de problème de drogue mais estime avoir perdu du temps dans ces années-là, comme si elle avait le sentiment d'être passé à côté de sa vie. De plus, Ève cherche l'amour. L'amour est le sommet que le sujet désire atteindre. Les personnes rencontrées ne correspondant pas à ses attentes amoureuses, elle choisit d'être seule. On peut donc interpréter que le choix d'être seule demeure chargé d'ambiguïté et que des relations insatisfaisantes aboutissent à ce choix, le désir de ne plus être seule étant par ailleurs fortement exprimé.

«Dans le fond oui je suis seule mais j'ai jamais vraiment été seule, tu vois j'ai toujours eu quelqu'un dans ma vie sauf depuis quelques années que je suis plus seule mais c'est mon choix parce que j'en rencontre des gens mais je suis pas satisfaite des gens que je rencontre. (silence) La plupart des gens c'est parce que je suis pas en amour avec eux autres.»

Kaufman⁷² a déjà souligné cette logique chez la femme seule. Dans l'attente de la révélation amoureuse personnifiée dans la bonne personne la femme préfère être seule que mal accompagnée, la frustration, peut-être même le sentiment de sa solitude pouvant se trouver exacerbés par la conscience de n'avoir pas atteint le but prescrit socialement d'être amoureusement épanouie, si l'on peut dire. Le couple mal assorti est révélateur d'un échec social et ceci de façon plus cuisante que la solitude, celle-ci donnant toujours la possibilité de rêver des temps meilleurs. Ève ne dit-elle pas à un certain moment:

«Il se passe rien de spécial mais il y a comme une atmosphère...des idées de comment ça va être quand je vais rencontrer quelqu'un ça j'en rêve constamment, j'en parle tout le temps, je pense juste à ça.»

Une relation proche-lointaine avec le rêve de la bonne personne prend pour l'instant tout l'espace, se posant comme obstacle à l'établissement d'un lien amoureux réel et donnant pourtant l'illusion d'une issue prochaine ou la solitude ne sera qu'un souvenir.

1.4 Système d'actions: «aider des gens»

Le sujet cherche à aller vers les autres dans le cadre d'activités de bénévolat. Remédier à la solitude se fera donc par le biais de l'aide aux autres. «Faire quelque chose d'humain» afin de réparer des périodes qu'on peut dire rompues justement, ou en tout cas vécues comme telles. Ève veut retrouver ce qui est selon elle au fondement des choses en reparlant du «côté humain».

«J'ai fait un petit peu de bénévolat. Je cherche à faire quelque chose en dehors de mon travail parce que le côté humain ça me tient à coeur maintenant. Le bénévolat à partir de l'ambulance St-Jean m'apporterait quelque chose de plus humain parce que t'aides les gens, t'apprends la sécurité, à faire attention aux gens qui sont dans notre environnement.»

⁷² Kaufman Jean-Claude, *La femme seule et le prince charmant*, Paris, Nathan, 1999.

(...) C'est comme...j'ai besoin de contribuer...contribuer euh aujourd'hui, sur la terre, à faire quelque chose d'humain, quelque chose qui a de la valeur, c'est dur à expliquer, des sorties qui seraient en rapport avec quelque chose d'utile pour les gens».

2- Connaissance de soi et des autres

2.1 Perception de soi: «ce qu'on a en dedans»

En étant à la recherche d'un bonheur personnel, Ève est préoccupée par elle-même. Son intériorité s'oppose à la superficialité des liens antérieurs. Tout doit partir de soi, à présent: *«l'important c'est moi»*. Cependant, Ève démontre justement une certaine incapacité à se définir en dehors des autres. Elle dit chercher *«un noyau où on a des choses en commun, de l'entraide»*. Ève en fait, souffre de solitude. Le fait d'être seule a pour conséquence un sentiment de perte d'estime de soi.

Elle dit se demander souvent ce qui fait que personne ne l'aime, se prend à douter de son apparence: *«Pourquoi y a personne qui peut m'aimer...je suis pas si moche que ça.»* Toutefois elle se rend compte qu'elle ne s'estime pas et met en lien de causalité le fait de ne pas s'aimer soi-même et le fait d'être seule: *«Quand tu t'aimes pas toi-même bon...c'est un gros cliché de dire...aime-toi toi-même avant d'aimer»*. Or elle soutient qu'il faut s'aimer soi-même pour être aimé. Elle se demande si elle ne s'empêcherait pas d'avoir une relation parce qu'elle ne s'aime pas. Le manque d'estime de soi est donc envisagé ici comme cause de la solitude et non plus seulement comme conséquence. Elle compte travailler sur cette connaissance d'elle-même.

Ève déclare qu'elle paraît forte à l'extérieur alors qu'elle se sent *«faible en dedans»*. Son intériorité est donc différente de ce que peut en percevoir le regard des autres. D'ailleurs à plusieurs reprises, Ève hésite pourrait-on dire, entre deux images d'elle-même, comme si elle était double, partagée entre deux images: celle de la femme forte, autonome, qui *«fait sa place»*, revendiquant d'être prise comme elle est (*«je suis comme je suis»*) et celle qui se demande: *«pourquoi y a personne qui peut m'aimer? pourquoi je trouve pas quelqu'un?»*

2.1 Travailler sur soi: «je veux changer»

Ève aimerait améliorer plusieurs aspects de sa vie. Ce sera d'ailleurs le thème de l'entretien qui, comme nous le disions précédemment, tourne autour d'une recherche. Le travail sur soi sera donc la mise en oeuvre des moyens choisis pour changer. Car Ève se considère en train de changer. Elle désire évidemment se rapprocher de l'idéal féminin contemporain qui *«fait plus d'argent»*, désormais plus élevée dans l'échelle sociale, ainsi qu'accorder plus d'importance à ses besoins personnels.

«...dans ma vie dans les années 80-90 là, j'ai perdu beaucoup de temps. Puis là je veux plus perdre du temps je veux me remonter dans l'échelle sociale, je veux me remonter dans la vie, je veux me remonter. Parce que je me suis laissée aller. Je veux changer, comment je pourrais expliquer ça euh...je veux faire plus d'argent, puis penser à moi aussi. À tous les niveaux là tu sais, que ce soit la drogue, la boisson, être plus lucide qu'avant.»

Le travail sur soi consiste aussi à fréquenter d'anciens amis du temps du cégep, période qui précède la fréquentation des bars de musiciens. Ces anciennes connaissances ont une vie stable en famille avec des enfants. Elle dit vouloir *«s'identifier»*, mot qu'elle corrige en disant vouloir côtoyer des gens qui ont adopté un style de vie plus conventionnel.

Kaufmann nomme «ancrage» cette période où l'individu s'apaise mais «au prix de l'abandon des cris et des rires du temps où l'on jouait à l'avant-scène, et de l'apprentissage d'un nouveau style fait de réserve et de sobriété.»⁷³

Ce nouveau style est aussi celui de l'aidante, celle qui utilise son temps disponible pour «aider les autres». Ève aimerait aussi créer des groupes de pairs avec d'autres femmes pour faire de la marche: «tu sais, se regrouper entre gens pis communiquer».

Sur le plan du travail, le sujet demeure ambiguë; elle considère qu'elle devrait «foncer» pour être meilleure mais le sentiment de n'être «pas assez bonne» la rattrape là aussi. Ève ne se sent pas la capacité de se motiver toute seule: «j'ai besoin d'un coup de pied, je suis pas capable de me donner le coup de pied toute seule». Est donc à nouveau illustré ici le sentiment d'être double, partagée entre l'autonomie et la dépendance aux autres.

2.3 Quant-à-soi: «le petit côté marginal»

Ève décrit son milieu de travail comme étant plus «marginal», où les gens sont plus rarement inscrits dans des projets de famille. Ceux qui l'entourent sont souvent seuls comme elle. Ève ne s'est jamais posé la question de savoir ce qui l'attirait tant dans cette marginalité, ce petit côté artiste qui lui appartient et qu'elle recherchait en se rendant dans les bars de musiciens. Ève a plutôt l'impression de n'être pas tout à fait maîtresse de sa vie. Pourtant l'attrance pour la marginalité est sans doute une tentative d'individuation dans un carcan familial conventionnel qui fut jadis étouffant pour l'unique fille de la famille, benjamine ayant trois frères plus âgés, enfant surprotégée par une mère décrite comme «renfermée». Les musiciens représentent le personnage mythique qui sauve la jeune fille de sa vie

⁷³ Kaufmann Jean-Claude, *La femme seule et le prince charmant*, Paris, Nathan, 1999

solitaire. Cependant les liens entretenus avec eux sont des liens proches-lointains où l'amour est trop souvent précaire, voire univoque. Ève poursuit ainsi et paradoxalement sa vie de solitaire. Elle désire maintenant se rapprocher des valeurs et normes dominantes en s'éloignant de la marginalité que lui procure la fréquentation des musiciens. En ce cas, elle exerce un certain quant-à-soi par rapport à ce milieu et s'intéresse davantage à des gens «*qui ont une autre vie*», d'une certaine façon marginale par rapport aux cercles qu'elle fréquente, c'est-à-dire des gens qui ont des enfants, une maison, etc. On peut donc penser qu'Ève revient aux valeurs plus conventionnelles qu'elle avait d'abord fuies pour s'en libérer. Ces valeurs tant décriées agissent aujourd'hui comme une bouée salvatrice, un rempart contre la solitude vécue dans la marginalité.

Le désir d'individuation au milieu d'une famille fusionnelle a inmanquablement conduit à la solitude car Ève a craint la dissolution dans le grand tout familial. Le sujet veut «*élaborer son côté personnel*». Le drame est qu'elle se sent incomprise de son entourage: «*toi, t'essaies d'élaborer ton côté à toi pis y te comprennent pas*». Or d'un même mouvement, Ève se marginalise afin d'affirmer son individualité tandis qu'elle cherche à faire reconnaître cette individualité par les autres. Elle ressent aujourd'hui l'échec de son expérience et produit pourtant exactement le même mouvement, voulant cette fois se détacher des milieux marginaux afin de «*s'identifier*» aux gens plus conventionnels. On le voit, le quant-à-soi ne se départit pas aisément du regard de l'autre.

2.4 Perception des autres: *«tout le monde est individualiste»*

Cette sensibilité nouvelle lui donne envie d'aider les autres.

«Avant qu'il se passe n'importe quoi je m'en foutais, mais aujourd'hui je suis devenue plus sensible, je dirais pas sensible à pleurer mais plus sensible à mon environnement. À aider.(...)Si tout le monde aidait quelqu'un un peu, ça ferait un environnement ben plus agréable à vivre. C'est ça que je vois, je suis vraiment là-dedans. Puis je cherche, moi, qu'est-ce que je peux faire.»

Par contre, ces mêmes autres sont l'objet d'une critique acerbe:

«Je regarde autour de moi pis je me dis comment ça se fait que les gens passent à côté d'un vieillard pis y vont pas l'aider à traverser la rue?»

Elle trouve qu'au Québec, tout le monde est individualiste:

«...tout le monde fait son affaire, tout le monde est jaloux de tout le monde, pis tout le monde juge les gens. Y a pas d'esprit ouvert je trouve au Québec. »

Dans son discours, elle situe à l'extérieur d'elle le problème des rencontres. Ce qui se passe ailleurs est mieux, moins individualiste, les possibilités de se regrouper sont plus nombreuses:

«Quand je restais aux États-Unis, on était dans des groupes, je faisais de la couture pour le théâtre, je décorais des salles, je faisais toutes sortes d'affaires. »

Elle déclare avoir elle-même l'énergie de rencontrer des gens mais trouve que c'est compliqué. Elle reproche aux autres de n'être pas disponibles et se dit elle-même disponible. Ève dit ne pas se reconnaître avec les gens faisant partie de son environnement. Et pourtant selon elle la présence des autres manque à tout le monde. Elle se demande pourquoi ne fait-on rien pour communiquer. Selon elle tout le monde a peur du rejet, peur que ce soit compliqué. Elle repère un malaise généralisé quant aux possibilités de se regrouper. Elle devient alors plus

technique, soutenant que cela prendrait un local plus officiel, comme si de telles rencontres devenaient soudainement dans son esprit plus formelles, plus distancées. Elle insiste pour dire que son appartement à elle serait trop petit pour ce genre de rencontres.

Ève trouve à l'occasion des personnes plus ou moins anonymes dans les bars avec qui parler de la vie, parler de soi, de ce que l'on n'oserait pas dire à des proches. Ces relations offrent rarement l'occasion d'une continuité et agissent comme proches-lointains, proches du fait de l'intimité des pensées partagées, lointains du fait qu'ils ne font pas partie de son quotidien et demeurent en fait des étrangers avec qui quelques heures d'intensité émotive sont partagées. Il est très rarement question de sexualité. En fait, il peut s'agir de femmes comme d'hommes. Parler semble être le besoin le plus pressant.

2.5 Le regard des autres: «je suis comme je suis»

Ève est incertaine de l'attitude à adopter pour être reconnue et comprise. Dans ce cas ce n'est pas tant le fait d'être «une fille seule» sous le jugement des autres qui soumet Ève au dur jugement d'autrui car elle se reconnaît un quant-à-soi devant la société bien-pensante. Le problème n'est pas si simple. Il s'agit ici plutôt de la distance ressentie entre ce qu'elle paraît: «une fille forte» et «ce qu'il y a en-dedans». La question est de savoir qui du personnage intérieur ou du personnage social est le vrai, l'authentique. Que veut dire Ève quand elle affirme: «je suis comme je suis»? Car nous l'avons vu précédemment, le quant-à-soi est pour Ève une façon de se dégager d'un carcan où elle a l'impression de perdre son individualité, telle l'expérience vécue dans la famille d'origine et maintenant celle vécue dans les groupes marginaux. Or se libérer des conventions d'un cercle social, faire son chemin

hors des institutions traditionnelles ou même des repères stylisés d'un milieu underground, implique bien sûr que transparaisse au moins sous le regard des autres, une certaine force, une certaine indépendance ou en tout cas la conviction du geste. Mais voilà, Ève est loin d'être convaincue. Elle aurait plutôt chaque fois le sentiment d'avoir commis l'erreur de s'être éloignée de ce qu'elle est vraiment «*en dedans*». La difficulté réside dans le fait que le sujet a du mal à distinguer ce qui lui appartient en propre et ce qui provient du social, les deux éléments étant indissociables. Ainsi peut-on dire qu'Ève est à la fois forte et faible, indépendante et soumise au regard des autres.

3-Style de vie

Ève se définit comme une célibataire. Elle a fréquenté des milieux de bars et de musiciens pendant plusieurs années. Elle a quelque temps refusé un style de vie conventionnel, semblable à celui de sa famille qui semble avoir été isolée notamment au cours des années passées dans le Grand-Nord. Afin de se faire des amis, Ève a dû aller ailleurs et c'est dans l'ailleurs qu'elle vit ses expériences les plus intenses. Le quotidien semble peu attirer le sujet qui se sent plus inspirée par l'intensité. Cependant, l'intensité elle-même pourrait être cause de solitude car les relations sont brèves et souvent peu approfondies.

3.1 Le travail: «je néglige des choses que moi je veux faire»

Le sujet travaille comme pigiste dans une petite compagnie qui monte des décors pour des événements spéciaux. Le rapport avec les autres compte beaucoup. Encore une fois ce qui dépasse la tâche est le «*côté humain*». Elle déclare n'avoir plus rien à prouver aux gens. Il est bien sûr important d'obtenir une reconnaissance et, en ce sens, le regard des autres demeure important, mais à 46 ans elle sent que sa place est faite et qu'elle est reconnue. Mais pour Ève, le travail est un frein au fait de se centrer sur un autre aspect de sa vie: elle-même.

Or il est clair que le travail n'est pas ici considéré comme un lieu de réalisation de soi. Par ailleurs, le sujet aimerait travailler dans une plus petite équipe avec de plus petits concepts demandant plus de créativité. Parler du «*côté humain*» avec les collègues est la valeur la plus importante.

3.2 Les activités: «faire quelque chose d'humain»

Ève a déjà fait du bénévolat. Elle cherche à faire quelque chose à l'extérieur de son travail. Elle exprime vouloir contribuer à faire «*quelque chose d'humain*» comme si la réalisation de soi passait par cet accomplissement auprès des autres. Elle dit chercher son bonheur et cette recherche passe à travers des activités plus portées vers les autres.

Elle aimerait pouvoir regrouper des gens pour faire des activités. Elle suit présentement un cours de secourisme. Elle a déjà fait partie d'un groupe qui s'est révélé être un groupe d'investissement sous des dehors de bonhomie. Elle s'est sentie flouée par cette expérience.

3.3 La famille d'origine: «quand t'es jeune t'as pas le choix tu sais. Tu fais ce que ta mère veut.»

Le sujet est la benjamine d'une famille de quatre enfants dont elle est la seule fille. Ses deux parents sont morts. Deux de ses frères demeurent dans le West-Island, tandis que l'autre demeure à Vancouver. Elle ne fréquente pas ses cousins et cousines qu'elle a peu connus et qui sont «*comme des étrangers*» rencontrés lors des enterrements. Elle a en effet vécu son enfance dans le Grand-Nord. Elle explique son détachement par cet éloignement géographique de la parenté. Elle est revenue à Montréal à l'âge de 14 ans. Ève reproche à sa mère le fait de l'avoir tenue loin des relations avec les autres. Selon elle, sa mère était une personne isolée qui s'appropriait ses enfants, les empêchant d'avoir des liens à l'extérieur de la famille.

Elle dit en avoir beaucoup voulu à sa mère, se décrivant comme étant différente d'elle qu'elle décrit comme étant «*renfermée*» et ayant une «*bizarre mentalité*»:

«Ma mère voulait jamais qu'on fasse rien que moi je fasse rien pis ça j'ai trouvé ça un peu plate tu sais de tout le temps s'empêcher d'avoir des amis»

Ève dit avoir été celle qui voulait changer les choses. Elle aurait été révoltée contre sa mère.

Un fait intéressant est que le frère dont elle se sent le plus «*proche*» est celui qui réside à Vancouver. C'est avec lui qu'elle a les meilleurs échanges:

«On parle de choses importantes, que moi je trouve importantes. Ce qu'on vit, nos relations, ce qu'on vit.»

Il est intéressant de faire le parallèle entre cette bonne entente avec un frère proche-lointain au niveau des échanges sur les choses importantes (les relations), et les étrangers rencontrés au bar avec qui les échanges sont tout aussi essentiels. Dans les deux cas les interlocuteurs sont proches mentalement mais loin de la vie quotidienne, comme si l'intensité de ces rencontres venaient illuminer la grisaille quotidienne empreinte de solitude et de relations non satisfaisantes. Les relations proches-lointaines représentent donc ici un idéal relationnel. Notre sujet discute donc des relations, qu'elle place au premier rang de ses préoccupations avec des personnes proches dans l'abstrait mais loin dans les faits ce qui encore une fois offre peu de possibilité d'une continuité du moins dans le quotidien et ce qui en définitive n'entraîne pas de grand risque d'engagement dans la continuité et permet donc à Ève de poursuivre son chemin seule.

Elle déclare avoir établi ses relations ailleurs que dans la famille. Il semble que ce qui est proche est souvent menaçant car engloutissant: la mère, les frères, les amis de longue date, ce qui se passe au Québec, etc. Ce qui est loin est sécurisant car non envahissant: le frère à Vancouver, les rencontres dans les bars, les États-Unis, les amis occupés par leur famille.

3.4 Les amitiés et connaissances: «un noyau qui me ressemble»

Ève a connu des ruptures dans la stabilité sur les plans amical comme amoureux. Elle a retrouvé d'anciens compagnons du cégep qui «ont une vie stable». Cependant ceux-ci ne sont pas disponibles complètement car ils ont «...une famille, des enfants, un mari, une blonde; ils ont une autre vie». Ève cherche donc des amis à qui «s'identifier», «un noyau qui lui ressemble» et qui lui permettra d'exprimer son «côté humain».

Cependant à la question: Est-ce que l'amitié a une place importante dans votre vie? Ève répond que le plus important est la recherche d'elle-même. Elle prend conscience d'avoir moins besoin d'une vie de groupe. Elle dit rechercher des amitiés qui lui «*apportent quelque chose*». Elle se reprend un peu plus loin en réfléchissant à ses interactions quotidiennes avec des collègues, des connaissances et à ses sorties dans un petit bar près de chez elle où elle rencontre des connaissances.

«Non c'est vrai que ça me comble dans le fond toutes ces petites choses-là...une chance que j'ai du monde dans mon quotidien autour.»

3.5 Les relations amoureuses : l'amour intense

Ève a vécu sept ans avec un premier conjoint lorsqu'elle était dans la vingtaine. Elle qualifie cette relation de normale, mais sans grande intensité. Il s'agit plutôt d'une grande amitié empreinte de respect mutuel.

Elle pense qu'elle aurait pu avoir des enfants avec ce compagnon mais elle se trouvait alors trop jeune de sorte qu'elle a senti le besoin de vivre des expériences plus intenses. Ces relations ont duré entre 1 et 3 ans et demi. Dans tous ces cas, elle a partagé un appartement.

Nous savons déjà qu'Ève se considère comme une célibataire et non comme une personne séparée. Sa dernière relation remonte à 4 ou 5 ans. Ève dit qu'elle n'a jamais été seule que depuis 4 ou 5 ans puisqu'elle avait toujours quelqu'un dans sa vie. Elle a fait le choix de ne plus fréquenter d'hommes pour le moment car ces relations sont toutes insatisfaisantes principalement parce qu'elle n'arrive pas à être en amour. Elle se dit insatisfaite des hommes qu'elle rencontre.

Elle explique cela par le fait qu'elle a connu l'amour *«avec un grand A»*. Elle raconte cet amour avec un homme originaire du Mexique, pour qui elle a tout quitté :

«Je suis partie au Mexique avec lui. Il était originaire de là-bas, ça c'est le gars à qui je pouvais tout donner»

Ève a donc tout vendu, tout quitté (emploi, amis) pour suivre cet homme: *«j'ai chambardé ma vie»*. Cette expérience a duré trois ans. Elle déclare avoir été heureuse une seule année dans cette relation. Son compagnon avait un problème de drogue ce qui est évidemment devenu difficile à vivre au quotidien. Nous retrouvons ici une nouvelle démonstration d'une recherche d'intensité pour fuir un quotidien sans éclat avec un proche-lointain. De surcroît l'expérience se vit *«ailleurs»*, loin. L'homme est décrit lui-même comme lointain, la drogue agissant comme paravent entre elle et lui au point où elle se demande s'il est heureux à cause de la drogue ou à cause d'elle. Au récit on sent que cet amour était à sens unique, ou du moins que l'homme n'avait pas la même disponibilité qu'elle-même.

Ève recherche encore de l'intensité en amour mais à la question *«avec l'expérience difficile que vous avez connue, qu'est ce qui fait que vous recherchez quand même une relation intense? elle déclare que ce n'est plus cette intensité-là qu'elle désire. Elle désire une relation basée sur ce qu'elle nomme «le côté humain», c'est-à-dire «connaître la personne»*. La sexualité devrait, selon Ève, venir plus tard dans la rencontre. Il faut selon elle vraiment apprendre à connaître l'autre et ne pas avoir de rapports sexuels trop rapidement. Il faut *«ressentir»*. Elle fait alors une distinction entre les femmes et les hommes en disant:

«Nous les femmes on est ben différentes de ce côté-là. C'est pas juste une affaire d'attrance où de le trouver beau, c'est ce que tu ressens...»

L'intensité du sentiment est donc primordiale dans les rencontres. Il domine tous les autres critères: le fait d'avoir un bon travail, une maison, etc. On note que le choix d'un partenaire est peu raisonné et demeure dominé par le sentiment intense:

«Faut qu'y touche mon coeur, T'sais tes pieds touchent pas à terre T'sais?»

Or on peut se demander si l'intensité recherchée est aussi différente que le sujet l'affirme. Il reste que l'amour ne peut être imaginé sans intensité. Dans l'histoire des relations amoureuses, aucune n'était mue par un projet. Ainsi peut-on dire que l'intensité recherchée s'inscrit tout probablement à l'opposé de la définition d'un projet, qu'il soit familial ou autre. Le seul avec qui les choses auraient pu s'établir, le premier, Ève dit ne jamais l'avoir autant aimé que le compagnon du Mexique. L'intensité recherchée ne peut non plus s'exprimer à travers un vécu quotidien puisque *«les pieds ne touchent pas terre»*. Il faut donc un amour qui se passe idéalement ailleurs, ou encore dans le fantasme. Le sujet termine d'ailleurs sur la question des relations amoureuses en racontant une rencontre de quelques heures avec un client de...Toronto.

3.6 Les enfants, «j'ai pas trouvé celui avec qui faire une famille»

Les enfants ne sont pas venus parce que Ève n'a pas rencontré *«celui avec qui faire une famille»*. Elle semble accepter avec un certain plaisir un rôle de «tante» auprès des enfants des autres. Elle déclare aimer beaucoup le contact avec les enfants. Elle semble en effet avoir une certaine facilité à entrer en contact avec ceux-ci du fait de son plaisir à bricoler, son ludisme naturel et son aisance à communiquer.

Elle n'exprime cependant aucun regret de ne pas avoir eu d'enfant. Les enfants ont en fait peu de place dans son imaginaire, comme si ses propres besoins, ses propres désirs avaient toujours pris le pas sur tout autre chose. Aujourd'hui alors que l'âge d'avoir des enfants est largement dépassé, Ève demeure toujours dans l'attente de la «bonne personne».

Or tout tourne autour d'une recherche. Ève recherche le changement. Elle se sent en train de changer et se dit plus lucide. Le centre de ses préoccupations est ce qu'elle nomme «*le côté humain*», tel que nous avons tenté de le définir précédemment. Cependant quelques contradictions demeurent justement autour de ce côté humain comme si l'arrimage entre le soi et autrui restait difficile à réaliser. Les raisons invoquées sont peu claires. Plus l'autre est proche mentalement, plus il est loin du quotidien. Ceci est vérifiable au sujet des liens amoureux, des liens familiaux et des interactions quotidiennes. On observe également une difficulté de choix entre le quotidien et l'intensité. L'amour se devant d'être intense, il devient impossible de l'établir dans un quotidien concret. Il y a également difficulté au niveau de la ressemblance versus la différence: Ève quitte un milieu «d'artistes» plus ou moins marginal «qui sont différents» pour aller vers des gens vivant en famille «*qui ont une autre vie*». Il semble bien qu'elle n'ait pas encore trouvé sa place parmi les autres, ou du moins que sa recherche d'identification à l'autre n'ait pas encore trouvé d'issue.

Sujet no 3: Jean

Identification et histoire résidentielle

Il s'agit d'un homme de 37 ans, consultant dans une compagnie ferroviaire. Il détient un baccalauréat en mathématiques. Il vit seul depuis plusieurs années, il est célibataire et sans enfant. Depuis un an et demi, il vit une relation avec une femme, mère de deux enfants. Le sujet a connu une histoire résidentielle variée. Il a habité plusieurs fois avec des colocataires; il a vécu un an avec une femme, puis deux ans avec un ami. Il vit seul depuis cinq ans, moment où il a fait l'acquisition de sa maison, ce qui représente certainement un moment pivot dans sa vie.

1- Connaissance de la solitude

1.1 Perception de la solitude

Vivre seul: «je ne souffre pas d'être seul»

Le sujet dit avoir éprouvé un peu de déception lorsqu'il a emménagé seul dans sa maison, il y a cinq ans, avec le sentiment de n'avoir pas réalisé pleinement son idéal qui était et demeure encore le fait de vivre avec une femme et d'avoir des enfants. Pourtant, Jean aime se retrouver seul et n'a donc pas de problème majeur à vivre seul. Il lui est déjà arrivé de souffrir de solitude mais il ne se sent plus «habité» par la solitude depuis 4-5 ans. «Je ne souffre pas d'être seul» sera le leitmotiv de l'entretien. Le sujet tentera donc de nous convaincre de ce fait, mais bientôt il apparaîtra clairement que Jean se trouve en ce moment dans une impasse.

Depuis sa rencontre avec Marie, il y a un an et demi, les certitudes sont ébranlées. D'abord il dit avoir du plaisir à se retrouver seul à la maison pour la liberté que cela procure.

«Ça me permet de faire des choses à mon rythme, euh, les choses que je veux, les choses qui m'intéressent alors ça, j'apprécie beaucoup.»

Pourtant, il y associe directement avec une activité qu'il aimait beaucoup faire auparavant et qu'il délaisse depuis quelque temps, n'y trouvant plus de plaisir: la cuisine. Il explique ceci par le fait qu'au fil des années, il aurait perdu l'envie de faire cette activité que l'on associe habituellement à la convivialité.

«...Peut-être que... peut-être qu'au fil des années euh je dirais que je m'aperçois que c'est plus plaisant de partager euh... la bouffe qu'on peut faire.»

Il reviendra à quelques reprises sur ce sujet. Nous lui demandons ce que cuisiner signifie pour lui:

«Euh, ben, c'est un plaisir. J'ai certainement autant de plaisir à le préparer qu'à le manger. Je sais pas, je trouve que l'ambiance dans la cuisine, de me retrouver dans la cuisine avec toutes les différentes possibilités qu'il y a, à créer des affaires nouvelles, que ce soit dans un livre de recettes ou d'inventer des recettes euh... y a... je me suis jamais arrêté à me demander pourquoi j'aimais tant ça, est-ce que c'est l'aspect créatif?... ça me dis rien là, je veux dire, oui, y a un aspect créatif mais euh c'est essayer des nouvelles affaires; sortir des choses avec lesquelles on est habitué.»

Il ajoute qu'il a plus de plaisir à partager maintenant. Il acquiesce lorsque nous suggérons que la cuisine est rattachée à l'autre. Cependant, lorsque nous interprétons que ceci est peut-être en lien avec l'arrivée de Marie dans sa vie, il nie catégoriquement et nous savons alors que nous venons de toucher l'objet des préoccupations de notre sujet. Nous verrons que cet entretien est la longue réflexion d'un sujet entièrement absorbé par les nouveaux questionnements qu'apporte avec elle, cette nouvelle relation avec une femme,

déstabilisant l'édifice de solitude confortable que Jean s'était bâti, à coup de rénovations. Car nous verrons que la maison est ici un thème fort qu'il vaut la peine d'explorer comme une forteresse.

Or le fait de vivre seul favorise d'une part, le fait de pouvoir organiser son quotidien librement, «à son rythme» et sans contrainte et d'autre part, de se retrouver soi-même en faisant des activités solitaires telles que rénover sa maison.

1.2 Définition de la solitude: «l'ordre des choses»

Le sujet considère que vivre seul est un état de fait ne s'inscrivant pas dans une quelconque démarche de recherche sur soi. Il définit l'existence comme une série de cycles où les moments sont soit plus difficiles ou plus satisfaisants. L'individu selon Jean passerait par des cycles qui ne s'inscriraient pas dans une démarche consciente mais s'inséreraient plutôt dans un ordre des choses sur lequel il n'aurait pas de contrôle. En même temps, le sujet insiste à plusieurs reprises pour affirmer qu'il n'est pas mal d'être seul.

«Je souffre pas d'être seul. Je tire un certain plaisir à être seul, c'est définitivement quelque chose de très satisfaisant. Puis en même temps, mon idéal est toujours en parallèle c'est à dire de me retrouver avec quelqu'un. Je pense que... j'essaie de...c'est parce que j'ai une idée qui me vient en tête ,c'est que au tournant de l'an 2000... je sais pas si on peut dire que les gens ont fait beaucoup de bilans mais c'est sûr que quand j'étais plus jeune, je me disais en l'an 2000 qu'est ce que... c'est comme un tournant alors moi je sais très bien que quand j'avais 22 ans, je me disais bon en l'an 2000 je vais être dans le milieu de la trentaine puis je vais avoir une femme et des enfants, puis finalement c'était pas là. Euh...mais je l'ai constaté mais ça m'a pas démoralisé pour autant. Je souffre pas de la solitude.»

Le sujet reconnaît une disparité entre ce qu'il considère son idéal et la réalité de son existence actuelle de solitaire. Il ne lui vient pas à l'idée de se demander pourquoi cet idéal ne s'est pas réalisé et pourtant il ajoute régulièrement: *«je souffre pas de la solitude»*. On peut donc interpréter que cette solitude, définie comme étant dans l'ordre des choses est vraisemblablement l'ordre des choses que s'est lui-même construit le sujet et qu'il maintient. La problématique du choix amènera le sujet à s'interroger plus avant sur l'ambiguïté d'un certain *«ordre des choses»*.

1.3 Problématique du choix: «c'est un choix mais pas un idéal»

Le choix est ambigu et le sujet le reconnaît. Il dit tenir à vivre seul mais que cela ne répond pas à son idéal qui aurait été de vivre en couple et famille.

«Ah c'est une bonne question. Euh...(silence) eh boy!...oui, c'est un choix mais c'est pas un idéal. C'est sûr que mon idéal à moi, c'est de vivre en couple, de vivre avec, de partager avec quelqu'un une maison, effectivement. Je tiens pas mordicus à vivre seul, c'est pas... ça fait pas partie de l'idéal que j'ai. En ce moment oui c'est un choix, euh... c'est un choix euh... c'est un choix beaucoup plus assumé que ce l'était auparavant. Aujourd'hui c'est plus facile de dire...oui je choisis de vivre seul. Avant quand je suis venu habiter ici dans cette maison-là, c'est sûr que je l'avais choisi mais en même temps, inconsciemment je pense que y avait aussi une déception, la déception de voir que j'emménageais pas avec quelqu'un. Je veux dire on était pas deux à emménager. Alors...c'est... c'est ça c'est dur à dire...(silence) mais c'est que pour moi y a deux aspects: c'est-à-dire d'un côté ben je choisis de vivre seul mais ça fait pas partie de mon idéal.»

À la question «pourriez-vous envisager de vivre avec Marie?» Jean répond: *«Possiblement mais moi, pour l'instant, j'ai pas d'intérêt là-dedans...»*

Alors que nous lui demandons ce qui fait qu'il n'y voit pas d'intérêt, le sujet déclare:

«Ça c'est une bonne question aussi (sourire) euh...je pense que j'ai encore besoin de mes moments de solitude. Ici à la maison. Euh de pouvoir...de pouvoir dire que c'est fini. C'est ça.

Je pense que quand je disais que j'avais déjà habité avec une fille il y a quelque temps, j'avais déjà un appartement mais elle, elle tenait absolument à ce qu'on se trouve un appartement, alors ça a de l'allure ,ça. Pour être sûr qu'on habite ensemble et non pas que j'aille habiter chez elle ou que elle s'en vienne habiter chez nous. Je pense que c'est un petit peu le sentiment que j'ai aussi ,c'est que ce serait un peu compliqué parce que pour les enfants, bon, ben c'est leur maison. Y a un côté qui fait que j'ai moins d'intérêt à aller habiter chez elle. Et d'abord et avant tout, je me sens pas près à quitter ma maison à moi. J'aurais juste pas l'impression que je pourrais me retrouver moi-même quand je veux.»

Le sujet commence par reconnaître, alléguant la «bonne question», qu'il s'agit-là du noeud du problème. Car placé devant la possibilité de vivre avec Marie, il fait le choix de rester dans sa propre maison. À nouveau ici la maison représente l'appartenance. Aller vivre chez l'autre ou recevoir l'autre chez soi est interprété par Jean comme une intrusion dans l'intimité. Ainsi il éprouverait un malaise à s'imposer dans l'intimité des autres mais aussi et peut-être plus encore, il tient lui-même à la solitude de sa maison. Pourtant le choix demeure ambigu puisque le sujet ne s'en trouve pas entièrement satisfait et aimerait réaliser son idéal de fonder une famille.

1.4 Système d'action: la réalité versus l'idéal

Jean a fréquenté un groupe de plein air qui avait aussi une agence de rencontres pour ses membres. Dans un premier temps, il avait été curieux et s'était renseigné. L'agence demandait 1000 dollars à ses membres, ce qui avait suffi à le convaincre qu'il ne poursuivrait pas sa recherche par ce biais. Pour Jean, il est clair que ce mode de rencontre ne répond pas à ses attentes. Le fait d'afficher sa recherche ne

correspond pas à son idée des rencontres. Les organismes de sociabilité ne comptent donc pas parmi les moyens mis en place pour construire des liens.

«Je pense que ça fait aussi partie de mon idéal, là. Y a comme un côté de moi qui réalise comment c'est difficile de rencontrer des gens mais, en même temps, mon idéal me poursuit à savoir que je peux pas m'imaginer forcer les choses; de forcer les rencontres en disant regarde on est toute une gang de célibataires, puis là je peux peut-être rencontrer quelqu'un. Ce côté forcé-là, je suis pas très à l'aise avec. C'est trop annoncé.»

Aussi, le sujet évoque à nouveau son idéal, confronté cette fois à la concrétisation d'un système d'action *«trop annoncé»*. Comme le souligne R. Hurtubise (1993) les individus espèrent vivre la spontanéité d'une rencontre et le hasard, artefact mystérieux, convient mieux à l'idéal recherché. Pourtant Jean a rencontré Marie au travail et la plupart de ses amis et connaissances sont des relations de longue date. Jean ne risque donc pas beaucoup d'aventures en dehors des limites de son cercle de connaissances scrupuleusement choisies.

Étant fils unique, Jean a dû développer des habiletés pour aller vers les autres. La sociabilité faisait problème chez lui qui se décrit comme *«fondamentalement gêné»*. À travers ses activités dans le passé (moniteur de ski, animateur dans des camps de vacances), il a pu développer des moyens de socialiser ce qui à ses dires, n'est pas naturel chez lui: *«J'ai été longtemps où je m'organisais seul puis j'étais ben mieux tout seul.»*

2. Connaissance de soi et des autres

2.1 Perception de soi: préférer être seul et vouloir être avec quelqu'un

Jean se décrit comme *«fondamentalement gêné»*. Le fait de préférer être seul fait dit-il, partie de sa personnalité.

«Y a des moments où j'ai plus de misère à aller vers les autres, mais en aucun moment j'ai de la misère à rester seul.»

Il a donc dû développer des stratégies afin d'aller vers les autres puisque cela ne lui était pas naturel. Or la solitude paraît confortable, pourtant:

«Je souffre pas d'être seul. Je tire un certain plaisir à être seul, c'est définitivement quelque chose de très satisfaisant. Puis en même temps, mon idéal est toujours en parallèle c'est-à-dire de me retrouver avec quelqu'un.»

Le sujet prend conscience de sa posture intenable.

2.2 Travailler sur soi: «Faire des ajustements»

Depuis un an et demi, le sujet tente de sauvegarder une relation qui à maints égards, le satisfait. Il considère que Marie fait partie des décisions et il s'assurera que tel projet lui convienne. Pourtant, ceci est récent et semble même au coeur des préoccupations du couple présentement.

«Y a d'autres moments où je vais m'assurer que Marie fait partie de la décision, par exemple si y a des choses qui me sont proposées, je vais m'assurer que ça convienne à Marie. Donc à ce niveau-là, pour moi, y a un engagement. Pour moi, avant c'était plus difficile. Je le faisais pas nécessairement. Je pensais à ce que je voulais faire avant puis après ça les autres devaient s'organiser. Ça a pris beaucoup d'ajustements où Marie était pas satisfaite mais en même temps, on est les deux responsables de ça. Marie pouvait aussi, si ça lui convenait pas, se tourner puis faire quelque chose d'autre. Je pense que j'avais un petit peu de misère avec l'engagement. Puis j'ai démystifié ça, puis j'ai un petit peu regardé ce que ça pouvait être pour moi l'engagement, qu'est-ce que j'étais prêt à faire. Je trouve ça plus simple maintenant.»

Le sujet est prêt à faire certains ajustements mais ceux-ci ont des limites que Marie devra accepter. Il est prêt à risquer que «Marie se tourne et fasse autre chose» pour maintenir ses moments de solitude, dans sa maison.

2.3 Quant-à-soi: la liberté

Nous savons maintenant que le sujet préfère fonctionner seul dans ses activités quotidiennes. Il revendique la liberté d'organiser son quotidien comme il l'entend. Son horaire de travail qui fluctue à son gré permet cette liberté. Il profite aussi du fait d'avoir peu de rapports hiérarchiques à son travail, ayant comme il dit développé des créneaux lui permettant une large autonomie.

«...c'est de me lever à mon rythme, c'est de me réveiller à l'heure que je veux, à mon rythme. C'est euh bon j'ai beaucoup de flexibilité dans les heures pour partir au bureau donc c'est aussi de pouvoir arriver au bureau à l'heure qui me convient moi; c'est dans l'autre sens aussi revenir à la maison à l'heure que je veux; faire ce que j'ai le goût de faire dans la soirée; me coucher à l'heure que je veux. Y a une liberté dans ça. Alors le quotidien c'est ça.»

Il revendique cette autonomie dans toutes les sphères de sa vie, faisant tout en son pouvoir pour échapper aux contraintes. On l'a vu brièvement, l'engagement amoureux et familial, bien que faisant partie d'un idéal, représente la contrainte ultime, celle où Jean devra quitter le quant-à-soi dont il a fait sa maison.

Par ailleurs, Jean paraît n'avoir aucune opinion critique envers la société. Cette indifférence révèle un quant-à-soi protégé des structures. Le sujet semble bien entouré d'un réseau protecteur, avec des gens qui lui ressemblent.

2.4 Perception des autres: «des gens qui me ressemblent»

«Euh(silence) euh...Ben deux choses; premièrement, moi je m'entoure de gens avec qui j'ai le goût de m'entourer. J'aime être avec des gens qui me ressemblent. Mais j'aime m'entourer de gens qui sont capables d'écouter parce que j'ai beaucoup de misère avec les gens qui ont pas d'écoute. Je pourrais pas en faire quelque chose de généralisé.»

Le sujet insiste sur le fait qu'il ne saurait avoir d'opinion sur les autres en général. Il semble même y être plutôt indifférent. Prenant soin de maintenir ses rapports sociaux dans les mêmes réseaux depuis des années, Jean produit une connaissance moins généralisée sur l'altérité. Les autres représentent ce qui est connu, ce qui lui ressemble et le touche personnellement par l'écoute.

2.5 Le regard des autres: l'idéal des autres

Le regard de ses parents sur sa vie importe grandement, d'autant plus que Jean est fils unique. Il nous livre d'ailleurs cette information combien révélatrice:

«Je pense que... hum mes parents s'en sont fait beaucoup plus que moi du fait que j'étais seul, plus que moi je pouvais m'en faire. Parce que en parallèle, ils pouvaient voir que je souffre pas d'être seul.»

Le choix de vivre seul se trouve en contradiction avec l'idéal social de la famille. Un idéal qui n'appartient pas en propre au sujet, dans ce que l'on pourrait appeler le quant-à-soi. Au contraire, cet idéal existe à travers le regard des parents. Jean dit traîner «*un boulet*» qui est celui de désirer un enfant. Il est pourtant rare que l'on considère le désir comme un boulet, à moins que ce ne soit le désir d'un autre, des parents par exemple, qui n'ont eu qu'un seul fils... ou encore, plus sociologiquement, pour répondre à un idéal de la société et qui serait médié par les parents. Lorsqu'il était plus jeune, le sujet se projetait dans l'avenir et prévoyait naturellement une vie répondant aux normes et valeurs qui dominent encore dans l'imaginaire et cette projection est certainement liée à l'histoire personnelle du sujet. On voit donc dans cette illustration toute l'ambivalence relationnelle de l'individu aux prises avec des impératifs qui prescrivent la poursuite de l'idéal moderne de la famille nucléaire. L'histoire individuelle de Jean, fils unique à une époque (années 60) où la moyenne des

naissances est de trois par famille fait que celui-ci se sent investi d'une certaine mission qui est de réaliser l'idéal social médié par ses parents mais s'en sent incapable, répétant qu'il ne souffre pas d'être seul. Le sujet se sent incapable de répondre aux prescriptions sociales ayant comme il le dit lui-même, des problèmes avec ce qu'il nomme «*l'engagement*».

3- Style de vie

Jean est un célibataire de longue date. Le style de vie est celui d'un solitaire, investissant les cercles sociaux de son existence avec le plus de liberté possible. Refusant les contraintes et revendiquant une large autonomie dans toutes les sphères de sa vie, Jean s'emploie pourtant à exercer des activités, une profession et des amitiés socialement méritoires. Or un sentiment se manifeste, mal assumé et se faisant de plus en plus obsédant, celui de ne pas répondre complètement à l'idéal familial. Résultat: Jean est partagé entre son désir de liberté et les prescriptions sociales médiées par les parents. Gageons que la vie libre tient de l'opposition silencieuse.

3.1 Le travail: «*m'organiser pour que ça me convienne*»

Le sujet a une formation en mathématiques et travaille à développer des modèles mathématiques pour supporter des décisions de gestion. Le travail répond à deux exigences de la part du sujet: 1- rencontrer des gens 2- travailler seul dans son bureau. Il trouve important de pouvoir allier les deux. La souplesse des horaires lui convient de même que l'autonomie qu'il retrouve dans son travail. Il est intéressant de noter que le sujet ne parle que très peu des exigences de l'employeur sauf à une occasion où il fera référence à certaines échéances qu'il doit rencontrer ce qui est rare. Il y a peu d'encadrement organisationnel, les rapports de travail son plus collégiaux qu'autoritaires ou hiérarchiques de sorte que le

groupe est parfois isolé: *«C'est peut-être de ça qu'on souffre comme groupe. Moi comme individu j'en souffre moins...»*. Jean note que le groupe de travail peut à l'occasion manquer de direction. Cependant, individuellement le sujet y trouve plutôt son compte: *«...j'ai fini par me trouver des créneaux qui fait que j'ai pas besoin d'attendre mon boss pour justement faire avancer les choses...»*. De fait, le sujet construit son autonomie vis-à-vis le travail, à l'intérieur même de l'organisation.

Les collègues qu'il côtoie quotidiennement demeurent des connaissances qu'il voit peu à l'extérieur du bureau mais il retire une grande satisfaction au niveau des liens avec son équipe de même qu'avec le contenu de la tâche. Il sent qu'il se réalise pleinement dans son travail. Le travail prend une large part de son existence.

3.2 Les activités: sport et créativité

Le sujet a des activités organisées avec des amis: le squash, le football du samedi matin, des sports d'hiver avec des amis.

D'autres activités, celles-ci plutôt créatives (la cuisine, la rénovation), se font en solitaire. Rénover, innover sont des activités que privilégie le sujet quoique dans le cas de la cuisine comme nous l'avons déjà observé, Jean prend conscience de la convivialité qui lui manque lorsqu'il cuisine seulement pour lui-même. La cuisine, *«qui permet d'innover»*, est donc de plus en plus associée au partage. Jean aime faire de la rénovation et travailler *«autour de la maison»*. Cette maison, il en reparlera comme d'un refuge, un espace à soi qu'il ne se sent pas prêt de quitter:

*«...Je pense que j'ai encore besoin de mes moments de solitude. Ici à la maison»
«Et d'abord et avant tout, je me sens pas prêt à quitter ma maison à moi. J'aurais juste pas*

l'impression que je pourrais me retrouver moi-même quand je veux.»

Le début de l'entretien concerne les activités quotidiennes. Il lit, regarde la télévision, téléphone à des amis, organise sa semaine:

«...organiser ma semaine; organiser des rencontres avec des amis. Pas les vivre mais les organiser. Un petit peu parler au téléphone, un petit peu organiser mes affaires. Euh c'est ça mon quotidien. C'est m'organiser un petit peu.»

Organiser le quotidien semble être l'activité première. Ainsi, il organise des rencontres entre amis et semble plus apprécier de les organiser que les vivre. Le quotidien organise et pourtant le quotidien est libre. À notre question: «le quotidien c'est quoi?» le sujet répond que c'est de faire ses activités à son rythme. Loin de correspondre à de l'ennui, le quotidien semble plutôt un espace ouvert, quoique structuré, où préside l'autonomie.

3.3 La famille d'origine: «des petits messages»

Le sujet est fils unique. Il se dit près de ses parents. Il devine que ceux-ci se posent des questions sur son célibat prolongé et aimeraient sans doute devenir grand-parents. Cependant les parents n'auraient jamais ouvert directement la question. Nous avons déjà soulevé cette question qui paraît centrale ici puisqu'elle parcourt tout l'entretien. Il s'agit du désir d'autonomie de Jean par rapport aux prescriptions sociales et en même temps, du devoir de loyauté que le fils unique se doit d'accomplir envers ses parents en assurant une descendance à la famille.

Le sujet est lui-même très préoccupé par le fait de ne pas avoir d'enfant. Si cela n'a pas encore eu lieu, c'est qu'il n'a pas rencontré la Bonne Personne pense-t-il:

«euh ben c'est parce que j'ai jamais rencontré la personne avec qui j'aurais pu aller vivre, simplement, puis avoir un contexte...j'ai rencontré des gens avec qui j'aurais pu avoir des enfants mais le contexte faisait que la personne, soit que la personne était pas rendue là où que ça pouvait pas se matérialiser mais...c'est tout simplement ça.»

Le sujet ne cherche pas plus loin la réponse au fait de n'avoir pas réalisé cet idéal et devient fataliste. Les choses ont tout simplement fait que ça ne s'est pas réalisé. Le fait de n'avoir pas d'enfant tout comme le célibat se trouve dans l'ordre des choses. On remarquera que le quant-à-soi de Jean n'est jamais mis en discours mais qu'il est plutôt agi dans le quotidien. De la sorte, Jean ne subit pas directement de blâme. Le malaise est non dit et se trouve dans le regard silencieux de ses parents.

3.4 Amitiés et connaissances, «différents cercles»

Jean se reconnaît des liens proches-lointains parmi ses meilleurs amis ou, comme il dit, ceux avec qui la connexion est la meilleure. Évidemment, ces amitiés n'offrent que très peu de possibilités de rapprochement dans le quotidien mais elles sont perçues comme étant les plus proches puisqu'elles durent malgré la distance.

« Ben j'ai beaucoup de connaissances, maintenant, des amis j'en ai qui comptent pour beaucoup. C'est drôle parce que j'ai un ami qui est venu manger ici l'autre jour, c'est mon grand chum, ça fait 25 ans qu'on est amis. On se disait justement comme on est content d'être amis encore. C'est sûr que, bon, lui y a étudié en Ontario, y a été aussi en Amérique du sud mais la connexion est là indépendamment du temps, de la fréquence. J'ai une grande amie qui habite Toronto puis, elle aussi, je la vois pas nécessairement souvent mais la connexion est très très bonne.»

Jean dit avoir différents «*cercles*»:

«J'ai un cercle avec des amis très proches, j'ai un cercle un petit peu plus grand aussi avec des amis un peu moins proches, c'est un peu plus sporadique et puis, bon, en vieillissant c'est un peu plus limité.»

Jean fait partie d'un groupe électif avec similarités de goûts. Les gens se sont rencontrés à travers des activités privilégiées par des milieux plus favorisés: le ski, emplois d'été dans des camps de vacances, location de chalets. Le groupe semble avoir évolué avec lui au fil des années. Le sujet ne renouvelle que très peu ses amitiés et prend peu le risque de nouvelles connaissances. Toutefois l'amitié a beaucoup d'importance, plusieurs activités sont effectuées avec des amis.

3.5 Relations amoureuses, un quotidien à distance

Depuis un an et quelques mois, le sujet fréquente Marie qu'il a rencontrée au travail et qu'il connaissait d'ailleurs déjà depuis longtemps. Celle-ci a deux enfants et n'en désire pas d'autres, ce qui pose un problème au sujet qui dit désirer des enfants et avoir peine à renoncer à son projet.

«Ma relation avec Marie est intéressante mais elle, elle a déjà deux enfants. Et elle, c'est clair qu'elle n'en veut plus d'autres. Alors ça rend les choses un petit peu plus, euh... À certains moments, dans notre relation, y a des moments où, disons, quand ça vient se mêler à d'autres choses, des tensions ou des insatisfactions, ça ressort plus la question des enfants.»

Il dit réussir à vivre un quotidien à distance avec Marie et ses enfants: les vacances sont planifiées en commun, il aide les enfants dans leurs devoirs et garde à l'occasion lorsque

Marie a une activité. Le sujet trouve sa relation à distance satisfaisante. La fonction de cette relation sera de maintenir la situation telle qu'elle est, c'est-à-dire celle où Jean se retrouve seul dans sa maison.

La situation n'est d'ailleurs pas aussi limpide que le voudrait Jean :

« Marie est un peu moins indépendante, elle en souffre un petit peu de ces moments de solitude-là que j'ai. Moi j'ai beaucoup de plaisir à me retrouver tout seul ici. Marie elle a plus de misère. Elle a plus d'attentes, c'est clair. Alors pour moi, c'est plus facile d'avancer le fait que je veux garder ma maison. »

Depuis le début de sa relation avec Marie, Jean cherche tout de même à s'ajuster aux demandes de cette femme. Mais à son avis, son engagement ne devrait pas se limiter au fait d'habiter avec elle. Il considère son engagement à d'autres endroits et croit qu'il ne se sentirait pas plus engagé s'ils vivaient sous le même toit. Or il désire s'en tenir à ce quotidien à distance:

« Il va falloir que je prenne une décision... (silence) Je pense que, inconsciemment, je me suis donné la chance de mettre ça de côté, de passer par-dessus ce désir-là d'avoir des enfants. Ce que je suis obligé de constater, c'est que... ça revient périodiquement. Puis je peux pas dire que ça a nécessairement diminué. C'est sûr que j'arrive à passer par-dessus ça, puis ça nous empêche pas de vivre des bons moments mais dans le fond, oui. Je traîne ça. C'est clair que c'est là. Probablement que, inconsciemment, je veux pas... (soupir)... probablement que je veux pas me mettre dans la position où je dois faire ce choix-là. J'imagine. Parce que, euh... ça va être déchirant d'un côté comme de l'autre. Laisser tomber les enfants ou laisser tomber quelque chose qui a jamais été aussi facile comme relation. »

Enfin tout le problème tourne autour d'une ambivalence relationnelle que le sujet tente de régler en vivant un quotidien à distance avec une famille proche-lointaine. Une organisation familiale à distance semble un compromis qui, par ailleurs, est source de malaise et de tension dans la relation de même qu'en lui-même, puisque cette situation ne correspond pas

à son idéal. Le sujet se retrouve devant un choix à faire. La problématique du choix on le sait à présent est toujours une question fort ambiguë. L'individu est sans cesse partagé entre des choix à faire. Face à ces possibilités, ce n'est pas l'ivresse de la liberté qui est ressentie mais bien plutôt un sentiment déchirant de perte.

3.6 Les enfants, «c'est présent, très présent»

«O.K, bon, je dirais pas que je suis hanté par ça mais je suis en ce moment très préoccupé. Ça c'est quelque chose que j'ai toujours voulu avoir; ça a jamais diminué, ça s'est toujours précisé au fil des années. Puis c'est encore présent. Très très présent.»

La question des enfants se manifeste tout au long de l'entretien. Nous avons déjà analysé le désir d'enfant, dans ce cas, comme le désir d'accomplir ce qu'attendent de lui les parents.

Par ailleurs le sujet a fait sien ce projet-boulet. Il décrit ses liens positifs avec les enfants:

«Je m'entends très très bien avec ses deux enfants, parce que j'aime les enfants, j'ai pas de misère avec les enfants. Particulièrement avec son garçon qui a 10 ans, j'ai un bon lien. On a beaucoup de plaisir à se retrouver ensemble. C'est sûr que des fois ça fait ressortir ce désir-là d'avoir des enfants parce que c'est jamais comme si c'était le tien.»

Jean, qui est un individu rationnel et contenu, devient plus émotif lorsqu'il raconte un conflit vécu récemment avec le garçon avec qui il a dû mettre des choses au point. Le garçon lui aurait répondu qu'il n'était pas son père ce qui l'aurait bouleversé.

Jean le dit bien, il aura un deuil à faire. Celui d'une relation qui semble lui apporter beaucoup et à laquelle, avec ses moyens intérieurs, il tente prudemment de s'ajuster à la satisfaction de l'autre; ou bien le deuil d'une descendance et de tout ce qu'une telle responsabilité comporte, à commencer par le fait de n'être plus jamais seul. Ce qui en définitive demande réflexion.

Sujet no 4: Thérèse

Identification et histoire résidentielle

Il s'agit d'une femme âgée de 56 ans, mère de deux enfants adultes et grand-mère de deux enfants. Elle est séparée depuis un an. Elle travaille comme préposée à la cafétéria dans un établissement d'enseignement. Thérèse a quitté la maison paternelle pour se marier il y a 32 ans. L'expérience de la solitude est vécue comme une crise.

1- Connaissance de la solitude

1.1 Perception de la solitude

Vivre seul: «c'est très difficile»

La solitude dans ce cas est présentée comme une crise car Thérèse vit une séparation après 32 ans de mariage. Elle se sent abandonnée sans personne pour s'occuper d'elle. Elle a subi un infarctus, un mois après le départ de son conjoint et elle s'est alors retrouvée en congé de maladie pendant quelques mois. Elle dit avoir vécu «un enfer» et elle exprime ses préoccupations face à l'âge :

«J'avais hâte à ma retraite. Je me disais qu'on pourrait faire des choses ensemble qu'on avait pas eu le temps de faire. C'est ça, j'ai peur de vieillir toute seule aussi. (silence) Je me suis occupée de tout le monde, mon mari, mes enfants, pis là rendue à un âge où j'aurais besoin que quelqu'un s'occupe de moi y a pus personne (silence)».

Chaque expérience se trouve vécue pour la première fois: Noël, Pâques, sont des fêtes appréhendées. Le sujet a l'impression de tout devoir recommencer:

«C'est ça qui me tanne. C'est de recommencer. Je me suis battue toute ma vie pour arriver à quelque chose pis ,pouf, faut recommencer...Ah, je trouve ça difficile des grands bouts».

Les questions concrètes sur sa vie la rendent inquiète:

«C'est de pas savoir où est-ce que je m'en vas. C'est plein de questions là. J'vais-tu être mieux, j'vais-tu être pire?»

Le sujet observe, impuissante, la rupture de toutes les traditions, valeurs, normes de la famille et tente de passer à travers cette douloureuse expérience en réinventant des projets qu'elle se verra dans l'obligation de réaliser seule. Le sujet devait prendre sa retraite et vient de terminer un cours de préparation à la retraite mais cette étape de vie lui fait peur maintenant et elle pense retarder ce moment pour des raisons financières mais aussi parce que comme nous le verrons le travail lui procure des gratifications. Le quotidien est difficile du fait que Thérèse n'ayant pas de voiture et ne conduisant pas doit compter sur une voisine pour l'aider à faire ses courses. Elle exprime avoir beaucoup de difficultés à apprivoiser la solitude:

«J'ai ben de la misère à apprivoiser ma solitude. Y a des fois que je trouve ça un peu plus facile mais y a des jours, je pleure tout le temps. Tout ce qu'ils trouvaient à dire, les gens, c'est prends ton temps. Celle-là, j'étais plus capable de l'entendre. C'est long, le temps. Le temps que t'es dedans, c'est long.»

L'éclatement du cadre où vivait Thérèse force à la réflexivité. Là où une certaine sécurité du temps qui passe, franchissant des étapes prévisibles éclate, l'individu doit compter sur soi.

1.2 Définition de la solitude: un abandon

Il est clair que la solitude n'est pas un choix. Elle est plutôt subie.

«(pleurs) C'est dur à...j'ai de la misère encore à en parler. Je trouve que je me sens abandonnée pis y a pas personne qui...qui s'occupe de moi. Y a pas personne qui fait attention à moi. C'est ça que je trouve difficile. Quand je travaille c'est moins pire parce que j'ai l'idée occupée. Mais aussitôt que je reviens ici là...c'est pour ça que j'essaye de...de trouver des activités pour...pour voir du monde»

Thérèse exprime en entrevue des idées suicidaires. Parler dans le cadre d'une recherche ou à un thérapeute semble revenir au même pour elle qui sent le besoin pressant de parler de ce qui lui arrive et plus encore d'être comprise, voire prise en charge pour un temps. L'entrevue sera donc l'occasion de ventiler sur ce qui lui arrive. Elle répète à plusieurs reprises que «*tout le monde est occupé*» et que personne ne fait attention à elle. Elle se sent donc abandonnée de tous. La solitude équivaut à un abandon.

1.3 Problématique du choix: «j'ai plein de questions»

L'entretien sera également l'occasion d'un récit sur la rupture que le sujet ressasse beaucoup. Elle déclare ne pas avoir eu de seconde chance lorsqu'elle a su que son mari avait une maîtresse. Elle aurait été prête à pardonner mais le conjoint était déjà «*ailleurs*»: «*Il s'est fait une vie ailleurs*». Le choix de Thérèse aurait été de maintenir le couple malgré tout. L'éclatement du cadre est pire que tout. C'est d'ailleurs ce qui revient tout au long de l'entretien. La rupture est imposée. Elle va à l'encontre de ce que Thérèse avait imaginé pour l'avenir. En fait, elle s'imaginait n'avoir pas de choix. Elle appartient à un milieu et à une génération où chacun se mariait sans trop se questionner. Elle se retrouve aujourd'hui avec plus de choix qu'elle n'en désirerait:

«C'est plein de questions là (...) J'ai des projets mais c'est arrêté là, par rapport à ça. Je voulais vendre la maison, pis je veux m'acheter une auto mais je peux pas avoir les deux avec mon salaire. Mais là, vendre la maison pis me retrouver en appartement, bon. J'avais trouvé pas mal dans quel coin aller rester pis, bon, mais là depuis les fêtes, je me disais si je vends la maison pis que je fais assez un bon profit, j'vais pouvoir m'acheter une auto, l'auto va être payée, pourquoi je m'achèterais pas un condo? Un condo ou un loyer ça reviens au même, si tu payes. J'avais tout ça, là.»

1.4 Système d'actions, «trouver des activités»

Thérèse aimerait rencontrer des gens pour se sentir «un peu quelqu'un». La séparation amène en effet un grand sentiment d'incompétence personnelle et une perte de repères identitaires où l'individu se cherche à travers des expériences quotidiennes qui lui sont étrangères, comme le fait d'être seule le soir.

«Quand je travaille, c'est moins pire parce que j'ai l'idée occupée. Mais aussitôt que je reviens ici, là... c'est pour ça que j'essaye de... de trouver des activités pour... pour voir du monde pis me sentir euh quelqu'un un peu là»

Rencontrer des gens, parler et échanger procurerait le sentiment d'exister, le sentiment d'être «quelqu'un» à travers le regard de l'autre. Cependant, «aller vers les autres» n'est pas dans sa personnalité dit-elle. À travers la ventilation, Thérèse trouve qu'elle a avancé depuis un an, principalement grâce à son contact avec les autres, à travers les cercles sociaux de sa vie notamment au niveau du travail, source de valorisation de soi et du système d'actions mis en place pour favoriser la création d'un réseau de sociabilité. Nous verrons que Thérèse a développé des activités qui lui permettent de se sentir entourée et qu'elle prend le risque d'aller seule dans des organismes, ce qui va à l'encontre des valeurs qui dictaient il n'y a pas si longtemps aux femmes de «ne pas faire les premiers pas». La solitude remet en question certaines valeurs du passé. En ce sens, on peut dire que le fait d'être seule force paradoxalement à «aller vers les autres» et à adopter des valeurs nouvelles.

2- Connaissance de soi et des autres

2.1 Perception de soi: «mettre des paroles»

Une connaissance lui a remis un livre qui lui a permis de faire certaines prises de conscience par rapport à elle-même. Ainsi elle dit s'être sentie moins seule et agréablement surprise qu'on puisse «mettre des paroles» sur ce qu'elle ressentait. L'ouvrage de psychologie populaire semble encore ici jouer un rôle significatif dans la construction d'un sens. À la lecture des récits des autres, l'individu trouve un miroir à sa situation et parvient à universaliser son cas qui n'est plus isolé mais un cas parmi d'autres. L'individu trouve ainsi symboliquement sa place parmi ceux qui lui ressemblent de par la similitude des situations vécues et des sentiments éprouvés.

La solitude est aussi l'occasion d'apprendre à se connaître. Thérèse doit désormais compter sur sa propre réflexivité afin de surmonter son insécurité. Le mariage et la famille lui apportent une sécurité que Thérèse n'a plus maintenant. Thérèse prend alors conscience de sa dépendance aux autres.

Le fait de ne pas conduire, par exemple, pose problème aujourd'hui alors qu'elle habite la banlieue et demeure loin des services:

«Tant que je serai pas organisée pour m'organiser toute seule, comme avoir une auto, là je vas être plus indépendante là T'sais. Là je dépend de tout le monde: faire mon épicerie, aller à la banque, aller à la pharmacie. J'suis loin de tout ici. Y a même pas un dépanneur.»

Elle réalise qu'elle devra prendre ses dispositions pour apprendre à conduire. Elle reconnaît aussi que chaque réussite la rend plus fière d'elle-même.

2.2 Le travail sur soi: «s'en sortir»

Le travail sur soi qui permet de s'adapter à une situation non désirée et nouvelle à tous les niveaux est un travail gigantesque. L'heure n'est donc pas à l'introspection mais bien à la gestion de crise car Thérèse a pensé au suicide et elle a même dû passer quelque temps dans un centre pour femmes en difficulté: *«au moins, j'étais pas toute seule»*.

La fréquentation de l'Intervalle, organisme de sociabilité pour les personnes seules, semble avoir été déterminante dans le progrès qu'a accompli Thérèse depuis un an. Le travail sur soi est donc à présent beaucoup plus lié à la construction d'un réseau, aux projets concrets: vendre sa maison, apprendre à conduire, etc.

2.3 Quant-à-soi: «ils m'auront pas, c'est moi qui vas les avoir»

Thérèse a travaillé pendant 18 ans, ce qui lui a donné un sens de la combativité que d'autres femmes de sa génération n'auraient pas eu dans la même situation: *«je me suis toujours battue»*. Ainsi Thérèse a dû lutter pour avoir une place qu'elle convoitait au travail. Malgré les difficultés personnelles, elle tire une fierté d'avoir gagné la partie et d'avoir su se battre justement pour faire sa place. En ce sens, le quant-à-soi sert ici non pas à se retirer mais bien à forcer les choses pour prendre sa place parmi les autres.

«...moi, quand je commence quelque chose même si c'est difficile, faut que j'aïlle jusqu'au bout. Je me dis: ils m'auront pas, c'est moi qui vas les avoir.»

2.4 Perception des autres. «Y a personne qui ose»

Les sorties organisées avec deux amies amènent Thérèse à découvrir les rapports sociaux. Elle revient des salles de danse qu'elle fréquente avec des réflexions sur les codes sociaux. Par exemple, «faire les premiers pas», n'est pas dans son caractère dit-elle. La famille d'origine a transmis certaines valeurs sur les rapports des femmes et des hommes, valeurs qu'elle n'avait jamais remis en question. Cependant, aujourd'hui, alors qu'elle constate que «personne ose», elle-même ose aller dans ces endroits où elle n'aurait jamais imaginé se rendre:

«J'suis une personne gênée pis fallait que je fasse les premiers pas là. Ça c'était difficile pour moi. Quand J'suis allée à "l'Intervalle" j'étais seule, là. Pis quand t'arrives, pis tu montes l'escalier, pis là t'entends parler, pis là tu connais pas personne, tu te dis dans quoi je me suis embarquée. Comment j'vais faire pour entrer là! Tu connais pas un chat. Mes deux compagnes, quand je les ai amenées avec moi, elles m'ont dit : "t'es bonne de venir toute seule ici."»

2.5 Le regard des autres, la sagesse des autres

Thérèse a besoin des autres. Cependant ces autres «sont occupés». De plus, ils lui renvoient la responsabilité qu'elle a désormais d'elle-même. On lui prescrit de prendre son temps, ce qui peut vouloir dire aussi d'appriivoiser sa solitude, ce que Thérèse n'a pas envie d'entendre. Les autres ne lui offrent donc pas la consolation qu'elle cherche. Thérèse ne désire pas prendre sa situation avec philosophie. Le regard des autres se fait philosophe, renvoyant à Thérèse le fait que sa situation est somme toute classique de notre époque. Si la lecture d'un livre «met des paroles» sur ce qu'elle ressent, le contact des autres semble lui imposer une façon de voir sa situation qu'elle refuse d'adopter pour l'instant. D'ailleurs un

autre livre, : «Comment pardonner», vient donner raison aux sagesse des autres. Thérèse se demande si elle est «*mûre pour cela*». Or malgré les désaccords, malgré le fait que le sujet ne se sente pas prête à entendre ce que les autres ont à dire de sa situation, Thérèse s’y intéresse. Elle donne raison à ceux qui parlent de temps en parlant de «*mûrir*» les choses. La sagesse de sens commun qui déclare que le temps fait son oeuvre aide Thérèse malgré elle.

3- Style de vie

Thérèse habite la banlieue loin des services, ce qui requiert une automobile pour tous les déplacements. Mais elle ne conduit pas. Elle compte apprendre à conduire mais veut aussi vendre la maison dans laquelle elle a vu grandir ses enfants. Thérèse travaille à plein temps, ce qui la sauve. Elle a mis en place un système d’actions afin d’être occupée les fins de semaine.

3.1 Le travail: «*c’est ça qui m’a sauvée, de retourner travailler*»

Le travail constitue un élément important du système d’actions de Thérèse. Elle travaille depuis 18 ans dans une cafétéria.

«C’est important que ça aille bien aussi, on passe ben plus de temps au travail que chez nous. C’est ça qui m’a sauvée de retourner travailler.»

Elle était auparavant préposée aux machines distributrices. Au moment de la séparation, Thérèse convoitait un poste de préposée à la cafétéria. Elle l’a obtenu quelques jours après le départ du conjoint. Elle a vécu des difficultés relationnelles avec sa supérieure immédiate et elle est tombée malade. Elle a dû s’absenter 3 mois à la suite d’un infarctus. Le retour au travail a été bénéfique. Elle a réussi à prendre sa place.

3.2 Les activités: «y a quelque chose là»

Thérèse éprouve le besoin d'être occupée pour ne pas sombrer dans la dépression. Elle organise donc ses fins de semaine avec deux amies. Elle sort alors dans des salles de danse et se rend les dimanches à l'Intervalle.

«Mais là, de sortir un peu pis de voir du monde, ça me fait quand même du bien. Pas pour aller parler de mes problèmes là, mais pour changer mes idées un peu».

Thérèse sort beaucoup en compagnie de deux amies. Elle s'est inscrite à des cours de danse; elle souhaite rencontrer quelqu'un. Elle a donc mis en place un système d'actions pour reconstruire un réseau qu'elle n'avait pas lorsqu'elle vivait en couple et en famille. Elle déclare que les projets de sorties pour rencontrer des gens lui font un but.

Thérèse a commencé des cours de conduite automobile, son ex-conjoint lui avait reproché de ne pas être autonome parce qu'elle ne conduisait pas. Le fait d'être seule la force à développer cette autonomie.

3.3 La famille d'origine, «on dirait que c'est sur moi que tout a déboulé»

Thérèse a une soeur décédée depuis deux ans. Elle a également deux frères, dont l'un s'occupe de ses affaires. Ses parents sont décrits comme sévères. Elle aurait eu peu de liberté étant jeune et se serait sentie isolée. Les rancunes contre des parents trop sévères ressortent comme des souvenirs douloureux. La nouvelle situation amène le sujet à construire un scénario où la famille peut être cause des difficultés actuelles.

Elle voit sa vie comme une série de responsabilités qu'elle aurait eues de sa famille d'origine, jusqu'à sa famille actuelle. Elle se trouve seule aujourd'hui avec le sentiment d'une injustice. Elle qui n'a jamais su dire «non», se retrouve aujourd'hui abandonnée de tous car les autres, eux, peuvent dire «non». L'épreuve actuelle est l'occasion d'une remise en question de toute sa vie.

3.4 Relations amoureuses: «les premiers pas»

Thérèse ne fait pas «les premiers pas», ce qui ressort de sa génération où il était moins permis aux femmes de rechercher clairement quelqu'un. Cependant de soirée en soirée, elle finit par s'avouer qu'elle aimerait bien rencontrer quelqu'un «*juste pour partager, sortir(...)*» Elle compte tout de même prendre son temps pour la cohabitation. Malgré les idées noires, les pleurs, le sentiment d'abandon, Thérèse termine en disant:

«Ah je voudrais voyager, aller voir des pièces de théâtre... mais tout seule...»

En établissant un système d'actions, en reconstruisant un réseau et en faisant des projets, Thérèse sort peu à peu de la crise.

3.5 Les enfants: «c'est des problèmes que j'avais pas besoin»

Ses deux enfants adultes sont en voie de se séparer aussi. Thérèse pense avoir été une bonne mère. Selon son mari, elle a aussi été une bonne épouse. La famille avait ses rites, maintenant tout est bousculé. Les enfants eux-même semblent incapables de poursuivre une relation. La famille semble éclatée. C'est maintenant seule que Thérèse doit imaginer son avenir. Elle a des projets, entre autres celui de vendre la maison

mais son fils s'y oppose, la maison étant ce qui demeure concrètement de la famille. Elle voudrait s'acheter un petit condo plus près des grands centres et peut-être éventuellement une auto.

Sujet no 5: Anne

Identification et histoire résidentielle

Précisons d'abord que cet entretien s'est déroulé au restaurant où le sujet va prendre une tisane à l'occasion. Anne ne désirait pas nous recevoir chez elle. Il s'agit d'une femme âgée de 48 ans, aide-cuisinière, présentement en congé pour un accident de travail. Elle est séparée depuis 6 ans. Elle a été mariée 13 ans et a eu une fille âgée aujourd'hui de 13 ans qui vit chez son père et avec qui elle n'a pas de contact. Anne vit le deuil d'un frère qui s'est suicidé quelques mois avant l'entrevue.

1- Connaissance de la solitude

1.1 Perception de la solitude

Vivre seul: «je me sens pas mal là-dedans»

Le sujet dit bien vivre seule présentement. Étant séparée depuis 6 ans, elle ajoute que les débuts ont été difficiles. Elle dit avoir quitté son mari «*pour des bonnes causes*». Elle précise qu'elle est seule mais «*ne se sent pas mal là-dedans*». Il y a beaucoup de gens seuls et «*c'est correct*». L'utilisation fréquente de l'expression «*c'est correct*» indique d'ailleurs à quel point le sujet cherche à démontrer la normalité de sa situation au chercheur qui l'observe tel un spécimen de solitude. Tout au long de l'entrevue, elle cherchera à se justifier afin de persuader l'intervieweur du fait qu'elle-même est «*correcte*». Le regard de l'autre, en l'occurrence celui du chercheur, importe ici grandement.

«Présentement ça se passe bien, mais au début c'était difficile (...)Oui. J'ai été mariée longtemps: treize ans. C'est moi qui a quitté mon ex-mari, pour des bonnes causes, pis je regrette pas ce que j'ai fait. J'aimerais avoir quelqu'un dans ma vie, c'est sûr, quelqu'un de nouveau. Les bons moments que j'ai vécus avec lui, c'était bon, mais quand ça s'est gâté pis y a eu aucun changement de son côté, ben j'ai décidé de le quitter. Je me dis, ben la vie continue. J'suis encore seule mais je me dis que je me sens pas mal là-dedans. C'est sûr que y en a beaucoup qui sont seuls comme moi. Je me dis que c'est correct aussi.»

Elle dit *«apprivoiser sa solitude»* et ajoute que ce n'est pas un monstre comme elle se la représentait il y a six ans. Si la solitude devait se poursuivre, elle continuerait de faire des rencontres, des connaissances, dans le but de se construire un réseau.

Le sujet éprouve de la solitude, surtout depuis un accident de travail qui l'a forcée à s'absenter quelques mois. Elle dit alors se créer un décor simple qui égaie l'atmosphère. Dans son quotidien, elle se dit que ces petits décors agrémentent sa vie et que le fait d'être seule lui permet de s'offrir des petits plaisirs simples, notamment lors des repas qu'elle prépare simplement mais en buvant par exemple son eau dans une coupe à vin. Afin de remédier à la solitude, elle a l'habitude de sortir prendre une tisane au restaurant du coin. Le fait de voir du monde lui fait du bien et lui donne l'impression d'une soirée remplie: *«T'sais j'suis seule mais j'suis pas seule, y a du monde autour de moi.»*

Elle se dit aujourd'hui *«vraiment seule seule»* et déclare qu'il faut chercher à s'entourer puisque personne n'est fait pour vivre seul. Elle dit faire *«son rituel»*, c'est-à-dire faire un peu de lecture, regarder la télévision: *«c'est comme ça que ça fonctionne pour moi présentement pis c'est correct.»*

1.2 Définition de la solitude: «on est pas fait pour vivre seul»

Anne dit être persuadée *«qu'on est pas fait pour vivre seul»*. En ce sens la solitude n'est pas dans l'ordre des choses. Si elle a déjà été plus difficile, elle n'est pas vécue aujourd'hui sous forme de crise puisque cette solitude a somme toute été apprivoisée. Elle peut représenter une recherche mais dans ce cas précis il s'agit surtout de la recherche d'amis, de connaissance, voire d'un copain. Même si elle dure depuis six ans, la solitude est considérée comme un passage vers *«l'inconnu»*. Nous reviendrons plus loin à cette question en rapport avec les relations amoureuses mais il suffit ici de noter que Anne ne compte pas être seule toute sa vie.

«Mais là, si je faisais pas le mouve là, de faire des groupes là, du social, de jaser avec vous, de prendre ma petite tisane au restaurant de temps en temps, d'aller vers les autres, ben ce serait quoi, ce serait me renfermer pis se renfermer ça veut dire quoi, la solitude, pis solitude veut dire bibitte pis bibitte veut dire quoi? Dépression. Moi je vois ça de même.»

Dans ce contexte, on peut dire que la solitude doit être remplie des autres, sans quoi la dépression menace.

1.3 Problématique du choix: «j'aimerais avoir quelqu'un dans ma vie»

Anne ne donne aucun détail sur sa vie conjugale mais insiste pour dire qu'elle a elle-même pris la décision de quitter son conjoint. Le choix a plutôt à voir ici avec la façon d'aménager sa solitude. Dans ce contexte, le choix est restreint puisqu'il faut simplement choisir entre la tisane du restaurant ou le petit décor chez soi. La solitude n'est certainement pas un choix. Anne subit malgré tout cette solitude bien que depuis six ans elle l'ait apprivoisée. Le fait d'avoir

appris à vivre seule influe toutefois sur le choix de vie de couple qu'elle ferait si elle rencontrait quelqu'un. Même si elle n'a pas été choisie, la solitude a été apprivoisée jusqu'à devenir un besoin pour ce qui est de ses aspects positifs, entre autres, celui d'avoir «*son espace*». Ainsi, les choix sont faits en fonction de la préservation de cet espace. Par ailleurs, le manque de l'autre se profile tout au long de l'entrevue.

1.4 Système d'actions: «je vais dans le tas»

Il y a six ans, lors de sa séparation, Anne trouvait sa solitude plus difficile à vivre. Elle s'est impliquée dans des activités communautaires et rencontre des gens différents. Elle poursuit donc sa quête des autres en faisant des rencontres dans les activités communautaires pour se faire des connaissances, en insistant sur le fait que ce ne sont pas des amis mais bien des connaissances.

«J'veis dans le tas, comme on dit, pis c'est correct»

À la question: «Que voulez-vous dire par aller dans le tas?» Anne répond:

«Bon je vais te donner un exemple: comme là présentement je vais dans le groupe Intervalle. J'y vais les dimanches parce que moi au lieu de rester seule un dimanche matin, ça me donne la chance de rencontrer des gens. J'suis pas obligée de raconter ma vie privée là mais ça me donne un réseau.

C'est un rituel du dimanche matin pour l'instant. Mais ça me donne un réseau d'amis...de connaissances et non d'amis pis si j'ai la chance de faire des sorties ben t'sais c'est un réseau. Moi c'est comme ça que je vois ça.»

Le tas semble donc être un social indifférencié, sans attaches, afin de préserver «*la vie privée*». Un peu plus loin, elle parle de discussions dans des cours de relaxation, avec «*des gens que je connais pas*». Ainsi, peu importe les gens, il semble que le besoin premier est de «*rencontrer du monde*» sans souhaiter nécessairement d'aboutissement à ces rencontres.

Les personnes rencontrées lors de discussions ou d'activités de groupe sont, pour un temps (le temps de la discussion), des proches mais ils demeurent lointains du fait qu'aucune de ces relations ne débouche sur une relation plus intime.

«Pour moi, le tas, c'est ça que ça veut dire, ça fait partie de moi, me connaître davantage mais connaître des gens qui sont différents de moi.»

Elle conclut donc en approfondissant un peu plus sur la teneur des relations, arguant que le «tas» fait partie d'elle, l'aide à se connaître davantage tout en apprenant à connaître des gens différents. Elle répète à quelques reprises apprécier de rencontrer des gens différents, alors que d'autres sujets souhaitent rencontrer des gens qui leur ressemblent. Ici, «*les gens différents*» peuvent représenter la distance nécessaire à Anne, dans ses rencontres.

Le rapprochement semble être une difficulté chez le sujet. Nous reviendrons à cette question lorsque nous explorerons les amitiés et connaissances.

2- Connaissance de soi et des autres

2.1 Perception de soi: «ma vie privée»

Le sujet se perçoit comme une personne timide et réservée. Elle dit être passé inaperçue dans sa famille lorsqu'elle était jeune. Elle répète à plusieurs reprises à quel point sa «*vie privée*» lui appartient et ne doit pas être révélée à tout le monde. L'entrevue dans ce contexte est plus difficile car le sujet cache quelque chose ayant un lien avec sa fille de 13 ans qui vit chez son père et avec qui elle n'a pas de contact. Un deuxième secret est lié à la famille d'origine. La mère était hospitalisée et le père devait s'occuper de trouver une personne qui vienne s'occuper des enfants. Une voisine venait porter des repas. On ne sait

rien de la maladie de la mère. Le sujet demeure fermée lorsqu'il s'agit de s'engager plus avant dans la confiance. Elle nous apprend aussi en toute fin d'entrevue que son jeune frère s'est suicidé il y a quelques mois. Or si la majeure partie de l'entrevue se passe à tenter de convaincre le chercheur de la normalité de la situation en des phrases ponctuées de «*c'est correct*» ou «*je me sens ben normal*», la fin de l'entretien devient nettement plus émotive. Il n'appartient pas à l'entretien sociologique d'encourager les questionnements plus personnels. Par ailleurs, on peut constater ici la puissance de la douleur individuelle et la teneur d'une solitude qui touche à l'isolement.

2.2 Le travail sur soi: «cogner aux portes»

Le sujet insiste pour protéger sa vie privée. N'oublions pas non plus qu'il s'agit d'une entrevue réalisée hors de la maison, justement pour protéger cette vie privée. Par ailleurs, isolée dans une souffrance liée à son histoire individuelle (une mère malade dans l'enfance, une fille avec qui les ponts sont coupés, un frère suicidé dernièrement), le sujet se trouve devant une contradiction: d'une part, elle veut taire sa vie et se défend d'avoir à parler de son histoire, d'autre part, elle s'offre à venir parler de solitude dans le cadre d'une recherche et affirme que le moyen le plus sûr de sortir de la dépression est de «*cogner aux portes*», c'est à-dire «*d'aller vers les autres*». Elle ajoute «*c'est un cadeau que je me fais*», ce qui équivaut au fait de «*prendre soin de soi*». Cette fois, il ne s'agit pas tant d'estime de soi que de survie afin de ne pas sombrer dans la dépression. Ainsi, les expériences douloureuses sont vécues de façon profondément solitaire et le remède, si l'on peut dire, serait d'en parler: «*il faut que t'en parles, il faut que tu cognes aux portes*». La souffrance permettrait étrangement une ouverture aux autres comme moyen de survie.

2.3 Le quant-à-soi: être autonome

«Mes amis m'ont pas aidée. Il a fallu que j'aïlle cogner aux portes ailleurs. J'ai pas eu l'aide comme j'aurais voulu. Le CLSC m'a envoyé de la popote deux fois par semaine. Là c'est mon orgueil qui en a pris un coup. Là ça me faisait penser à ma mère qui a eu besoin d'aide parce qu'elle était malade. Là du jour au lendemain, t'es pu autonome. Pis d'habitude chus autonome là. À quelques reprises, c'est vrai, j'ai un ami qui est venu m'aider mais j'aime pas ça les apitoiements. J'suis tellement habituée d'être autonome, pis de dépendre de personne, juste compter sur moi là...c'est sûr j'avais de la misère à me lever de mon lit là, pis à prendre mon bain là, mais je l'ai pas eu cette aide-là.»

Le sujet met à nouveau en évidence cette contradiction entre le fait de conserver sa vie privée et d'avoir recours aux autres. Encore une fois, l'isolement touche concrètement aux problèmes de survie.

Une critique des services publics s'ensuit:

«En tout cas le réseau de la santé, excusez là, mais c'est pourri. J'en ai pas eu d'aide. J'avais pas l'âge, j'avais pas 60 ans, j'étais pas assez malade. En tout cas quand je vais avoir l'âge, j'espère que les choses vont avoir changé.»

Le sujet s'inquiète de l'état de ces services lorsqu'elle connaîtra une autre forme de solitude, celle de la vieillesse.

Le quant-à-soi s'exprime donc dans la volonté de préserver l'autonomie en sachant par ailleurs, que certaines situations de vie requièrent l'aide qu'elle n'a pas eue.

2.4 Perception des autres: «se mêler dans le monde»

La vie en société requiert un effort sur soi-même:«Y a fallu que je fasse un effort». Les autres sont menaçants car ils menacent la vie privée, ils sont intrusifs et pourtant il faut apprendre

à aller vers les autres pour survivre. À travers le travail, les activités et autres formes sociales, le sujet a donc *«appris sur le tas»* car il n'existe en effet aucun mode d'emploi du rapport aux autres. Elle se décrit comme ayant été très retirée par le passé.

2.5 Le regard des autres, «il paraît que je suis drôle»

On peut également observer une scission entre ce qu'elle dit d'elle-même, se décrivant tantôt comme retirée et devant faire l'effort d'aller vers les autres, d'autres fois comme un boute-en-train, spontanée et ayant le sens de l'humour.

«(...) avec mes amis, il paraît que j'suis drôle (rire). T'sais j'suis comme un boute-en -train, j'ai le sens de l'humour. J'suis spontanée pis j'suis chaleureuse».

Est donc reproduite ici cette même contradiction entre le fait de se retirer et celui d'aller vers les autres ce qui met en tension la distance et la proximité. Se retirer équivaut à déprimer, tandis qu'aller vers les autres équivaut à se trahir car *«les autres veulent savoir la vie privée»*, *«ils posent des questions»*. La solution sera donc d'adopter un personnage social qui ne révèle rien de la vie privée, préservant le quant-à-soi et projetant l'image d'une femme enjouée, spontanée et chaleureuse, l'exact opposé de ce qui est ressenti intérieurement, une douleur indicible et pourtant dont il faut parler pour survivre. Tout se joue autour de ce qui est montré au regard des autres et de ce qui est dissimulé dans un quant-à-soi fragile.

3- Style de vie

Anne *«se mêle dans la société»* tout en protégeant son quant-à-soi qu'elle nomme sa vie privée. L'arrêt de travail donne lieu à plus de solitude encore. Des activités à l'Intervalle, des groupes anonymes de discussion et des loisirs avec des inconnus permettent au

personnage social de jouer son rôle. La solitude intérieure demeure. La solitude, qu'elle soit intérieure où concrète ici touche à l'isolement.

3.1 Le travail: «un arrêt de travail forcé»

Le sujet a peu parlé de son travail. Celui-ci semble être peu significatif dans sa vie d'autant plus que lors de l'entretien, Anne se trouve en congé. Le travail a été pour elle une façon de «se mêler à la société», ce qui n'était pas naturel pour elle. Elle se rappelle un emploi qu'elle avait eu comme réceptionniste et se plaint du fait que tout le monde voulait connaître sa vie privée.

«Y ont pas besoin de connaître ma vie privée au travail.»

Le travail permet donc d'une part de «se mêler à la société» et d'autre part, oblige à se mêler à la société, révélant des aspects de soi. Ainsi le monde du travail constitue un monde à part qui occupe peu l'esprit du sujet tant qu'elle reste en congé. Le monde du travail s'oppose au monde du privé.

3.2 Les activités: «au lieu de rester seule»

«J'ai commencé à faire des choses que j'ai jamais faites. Là je me suis impliquée dans des cours de fusain avec un petit groupe. C'est pas tellement dispendieux, pis je m'implique avec d'autres groupes où on a des discussions. C'est des gens que je connais pas.»

Anne fréquente différents groupes communautaires pour faire des activités: ateliers, bricolage, discussions sur des thèmes, etc. Elle se rend aussi chaque dimanche à l'Intervalle, «au lieu de rester seule un dimanche matin». Elle considère cette activité comme un «rituel» qui lui donne la chance de faire des sorties avec des connaissances.

L'organisme pourrait servir à rencontrer quelqu'un. Cependant, elle reproche à l'Intervalle de chercher à tout savoir de sa vie privée. Néanmoins, elle espère se créer un réseau et plus précisément rencontrer quelqu'un.

Depuis récemment, elle se rend régulièrement dans un groupe pour les endeuillés ayant perdu un frère mort par suicide seulement quelques mois avant l'entretien. Elle paraît plus souffrante en fin d'entrevue et déclare que «*jaser*» avec nous fait partie de ce processus où elle «*cogne aux portes*».

Cependant, Anne démontre de l'ambivalence dès qu'il s'agit de relations plus proches. La vie privée demeure une valeur importante qu'elle oppose au travail et aux activités. On peut se demander s'il y a place pour d'autres dans la vie privée. Il semble bien que pour l'instant la vie privée ne contiennent qu'elle-même.

3.3 La famille d'origine: «*je prenais pas beaucoup d'espace*»

Anne vient d'une famille de sept enfants. Le père était maçon. Il a lui-même bâti la maison familiale dans la région de Montréal. Il a dû quitter son métier car ses revenus étaient insuffisants pour subvenir aux besoins de la famille. Il a donc pris un travail d'ouvrier d'usine. La mère a dû s'absenter souvent pour des hospitalisations fréquentes que Anne ne décrit pas.

«Ma mère a eu une période malade pis on avait eu de l'aide, comme du CLSC, mais ça existait pas à l'époque. C'était autre chose mais je me rappelle plus c'était quoi. C'était une dame comme une infirmière qui venait préparer les repas, mon père travaillait. Il y avait une tante aussi. On était bien encadré. Ma mère avait des problèmes de santé pis elle était hospitalisée par périodes.»

Le sujet décrit son enfance comme solitaire. Elle se souvient d'avoir été plus retirée que les autres étant jeune: *«je prenais pas beaucoup d'espace.»* Par ailleurs, les contacts avec la famille semblent limités de sorte qu'elle a dû se créer un réseau en dehors de la famille.

3.4 Les amitiés et connaissances: «du social et des confidences»

Anne fait une distinction très nette entre les amitiés et connaissances et à l'intérieur même des connaissances, sont dessinés des cercles qui vont du plus anonyme, *le social*, au plus connu.

«Mes amis, mes vrais amis, là, ils se comptent sur quelques doigts. T'sais, tu peux pas avoir juste des gangs. C'est important d'avoir des amis pour parler de tes joies pis tes peines. J'vais pas tout compter aux autres là. Avec ta vraie amie ou ton vrai ami tu peux entrer plus dans la confiance pis c'est important.

Les connaissances, y a les groupes où je connais pas les gens, ça j'appelle ça: on fait du social. Ensuite je vais avoir des amis proches à qui je peux raconter un peu tout, pis y va avoir entre les deux, ça veut dire qu'on va aller voir une pièce de théâtre, t'sais c'est moins intime mais je vais quand même être capable de raconter des choses qui m'arrivent, mettons, dans ma semaine. T'sais y a comme, euh... pis je me trouve ben normale.»

La ligne est encore une fois tirée entre ce qui a trait à la vie privée et le social, comme si celle-ci était située en dehors de celui-là. Les amis sont rares. Ce sont les personnes ayant accès à la vie privée. Les connaissances en sont plus éloignées. Il faut noter aussi que les amis *«à compter sur les doigts de la main»* sont aussi peu fréquentés et correspondent aux caractéristiques du proche-lointain: proches du fait de l'intimité des confidences partagées, lointains du fait de leur fréquentation qui tient de l'événement:

«Y en a un, ça fait deux ans qu'on s'est pas vu mais on s'appelle régulièrement puis on parle de fleurs, de jardins, de décoration.»

À notre observation selon laquelle il est loin mais il est proche, Anne répond:

«Oui oui. Ça fait cinq ans qu'on se connaît, je l'ai rencontré dans un cours de croissance personnelle. Moi j'appelais les gens, puis lui c'est le seul qui est resté dans gang. Quand je l'ai revu y a deux ans, ça faisait deux ans que je l'avais pas vu. Il demeure loin mais on a quand même des choses en commun. Lui il me parle de ses deux enfants, puis moi, je parle de ma fille puis on se comprend là-dedans t'sais. Ça fait que moi, je me dis que c'est un bon ami.»

Ainsi la distance dans le temps et dans l'espace d'un ami qui habite loin et qui est fréquenté aux deux ans ne favoriserait-il pas justement un sentiment de proximité qui n'existerait pas si cet ami n'était pas si loin? Sa vie privée dans laquelle se trouve une absence, celle de sa fille, est révélée au proche-lointain car cela n'implique rien. Comme il ne fait pas partie du quotidien, le proche-lointain, s'inscrit plutôt dans ce qu'Anne imagine être une grande amitié, de l'ordre de l'intensité où les «*choses*» sont mises «*en commun*» et où enfin, la ressemblance est admise puisqu'on a «*des choses en commun*» puis «*on se comprend là-dedans*», tout en étant loin.

Les amis fréquentés dans le quotidien se caractérisent par une certaine impossibilité de rapprochement soit du fait de l'âge ou de la différence. Les amis masculins ne risquent pas de devenir plus intimes du fait de leur orientation sexuelle, parce qu'ils demeurent loin ou étant donné leur âge.

Lors de son accident de travail, aucun n'est venu l'aider de façon significative. Anne a dû appeler le CLSC et, comme on sait, elle n'a pas obtenu les services dont elle avait besoin. Elle a dû seule, assumer ses repas et prendre son bain alors qu'elle avait peine à se déplacer.

3.5 Les relations amoureuses: «mon espace»

Anne aimerait rencontrer quelqu'un et peut-être même vivre avec lui. Cette personne devra être «le bon», celui qui justement aura accès à la vie privée. Elle hésiterait à se précipiter trop rapidement dans une relation.

«... mes idées ont changé. Euh, je sais pas comment y va être ce monsieur-là, mais je sais que si je rencontre quelqu'un, je vais avoir besoin de mes amis, ses amis; mes sorties, ses sorties... euh avoir un espace pour moi et on verra si on est fait vraiment pour vivre dans le même logement ou maison. Mais en tout cas, je me ferais un espace pis je plongerais pas là-dedans tout de suite. J'vais garder mon bout de chemin pour qu'on puisse se connaître, pis ça peut se faire vite là, mais je veux pas plonger trop vite non plus. Je veux vraiment le connaître parce que moi, à l'âge où j'suis rendue, y a son passé, j'ai le mien; y a ses bibittes, j'ai les miennes, pis quelque part, euh c'est avec le temps, une journée à la fois. Je pense qu'y faut se respecter avec son bout de chemin, pis je verrai. Je sais pas, c'est vraiment l'inconnu, hein».

À la question «aimeriez-vous revivre avec quelqu'un?», Anne répond oui, mais «pas de la même façon». En effet la solitude apprivoisée conduit à autre chose. Il s'agit maintenant de conserver son «espace» et de construire une relation de couple sur cette base. Ainsi la solitude devient condition d'engagement. Le sujet ne veut pas perdre son espace et en même temps l'autre lui manque, un autre qu'il faut connaître avant de s'engager. Cette connaissance est une connaissance de l'intérieur et l'établissement du rapport est le fruit d'une réflexion: «on verra si on est fait vraiment pour vivre dans la même maison». Enfin les conditions nécessaires au fait de se livrer sont sévères: «Si un jour je rencontre quelqu'un puis le monsieur veut savoir ma vie privée ben va falloir que ce soit le mien, t'sais le bon». On voit à nouveau se profiler le personnage mythique de la «bonne personne», ici celle qui peut tout entendre.

3.6 Les enfants: une rupture

«Je préférerais ne pas parler de cette situation de vie parce que ça grafigne le coeur. Je préfère pas en parler. Je la laisse libre à elle pour l'instant. C'est une situation qui est pas facile, autant pour elle que pour moi. Euh son papa y est comme pas gentil. Ça fait que je me dis, quand elle va vieillir. Puis euh... c'est comme ça... mais c'est blessant. Je vis avec ça aussi. J'ai pas le choix, c'est les tripes. Mais je cogne aux portes pour en parler puis il faut aussi. C'est une situation complexe et difficile. Mais ça m'empêche pas quand même de vivre dans la société. Faut pas que je m'envahisse avec ça. Sinon j'aurai plus de vie à moi.»

Anne a eu une fille de son mariage. Elle est âgée de 13 ans et vit avec son père. Elle n'a pas de contact avec sa fille. Anne ne veut pas parler de cette situation *«qui grafigne le coeur»*.

L'enfant dans cet autre cas est lié à une situation de vie difficile.

Sujet no 6: Pauline

Identification et histoire résidentielle

Il s'agit d'une femme de 44 ans, divorcée depuis une dizaine d'années, mère de deux jeunes ayant quitté la maison. Pauline est infirmière. Elle revient d'un congé de maladie pour un accident où elle s'est cassé la cheville. Pauline vient il y a six mois, de perdre son ex-conjoint décédé, à qui elle était demeuré attachée. La famille vivait en effet un quotidien à distance, chacun vivant seul de son côté.

1- Connaissances de la solitude

1.1 Perception de la solitude

Vivre seul: «un grand vide»

Pauline vit seule depuis quelques années mais, depuis la mort de son ex-conjoint, elle se sent vraiment seule. Elle oublie ce sentiment lorsqu'elle est active, soit dans son travail ou dans ses nombreuses activités communautaires mais dernièrement, la mort de son ex-conjoint, un accident où elle s'est fracturé la cheville et l'immobilisation que sa condition a nécessité ces dernières semaines, l'ont ramenée à un pénible sentiment de solitude: «...y a des moments précis comme ça dans la vie que ça te remet en pleine face... que t'es seule.» Lors de son congé, Pauline a dû en effet s'organiser la plupart du temps seule pour subvenir à ses besoins alors qu'elle éprouvait de la difficulté à se déplacer.

Le sentiment de vide laissé par le départ de Marcel l'ex-conjoint, suscite de nombreux questionnements sur soi et sur les autres. Il faut donc souligner que la relation de Pauline

avec Marcel n'avait jamais cessé: *«On était pas ensemble mais on était quasiment ensemble.»* Ce fut une relation proche du fait que Marcel demeurait lié à elle en étant le père des enfants. Il était disponible et présent lors des événements familiaux et demeurait son principal allié; un allié lointain du fait que le couple ne vivait plus ensemble depuis plusieurs années. Le quotidien familial s'est maintenu à distance y compris avec les enfants qui ont quitté la maison assez jeunes. Pauline nous dit : *«J'étais seule mais j'étais pas seule»*. À la question de ce qu'elle ressent quand elle est seule, elle n'hésite pas à répondre:

«Ben un grand, grand, grand vide. Euh, comment ça se fait que je suis seule, euh, pourtant je suis fine, bon t'sais comment ça se fait que je suis toute seule? Comment ça se fait! C'est comme si faut que je quémande. Faut tout le temps que j'aïlle chercher, faut tout le temps que je quémande quelque chose. Les gens viennent pas d'emblée. Quand j'ai rien à faire, je me mets à penser à des affaires comme ça.»

La solitude est donc perçue comme un grand vide. Ce vide ressenti depuis l'enfance, ce que nous verrons au récit familial, refait surface alors que Pauline est en deuil.

1.2 Définition de la solitude: une transition sur un mode de crise

Malgré la crise du deuil, Pauline a aussi la conviction de se trouver dans une période de transition entre ce qu'elle vivait d'amitié avec Marcel et l'espoir de vivre une autre relation. Elle prend soin d'insister à quelques reprises sur le fait que l'on ne doit pas entrer en relation pour ne plus être seul:

«Actuellement je me sens en transition. Y a quelque temps, quelqu'un m'aurait demandé si j'aimerais ça vivre en couple, j'aurais répondu bof, non, je pense pas. Mais de plus en plus je me dis que oui (...) Pas juste de vivre avec quelqu'un parce que j'ai peur d'être toute seule là. J'ai envie d'aller plus loin dans une relation. J'ai 44 ans, j'ai quand même accumulé beaucoup de bagages. J'ai envie de partager avec quelqu'un, mais pas avec n'importe qui, par exemple: avec quelqu'un qui sera rendu au même diapason que moi là. Pas être avec quelqu'un parce que je suis seule. J'ai envie d'aller au-delà de ça, moi.»

Le sujet se dit prête à vivre autre chose. La question est justement de savoir si ce désir est lié justement à la peur d'être seule, ce grand vide éprouvé, ou si effectivement Pauline se sent prête à passer à autre chose. Mais l'expérience ne se fera pas à n'importe quel prix: il faudra que l'autre soit *«au même diapason»*. Plus loin Pauline nous dit pourtant:

«J'ai comme une urgence de vivre. On le sait pas, peut-être que l'année prochaine je vais être 6 pieds sous terre. J'ai comme une urgence. Je peux pas me permettre d'être stationnaire comme ça . Je veux vivre quelque chose d'autre.»

Pauline se sent une urgence depuis la mort de Marcel qui la confronte à sa propre mort. Elle dit vouloir *«vivre quelque chose d'autre»*. Elle déclare qu'il faut *«aller dans l'avenir»*. Toutefois: *«... j'ai toujours des ficelles qui me tirent de ça de toujours vouloir en donner plus pour se faire aimer...»* Or il est clair que Pauline vit une crise. Cette crise, qui dans certains cas peut paralyser toute action, mobilise ici toute son énergie dans l'agir. Pauline se précipite dans l'urgence de vivre malgré les ficelles qui représentent le passé familial et qui, trop souvent selon elle, guident les actions vers la reproduction des mêmes expériences. On assiste en fait à une lutte entre les réflexions, fruits de l'introspection, et la fuite vers l'avant dans l'action. Ce qui est défini comme une transition est vécu sur un mode de crise.

1.3 Problématique du choix: entre soi et les enfants

Le choix se pose ici un peu différemment car si pour le célibataire sans enfants la problématique du choix demeure toujours ambiguë, la monoparentalité oblige l'adulte à se la poser concrètement. Il s'agit ici du choix à faire entre soi et les enfants, ce qui à certaines époques de l'existence peut s'avérer un fameux problème.

«Ben c'est sûr que quand je me suis séparée, j'ai eu ma période olé olé, mais je voulais pas d'autre chose que ça parce que les enfants étaient jeunes. Ça fait que j'ai eu ma petite période comme ça, pour faire comme tout le monde. Je me disais: quand tu deviens libre c'est ça qu'il faut faire! (...) J'ai eu ma petite période qui a pas duré longtemps, pis après ça j'ai plus eu personne pendant des années et des années. J'avais pas besoin de ça, j'y pensais même pas. Moi je jouais à la mère. La meilleure mère, la plus parfaite. Avec le recul je vois des lacunes, mais au moins je pourrai pas me culpabiliser en me disant que j'ai rien fait.»

Pauline a vécu l'expérience d'une relation amoureuse qui selon elle, fut le déclencheur d'une rupture avec sa fille cadette. Il y a deux ans, elle *«s'était donné la permission»* d'avoir quelqu'un dans sa vie. Cette histoire aurait déséquilibré le système familial. Les enfants auraient mal réagi à cette nouvelle relation alors que pendant des années, elle aurait été plutôt en symbiose avec eux:

«Ça m'a freinée dans mes ardeurs, de me donner le droit d'avoir quelqu'un. Mais maintenant que son père est mort pis qu'elle vit pas avec moi, on a une relation plus d'adulte. Je pense que maintenant je pourrais avoir quelqu'un dans ma vie sans que ça la menace.»

Ainsi pour la femme ayant des enfants, il est évidemment plus difficile de donner libre cours à ses choix personnels. La solitude n'est jamais totale. Cependant, l'enfant ne semble pas combler tous les besoins du sujet qui joue, au meilleur de sa connaissance *«un rôle de mère»*.

Vivre seule implique le choix de demeurer complètement disponible aux enfants en leur sacrifiant ses besoins personnels. Par contre, *«se donner le droit d'avoir quelqu'un»* a pour conséquence une crise familiale qui mène à la rupture. Encore aujourd'hui, même si *«les enfants viennent souper et passent en coup de vent»*, le choix d'avoir quelqu'un est timidement exprimé lorsqu'il est question de la fille cadette avec qui la relation demeure fragile.

1.4 Système d'actions: «le communautaire»

Pour remédier à la solitude, Pauline va vers les autres. Elle s'implique beaucoup dans les milieux communautaires. Elle cherche à se créer un réseau de connaissances et d'amis, se disant que n'ayant pas de relation intime, elle aura une relation «avec plein de monde», façon de n'être au fond en relation avec personne en particulier. Nous retrouvons ici une illustration de relations démultipliées sans que la vie privée ne soit investie par l'autre. Pauline entretient en effet des relations avec beaucoup de monde et obtient un certain succès social. Elle s'implique dans des activités communautaires et dans un travail où aider les autres devient central et porte l'image de «*mère Thérèse*», ce qui dans le regard des autres, semble ressortir. Cependant ceux qui sont aidés demeurent des proches-lointains avec lesquels Pauline n'entretient pas de rapports intimes.

Pauline est venue au communautaire d'abord pour répondre à des besoins d'entraide économique et morale. Elle a fondé une cuisine collective avec l'aide du CLSC de son quartier. Elle y a trouvé de la reconnaissance de la part des autres et l'estime de soi :

«Tu comprends, là je me sentais importante pis j'étais entourée, pis en même temps j'avais une sécurité au niveau de la nourriture pour mes enfants.»

Elle s'est ensuite investie dans les comités d'écoles, a fait partie de tables d'entraide et s'est donc beaucoup occupée. Connaissant du succès dans ses entreprises et ayant des relations variées avec beaucoup de personnes, elle reconnaît toutefois se sentir toujours seule.

«Je vais être dans un groupe, je vais faire la folle, je vais faire rire au bout, y vont me trouver le fun, dynamique, mais après ça je vais rentrer chez nous pis je vais être toute seule. Oui. Y reste que ce que je veux vivre, c'est en dedans, pis c'est pas là pareil.»

Ce qui est du domaine des activités est extérieur. On joue des rôles: celle qui aide les autres; la mère responsable; celle qui fait rire. Mais l'individu réclame plus. L'individu ne se contente plus de jouer des rôles pour maintenir la cohésion du groupe. L'individu veut être reconnu pour ce qu'il est vraiment *«en dedans»* et non pas seulement à l'extérieur. La solitude est vécue malgré le groupe. Le groupe confronte même l'individu à sa solitude ne sentant pas qu'il est reconnu pour lui même, pour ce qu'il est authentiquement mais comme un acteur qui joue un rôle.

Depuis quelque temps, Pauline fréquente assidûment l'Intervalle. Elle en devient rapidement l'un des pivots. Elle s'y rend donc chaque dimanche. Elle y voit une possibilité d'apprendre à connaître des gens, d'apprendre à les saisir dans le but de se faire des amis. L'intimité pourrait alors être possible avec certains car au fil du temps pense-t-elle, *«les masques tombent»*.

Le système d'actions très élaboré de Pauline lui permet de trouver dans plusieurs activités communautaires, une certaine reconnaissance. Cependant le sentiment de solitude demeure.

2- Connaissance de soi et des autres

2.1 Perception de soi: «j'ai toujours été seule»

Pauline exprime son profond désarroi devant ce qu'elle interprète comme une non-réciprocité, une absence d'échange. Pauline a selon elle tout fait pour obtenir la reconnaissance des autres et elle a le sentiment de ne jamais l'avoir obtenue: *«La solitude, c'est ça. Y a un vide là. Peut-être qu'il sera jamais comblé.»* Elle a tenté une thérapie et a compris *«des choses qu'on peut pas changer dans le passé»*. C'est alors qu'elle parle de

«*ficelles du passé*» qui orientent les actions aujourd'hui et qui rejouent les mêmes scénarios «*de toujours vouloir en donner plus pour se faire aimer...*» Le sujet s'insurge. Pourquoi devrait-elle tant donner pour ne rien recevoir en retour. Pourquoi l'amour des autres ne serait-il pas gratuit: «*Y reste que ce que je veux vivre c'est en dedans pis c'est pas là pareil*». L'intériorité concerne entre autres, comme on sait, la part d'étrangeté de l'individu face aux autres, nommée quant-à-soi. Cette part d'ombre est enfouie au coeur de l'individualisation de la vie quotidienne comme une revendication silencieuse de la différence. Un autre aspect de l'intériorité peut aussi impliquer un sentiment de solitude du sujet dans un groupe. Ainsi l'activité de Pauline ne réussit pas à taire un intense sentiment de solitude: «*je me suis toujours sentie seule dans un groupe*.» Elle dit éprouver intimement le fait de n'être pas seulement «*drôle*», «*fine*», etc mais aussi quelqu'un d'autre. Pauline veut un échange.

«Je veux une personne qui est capable de s'exprimer. Parce que c'est vraiment un échange que je veux, de la communication. Ce qui a vraiment en-dedans, même si ça se dit pas, crache-le. Pis moi je vais faire pareil. C'est pas tout le monde qui est prêt à ça: se livrer. Oui, y a ça que je veux.»

Dans cet échange idéalisé avec la «*bonne personne*», Pauline veut tout dire, «*même si ça se dit pas*». Alors que le sujet désire révéler ce qu'elle conçoit comme étant son véritable soi, dans un mouvement d'individuation, le sujet «*se livre*» à l'autre. L'amour idéalisé avec la «*bonne personne*» serait-il de ne plus avoir de quant-à-soi? Serait-ce la fusion? En fait «*ce qu'il y a en dedans*» semble une garantie d'authenticité. Ce qui rapproche est «*ce qu'on a en dedans*» même si ce qui s'y trouve n'est pas acceptable socialement. Dire ce qu'il y a en dedans conduit à «*se livrer*» à l'autre et peut-être ainsi à faire accepter à travers cet autre individuel, ce qui ne se dit pas à une altérité plus générale. Vincent de Gaulejac⁷⁴ dit des récits de vie qu'ils débouchent sur une compréhension plus vaste qu'il n'y a pas d'histoire

⁷⁴ Gaulejac, Vincent de *L'histoire en héritage: Roman familial et trajectoire sociale*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999.

personnelle qui ne s'incarne dans l'altérité. Se raconter à l'autre est donc la façon la plus sûre d'être soi.

2.2 Travailler sur soi: «apprendre à parler»

S'aimer soi-même serait pour Pauline l'un des moyens choisis pour être aimée. L'amour de soi «*transparaît*» au sens où il apparaît à l'autre, passant de l'intériorité enfin libérée de l'insécurité, au dehors.

«Là j'ai l'impression d'être stationnaire parce que j'ai envie de d'autre chose. Oui y a des choses que je veux faire, pis je vais prendre les moyens. Les moyens, ça va être de travailler sur moi-même, de m'aimer plus. Pis je me dis ça, ça va transparaître en quequ'part.»

Pauline veut être aimée sans avoir à «*se vendre*», entendant par là qu'elle veut accéder au statut de sujet et non demeurer un accessoire qui aide les autres sans retour. Cependant comme le reste de la réflexion disons plus théorique de Pauline sur sa situation, le travail intériorisé est un moyen peu privilégié, comme s'il était difficile au sujet de poursuivre sa pensée jusqu'au bout.

«Avec le temps, je me suis rendue compte que je fuyais la solitude. Que ce soit un travail bénévole ou une activité, peu importe, faut toujours que je me tienne occupée. Je pète le feu pis les gens me demandent: comment tu fais pour tout faire ça? Je suis comme ça, je m'occupe. Parce que dès que je me ramasse avec rien à faire, c'est comme si c'était la panique pis là je déprime...faut que je sois occupée. Que ce soit occupée à faire à manger, ça dérange pas ça; je suis occupée. Occupée à n'importe quoi!»

L'expérience thérapeutique débouche sur une certaine compréhension des «*choses qu'on ne peut pas changer dans le passé*». Le sujet se fait un devoir d'«*aller dans l'avenir*» sans s'attarder sur ce qui ne peut être changé. Les solutions mises en oeuvre la plupart du temps consisteront à échafauder des systèmes d'actions puis à agir dans le but, diraient les psychologues, d'atténuer les tensions intérieures. De la sorte, Pauline demeurerait, selon la

psychologie classique, encore et toujours tributaire du regard des autres et continuerait de se demander: *«pourquoi j'suis obligée de faire tant de choses pour juste être appréciée»*. Pauline prendrait alors à nouveau conscience des ficelles du passé, cherchant une fois de plus à aller de l'avant tout en conservant le sentiment d'«être stationnaire». Pourtant c'est aussi dans la reconnaissance des autres que Pauline apprend à s'estimer mieux. Le communautaire, s'il ne comble pas tous les besoins d'intimité, permet au sujet d'être créative.

«Tu vois des gens régulièrement, tu les vois dans les loisirs, tu les vois le dimanche, dans différentes situations pis ça parle beaucoup ça. Tu vois un peu le genre que c'est, t'apprends à parler pis veux veux pas, on devient plus intimes, les gens se lâchent plus "lousses", ils laissent tomber leur masque.»

C'est ainsi qu'à certains moments Pauline se dit: *« J'en ai fait des affaires, j'ai été capable de passer à travers ça, j'suis fière de moi, j'ai réussi ça. »*. C'est donc à travers les rapports communautaires que Pauline *«apprend à parler»* et à s'estimer.

2.3 Le quant-à-soi: «je veux vivre»

«J'ai comme une urgence de vivre. On le sait pas, peut-être que l'année prochaine je vais être 6 pieds sous terre. J'ai comme une urgence. Je peux pas me permettre d'être stationnaire comme ça. Je veux vivre quelque chose d'autre.»

Il est intéressant de remarquer que Pauline a ces dernières années vécu un quotidien familial à distance où chacun gardait justement une part de quant-à-soi. Les membres de la famille, y compris les parents demeuraient des proches-lointains, proches du fait qu'ils étaient membres d'un même groupe familial, lointains du fait de la distance effective entre les milieux de vie de chacun. Cette relation, qui aux dires de Pauline, *«avait une autre tournure»* par comparaison à l'idéal-type familial dont l'une des règles est d'habiter sous le même toit,

peut être interprétée comme une façon d'exprimer sa différence et de révéler un quant-à-soi vis-à-vis les normes et valeurs ambiantes. Depuis plusieurs années, Pauline a opéré une distinction (quoique trouble parfois, notamment avec sa fille) entre le territoire familial et son territoire personnel. Or aujourd'hui, pour être reconnue à part entière, le sujet veut se livrer à l'autre:

«Pis j'irais même vivre avec cette personne-là, parce que sinon t'en perds un gros bout: le quotidien. On dit que le quotidien tue, j'suis pas sûre moi. Je pense que je pourrais m'émerveiller moi de prendre mon café... mais peut-être que je rêve aussi là.»

Le quotidien représente ici l'alliance de deux personnes qui acceptent de se livrer l'une à l'autre. Pauline dit elle-même idéaliser le quotidien. Dans un mouvement de quant-à soi, elle s'oppose cette fois à l'idée reçue que le quotidien tue. Pensant pouvoir s'émerveiller d'un quotidien avec quelqu'un, le sujet veut en faire l'expérience, et passer de la distance à la proximité.

2.4 Perception des autres : la relation d'aide

Pauline rencontre surtout les autres dans le cadre de ce que l'on pourrait appeler une relation d'aide. Elle choisit l'action communautaire afin d'y faire des rencontres. Celles-ci débouchent rarement sur un rapport plus personnel. Les autres sont donc perçus comme des gens à aider. Ceci est vrai des enfants, des patients dans le cadre de ses fonctions d'infirmière et dans le monde communautaire où elle évolue, se posant la plupart du temps comme responsable des groupes quand ce n'est pas tout bonnement qu'elle en est la fondatrice. La relation d'aide sert aussi de support pour Pauline car elle s'y sent reconnue. Par nature, il s'agit d'une relation proche et lointaine à la fois. L'aidant se tient proche pour comprendre l'autre et se tient à distance pour évaluer les soins à apporter.

Ainsi peut-on dire que Pauline entretient des rapports proches-lointains avec les autres. Elle espère tout de même une sorte de réciprocité dans la relation d'aide. Selon elle, le communautaire est d'abord et avant tout une relation d'aide.

2.5 Le regard des autres : jugement et reconnaissance des autres

Le regard des autres concerne ici deux dimensions qui sont évidemment liées: a) Pauline souffre du jugement des autres; b) Pauline cherche la reconnaissance des autres. D'abord, elle n'admet pas qu'on puisse juger de sa vie surtout en ce qui regarde sa vie familiale actuelle.

«C'est sûr que les gens ont ben des préjugés. Ma fille vit pas avec moi. Elle a son appartement à Montréal, à peine à 18 ans. Les gens comprennent pas qu'on a recollé les morceaux pis que c'est fragile. T'sais, les gens jugent de l'extérieur tout le temps, tout le temps. C'est comme leur père, c'était un homme malade. Il avait la maladie de Berger, pis il était handicapé. On s'est séparé pas pires amis. On s'était même toujours dit qu'on serait là, de chaque côté de notre enfant pour les mariages, les anniversaires, tout ça. Pis on savait qu'il allait mourir. Pis on a conduit notre fille à son bal de graduation. J'ai dit à ma fille: "Ton père et ta mère te conduisent à ton bal". C'était symbolique. On savait bien qu'il serait pas là à son mariage.»

Le regard des autres sur le couple à distance qu'elle formait avec Marcel, où se mêlaient complicité et entraide est aussi source de colère.

«La pire des affaires qu'ils peuvent me dire, c'est : «c'était juste ton ex». Ça pis une claque dans face, c'est pareil. Non c'était pas juste mon ex. C'était le père de mes enfants pis c'était quelqu'un en qui...on se respectait mutuellement. Les gens ça juge. Parce que «ex» ça veut dire méchant. Ça veut dire ça dans la tête de la plupart des gens. Pis j'aime pas l'expression «ex». Ex, ça veut dire que c'est une relation qui a cessé. C'est pas une relation qui a cessé avec Marcel; c'est une relation qui a pris une autre tournure»

Le sujet ne veut pas être l'objet du jugement d'autrui. Elle veut choisir sa vie comme elle l'entend, sans se sentir exclue, stigmatisée par le regard d'autrui.

D'autre part, Pauline se pose des questions sur l'état de célibataire. Elle a lu un livre sur la question et sur les représentations que l'on se fait des célibataires. Elle constate que la société véhicule beaucoup de préjugés.

Encore une fois, le regard des autres compte pour beaucoup dans sa recherche d'identité. Cette lecture lui permet de s'identifier à un groupement de personnes vivant les mêmes choses qu'elle.

Elle découvre que sa condition est un style de vie valable et reconnu comme tel malgré les préjugés qui demeurent. Le célibat n'est plus synonyme de malheur.

Le sujet veut que soient reconnus les styles de vie différents. Elle cherche à être reconnue et ceci se vérifie dans tous les cercles qu'elle fréquente. Par exemple, au niveau du travail, elle cherche l'approbation d'autrui et tient à conserver son image de «*Mère Thérèse*», au prix de tensions avec le syndicat. Pauline est reconnue comme bonne pour les autres mais elle est jugée pour être syndicalement non solidaire de ses consocurs. Pauline en définitive, est suspendue au regard de l'autre qui juge et reconnaît.

3- Style de vie

Pauline a encore plus que jamais, depuis le décès de Marcel, une responsabilité parentale vis-à-vis ses enfants qui se trouvent à la fin de l'adolescence, encore aux études et déboussolés par la mort de leur père. Elle lutte par ailleurs pour avoir une vie bien à elle et aspire pour cela au changement. Les moyens mis de l'avant sont d'abord et avant tout l'action communautaire qui, plus que tout autre forme sociale, joue ici un rôle de support.

3.1 Le travail: «ils m'aiment»

«Tout le monde m'aime. J'ai des feed back des patients que j'suis pas comme les autres, j'suis la plus fine. Pis là ils m'aiment! Ben moi je me dis eye j'suis appréciée, j'suis aimée. Mes collègues de travail, c'est la même chose. Je sens que j'suis aimée, j'suis appréciée. Je fais une bonne job, j'suis fière de moi, des fois j'aimerais ça avoir plus de temps parce qu'on est pressés pis des fois on fait les coins un peu ronds là, mais en général ça va bien. J'ai même boycotté la grève pis j'avais eu des frictions avec le syndicat. En général, les gens me respectent.»

Son travail d'infirmière requiert l'aidante naturelle qu'elle est. Elle insiste sur le fait qu'elle est aimée de tous. Elle aide les autres et est reconnue comme telle. Elle se dit respectée. Le travail est donc une autre occasion de prendre sa place parmi les autres et d'être reconnue. Il constitue un support important. Le congé a d'ailleurs été difficile à vivre: *«Le temps était long, je m'ennuyais de mes patients»*. Il s'agit évidemment d'un autre rôle avec des proches-lointains que Pauline remplit avec compétence, ce que lui renvoie le regard des autres. Elle a cependant peu parlé de son travail durant l'entretien. Le congé a éloigné les préoccupations relatives au travail mais encore, il semble que la latitude que l'action communautaire lui procure, apporte plus encore à Pauline, qui a tout de même parlé de son opposition au syndicat avec tout ce que cela comporte de frictions. Qu'elles proviennent du syndicat ou de l'institution, certaines exigences freinent la créativité de l'intervenante naturelle. Elle n'hésite pas à travailler pendant les congés.

«C'est comme dans le temps des fêtes là, moi ça me fait rien de travailler, même que j'aime ça travailler dans le temps des fêtes! Y t'a une ambiance là-dedans, pis quand t'es au coeur de ça là, t'as de la joie dans le coeur.»

Pauline aimerait avoir plus de temps pour mener à bien un travail qui lui tient à coeur. Pourtant le travail laisse peu de place à la créativité: *«des fois on fait les coins ronds»*.

3.2 Les activités: les organismes de rencontre

Pauline a comme on sait beaucoup d'activités sociales. Les activités correspondent au système d'actions mis en place pour se créer un réseau de sociabilité qui procure un sentiment de reconnaissance. Elle espère aussi rencontrer quelqu'un à travers ces activités. Les organismes de sociabilité sont donc fort importants dans sa vie puisqu'elle ne possède pas de réseau. Les organismes comme «Célibataires en fête» sont peu prisés par le sujet qui les trouve trop fondés sur la superficialité des rapports:

«...bon y a «Célibataires en fêtes»; moi des affaires de même, je veux rien savoir de ça. Parce que dans ma tête à moi, c'est que tu vas là, tu dances, tu spot. T'as peut-être du fun mais ça s'arrête là, ton vide y reste là, t'as pas avancé pantoute, t'es au même niveau.»

Par contre, l'Intervalle est vu comme une possibilité de rencontrer des gens et d'avoir éventuellement plus d'intimité avec eux:

«Ben moi quand je vais à Intervalle, j'observe beaucoup. Pis y a certaines personnes qui sont là que j'aurais le goût de mieux connaître. Je trouve ça merveilleux, moi, des organismes comme ça (...)L'Intervalle, je vois ça comme une possibilité d'apprendre à connaître des gens, d'apprendre à saisir les gens que ce soit des gars ou des filles, peu importe là, parce que tu peux avoir des amitiés aussi. Tu vois des gens régulièrement, tu les vois dans les loisirs, tu les vois le dimanche, dans différentes situations pis ça parle beaucoup ça.»

3.3 La famille d'origine: «c'est comme si on avait jamais existé»

Le sujet a trois frères; elle est la seule fille. Elle se situe en second dans la fratrie. Selon Pauline, les enfants semblaient ne pas exister comme sujets à part entière dans la famille.

«C'est comme... nous autres on a vécu... c'est comme... si on avait jamais existé (...) Tout le temps, tout le temps, tout a été nié chez nous. J'ai jamais rien eu. J'ai toujours été à part de mes frères. J'essaie de pas leur en vouloir. Tout ça, j'ai découvert ça avec les années. J'ai toujours été même, à la limite rejetée. Ma mère aussi a eu une enfance difficile. Elle s'est mariée à 16 ans. Si elle a rien eu, pourquoi moi j'y aurais eu droit? C'était inconscient cette affaire là sauf que la vie a tout le temps été comme ça. T'sais je me souviens très très bien j'avais sept ans, ma mère m'a dit t'es chanceuse toi t'as du beurre sur tes toasts moi j'en avais pas.»

Les besoins de chacun étaient niés; la communication était absente. L'enfance et l'adolescence sont ternes. Elle dit avoir été repoussée par une mère malheureuse qui lui préférait ses frères. Elle interprète ce rejet par une rivalité inconsciente entre mère et fille. Le passé malheureux de la mère, élevée pauvrement et mariée dès l'âge de 16 ans joue selon elle un rôle déterminant dans sa propre difficulté à tenir son rôle de mère. Pauline conserve peu de liens avec sa famille, sauf aux fêtes. Depuis quelque temps, elle a tout de même renoué avec l'un de ses frères:

«Dernièrement, on s'est visité un petit peu plus. Pis là on commence à parler de vraies affaires. Lui il est aussi pogné que moi, c'est un gars en plus, il pense à notre milieu familial euh, nos parents surtout, notre mère, pis lui aussi, on voit qu'il se bat contre ça. On commence à en parler de ça, tranquillement.»

Parler et dire *«les vraies affaires»* permet à Pauline ainsi qu'à son frère de se rapprocher. Elle prend conscience qu'elle n'est pas seule à avoir souffert de carence affective. On remarque ici encore, le besoin d'authenticité du sujet.

Pauline attribue particulièrement à sa mère son sentiment chronique de solitude: *«ma mère est inatteignable dans la communication»*. Elle a résolu depuis quelque temps déjà de se tourner vers d'autres réseaux que la famille. Lors de son accident, ne pouvant se déplacer pour s'occuper de son quotidien elle aurait passé quelques jours chez ses parents mais aurait été mal reçue. La pauvreté du réseau de Pauline a fait qu'elle n'a pu compter sur d'autres réseaux que la famille qui la reçoit mal lors de son congé.

3.4 Les amitiés et connaissances: «les connaissances, ça t'engage à rien»

Le sujet a de nombreuses connaissances qu'elle dit apprécier car «ça t'engage à rien» mais elle ajoute qu'elle se sent seule malgré tout. Elle établit alors cette analogie avec le théâtre:

«Ça me fait penser à un artiste qui fait un gros show, y a été adulé par tout le monde, pis là après son show y rentre chez eux.»

Le sujet joue le jeu de l'amitié mais il semble qu'aucune de ces relations n'acquiert le statut d'authenticité. Personne n'est vraiment présent lors de son congé, à l'exception d'un mot des collègues lors d'une réunion de Service. Encore une fois, celle qui aide espère une aide en retour. Encore une fois pour Pauline, du côté des connaissances comme des activités et du travail, tout se joue à l'extérieur. Tout se joue entre le dehors, à travers le regard des autres, et le dedans qui reste vide:

«Le dimanche après-midi, je trouve ça très difficile. Après le brunch d'Intervalle, je m'en viens à la maison pis là... c'est pire que si j'étais pas sortie le matin.»

3.5 Les relations amoureuses: «une complicité, un partage»

Selon Pauline, les relations amoureuses ne durent pas parce que les gens sont «mal assortis». Il s'agirait en fait, pour chacun, de rencontrer la bonne personne. Elle en fait la description suivante:

«... moi je verrais comme une espèce de solution à cette solitude-là si je rencontrais quelqu'un pour m'accompagner, pas pour faire les choses à ma place, mais quelqu'un pour m'écouter, t'sais quelqu'un qui vient de l'extérieur; quelqu'un pour me donner de l'énergie.»

Pour déterminer si telle personne est la «bonne personne», il faut la «connaître». Selon Pauline, les gens se lancent dans des aventures à court terme pour fuir la solitude. Ces couples finissent par des échecs qui amènent des déceptions de sorte que dans les

rencontres futures, les gens sont de plus en plus craintifs. Pauline veut être aidée. Elle affirme son autonomie en soulignant que l'autre ne ferait pas les choses à sa place mais pourrait l'accompagner dans ses décisions. Pauline qui a vécu plusieurs années un quotidien à distance avec son ex et les enfants voudrait maintenant vivre avec quelqu'un. Le quotidien à deux est cette fois espéré. Pauline «*se donne le droit*» maintenant au bonheur pour soi et espère que sa fille permettra qu'elle puisse enfin vivre une intimité partagée en tant que femme et non seulement en tant que mère.

3.6 Les enfants: «*ton enfant, traîne le pas comme un boulet*»

On se souviendra que dans le choix qu'a fait Pauline, la fille cadette avait un rôle central. Se sentant trahie par sa mère qui vivait une relation, la fille a voulu rompre en quittant la maison pour aller vivre avec son père.

«Ton enfant, c'est ce que t'as de plus précieux, traîne-le pas comme un boulet. C'est lui qui importe maintenant. Moi, c'est sûr que si j'avais pas eu mes enfants, j'aurais rien. Le conflit avec ma fille, ça a été le drame de ma vie. J'ai tout fait pour réparer. Mon rêve, ce serait qu'on parte faire du camping ensemble pis qu'on se parle. On m'offrirait un voyage en Australie, ce serait d'être avec ma fille que je choisirais. Je sais que le fil est pas coupé.»

Cet épisode rappelle le conflit que le sujet a vécu avec sa propre mère, une mère «*inatteignable dans la communication*». Pauline revit le drame de la non-communication et de l'impossibilité du lien. «*Le fil n'est pas coupé*», c'est tout ce qui compte pour Pauline qui traîne comme un boulet cette enfant qui, comme la mère, lui refuse «*le droit de vivre quelque chose*». On assiste à la transmission intergénérationnelle de l'impossibilité du lien avec les proches. Ces liens doivent être distanciés. Par ailleurs, des liens ne doivent pas non plus être créés à l'extérieur car ils trahissent l'autre, menaçant de «*couper le cordon*». C'est pourquoi le quotidien s'est jusqu'ici vécu à distance.

Sujet no 7: Normand

Identification et histoire résidentielle

Il s'agit d'un homme âgé de 56 ans. Il est divorcé et père de trois enfants qu'il ne fréquente pas. Il travaille comme chauffeur d'autobus dans le transport adapté. Il est séparé depuis 4 ans d'une autre femme avec qui il a vécu 13 ans. Il est retourné vivre chez ses parents pendant deux ans. Il vit seul depuis deux ans. Il a connu une relation de plusieurs années avec une femme entre la première et la troisième relation. Le sujet a donc connu trois relations conjugales de plusieurs années chacune. Il se retrouve seul pour la première fois de sa vie, à 56 ans. Il voit présentement une femme.

1- Connaissance de la solitude

1.1 Perception de la solitude

Vivre seul: «je reste pas dans la maison, j'aime pas ça».

Normand se sent seul. Il vit seul depuis 2 ans et déclare avoir beaucoup de mal à s'habituer à cette situation.

«Ça se passe pas trop bien parce que j'ai de la misère à rester ici, dans la maison. Quand j'arrive là, je me sens toujours tout seul pis ça m'intéresse pas de rester dans la maison. Je m'ennuie dans la maison, fait que j'aime autant aller dehors, sortir dehors. Des fois je vais manger au restaurant juste pour voir du monde, pas parce que j'ai le goût nécessairement mais y a de l'activité, y a du monde pis je mange, pis je regarde le monde. Pis dans le fond, c'est pas une bonne excuse d'aller au restaurant pour ça, là, mais en tout cas, je reste pas dans la maison. J'aime pas ça.»

Il sort donc souvent dans les lieux publics. De la sorte cependant, le sujet n'entre pas directement en contact avec «le monde» qui revêt un caractère abstrait de globalité et

d'extériorité. En effet, dès qu'il s'agit d'entrer en contact plus intime avec des individus en particulier, le sujet se retire. Ainsi, Normand dit s'ennuyer seul. Cependant, il remarque: *«T'sais c'est drôle, ça me tente pas d'être tout seul pis on dirait que d'autre fois ça me tente pas de voir du monde.»*

Or nous verrons dans cet entretien que le sujet éprouve au moins autant de difficultés à maintenir des rapports intimes avec ses proches qu'à être seul. En fait, dès qu'il a la possibilité d'établir un contact plus engageant, il se retire. Ceci est vrai de ses rapports avec ses fils, comme d'ailleurs avec sa famille, ainsi que dans ses histoires de couple.

1.2 Définition de la solitude: «je mets ça avec l'ennui»

La solitude est définie comme une impossibilité. C'est d'ailleurs la première fois que le sujet se retrouve seul. Il a toujours tout fait pour éviter cela et se trouve aujourd'hui seul malgré lui. En effet le sujet ne veut pas être seul. Cela étant, il ne désire pas non plus la présence des autres. La solitude est synonyme d'ennui. Normand semble en fait définir cet ennui comme une lassitude où il n'a envie de rien: ni d'être seul, ni d'être avec les autres. Il y a aussi impossibilité d'être bien dans sa maison. Le sujet reparlera souvent de sa difficulté à demeurer dans la maison. Il marche longtemps dans la ville, voyant des couples, ce qui l'affecte. La situation est donc intenable. Le sujet ne désire pas rester seul. Il veut rencontrer quelqu'un. En ce sens, la solitude peut être considérée ici comme un passage, sur un mode de crise.

1.3 Problématique du choix: «être laissé»

Le sujet n'a pas choisi d'être seul. Il considère qu'il a été «laissé» et semble subir cette solitude. Par contre, il reconnaît ne pas avoir fait d'effort pour maintenir cette relation:

«Des fois, aujourd'hui, le monde quand ça marche plus, au lieu d'essayer de faire des efforts, on laisse aller pis un moment donné yé trop tard»

Normand dit avoir appris à travers ses trois relations et ne ferait pas la même erreur de «prendre l'autre pour acquis». Il dégage une réflexion sur le couple. Selon lui, il existe beaucoup de couples qui vivent ensemble «par habitude». Pour lui, l'idéal reste dans la vie de couple; il n'envisage certainement pas de rester seul. Mais il faut, selon lui, dépasser les moments du début (l'amour à l'état naissant) et ne pas tomber trop facilement dans la routine et oublier l'autre: «tu laisses aller les affaires pis ça tue le couple».

1.4 Système d'actions: «J'suis pas pogné dans ma bulle»

«Mon objectif, c'est de rencontrer quelqu'un parce que j'suis pas capable d'être tout seul, j'suis pas fait pour être tout seul».

Le sujet, qui ne se résout pas à être seul, a fréquenté divers organismes pour personnes seules dont l'Intervalle et des soupers-rencontre; il a parcouru les annonces classées du journal; il connaît internet etc. Le sujet ne désire pas que faire des rencontres d'une fois. Il s'agit bien de rencontrer pour former un couple. Le sujet se décrit comme ayant de la facilité à entrer en contact avec les autres. Il entre facilement en contact avec les femmes et envisage d'aller dans des soupers-rencontre si la relation actuelle avec la femme qu'il fréquente ne devait pas s'établir.

Cependant il se ravise disant que les contacts sont difficiles à faire:

«T'sais, j'ai été longtemps prendre des marches sur St-Denis, c'est ma rue préférée à Montréal. Pis quand je voyais des couples, ça m'affectait pis je m'en revenais. T'sais c'est pas évident, rencontrer une fille. Tu vas t'asseoir à une terrasse pis tu vois une fille seule, ça veut pas dire qu'est seule dans vie, cette fille-là. T'sais essayer de faire un contact c'est pas facile. J'ai longtemps prié Dieu de me faire rencontrer quelqu'un. Un été j'étais tout le temps rendu sur St-Denis. Juste pour marcher. Y a plein de monde ça fait que je marchais, j'hais pas ça regarder des choses dans les magasins mais c'était plus pour voir du monde, t'sais y a plein de monde, y a de la vie, la vie grouille beaucoup.»

Voir du monde, la vie, marcher dans des rues anonymes et espérer rencontrer quelqu'un, voilà ce qui occupe l'esprit de Normand, tout tourné vers l'extérieur. Il semble ne pas exister par lui-même.

2. Connaissance de soi et des autres

2.1 Perception de soi: l'estime de soi

L'estime du soi est posée comme condition d'amour pour les autres. Son image n'est pas satisfaisante, selon Normand.

«La seule affaire qui me bloque là, c'est que je me trouve jamais correct. T'sais moi je me suis jamais aimé la face. (...) L'image de moi, j'en ai pas trop une terrible. T'sais y disent qu'il faut que tu commences par t'aimer avant d'aimer les autres là.»

On voit qu'ici il n'est nullement question d'intériorité mais d'extériorité pour un sujet qui ne peut pas rester dans sa maison et qui préfère l'anonymat de la ville pour y marcher et sentir qu'il existe. Chez lui, Normand ne se sent pas exister. La solitude équivaut au néant. C'est l'autre, anonyme, qui le fait exister. Seulement, dans les rapprochements, le sujet prend l'autre pour acquis et ne lui reconnaît donc plus d'existence. Il finit toujours par être seul, même en couple. On peut bien sûr parler d'une solitude psychologique, au

sens où l'on observe une solitude intérieure définie comme un ennui, une lassitude, un vide pourrait-on dire. Mais il est intéressant de comprendre aussi cette solitude psychologique comme une illustration sociologique d'une difficulté à réconcilier justement l'intériorité et l'extériorité. Tout se passe comme si l'autre, dans son extériorité concrète, devait venir combler un vide intérieur. Cependant, ce vide demeure parce que l'autre comme individu n'est pas reconnu, il est «*pris pour acquis*». La solitude fait néanmoins prendre conscience à Normand qu'il a par le passé fait l'erreur de prendre l'autre pour acquis en ne faisant pas d'effort pour préserver la relation. Malgré ce qu'il dit de sa solitude, on peut aussi observer un début d'autocritique quand il reconnaît avoir été souvent négatif dans ses relations.

2.2 Le travail sur soi : «*Marcher dehors*»

Normand a consulté un psychologue pour un problème de boulimie qu'il attribue au fait d'être seul. Le travail consistera donc à rencontrer quelqu'un afin d'équilibrer son problème d'alimentation. Dans ce cas, on observe encore une fois le besoin infantile de l'autre, lié à l'alimentation. Le sujet a pensé au suicide:

«J'avais pas le goût de grand chose. J'ai marché longtemps dehors. C'est ça qui m'a comme remplacé un peu. Des fois je marchais dans la neige pis j'avais le goût de me laisser tomber dans la neige pis de rester là. J'étais ben ben découragé pis j'étais rendu ben bas là.»

Marcher dehors, c'est-à-dire hors de chez soi «*replace*». C'est dans la solitude de la maison que le sujet se perd.

2.3 Le quant-à-soi: «*si ça m'intéresse pas j'irai pas*»

On observe un fort quant-à-soi malgré l'impression de vide intérieur. Par exemple, dans ses contacts avec le groupe Intervalle, le sujet est critique. Là aussi se pose la question de

dissimuler ou d'afficher sa recherche. Tous ces gens ne cherchent-ils pas sans le dire? Le sujet se voit également comme différent de ces gens qui ont «*un genre de visage*» et un «*style d'habillement*» qui ne correspondent pas à son propre style. Or malgré une image de soi insatisfaisante pour lui, il remarque qu'à l'Intervalle, les autres «*ont l'air seuls*». Il refuse de s'identifier à la clientèle de l'Intervalle. Il choisit aussi les moments où il aura envie de fréquenter du monde. Il est sélectif quant aux activités de l'organisme, il choisit aussi les périodes où il se rendra chez des cousins qui l'appellent pour jouer aux cartes et avec qui il semble ne pas trouver ce qu'il cherche non plus. Le sujet déclare: «*si ça m'intéresse pas j'irai pas*», au risque de se retrouver seul.

Il critique aussi le fait que dans les rencontres, les gens en demandent trop et que c'est pourquoi ils sont si seuls et il donne pour exemple les rubriques de journaux:

«J'ai été longtemps à lire les rubriques «femme cherche un homme» pis je les biffais toutes. Je les lisais pis j'en choisissais, je mettais un crochet à côté d'une telle pis j'ai jamais appelé. J'ai jamais osé appeler. Je me disais, ils en demandent tellement que c'est pour ça qu'ils sont seuls. Ces affaires-là, je trouve ça un peu poussé, là. T'sais poids proportionnel, non-fumeur, non- ci pis non-ça...»

2.4 Perception des autres: «je vois qu'il y a des courageux»

Nous avons vu que Normand est critique et possède un fort quant-à-soi. Cependant, dans son travail comme chauffeur d'autobus en transport adapté, il a fait la découverte d'un monde qu'il qualifie de «*courageux*», ce qui lui aurait «*redonné goût à la vie*». Nous verrons plus loin que le travail est un important support. Le sujet s'y sent utile car il apporte «*une aide*» aux autres qui l'aident en retour, «*sans le savoir*». Le sujet trouve dans ce travail une certaine authenticité des rapports. Tout comme les autres sujets rencontrés, il semble qu'aider les autres est ce qui se rapproche le plus d'une certaine

authenticité.

Il faut cependant noter que dans la relation d'aide, le rapport demeure proche-lointain. L'échange, s'il paraît évident, demeure un échange dans le cadre du travail. Quoiqu'il en soit, on peut effectivement remarquer que l'aide aux autres est un rapport social qui atténue les effets de la solitude.

2.5 Le regard des autres: «l'image»

Normand ne parle à aucun moment du regard des autres sur lui, sauf lorsqu'il parle de son image qu'il ne trouve pas positive. Tout en étant tourné vers l'extériorité, fuyant l'intérieur comme fuyant sa maison, Normand «regarde le monde» et l'on peut présumer qu'il espère aussi être vu. Il parle d'un problème de boulimie qui le préoccupe et qui certainement est lié à l'image.

«Je m'ennuie dans la maison, fait que j'aime autant aller dehors, sortir dehors Des fois, je vais manger au restaurant juste pour voir du monde, pas parce que j'ai le goût nécessairement mais y a de l'activité, y a du monde pis je mange, pis je regarde le monde. Pis dans le fond, c'est pas une bonne excuse d'aller au restaurant pour ça, là, mais en tout cas, je reste pas dans la maison. J'aime pas ça.»

3- Style de vie

Normand vit dans un petit appartement de Longueuil. Le travail semble jouer un rôle de support important. Nous verrons que Normand cherche à rencontrer une femme dans le but de ne plus être seul, ce qu'il trouve intolérable. Il fréquente présentement une paraplégique rencontrée dans le cadre du travail. Cette relation ne lui apporte pas ce qu'il dit désirer plus que tout: un rapport intime. Cette intimité recherchée n'a pas qu'à voir

avec la sexualité mais il fait part de ses besoins sous cet aspect. Le style de vie est celui d'un homme de 56 ans, seul, dont l'objectif est de ne plus être seul.

3.1 Le travail: aider les autres

Le sujet a été policier pendant 23 ans. Il laisse tomber le métier en 1987, puis il complète une formation d'expert en sinistre. Il est rapidement déçu par la perspective de travailler dans un bureau et abandonne l'idée de pratiquer dans ce domaine. Il se fait plus tard engager comme chauffeur d'autobus en transport adapté, ce qui le satisfait aujourd'hui. Il déclare que le fait d'être en contact avec des personnes handicapées l'a beaucoup aidé. Il y puise des leçons de courage. Il a d'ailleurs fait la rencontre d'une paraplégique dont nous reparlerons au chapitre des relations amoureuses. Le fait de passer de la police au transport adapté a modifié sa vision des autres. Alors qu'il travaillait dans la police Normand dit avoir été tout le temps «*dans le négatif*» ce qui «*jouait sur mon caractère*» et le rendait dur avec les autres, tandis qu'aujourd'hui il a un rapport plus positif dans le fait d'aider les autres.

3.2 Les activités:«rencontrer une femme»

Depuis quelques semaines, le sujet se rend au groupe Intervalle dans le but avoué de faire des rencontres avec des femmes. L'idée de vivre seul lui est tellement intolérable qu'il cherche une femme avec qui il pourra vivre. Il n'est qu'à moitié satisfait des contacts qu'il a fait avec le groupe. Il a noté que les femmes s'y trouvant ne lui plaisent pas et qu'il s'agit de personnes vraiment seules. Il ne s'identifie pas au «*style de monde*» qui s'y trouve. À son avis, «*...le but, à moins que le monde le dise pas là, c'est pas de rencontrer quelqu'un, c'est plus de casser la solitude pis d'être comme en gang, là.*»

Il lui est arrivé de se rendre dans des soupers-rencontres, ce qu'il trouve intéressant comme formule. Il n'aime pas les bars: *«T'sais si tu veux rencontrer pour refaire ta vie, c'est pas de cruser.»* Il sort marcher pour *«voir du monde»*, espérant trouver une femme dans l'anonymat des rues de la ville.

3.3 La famille d'origine: «des années sans y aller»

Normand vient d'une famille de cinq enfants dont il est le seul garçon. Il dit avoir été battu par son père. Il tente quelques rapprochements avec cet homme dont il a pitié aujourd'hui, alors qu'il est âgé de 80 ans, mais il dit lui en avoir voulu longtemps pour sa violence. Il a été plusieurs années sans fréquenter sa famille. Cependant, lors de la dernière séparation, il a vécu deux ans dans un logement de ses parents. Mais il insiste sur le fait qu'*«on se tient pas ensemble»*.

«Ma famille, on est quand même une bonne famille mais on se tient pas comme on dit dans les culottes des autres, là. Y ont leurs affaires à faire moi j'ai la mienne t'sais. On s'appelle une fois de temps en temps.»

Ma soeur la plus vieille, je la vois pas souvent. Je la vois juste dans les partys de familles pas parce qu'on est en chicane, rien, mais j'ai pas trop d'affinités avec elle. C'est plutôt avec mes soeurs jumelles que je parle de mes affaires.»

Le sujet fréquente des cousins lors de soirées où l'on joue aux cartes mais semble n'y éprouver qu'un plaisir mitigé. Les rapports, en ce sens, sont plutôt lointains et existent à la seule condition que cela *«l'intéresse»*.

3.4 Les amitiés et connaissances: «on jase un peu»

«Ben des vrais amis, t'en as pas beaucoup des vrais vrais amis. Ben y en a un qui travaillait avec moi, là. On se tient pas ensemble mais on s'appelle de temps en temps. On jase un peu pis euh... il m'a appelé, là, justement va falloir que je le rappelle, là.»

Le sujet n'a pas d'amis, tels que définis par l'ensemble des sujets, c'est-à-dire quelqu'un de qui on est proche et à qui on peut tout confier, sans jugement de sa part. Il voit à l'occasion un ex-collègue qui lui confie ses problèmes de couple mais le sujet ne le voit que très ponctuellement.

Il fréquente des cousins à l'occasion mais les rapports sont plutôt superficiels et peu recherchés par le sujet lui-même qui ne semble pas s'en sentir comblé:

«Quand ça me tente d'avoir du fun ben j'ai une cousine, pis sa porte est toujours ouverte. On prend une p'tite bière pis on joue à des jeux de société. On a du fun là t'sais. Pis quand ils font des partys ils m'appellent tout le temps. Pis des fois j'y vais pas pis je la rappelle pas. Quand je feele pour pas être avec personne, là, je me trouve des défaites. Des fois je réponde pas au téléphone.»

3.5 Relations amoureuses: «dans le fond je me tiens avec elle mais j'suis toujours tout seul».

Le sujet a été marié 10 ans avec sa première femme, mère de ses trois enfants. Il décrit cette relation comme ayant été conflictuelle. Il a vécu une dizaine d'années avec la deuxième et pense que les enfants rendaient les choses difficiles entre elle et lui. De plus ils avaient tous deux des horaires différents de sorte qu'ils se voyaient peu. La troisième et dernière relation a duré 13 ans.

Présentement, le sujet fréquente une femme rencontrée au travail qui est paraplégique:

«Moi j'aimerais ça t'sais tu te fréquentes, t'es pas obligé de vivre tout de suite ensemble mais, t'sais, des fois j'irais chez elle pis d'autres ce serait chez nous pis là tu vois pis un moment donné tu décides de vivre ensemble. C'est sûr que j'aimerais rester avec quelqu'un pis refaire ma vie. T'sais c'est le fun quand t'arrives le soir t'as des choses à raconter à quelqu'un, tu fais des projets.»

La relation semble difficile car il n'y a pas de réciprocité. Il dit avoir toujours l'impression de «faire les premiers pas». Il souhaite un rapprochement physique et affectif qui n'est pas

désiré par la partenaire. En ce sens, on peut parler d'une relation proche-lointaine, où Normand est *« toujours seul »*. Les relations amoureuses sont alors des relations où l'autre est pris pour acquis et n'est donc pas considéré comme sujet ou, inversement, des relations où l'autre ne désire pas d'un rapport amoureux avec lui. De la sorte, le sujet se sent seul et il l'est effectivement .

3.6 Les enfants: «je les vois pas»

Normand est père de trois garçons avec qui il n'a plus de contact. Il dit les avoir fréquentés jusqu'à leur adolescence. Ceux-ci auraient eu des démêlés avec la justice alors que lui-même était encore policier. Il dit en avoir été humilié et ce serait l'une des raisons pour lesquelles il aurait cessé de voir ses fils. Une autre raison serait due au fait que leur mère, sa première femme, prenait tout l'espace auprès d'eux, lui laissant peu de marge de manoeuvre comme parent: *« alors j'ai démissionné »*. Enfin, Normand pense que la présence des trois garçons dans sa vie a nui à sa relation avec sa deuxième femme et aurait été la cause de leur séparation.

Par ailleurs, à l'occasion, il rencontre par hasard l'un ou l'autre de ses fils qui demeurent dans la même ville mais l'idée de reprendre contact ne lui vient pas, comme si cet aspect de sa vie le laissait plutôt indifférent. Il dit d'ailleurs: *« ...aujourd'hui, ben j'y pense pas tellement. Ça va arriver à l'occasion mais c'est comme sorti de ma vie. »*

Sujet no 8: Louise

Identification et histoire résidentielle

L'entretien a eu lieu au restaurant. Il s'agit donc d'une des deux personnes ayant demandé que l'entrevue se passe à l'extérieur de chez elles. Il s'agit d'une femme âgée de 39 ans, célibataire, sans enfant. Elle est travailleuse sociale dans un CLSC. Son vécu résidentiel est varié. Louise a connu plusieurs épisodes de vie conjugale, avec différents partenaires, entrecoupées de périodes de solitude. La dernière relation remonte à près d'un an.

1. Connaissance de la solitude

1.1 Perception de la solitude

vivre seule: une présence lointaine et un proche absent

«Je dirais qu'en général pour moi ça se passe assez bien. Parce que je me sens jamais seule. J'ai envie de voir des gens bien j'appelle des gens, si c'est ma famille j'appelle ma famille, si c'est des amis je vais vers mes amis, alors je peux pas dire que je suis une personne qui est seule. Et si je m'ennuie trop, bien je pars en voyage. Si j'ai envie de vivre des expériences intenses parce que pour moi la vie amoureuse c'est une expérience intense, puis quand ça, ça me manque trop, bien pour moi partir en voyage ça rejoint un peu ça en terme d'intensité, en termes de... créer quelque chose de différent du quotidien.»

Louise ne se sent pas seule, ne se définit pas comme seule. Ce sera la principale proposition de cet entretien. Tout se passe comme si Louise avait toute latitude d'appeler des amis au besoin, de se réfugier dans la solitude «pour méditer» ou encore de partir en voyage pour l'intensité que le voyage procure et qu'elle compare à l'expérience amoureuse. La solitude n'est donc pas décrite comme un problème et c'est ce que tentera de démontrer notre sujet, en présentant justement cette solitude comme un refuge où s'épanouit la spiritualité.

Le sujet décrit sa spiritualité, qu'elle dit elle-même bouddhiste comme un lien entre elle-même et l'univers: *«c'est comme qui je suis moi par rapport à l'univers»*. C'est ce lien avec soi-même qui permet justement le contact avec l'univers en ce qu'il fait prendre conscience de la relativité de l'individu. Mais lorsqu'il est question de contact plus empirique avec cet univers en tant qu'altérité le sujet explique:

«Alors d'être toujours avec quelqu'un moi je serais pas bien là-dedans, j'aurais l'impression de me perdre parce qu'effectivement quand je suis avec quelqu'un d'autre, j'ai tendance à aller dans l'autre.»

Louise voudrait que son quotidien soit intense. La routine représente l'ennui. Il est intéressant de noter qu'elle met en lien des concepts de distance comme le retrait en soi-même qu'elle nomme méditation, l'intensité et la créativité et de l'autre côté, la routinisation telle que définie par Giddens, comme fondement du social. L'intensité représenterait la distance tandis que le quotidien équivaut à se perdre dans l'autre, le social. Plus loin elle dit clairement tenir à se démarquer par rapport à la normalité, à commencer par la façon de vivre le quotidien dans ses gestes les plus simples, comme la préparation des repas: *«je regarde ce que j'ai, puis je crée avec ce que j'ai»*. En fait, Louise exprime clairement avoir tendance à se perdre dans la routine, comme dans la masse. Sortir de la routine par le voyage, un amour intense, la création artistique seront autant de moyens de se démarquer en tant qu'individu. On comprendra que le bonheur serait complet si le besoin de l'autre ne s'insinuait pas à l'occasion. Ainsi, d'autres besoins se font sentir, comme celui d'un rapprochement:

«Mais ce que je trouve plus difficile, c'est quand je me sens seule puis avec ça y a des besoins plus affectifs; un besoin de rapprochement physique avec un autre. Là ça c'est plus difficile parce que j'ai personne à appeler dans ces moments-là... Ça, c'est plus difficile à vivre. Sauf qu'en même temps, je me rends compte que ça dure pas très longtemps. Ça

passe. J'ai appris à le ressentir, à le reconnaître puis à souhaiter que, éventuellement, ça change. Mais actuellement, c'est ça. »

La solitude est donc perçue positivement dans un premier temps, puisqu'elle permet que s'exprime l'individualité dans sa «*spiritualité*»; elle empêche que le soi «*se perde dans l'autre*» et donne toute liberté à «*l'intensité*» contre le «*quotidien*». Pourtant la solitude est perçue négativement lorsque le besoin de «*rapprochement*» se fait sentir. En ce cas, le sujet «*n'a personne à appeler*». Louise «*a appris*» à vivre avec ce manque, ce qui peut vouloir dire qu'elle a effectivement appris à vivre avec sa solitude. L'autre est présent dans la distance (l'univers) tandis qu'il est absent dans le rapprochement. On peut donc dire que la solitude équivaut à une présence/absence de l'autre.

1.2 Définition de la solitude:«une transition»

«J'aime beaucoup le mot transition parce que, effectivement je sens que la solitude c'est un moment de transition. Mais je dirais pas tant... je suis un peu inconfortable avec le terme solitude parce que je me sens pas seule mais je veux dire, le fait de vivre seule, pour moi, c'est une transition à autre chose, c'est une transition nécessaire. Je suis contente d'avoir ces moments de transition-là. Je me verrais pas passer automatiquement d'une relation à l'autre. Je serais très inconfortable là-dedans parce qu'autant, comme je disais, j'ai besoin dans une relation de mes moments de solitude que, entre les relations, pour moi, c'est très très important.»

La transition est nécessaire entre les relations. La transition est définie comme un passage où le sujet se retrouve elle-même. En ce sens, la solitude est définie comme transition pour «*réparer*» en «*prenant soin de soi*». Cette transition n'est pas vécue négativement, au contraire, elle est accueillie positivement comme un moment de retrait. Le sujet dira à plusieurs reprises être inconfortable avec le terme solitude, faisant une distinction entre le fait de vivre seule et le sentiment de solitude. Le sujet insiste pour dire que vivant seule, elle ne se sent pas seule. En ce sens, le terme de solitude est associé à quelque chose de négatif alors que pour d'autres, il représente un état de fait qui inclut bien sûr le sentiment de

solitude mais inclut tout aussi bien le plaisir à être seul.

1.3 Problématique du choix: «un choix temporaire»

À la question de savoir si le fait d'être seul est un choix ou non, Louise répond:

«Bien je dirais que c'est les deux. Si on me demandait ce serait quoi ma préférence ce serait de vivre à deux. C'est plus agréable de vivre à deux que vivre seul. Sauf que, quand je sens que je suis pas avec la bonne personne, bien alors là, je fais le choix de me retrouver seule jusqu'à la prochaine rencontre qui sera assez stimulante pour moi qui me redonnera envie de partager le quotidien avec quelqu'un d'autre. C'est un choix temporaire. Mais c'est certain que je vais toujours me choisir avant de choisir l'autre. Je veux dire, euh, pour moi, vivre seul c'est pas dramatique, c'est pas difficile non plus, donc je vais toujours choisir ce choix-là plutôt que de rester avec quelqu'un d'autre avec qui je me sens pas bien. Pour moi vivre avec quelqu'un faut que ce soit un plus, faut que ça m'apporte quelque chose.»

Louise, qui insiste pour souligner qu'elle ne se sent pas seule vivant seule, dit cette fois: *«c'est plus agréable de vivre à deux que vivre seul.»* Elle vit donc seule par défaut cette fois, n'ayant pas trouvé la bonne personne. *«Le choix temporaire»*, comme transition, consiste à réparer la déception de n'avoir pas été avec la bonne personne et à espérer la trouver. On voit encore mieux ici à quel point la solitude, définie comme transition est pourtant pleine de la présence/absence de l'autre qui n'était pas la bonne personne et d'un autre qui peut-être sera la bonne personne. Simmel parle de l'absence/présence comme souvenir des relations passées et anticipation de relations futures. Le choix d'être seul est le choix de se trouver dans la transition entre deux relations. La solitude est par référence aux autres, voilà pourquoi le choix ne peut qu'être ambigu. De plus, le choix se pose au moment de la rupture où Louise *«se choisit»* plutôt que l'autre, comme si l'un et l'autre étaient inconciliables: *«C'est comme si j'arrivais pas à faire mes choses à moi et à faire des choses en couple; comme si la majeure partie de mon temps puis de mon énergie passait dans le couple, puis je mettais de côté "moi" qui j'étais.»*

Il faut être seule pour se choisir. Être avec un autre équivaut à «*se perdre dans l'autre*. Le choix est défini par rapport à l'autre.

1.4 Système d'actions: «se mettre dans le mouvement»

Se mettre dans le mouvement consiste d'abord à appeler des gens. Louise dit avoir beaucoup de connaissances et d'amis. Selon elle, le fait d'avoir connu plusieurs épisodes de célibat a fait qu'elle a rencontré plus de gens. La solitude permet donc plus d'ouverture sur les autres en général. Nous verrons, dans les activités, que celles-ci tournent principalement autour du travail.

Par ailleurs les sorties pour «*se mettre en situation de rencontrer*» provoquent un malaise:

«Moi, je suis pas à l'aise dans ces organismes-là, peut-être parce que le but est trop clairement ouvert que c'est pour rencontrer et moi, je suis une personne plutôt réservée. Je suis pas très à l'aise de socialiser avec tout le monde. Je suis assez sélective au niveau des gens puis on dirait que ces endroits-là ça donne l'ouverture aux gens pour aller plus vers toi. C'est normal, c'est ça le but mais étant donné que moi je suis pas à l'aise justement de parler avec tout le monde, ça me rend un peu mal à l'aise finalement. Puis pour moi, parler pour parler, c'est pas un besoin, j'ai des amis pour le faire, j'ai des gens, puis en plus c'est une grosse partie de mon travail, alors j'ai pas vraiment d'intérêt à ça. Euh, je préfère aller faire quelque chose qui me plaît comme je disais tantôt et si à travers ça je rencontre quelqu'un bien tant mieux! Mais socialiser pour socialiser c'est pas un de mes besoins.»

Louise se dit sélective au niveau des gens et pense que les organismes de sociabilité ne correspondent pas à ce qu'elle recherche. Se considérant comme «*une personne réservée*»,

elle n'aime pas afficher sa recherche et préfère les activités dont le but est de faire l'activité comme telle:

«Je suis déjà allée dans des bases de plein air. C'était officiellement dit que c'était pour les célibataires mais c'était agréable parce que la raison, c'était surtout pour moi d'être en plein air et, en même temps, ça favorisait des échanges, donc là c'est correct. Dans ce cadre-là, oui.»

2. Connaissance de soi et des autres

2.1 Perception de soi: la spiritualité

«La spiritualité pour moi, c'est très important, donc c'est nécessaire pour moi, les moments de solitude où je peux me retrouver avec moi, à l'intérieur de moi, méditer, comme aller dans les monastères aussi. Ça me fait du bien ces moments-là, ça me nourrit (...) C'est comme qui je suis, moi, par rapport à tout l'univers. Donc, je pense que le travail que j'ai fait sur moi, de longue haleine, depuis tant d'années, m'a amenée justement à ce contact-là avec l'univers pour réaliser que, finalement, je ne suis pas une finalité, l'important ce n'est pas juste moi, mais c'est moi avec les autres.»

L'intériorité est une ouverture sur l'autre. Mais le contact spirituel avec l'altérité convient mieux du fait de sa distance. Ici, c'est l'univers qui tient lieu de proche-lointain, proche du fait de son existence (abstraite) en soi, loin justement du fait de son inaccessibilité concrète. De la sorte, le sujet peut bien se tenir proche en pensée, comme l'individu hors-du-monde défini par L. Dumont, ou le moine dans son monastère, il se situe néanmoins loin des autres de peur de s'y perdre. Louise tiendra d'ailleurs souvent des propos liés à sa place comme individu dans le monde. Le travail sur soi à travers la spiritualité, et nous le verrons à travers les activités et même le travail clinique qui s'y prête forcément, sont tout orientés vers la place à tenir parmi les autres. Nous verrons qu'il s'agit d'une place en retrait, le sujet se considérant comme «*retirée*», d'une posture distante (à l'image du clinicien) et d'une impossibilité de tenir longtemps dans un quotidien considéré comme ennuyeux et routinier.

On peut aisément faire l'interprétation que, de peur de se perdre dans l'autre, l'individu va «travailler sur soi» et ainsi prendre de plus en plus d'expansion, expression que Louise utilise d'ailleurs. Cette peur de se perdre dans la masse, dans l'autre, et ce besoin concomitant de «prendre de l'expansion» se traduit dans les choix individuels qui permettent de se distinguer de la masse.

«...plutôt que de me brancher devant la télé, ça peut être aussi, je mets de la musique et je bouge avec la musique (et non je danse, ce qui est commun), ça peut être de dire «je médite» (et non je prie), ça peut être de dire, je prends une toile et je peins quelque chose sur la toile. C'est là-dedans aussi prendre sa place: c'est très créatif.»

Louise se voit comme «relative» en théorie, c'est-à-dire à travers l'abstraction de la spiritualité. Dans le rapport à l'autre inscrit dans la «routine», la relativité équivaut à «se perdre dans l'autre». La spiritualité sert donc de rempart contre l'autre concret.

2.2 Le travail sur soi: «Prendre ma place»

Le travail sur soi équivaut à prendre sa place parmi les autres. L'estime de soi est à nouveau définie comme un préalable à la découverte de l'autre.

«Travailler sur moi, c'est d'avoir un regard sur moi, c'est prendre le temps d'avoir un regard sur mes actions, sur mes relations, m'observer là-dedans puis essayer de trouver un sens à tout ça. Travailler sur moi, ça veut dire aussi prendre le temps d'aller prendre contact avec les états d'âme, avec les émotions. Dans le quotidien de la journée, j'aurai pas le temps de le faire donc, pour moi, c'est important d'avoir des lieux pour faire ça parce que, spontanément, j'arrivais pas à le faire. C'est dans ce sens là, travailler sur moi: apprendre à mieux me connaître, à savoir qui je suis, puis à prendre ma place aussi. Quand je dis qui je suis, c'est vraiment prendre toute ma place.

J'avais tendance justement à prendre le moins de place possible et travailler sur moi m'a aidée à prendre une certaine expansion si on peut dire(...) Ça a un rapport avec l'estime de soi parce que plus on apprend à se connaître, plus on apprend à s'aimer, à s'accepter, puis plus notre estime grandit à travers ça, bien plus on ose; on ose faire des choses, on ose aller vers des gens, on ose dire des choses.»

En s'estimant, *«on ose aller vers les gens et on ose dire les choses»* Ces choses qui ne devaient pas être dites, qui ne se disaient pas peuvent avec le travail sur soi être mises en mots. Singulièrement, le travail sur soi, supposé définir les contours de l'individualité, se présente comme ouverture aux autres. L'individu veut prendre sa place mais aussi l'individu veut être avec les autres. L'individu veut prendre de l'expansion pour être vu.

2.3 Le quant-à-soi: «je suis un peu en marge»

D'une part l'individu a l'impression d'être seule à se mettre en retrait, à côté d'une *«normalité»* qu'elle prend soin de mettre entre guillemets, sachant en fait qu'elle n'existe peut-être ni pour elle ni pour les autres.

«Je sais que j'ai assez tendance à me mettre en retrait, à poser des questions, à être toujours un petit peu à côté de la «normalité» entre guillemets. J'ai toujours un petit peu de misère avec ça, la «normalité». J'ai besoin de me démarquer un petit peu.»

Pourtant, être en marge équivaut peut-être finalement à correspondre à une certaine normalité. Louise semble partagée entre la relativité de la normalité et une conception que les autres en général, c'est-à-dire pris en bloc, se tiennent du côté de la normalité et pas elle. Ainsi malgré une connaissance professionnelle des autres, Louise se voit tout de même comme différente des autres. Elle pose des questions, c'est-à-dire remet en question l'ordre établi, est critique devant certaines impositions. Ce quant-à-soi se reflète en privé et se manifeste au niveau du travail qui, nous le verrons plus loin, possède sa sphère privée, mise en actes par une pratique silencieuse par rapport à la sphère publique et administrative. En fait, tout tourne autour d'une remise en question de la normalité, remise en question qui n'est pourtant pas exempte de doutes. La réflexivité propre à ce quant-à-soi formé à bonne école, le travail social, se moule à l'ambivalence même de cette discipline de formation.

Cette ambivalence est marquée par la revendication d'une identité professionnelle qui serait indépendante de l'administration mais se trouve dans cette revendication même, sous l'emprise des autres (de l'administration) dans le besoin d'être reconnue.

Enfin, le sujet sait trop bien ce que représente la vraie marginalité, car elle identifie cette marginalité comme une souffrance chez ses clients. Louise se dit en marge, mais atténuée:

«C'est comme... J'ai mes idées à moi. Bon, mais pas tant que ça. C'est sûr que je rejoins la majorité des gens mais, dans d'autres choses, je suis peut-être un petit peu en marge.»

Le quant-à-soi, loin d'être une souffrance (quoique) se trouve à être un instrument de libération contre les impositions. Les idées à soi sont bien enfouies sous les dehors d'un moi standard.

2.4 Perception des autres: «il y a autant de liens que de personnes»

Il y aurait deux manières d'être avec l'autre, selon qu'on ne se conçoit pas seul ou qu'on ne se conçoit pas avec les autres. Louise décrit ces deux pôles représentés d'un côté par l'atome, de l'autre la fusion. Cette compréhension des rapports met en jeu la tension identifiée, en sociologie, entre l'individualisme et le holisme.

«...pour moi il y a autant de liens qu'y a de personnes. Y a des gens qui ne peuvent pas vivre seuls, qui ne peuvent que vivre avec quelqu'un d'autre et d'autres, au contraire, ne se voient pas vivre avec des gens et s'isolent. Entre ça, bien y a toute la... tous les autres. Entre les deux il y a toute la gamme.»

Louise nuance disant qu'entre ces deux pôles se tiennent des interactions plus hétérogènes, plus complexes et imprévisibles. Louise pose aussi l'hétérogénéité des liens qui n'ont plus la régularité d'autrefois, alors qu'ils étaient structurés.

La remise en cause des structures fait que les liens se sont multipliés et diversifiés.

2.5 Le regard des autres: «C'est l'image qui prime»

Être soi-même, retirer son masque, se mettre à nu équivaut à de l'authenticité, cependant tout est fait en fonction des autres et, si le fait d'être authentique équivaut à ne pas être normal, mieux vaut protéger la différence derrière le masque de la normalité. Louise se dit en fait plutôt cachée. Elle observe que dans son travail, l'intimité de la relation clinique permet une certaine authenticité des autres car n'ayant rien à protéger dans cette relation artificielle, les gens enlèvent leur masque et parlent d'eux:

*«C'est comme si... avec moi y a pas de jeu, y a pas de...bon, ça peut arriver là, mais en général les gens ont rien à me prouver, y a pas de relation à préserver, ils peuvent se permettre d'être authentiques. Y a beaucoup de peur. Je pense que la peur est un facteur qui fait qu'on se protège, on se met derrière une façade.
Bon dans l'intimité du rapport avec le thérapeute, mais à part ça, c'est pas évident. Dès la première rencontre les gens vont se sentir à l'aise, ils vont révéler des secrets.»*

Au niveau des rencontres cliniques, Louise se dit encore étonnée de la facilité avec laquelle les individus se livrent à elle dans le contexte de la clinique et elle fait la comparaison avec les hommes de sa vie. Elle remarque à quel point ceux-ci sont sur leurs gardes dans le couple alors qu'ils en ont tant à dire lorsqu'il sont en consultation. Il faut noter que le sujet fait ici une distinction entre les contextes:

«En tout cas, moi, je fais le parallèle avec mes relations de couple où je me suis retrouvée avec des gars, je sais pas pourquoi, je sais pas si c'est notre dynamique à nous où si c'est le reflet de la majorité des couples là, mais, euh, comment le gars a de la misère avec moi à se mettre à nu. Autant je réalise que c'est facile avec des clients, dans le bureau, même les hommes, autant je réalise comment c'est difficile dans l'intimité du couple de le faire.»

Ça, je n'en reviens pas. Je le réalise en en parlant là j'avais jamais pensé à ça comme ça mais je trouve ça particulier.»

On comprendra que, dans les deux cas, le sujet ne se trouve que très difficilement dans une relation intime réciproque. Dans le premier cas, clinique, Louise conserve son rôle de thérapeute et ne dévoile donc pas sa propre intimité. Dans le deuxième cas, amoureux, elle reproche à l'autre de ne pas se laisser voir tandis qu'elle se considère authentique dans ses rapports, ce qui constitue une relation asymétrique où cette fois d'après ses dires, c'est elle qui se livre et l'autre qui demeure en retrait. Dans les deux cas donc on peut interpréter qu'il s'agit de rapports proches-lointains. Louise semble ne pas pouvoir imaginer qu'une relation soit le fait de deux personnes ayant une place. Dans le rapport clinique, elle est inexistante en tant que soi défini, dans le rapport amoureux, se livrant à l'autre, elle se perd dans l'autre. Un choix est à faire entre conserver le masque de la professionnelle auprès de qui l'on peut s'épancher, ou enlever ce masque et risquer de se perdre dans l'autre. Dans les deux cas, le soi semble en effet n'avoir pas de place.

3- Style de vie

Louise perçoit sa situation comme une période de célibat. Ce «*moment de transition*» est défini comme un passage où l'individu retrouve sa solitude pour «*prendre soin de soi*». Louise se dit célibataire et non séparée car, selon elle, se dire séparée équivaut à se définir en fonction de l'autre ce qu'elle refuse énergiquement. La spiritualité, les nombreuses activités de formation démontrent à quel point le sujet travaille à «*prendre de l'expansion*» c'est-à-dire à émerger d'une relation où elle s'était perdue dans l'autre. Tout compte fait, Louise se positionne continuellement par rapport à l'autre.

3.1 Le travail: «la créativité c'est important»

Louise détient une maîtrise en service social, complétée par diverses formations en psychothérapie. Elle pratique depuis 12 ans en CLSC. Le travail est très investi:

«Je serais pas bien dans un travail où je sentirais pas que j'accomplis quelque chose puis avec mon travail, ça me donne ce sentiment-là.»

Pourtant Louise distingue entre sa forme clinique et sa forme administrative. C'est sous sa première forme qu'elle a l'impression d'une réalisation de soi tandis que dans le travail administratif, Louise a l'impression de ne pas se retrouver. Les impositions et les contradictions du système, au lieu d'outiller les intervenants, viennent «miner leurs relations».

«Je dirais que ce qui affecte les relations entre les gens, c'est les nombreux changements; on a pas le temps de s'adapter à un changement qu'on nous en amène un autre, alors ça, c'est très très exigeant. Je me rends compte que dans notre milieu, ce qui est plus exigeant c'est pas notre travail, c'est les conditions dans lesquelles on fait notre travail.

C'est tout ce que l'administration nous demande, c'est toutes les contradictions dans lesquelles on a à vivre, c'est le climat, c'est les surcharges de travail parfois, les frustrations des collègues avec qui t'as à faire, en tout cas, c'est tellement complexe là que tout ça vient nous miner.»

C'est pour cela que se sentant parfois «en marge» de la pensée générale, Louise aimerait éventuellement partir pour fonder, avec un plus petit groupe, une équipe d'intervenants afin de se sentir plus «créative. Par ailleurs, Louise veut vivre autre chose que le travail.

«Mais en même temps le travail pour moi c'est pas tout dans la vie alors c'est pour ça que j'ai décidé de travailler juste quatre jours. C'est bien bien clair que il est pas question que je fasse jamais du cinq jours dans ma vie parce que j'ai trop le goût de faire plein d'autres choses. J'ai trop envie de me réaliser autrement que par le travail puis pour moi la créativité bien c'est important, donc c'est ça que j'ai envie de faire à travers mes moments libres.»

On verra que les activités sont souvent en lien avec le travail, mais c'est évidemment du travail clinique dont il est question. «*Se ressourcer*» à l'extérieur du travail vient alimenter le travail clinique.

3.2 Les activités: «une recherche de sens à la vie»

Les activités occupent une grande place dans la vie de Louise. Le sujet dit avoir besoin de se réaliser autrement que par le travail.

Louise se rend régulièrement dans un centre bouddhiste, ce qui nourrit son côté spirituel, sa recherche d'un sens à la vie. Elle s'est inscrite à un cours de tam-tam; elle se rend à des ateliers de fin de semaine en art thérapie et en gestion du stress. Elle va régulièrement à des conférences ou danser dans des discothèques pour se mettre en situation de rencontrer. Le sujet n'est pas tentée par les organismes de sociabilité dont le but est trop clairement annoncé.

Les activités seront donc plus orientées vers la réalisation de soi et s'il se produisait une rencontre susceptible de l'intéresser, elle accueillerait ceci positivement. Elle a déjà participé à des activités dans des bases de plein air pour personnes seules et considérait qu'il y avait un équilibre intéressant entre l'activité comme telle et le plaisir des échanges avec les autres.

En outre, Louise voyage régulièrement, ce qui, comme nous l'avons indiqué précédemment, constitue pour elle une activité proche de l'intensité amoureuse. Le voyage, souvent effectué seule, est l'occasion de «*créer quelque chose de différent*», ce qui, il faut bien le

noter, permet aussi la distance et même le retrait.

3.3 Les amitiés et connaissances: «des valeurs qui peuvent se ressembler»

«Je dirais que j'ai beaucoup d'amis. J'ai beaucoup d'amis euh, des connaissances oui aussi beaucoup. J'explique ça à cause de mes grandes périodes de célibat justement. Ça a favorisé que je développe des liens proches avec plusieurs personnes et pour moi c'était important aussi pour faire des activités, pas toujours être seule. Ayant plus de temps libre, ça fait qu'on a plus de temps à passer avec nos amis parce que pour moi une amitié ça se nourrit.»

Selon Louise, les amitiés sont plus importantes pour les personnes seules car il s'agit de relations pour lesquelles l'individu doit avoir du temps. Cependant, elle distingue entre amitié et connaissance, arguant que l'amitié est une relation spécifique par rapport aux connaissances qui sont en général plus nombreuses que les amis. Elle se dit sélective.

«Je rencontre beaucoup de gens au travers de beaucoup d'activités et c'est assez rare que je vais développer un lien particulier avec quelqu'un. Ça va rester au niveau des connaissances. Je demeure très sélective.»

Les amis proches sont plus rares mais très significatifs; par ailleurs ces amitiés ne sont pas décrites. Nous avons vu que, pour elle, il y a les gens qui ne peuvent vivre seuls et ceux qui ne peuvent vivre avec les autres. Entre les deux, il y a toute la gamme possible. Il y aurait autant de liens que de personnes. Le sujet se situe entre les deux, déclarant n'avoir pas besoin des autres à tout prix et même préférer la solitude à certaines compagnies.

À notre question sur ce qui se joue dans les rencontres avec les autres, Louise répond:

«Je sais pas comment l'appeler là, mais y a quelque chose qui se passe dont on est pas conscient entre les gens, euh, qui fait qu'on se sent bien avec quelqu'un ou on se sent pas bien avec un autre.»

Ce qu'elle nomme à l'occasion la «*chimie*» ou le «*quelque chose d'inconscient*» est également défini comme une ressemblance dans le fait de «*valeurs qui peuvent se ressembler.*» Louise se définit comme quelqu'un de très intuitive et émotive. Elle se fiera donc à ses premières impressions pour connaître les autres. À ce sujet, elle déclare qu'en général il n'existe pas beaucoup d'authenticité entre le gens et que l'image prime. C'est pourquoi le regard des autres, qu'elle considère comme trop important dans sa vie, l'empêche de s'habiller comme elle aimerait s'habiller. Elle se sent souvent «*un petit peu à côté de la normalité*» car elle émet des réflexions qui sortent de l'ordinaire. Possédant son quant-à-soi, elle tient à le conserver. Elle revient à la clinique qui selon elle atteint l'authenticité car les gens qui viennent la consulter n'ont pas de relation à préserver. Cependant, comme nous l'avions déjà noté, les relations cliniques ne font tomber le masque que d'un côté: tandis que le client se livre, le clinicien conserve il est normal, le masque de la neutralité bienveillante. L'authenticité ne peut-elle s'atteindre que dans des relations proches-lointaines où justement il n'y a pas de relation à préserver?

3.4 La famille d'origine: des liens proche-lointains

Louise est très discrète sur ses liens familiaux. Elle est l'aînée d'une famille de trois enfants. Ses parents sont divorcés. Louise laisse entendre qu'elle a peu de contacts avec son père qui habite la Floride et a beaucoup de contacts avec sa mère avec qui elle partage les activités et les préoccupations, en dépit de la différence de génération. Elle fréquente peu son frère, marié et père de deux enfants avec qui elle dit avoir peu de choses en commun. Elle voit plus souvent sa soeur qui vit aussi en couple et qui a des enfants, ce qui l'a rapprochée de sa famille. Il s'agit de l'occasion pour elle de voir des enfants, n'en ayant pas elle-même et trouvant en eux le contact affectif qui lui manque dans sa vie.

Les enfants des autres sont dans ce contexte, réparateurs de solitude affective. Les contacts se font par exemple par le moyen du gardiennage ou de sorties occasionnelles. Les fêtes de famille demeurent des moments importants dans la vie du sujet.

3.5 Relations amoureuses: «se perdre dans l'autre»

Louise vient de vivre une rupture d'une relation de quatre ans. Elle dit s'être rendue compte qu'elle s'était perdue dans la relation de couple.

«C'est comme si j'arrivais pas à faire mes choses à moi et à faire des choses en couple»

Le discours de Louise donne à penser qu'il est impossible de se réaliser comme individu à l'intérieur du couple: *«comme si la majeure partie de mon temps puis de mon énergie passait dans le couple puis je mettais de côté, moi, qui j'étais.»*

Ici, tout est affaire d'identité. L'autre *«tellement différent»* fait perdre l'identité. Le moi se perd dans la relation. Le quotidien s'impose à l'intensité qui finit justement toujours par se perdre dans la routine du couple établi. Or l'identité ne semble s'exprimer qu'à travers la distance, l'intensité. C'est pourquoi Louise est constamment entre deux relations. La solitude est vécue comme une période de transition où le soi se répare des blessures de la relation, expérimente autre chose, prend soin de lui-même. Cependant, pour Louise, la solitude n'est pas un choix comme tel. À la question de savoir si le fait d'être seul est un choix ou non, le sujet répond *«c'est les deux»*, ce qui démontre l'ambiguïté de la posture.

L'idéal demeure la vie à deux à la condition d'être avec la «bonne personne»:

«... alors là, je fais le choix de me retrouver seule jusqu'à la prochaine rencontre qui sera assez stimulante pour moi qui me redonnera envie de partager le quotidien avec quelqu'un d'autre.»

Or la «bonne personne», s'il en est une, aura la difficile tâche de concilier l'intensité et le quotidien. Le choix d'être seule est donc pour Louise «un choix temporaire». Toutefois elle prend soin d'ajouter: «*Mais c'est certain que je vais toujours me choisir avant de choisir l'autre.*» L'autre doit «apporter quelque chose».

Louise aborde très brièvement le sentiment de solitude lorsqu'il est question de «*besoin de rapprochement physique*» avec un autre. Dans ces moments, le sujet n'a personne à appeler et éprouve un sentiment de solitude. Elle s'empresse d'ajouter que «ça passe».

Le sujet dit avoir connu plusieurs relations amoureuses significatives. Elle en dénombre quatre ou cinq dont deux relations de trois et quatre ans où le couple partageait le même toit.

Elle déclare «*tomber facilement en amour*» et rechercher l'intensité avant toute chose:

«Oui, c'est clair que, pour moi, l'amour c'est pas, euh... c'est pas juste: on est bien avec la personne avec qui on est. C'est quelque chose de plus, c'est comme des palpitations, c'est plein de symptômes physiques, un malaise qui fait qu'on sent une attirance. On recherche la présence de l'autre. Y a une intensité. Ça nous amène à nous dépasser. Faire des choses qu'on oserait pas, expérimenter des choses, prendre des risques... aller aussi dans le monde de l'autre. Ça fait que c'est un peu tout ça.»

L'amour recherché doit être «global». L'amour est défini comme une complicité, un partage des valeurs où l'intensité est toujours présente.

À l'histoire des relations amoureuses, on observe que celles-ci peuvent être qualifiées de proches-lointaines car l'intensité (comme dans l'étude de l'authenticité) ne se partageait jamais également entre les deux parties, de sorte que Louise a pu ressentir de l'intensité pour quelqu'un qui ne la partageait pas alors qu'à d'autres occasions, avec d'autres partenaires, l'intensité était ressentie par l'autre sans forcément d'écho du côté de Louise. L'intensité partagée dès le début avait tendance à s'éteindre lorsque l'un réalisait qu'il avait idéalisé l'autre et que cet autre ne correspondait pas à «*l'image*» de départ.

Tout porte à faire penser qu'effectivement l'intensité recherchée avec l'autre permet justement que le rapprochement n'ait jamais lieu. La proximité vécue quotidiennement est vécue comme une possibilité de perte de soi.

3.6 Les enfants: «*j'aurais pas d'enfant seule*»

Louise n'a pas eu d'enfant. Elle se fixe trois années pour en avoir un avec la «*Bonne Personne*». Le fait de dire «*je n'aurais pas d'enfant seule*» suppose le choix qui se pose aujourd'hui: une femme peut décider de «*se faire un enfant*» et tenir un rôle de mère seule. Pour Louise, il existe des conditions de base, conditions qui ne se sont pas présentées jusqu'ici. Cependant «*la charge*» lui fait peur.

«Ce que ça représente dans une vie d'avoir des enfants... je vois ça comme énorme et si y a pas d'amour dans le couple, je ne vois pas comment je passerais à travers ça. Je sais fort bien qu'il va sûrement y avoir de l'amour pour mes enfants et ça va me donner une énergie. Mais ça va vouloir dire, pour moi, tasser tellement de choses, tellement d'activités, tellement de projets, tellement de passions qui ont même pas pu se réaliser encore que je sens qui ont envie de vivre. Ça fait que, pour faire le choix d'avoir des enfants il va falloir que je sois amoureuse et que je sente que l'autre aussi. Faut qu'on ait envie ensemble de faire un bon bout de chemin.»

Elle réalise un peu plus loin que son besoin d'intensité ne correspond peut-être pas exactement à l'établissement d'une famille mais elle continue à espérer que la «*bonne personne*» permettra que l'intensité amoureuse dure suffisamment pour que la charge qu'elle voit comme énorme et qui lui fait peur, n'en soit plus une, si l'on peut dire.

Sujet no 9: Sonia

Identification et histoire résidentielle

Il s'agit d'une femme de 48 ans, secrétaire, séparée depuis 17 ans. Sonia a été mariée 11 ans, de ce mariage elle a eu une fille qui a quitté la maison depuis un an. Sonia vit seule depuis un an. Elle vit dans le même immeuble que sa mère et que quelques frères et soeurs. Elle a toujours vécu très près de sa famille d'origine et depuis son départ de l'appartement familial, elle a toujours demeuré dans l'appartement qu'elle occupe maintenant dans l'immeuble de ses parents.

1-Connnaissance de la solitude

1.1 Perception de la solitude:

Vivre seule: «apprendre à meubler son existence»

Sonia habite donc seule depuis un an et déclare vivre bien sa solitude. Elle a mis un terme à une relation plutôt distanciée qui a duré six ans avec un homme qu'elle ne fréquentait que les fins de semaine. Sonia «*apprend*» à vivre seule depuis le départ de sa fille il y a un an. Elle dit «*apprendre à prendre soin de soi*» seulement depuis le départ de sa fille.

«Moi, je me suis passée en premier, juste quand j'ai été la seule à passer peut-être.»

Sonia, qui s'est dévouée pour son enfant, doit désormais vivre avec le fait que sa fille n'a plus besoin d'elle comme auparavant. Elle s'était fait la promesse : «*ma fille ne manquera jamais de rien*» et faisait passer son bien-être avant tout autre chose. En retour, Sonia en recevait une reconnaissance indirecte, celle de voir grandir son enfant dans le bonheur qu'elle lui avait construit.

Le fait de ne plus avoir de contrainte au niveau du temps représente pour Sonia un avantage.

Les activités de vie quotidiennes ne sont plus balisées dans le temps.

«T'as juste toi à t'occuper là. T'as pu à te préoccuper de rien d'autre là. Je peux manger à l'heure que je veux, dormir à l'heure que je veux, t'sais t'as pu aucune contrainte là. Ça j'ai trouvé ça super»

Par contre, Sonia poursuit en se demandant *«comment on fait pour penser à soi?»* et avoue que la dernière année s'est passée à se poser cette question. Le sujet ressent donc plus de solitude depuis le départ de sa fille. Si elle procure certaines satisfactions, la liberté que la solitude apporte est ressentie comme un espace qu'il faut *«meubler»*, ce qui fait penser à un vide qui force le sujet à *«se poser des questions»*. Ces questions concernent ses rapports aux autres. Malgré l'ajustement effectué tout au long de l'année après le départ de sa fille, Sonia reconnaît avoir plus de difficulté avec les autres qu'avec la solitude qui au fond, est moins confrontante.

La solitude est d'abord perçue positivement, voire réconfortante. Pourtant elle se fait sentir depuis le départ de sa fille. La solitude devient alors confrontante car Sonia *«cherche quelqu'un»* et devra *«s'impliquer socialement»*.

1.2 Définition de la solitude: un manque de l'autre

Sonia établit une différence entre solitude et isolement. Le sujet a toujours été entourée par sa famille, ce que nous constaterons plus loin. Elle a également vécu avec sa fille jusqu'à il y a un an. Elle n'est donc pas isolée. Cependant elle affirme éprouver de la solitude puisqu'elle cherche quelqu'un. La solitude est vécue comme étant, d'une certaine façon, dans l'ordre des choses puisqu'elle dit elle-même s'y être habituée depuis son divorce, il y a 17 ans. Cette solitude est confortable tout en ne l'étant pas puisque Sonia cherche à y

mettre fin. Sonia dit: *«Quand je suis juste bien, quand je suis pas dans le manque affectif ou autre là, ça va bien, je suis sur mon terrain comme on peut dire.»*

On peut noter une ambiguïté de la définition de la solitude qu'il vaut la peine de démêler. La solitude est ici présentée dans sa double définition: il y a la solitude objective, le fait de vivre seule et non isolée devenu dans l'ordre des choses et la solitude subjective, le fait de se sentir seule dans le manque de l'autre. Or le besoin d'être avec les autres complique les choses si l'on peut dire. Ce qui semble le plus faire souffrir Sonia est de reconnaître son besoin des autres. La solitude qui est en quelque sorte dans l'ordre des choses, finit par être vécue comme une crise lorsque l'état de manque se fait sentir. En ce cas, la solitude est par définition un manque de l'autre.

1.3 Problématique du choix: «je cherche oui mais pas à n'importe quel prix»

Sonia décrit ses relations amoureuses comme ayant toujours été hésitantes. Elle commence par attribuer aux hommes eux-même leur distance et leur crainte de s'engager:

«J'ai passé me vie avec des hommes avec qui je vivais des bonnes choses et qui semblaient en vivre aussi, pis qui ont toujours eu peur de dire, oui, je vais plus loin. Pourquoi? Probablement parce que je m'en contentais, là.»

Elle ajoute pourtant que cette situation répétitive a pu répondre à un certain choix, plus ou moins conscient, qu'elle avait fait pour se protéger contre des rapprochements indésirables, ayant vécu de l'inceste avec un oncle pensionnaire chez ses parents. Sonia s'empresse d'affirmer que pour protéger sa fille d'une telle possibilité, elle s'est empêché de s'établir avec quelqu'un. Or elle reconnaît que la distance est un choix. Par ailleurs, elle se rend compte aujourd'hui que ce choix n'est pas que rationnel dans le but de protéger sa fille car elle se voit, malgré le départ de l'enfant devenue adulte, dans l'impossibilité de s'investir

plus avant dans une relation et qu'elle continue d'expérimenter des rapports distants.

«Quand les gars étaient comme pas libres, j'arrivais à être bien, pis dès que je savais que la personne était libre, moi je le devenais moins libre(rire).»

Une fois de plus, est observée l'ambiguïté du choix d'être seul. Le sujet possède un rationnel qui vient expliquer ce choix. Pourtant, le désir d'être avec un autre est bien présent voire obsédant. Mais il ne se réalisera pas *«à n'importe quel prix»*, surtout pas au prix de soi-même qu'il faut continuer de protéger contre l'autre car: *«Aujourd'hui ça a changé. Je suis assez grande pour prendre soin de moi»*. Il est intéressant d'observer que le sujet prend soin d'elle-même en prenant ses distances mais, en même temps, reconnaît que c'est dans le rapprochement avec l'autre qu'elle arrivera à se soigner.

1.4 Système d'actions pour remédier à la solitude: «aller dans le social»

*«Pour combler ses besoins affectifs, c'est sûr, il faut aller à l'extérieur (...) Comme dans le groupe l'Intervalle où je vais, c'est bien bien dit, regarde tu viens pas ici pour cruser. On est pas une agence de rencontre pis tu viens ici pour te donner la possibilité de pas rester tout seul pis de venir faire des activités en groupe. Pis là je me dis en dedans «vous êtes des maudits menteurs» parce que plus j'les connais, plus j'les vois aller. Y en a plusieurs qui se mettent en couple dans ça. Un moment donné ça casse pis y repartent avec un autre(rire).
Ça, j'ai de la misère avec ça.»*

Au moment de l'entretien le sujet avait mis en place différentes stratégies afin de faire de nouvelles rencontres. Une relation de plusieurs années, plutôt distanciée, venait de prendre fin. Sonia s'est donc rendue un dimanche à l'Intervalle, un lieu de rencontre pour personnes seules. Cependant, alors qu'il est bien dit qu'il ne s'agit pas d'une agence de rencontre, Sonia remarque que tout le monde est à la recherche de quelqu'un. L'Intervalle constitue, selon Sonia, un bon exemple de la fausseté des rapports entre les gens.

Sonia croit donc au début tomber sur un milieu «*asexué*», ce qui la rassure, dit-elle. Rapidement elle se rend compte que ce n'est pas le cas. Elle compare l'organisme à une famille élargie. Le malaise vient probablement du fait de l'expérience incestueuse vécue à l'intérieur de sa propre famille. Comparant l'Intervalle à une famille, Sonia ne peut concevoir que les hommes faisant partie de l'organisme puissent s'intéresser sexuellement à elle.

Elle se rend donc également dans un groupe de rencontres où les choses sont plus claires. Les gens veulent rencontrer et le disent. Elle ajoute que ce groupe fait moins «*famille élargie: c'est le vrai social*», celui-ci se trouvant être l'extérieur de la famille. Il s'agit d'un très gros organisme, pouvant regrouper jusqu'à mille personnes dans une salle de danse, ce qui en dit long sur la distance qui s'opère. L'intimité dénoncée dans le premier organisme laisse place, cette fois, à l'anonymat de la salle de danse.

Sonia aimerait maintenant rencontrer un homme et aller au-delà des apparences. Elle aimerait donc tenter un rapprochement. Pourtant, ce qui viendra contredire l'essentiel de son propos qui nous le verrons plus loin, porte sur l'authenticité contre la théâtralité des rapports, Sonia s'est inscrite dans une agence qui fait des entrevues filmées. Ironiquement, Sonia a choisi le moyen le plus près de ce qu'elle critique, une présentation de soi dans un contexte d'entrevue filmée, une mise en scène, une mise à distance.

«Je suis allée là dans un souci d'être le plus près de moi possible. Mais en même temps si je veux rencontrer faut bien que je sois présentable. Mais je veux pas présenter une Sonia qui n'est pas une Sonia. L'important c'est que je présente une image la plus près possible de moi.»

Est donc résumée ici toute la contradiction dont fait preuve le sujet, à la recherche de sa vérité, de son authenticité, de son identité enfin, mais aussi de reconnaissance à travers le regard des autres. Sonia dit avoir *«des choses à vérifier dans le social»*. S'étant toujours sentie en marge du social, elle déclare vouloir se trouver *«dans le social»* et enfin y prendre sa place. Les stratégies déployées offrent peu de possibilité de rapprochement et s'inscrivent, au contraire, dans une mise à distance où domine l'image.

2- Connaissance de soi et des autres

2.1 Perception de soi: l'authenticité

«Ben d'abord, j'étais bien dans ma solitude dans le sens où j'étais bien juste avec moi. J'avais plus de difficulté avec les gens, dans ma relation avec les gens. Pis je me cassais plus la tête à savoir comment faudrait que je sois... avec les autres...comment on m'accepterait, comment... et c'est un petit peu ça. Pis un moment donné, j'ai commencé à toucher à la question: comment on se sent quand on est bien, quand ça coule?»

Le sujet est porté à l'introspection. Elle se dit *«casanière»*, plutôt solitaire que sociable et se reconnaît même *«un fond dépressif»*. Au fil des années, elle dit avoir appris à se connaître pour découvrir ses intérêts. Elle aurait aussi travaillé à chercher les choses qui lui font plaisir dans son quotidien de tous les jours. Sa relation avec son chien, entre autres, lui apporterait une vision plus simple de l'existence. Selon ce qu'elle exprime, la difficulté ne se trouve pas tant dans le fait d'être seule mais bien plutôt dans le rapport aux autres. À travers sa question *«comment on se sent quand on est bien?»* Sonia se demande en fait comment être avec les autres comme s'il existait une nette distinction entre le soi pour soi et le soi pour les autres. Le problème de l'authenticité surgit, confrontant le sujet à lui-même ainsi qu'aux autres, car la connaissance de soi est une connaissance ne pouvant se départir du regard de l'autre. Le sujet se demande en fait comment *«être choisie»* tout en demeurant authentique.

Comment présenter une «*image*» de moi qui soit authentique. Sonia est préoccupée par l'attitude à adopter avec les autres. Selon elle, tout part de la manière dont elle se sent. Elle reconnaît éviter les situations de groupe. Selon Sonia, la vie en société est un jeu de masques où chacun veut paraître à son meilleur afin d'être choisi. Le regard des autres est contraignant car il force l'individu à s'ajuster pour répondre à une norme sociale.

«Euh... c'est essayer de faire l'intéressante, essayer de faire la femme indépendante.»

Le jeu des masques s'oppose à l'intériorité individuelle, ce que d'autres ont nommé «*ce qu'il y a en dedans*» défini comme étant la «vraie authenticité». Comme le dit bien Goffman, la vie sociale est fondée sur le simulacre. Les relations, perçues comme non authentiques, ne sont pas satisfaisantes puisqu'extérieures à soi. Sonia ressent fortement la distance qui sépare ce qui est attendu d'une femme (être indépendante, bien vêtue, en concordance avec la mode), et ce qui est «*en dedans*» et qu'elle ressent comme étant vraiment elle-même. Elle oppose ce qu'elle conçoit comme vrai (la vie intérieure, intime, individuelle) à ce qu'elle considère comme faux et extérieur à elle-même (la vie sociale, théâtrale, extérieure, fausse). Le sujet utilise d'ailleurs l'expression «*aller dans le social*» comme s'il s'agissait bel et bien d'un autre univers.

2.2 Travailler sur soi: «prendre soin de soi»

*«... c'est facile de se dire: regarde, tu travailles sur toi-même pis tu continues à te connaître.
Mais d'accepter de te dire: ben oui, c'est vrai que je cherche (quelqu'un).»*

Le sujet réalise en fait que le départ de sa fille laisse place aux possibilités de «*prendre soin de soi*» mais Sonia prend conscience qu'il ne suffit pas que d'un travail thérapeutique sur soi. Elle réalise qu'elle cherche quelqu'un. Prendre soin de soi est devenu nécessaire.

Il s'agit même d'un devoir, semble-t-il, et sans doute l'expression devenue courante «travailler sur soi» n'est-elle pas étrangère à ce nouvel impératif. Mais le fait de s'occuper de soi ne comble pas tous les besoins et ne meuble surtout pas l'existence. Au contraire, Sonia ressent *«le goût d'être avec quelqu'un»*. La présence d'un autre est nécessaire pour prendre soin de soi. Elle a beaucoup travaillé en thérapie et poursuit encore aujourd'hui une thérapie.

«J'ai été en thérapie longtemps, pis je suis encore en thérapie d'ailleurs pis... c'est sûr que tout ce que tu vis autant travail que familial, avant que tout se règle, ça prend toujours du temps.»

Le travail thérapeutique a aidé le sujet à clarifier les questions qu'elle se pose pourtant encore aujourd'hui sur ses rapports aux autres dans les différents cercles sociaux où elle évolue. L'utilisation du terme «régler» peut être interprétée comme le besoin du sujet de poser des règles à sa vie, règles qui seraient en concordance avec les normes et valeurs sociales. Mais tout cela *«prend du temps»*. Le travail sur soi est une façon de *«prendre soin de soi»* mais n'est-il pas aussi lui-même une relation sociale où le regard et la reconnaissance de l'autre-thérapeute se trouvent au centre du processus? En ce cas, l'authenticité individuelle peut se révéler sans crainte de destruction, la distance professionnelle agissant comme paravent contre toute éventualité de rapprochement. Un rapport proche-lointain s'installe au fil des années, prenant le temps, clarifiant des questions pourtant sans cesse posées. Ainsi va la thérapie qui répond certainement au *«goût d'être avec quelqu'un»* en même temps qu'à la possibilité qu'un autre prenne soin de soi.

2.3 Le quant-à-soi: «trouver son style à soi»

«Pis là, trouver mon style ça veut dire euh trouver la coiffure que t'aimes porter pis que t'es bien. Le vêtement, c'est sûr que j'ai des besoins là pis je commence à y voir. Pis je sais que question monétaire, on a pas le choix, faut vivre avec.

«Vois-tu, la semaine dernière, j'étais un petit peu down parce que je me disais ben là faudrait que je change plein d'affaires. Pis quand je suis arrivé à me dire: "regarde trouve ton style

dans quoi t'es bien". J'ai pas besoin de changer tant d'affaires. Au lieu de chercher tout le look tout de suite. Une chose à la fois. Mais j'avais pas pris conscience de comment j'avais le goût de voir quelqu'un.»

Sonia exprime devoir mettre son masque à l'occasion de sorties afin d'adopter un style qui n'est pas le sien mais correspond à ce à quoi la société s'attend d'elle. Le *look*, le *style*, sont des apanages qui lui sont étrangers. Tout se passe comme si Sonia luttait pour conserver son authenticité dans un monde qui lui est étranger car dominé par les masques: *«Pis ça aussi s'en est un genre de masque: essayer de refléter ce que l'autre voudrait que tu sois»*. Ainsi *«trouver son style»* est chargé de paradoxes puisque le style correspond toujours à des exigences groupales. Le style n'est jamais totalement redevable à l'individu. Le style se trouve *«dans le social»*, monde d'apparences et de formes. Sonia soutient donc qu'il faut en fait trouver son style à soi. Elle soutient également que, pour correspondre à une certaine norme de beauté physique à la mode, on doit avoir l'argent nécessaire. Simmel attribue un rôle central à l'argent dans la détermination de l'indépendance. L'argent en fait a un rôle paradoxal puisqu'il octroie la liberté et l'indépendance à l'individu tout en le soumettant aux contraintes de devoir correspondre à cette norme de beauté physique. L'idée d'indépendance se trouve également au milieu d'impératifs contradictoires: d'abord, l'individu a l'obligation de se singulariser dans le fait d'être authentique mais, dans cette obligation même, pointe la non-indépendance puisque l'individu doit se soumettre au diktat conformiste: *«sois indépendant»*. Pourtant le besoin d'être avec les autres, le désir de

rencontrer des hommes complique les choses si l'on peut dire. En fait, ce qui semble le plus faire souffrir Sonia est de reconnaître son besoin des autres. Se trouver «*sur son terrain*» équivaut au quant-à-soi de Sonia. Le sujet a le sentiment de posséder un quant-à-soi, terrain de solitude confortable où personne ne manque à personne, terrain d'authenticité peut-être où Sonia, bien que se sentant en marge du social, ne souffre pas, tant qu'elle n'a pas à sortir pour «*chercher quelqu'un*».

2.4 Perception des autres: «des acteurs»

«Il y a plein d'acteurs autour pis on essaie tous d'être à notre meilleur. C'est ça qui est drôle: tu fréquentes plein de milieux de gens seuls pis là ben t'es pas sensé chercher. T'sais parce que t'es sensé être bien dans ta peau. Pis il faut que tu joues l'indépendant, il y a comme une distance. Pis moi j'entends les gars parler comme les filles, parce qu'il y en a dans les deux camps c'est sûr; les gens disent: moi je cherche pas j'suis indépendant parce que faut pas que je perde ma liberté; faut que la femme soit comme ci, faut que le gars soit comme ça. Quand quelqu'un te plaît pis t'as le goût d'être avec quelqu'un, il me semble que y a un partage tout court qui va de soi, pis tu coupes pas tout ça au couteau comme ça là.»

Sonia dit qu'elle cherche à rencontrer quelqu'un mais tout de même «*pas à n'importe quel prix*». Nous savons maintenant qu'elle fréquente des milieux de rencontres. Elle en revient souvent préoccupée par ce qu'elle y entend: des hommes et des femmes qui font une description de ce que devrait être la femme ou l'homme idéal. La vie sociale ressemble à un théâtre où des «*acteurs essaient d'être à leur meilleur*». Pour Sonia, l'une des caractéristiques les plus significatives de ces sortes de rencontres serait d'avoir l'air de ne pas chercher ce qui est paradoxal dans des lieux de rencontres où précisément l'on cherche quelqu'un. «*...tu fréquentes plein de milieux de gens seuls pis là ben t'es pas sensé chercher. T'sais, parce que t'es sensé être bien dans ta peau.*»

Sonia note une distance entre les gens qui jouent des rôles et doivent avant tout paraître indépendants, qualité recherchée entre toutes.

La liberté est, selon Sonia, synonyme de bonheur pour les gens.

«Les gens disent: moi je cherche pas J'suis indépendant parce que faut pas que je perde ma liberté».

Par ailleurs, la liberté recherchée se trouve contrariée par l'analyse, dont les gens abusent selon Sonia. Tout serait soupesé, calculé, évalué lors des rencontres ce qui a pour effet de juguler la spontanéité. Pour Sonia, l'envie de *«partager»* devrait aller de soi sans excès d'analyse.

«La relation tient pas parce que tout le monde s'analyse, les gens parlent sans dire les vraies choses.»

L'analyse, comme l'indépendance, la distance, la liberté, les masques, se trouvent à l'opposé de l'authenticité, ce que Sonia nomme *«les vraies choses»* qui semblent se trouver du côté du quotidien.

Sonia paraît donc très préoccupée par les relations amoureuses. Elle dit elle-même se préparer à *«chercher quelqu'un»* et cette recherche est cause d'anxiété car pour combler ses besoins affectifs, il lui faudra aller *«dans un autre monde»* où *«tout le monde est à la recherche mais personne l'affiche»*.

2.5 Le regard des autres: «être choisie»

Le regard des autres prend de plus en plus d'importance à mesure que le sujet cherche quelqu'un. Le social est ouvertement associé à une scène où les jeux de masques ont cours «pour paraître à son meilleur», le meilleur étant l'individu qui répond aux critères sociaux régissant beauté, qualités morales et, par dessus tout, l'indépendance à tout point de vue laissant entendre à l'autre que son regard n'est pour rien dans ce que l'on est. Or à son grand désarroi, le sujet n'échappe pas à ce théâtre où lui-même est acteur, pour se faire voir et être choisi.

«Euh... c'est beaucoup quand t'aurais le goût de partager quelque chose avec quelqu'un. Tu rencontres pis tu rentres facilement dans des jeux, des masques... tu veux paraître à ton meilleur, tu voudrais impressionner, tu voudrais être... choisie.»

3- Style de vie

Bien qu'entourée de sa famille, Sonia se perçoit comme étant seule et en marge du social. Les jeux sociaux lui sont étrangers. La vie sociale est un autre monde, situé à l'extérieur. Sonia travaille ponctuellement et a donc peu l'occasion d'interagir avec d'autres personnes que les membres de sa famille. Elle a eu recours aux organismes de sociabilité afin de se créer un réseau. Elle aimerait rencontrer quelqu'un.

3.1 Le travail: le retrait

Le sujet a peu parlé de son travail. Sonia a fait l'équivalent de cinq années à temps plein comme secrétaire en 17 ans. Elle a principalement travaillé dans une imprimerie. Au moment de l'entretien, elle travaillait sur appel. Le travail ne constitue donc pas un support psychosocial recherché. Au contraire, on peut même observer dans cet investissement minimal du travail, une position de retrait par rapport à un social formalisé et anxiogène.

3.2 Activités: la réintroduction du faire et de l'interpersonnel

Les activités sont centrées sur le système d'actions mis en place pour «*aller dans le social*». Il est intéressant de remarquer à nouveau ici le dilemme dans lequel le sujet se trouve, partagée entre l'urgence de faire des rencontres et d'être remarquée et choisie, en même temps que le souci de trouver son style à soi. Sonia s'est sentie et se sent encore en marge du social. Elle se sent en fait incapable de répondre aux impératifs de féminité et de performance. Elle cherche un style, son style dit-elle, qui révélerait ce qu'elle est vraiment.

«Oui. J'avais beaucoup de difficulté dans le faire. J'étais beaucoup dans ma tête, dans mes rêves. J'ai des choses à vérifier dans le social. Je me suis sentie ben gros à côté dans le passé. Maintenant, je voudrais essayer d'être plus «dedans» pis me sentir bien «dedans»(...)Mais peut-être que si je sortais beaucoup, beaucoup, si je faisais plein, plein de choses, j'aurais pas besoin de m'inscrire dans des milieux comme ça.»

Par ailleurs, elle a fait du bénévolat pendant quelques années auprès des jeunes mésadaptés. Elle avait besoin de s'impliquer socialement pour aider des gens et se sentait à l'aise avec les jeunes. Elle a même hébergé certains d'entre eux, ce qui permettait de noter la difficulté à évaluer les distances et les frontières.

En fait, Sonia reconnaît qu'elle a eu recours à ces organismes puisqu'elle n'avait pas de réseau autre que sa famille. Nous avons interprété que dans ce cas, le fait de n'avoir pas de travail plus régulier s'explique justement par la peur d'entrer dans un social menaçant ou le faire est au centre des exigences. Le faire étant constitué d'originalité et de conformité, et le monde interpersonnel du travail exigeant un style affirmé ce qu'elle ne possède pas, c'est donc dans des activités encadrant la vie sociable que Sonia s'est inscrite. Ces organismes agissent comme médiateurs et guident l'individu à travers les règles de communication. Ces organismes de loisirs ou de bénévolat ont avant tout un objectif de sociabilité.

C'est à travers ces organismes que certains individus, particulièrement seuls et en marge ou qui se sentent comme tels, peuvent construire des liens.

3.3 La famille d'origine: «une famille très unie»

Sonia dit que sa famille est son «*cercle social*» le plus proche. Il s'agit d'une famille de huit enfants «*très unie*». Deux se sont éloignés pour «*des recherches d'identité*» dans des sectes ce qui en dit long sur les possibilités de s'individuer dans cette famille. On devine en effet qu'il existe peu de frontières entre les gens ce qui donne lieu à des rapports quelque peu fusionnels. D'ailleurs, Sonia relate un fait de son enfance dont elle doit s'accomoder aujourd'hui dans ses rapports avec les hommes. La famille gardait un oncle pensionnaire qui l'aurait agressée sexuellement. Par ailleurs, elle recherche des hommes qui ressembleraient à ses frères et à son père comme si elle continuait d'être quelque peu engloutie par la famille ce qui entraîne des difficultés à aller vers l'extérieur.

«J'aime mes frères et c'est en les connaissant que j'ai appris que les hommes pouvaient être doux, gentils, sensibles. Quand je rencontre des hommes qui ressemblent à mes frères je me dis que ça c'est de la bonne graine(rire).»

Or on peut se demander si la solitude est moins présente avec la famille autour. Autre paradoxe, la solitude est vécue avec d'autant plus de force que la famille protège de l'extérieur. La famille fusionnelle dérive vers l'inceste, autrefois agi et maintenant fantasmé par le sujet elle-même, envers ses frères.

Sonia s'interdit d'aller vers l'extérieur, même si elle prend conscience que la règle veut que *«pour combler ses besoins affectifs, il faut aller à l'extérieur»*. Mais voilà Sonia ne sait pas aller à l'extérieur. L'extérieur menace tandis que la famille fusionnelle protège au prix de l'individuation de ses membres.

En fait, Sonia demeure dans un bloc d'appartements appartenant à ses parents, où demeurent aussi quelques uns de ses frères et soeurs. Les neveux et nièces sont également très présents. Le sujet tente de sortir du cercle familial pour combler des besoins affectifs et trouver une identité qui fait défaut pour l'instant, empêtrée dans l'agglutinement indifférencié de cette famille, vestige d'autrefois. À l'instar des frères partis chercher une identité dans une secte, les membres semblent avoir peu d'espace pour s'individuer et entretenir des liens qui ne soient pas de la famille. En même temps, Sonia idéalise sa famille qui semble exempte de conflits où *«on se préoccupe chacun de l'autre»*.

3.4 Les amitiés et connaissances: peu en dehors de la famille

«J'ai pas beaucoup d'amis, les amis que je me suis fait c'est en faisant du bénévolat»

Le sujet a peu d'amis en dehors de son cercle familial. Elle a rencontré quelques connaissances en faisant du bénévolat, il y a quelques années. Elle relate une relation d'amitié qui s'est mal terminée, une amie étant partie avec son amant de l'époque.

Elle voyait un homme à l'occasion mais elle a récemment mis un terme à cette relation qui la rendait insatisfaite puisque le compagnon ne désirait pas s'engager. C'est d'ailleurs ce qui motive son adhésion à divers organismes de rencontres.

3.5 Relations amoureuses: «Pour moi l'amour c'est quelque chose que tu vis au quotidien»

«T'as beau faire l'intelligent mais dis pas que tu cherches pas, si tu cherches. T'sais faut être conséquent. T'sais, dis pas non plus que tu cherches l'amour, si l'amour pour toi c'est du vendredi au dimanche pis faut pas qu'il y ait d'autre chose que ce qui est le fun entre nous deux pis faut pas que ta blonde te parle de sa semaine, pis toi faut pas que tu parles de ta semaine pis y est pas question que vous vous écoeuriez avec ça.»

Sonia vient de mettre fin à une relation avec un homme qu'elle ne voyait que les fins de semaine. Celui-ci la mettait en garde de trop s'attacher car il ne voulait pas s'engager:

«Je pouvais l'appeler la semaine pis j'aurais parlé à un étranger, ça aurait été la même chose. J'ai réalisé que j'étais plus bien dans ça. Ça me faisait mal. J'ai dit : regarde, on va rester des bons amis comme avant parce que je peux pas concevoir qu'on vive des bonnes choses ensemble pis que tu mettes encore des brakes.»

Les relations amoureuses décrites par Sonia sont, comme on sait déjà, distanciées du fait de la défense instaurée contre l'abus vécu dans l'enfance. Pourtant Sonia se dit prête à vivre ce qu'elle décrit comme le véritable amour:

«Pour moi, l'amour, c'est quelque chose que tu vis au quotidien. C'est ça que je veux vivre moi aussi. Parce que j'y crois à l'amour, pis je crois à la relation quand elle est désirée des deux côtés. C'est ça qui fait que ça dure ou que ça dure pas. Tu peux avoir un amour d'un an comme tu peux avoir un amour de toute une vie, mais tu le vis un jour à la fois(...) En tout cas, moi, si j'ai besoin d'affection je vais aller la chercher avec quelqu'un avec qui je me sens bien même si c'est pas une relation investie à long terme. Mais je peux pas concevoir qu'on puisse être avec quelqu'un sans investir.»

C'est donc l'investissement que l'individu y met qui fait l'amour, peu importe sa durée, pourvu que chacun s'investisse dans la relation au quotidien. Aussi, selon Sonia, les relations ne tiendraient pas parce que tout le monde s'analyse.

«J'entendais les gars dire: bon, ben moi, je rencontre quelqu'un pis là, c'est timé, t'sais, première semaine je fais connaissance, deuxième semaine je la sors telle place, j'observe sa réaction, pis là au bout d'un certain temps ils font l'évaluation: j'la veux-tu ou j'la veux-tu pas. Tout est timé, tout est programmé, tout est évalué.»

Si l'amour est investissement quotidien, il se situe aussi du côté de l'authenticité et contre la distance de l'analyse.

3.6 Les enfants: «j'en ai donné peut-être un petit peu trop»

«... j'ai toujours tenté de lui donner tout ce que... ben j'en ai donné peut-être un petit peu trop. Je me disais: elle va connaître la misère assez vite. C'est ce qui fait que je passais son bien-être en premier.»

Le sujet a eu une fille qui est partie vivre avec son compagnon depuis un an. Depuis la rupture avec le conjoint, père de sa fille, et aujourd'hui, Sonia s'est investie dans une relation parentale avec d'autant plus de force qu'elle provient elle-même d'une famille où les liens familiaux sont serrés. Sonia a fait passer la relation à l'enfant avant tout autre relation, d'abord pour privilégier son bien-être, en tant que parent responsable qui adhère aux valeurs normatives de ce qu'est être un bon parent, mais aussi pour la protéger contre l'éventualité de la misère extérieure. Elle a également cherché à la protéger d'abus qu'auraient pu commettre des hommes qu'elle aurait rencontrés, peur qu'elle exprime très consciemment. Elle a voulu aussi se protéger elle-même en se nichant dans un rôle familial moins menaçant pour elle qu'un rapport amoureux. Le départ de l'enfant joue donc ici un rôle central dans le désir ambivalent de rencontrer quelqu'un.

Reste à savoir si Sonia fera l'expérience, déjà tant de fois vécue de relations distanciées, illustrant ainsi son ambivalence. Il est intéressant de noter que le sujet a, soit vécu des relations fusionnelles, toutes à l'intérieur de liens familiaux, soit des relations distanciées à l'extérieur. La difficulté à évaluer les distances dans les relations provient en grande partie

de l'expérience malheureuse vécue dans l'enfance. Elle illustre pourtant, malgré la spécificité de l'histoire individuelle, un certain malaise contemporain autour de la proximité et de la distance. Cette question est sans doute le thème central de cet entretien.

Sujet no 10: Yves

Identification et histoire résidentielle

Il s'agit d'un homme âgé de 38 ans, réviseur-correcteur pigiste dans l'édition. Il détient un baccalauréat en communication. Il est célibataire sans enfant. Au moment de l'entrevue, il vit une rupture qui remonte à six mois, son père est mort vers la même époque et il a quitté son emploi pour retourner aux études qu'il a abandonnées dernièrement. Il travaille maintenant à son compte, pour la même entreprise, comme réviseur-correcteur. Le sujet a connu quatre cohabitations de couple, entrecoupées de solitude; deux ont duré 5 ans, puis deux autres ont duré 2 ans.

1. Connaissance de la solitude

1.1 Perception de la solitude:

Vivre seul: «une liberté et un manque de soutien»

Yves est séparé depuis six mois. Vers la même époque, son père est décédé et il a quitté son emploi pour tenter un retour aux études. Il travaille à son compte pour la même compagnie qui l'employait comme réviseur-correcteur. Le sujet tente de s'adapter à sa nouvelle situation et trouve des aspects positifs et des aspects négatifs à la solitude.

«Euh je te dirais que comme beaucoup de situations dans la vie, y a des bons puis des moins bons côtés. Alors les bons côtés, euh dans la petite routine quotidienne c'est qu'on peut mener sa vie comme on veut puis ça dérange personne, alors si on veut se coucher tard, se lever de bonne heure, écouter un film tard ou travailler à l'ordinateur tard, bon, peu importe, ça dérange vraiment personne d'autre, là. Ça, c'est le bon côté. Le moins bon côté, euh, c'est peut-être l'effet pervers du premier, c'est qu'on a l'impression de tout faire seul dans la vie. Ça peut apporter certaines difficultés aussi dans les décisions. Les décisions peu importe sur quoi, c'est le fun quand y a quelqu'un dans notre vie à qui on peut demander conseil.

Normalement, quand y a quelqu'un dans notre vie, on lui fait confiance, on est capable d'échanger. Ça c'est vrai que c'est plus difficile. Faut toujours aller chercher ailleurs cet apport- là ou ce soutien-là, parce qu'on l'a pas entre nos quatre murs t'sais.»

La liberté d'action que le fait de vivre seul procure est l'aspect le plus positif. Le fait de pouvoir enfin créer librement en musique (le sujet compose et joue du violon) importe beaucoup:

«Alors c'est vrai, si j'ai envie de passer un long moment à composer de la musique, c'est clair qu'en étant seul, ça dérange personne d'autre.»

Nous verrons qu'au niveau du travail, le sujet a également l'impression d'être plus créatif depuis qu'il est travailleur autonome. Pourtant, et ceci est l'aspect négatif, *«on a l'impression de tout faire seul dans la vie»*. Le fait de ne pas pouvoir parler à des gens en cas de besoin est un aspect négatif. Yves remarque que la solitude des grandes villes fait que tout le monde est *«pris dans un tourbillon»* et qu'il est difficile de s'arrêter pour bavarder simplement. La solitude est le lot quotidien tandis que le fait de voir des gens devient un événement qui trouvera place, un jour ou l'autre, dans l'agenda rempli de tout le monde.

«Ça fait que, quand un soir, tu sens que t'aurais besoin de parler à quelqu'un, ben c'est clair que c'est pas toujours facile de le faire instantanément et spontanément. Bon, tu me diras que quand on est en couple par exemple, ça peut arriver aussi qu'on ait le goût de parler puis que l'autre soit pas réceptif là, mais c'est pas le même contexte tout de même là. Attraper le répondeur ou la personne qui te dit: «justement, je m'en allais», alors je pense que oui, c'est quand même assez difficile.»

Le sujet oppose donc la liberté et le soutien. La recherche d'une réalisation personnelle à travers la création et la liberté du temps et de l'espace quotidiens permettent cette créativité, mais le sujet ressent la solitude comme le manque de *«soutien» «entre les quatre murs»* c'est à dire quelqu'un *«à qui on peut demander conseil»* pour les décisions. Les décisions sont donc prises seules.

La solitude est conçue comme espace de créativité où, pourtant, l'autre est absent lorsqu'il s'agit de soutenir.

1.2 Définition de la solitude: un passage «plus lucide»

«Peut-être que passage serait plus un mot intéressant.(...)Donc, c'est peut-être un passage; est-ce qu'on peut qualifier ça de quête de soi en même temps ben peut-être là, c'est des mots.

En tout cas, je me sens pas dans une quête spirituelle de sens à la vie... Je pense qu'on se calme un petit peu par rapport à ça puis on se dit, bien, il faut la vivre sa vie d'abord alors en tirer le plus de bienfaits possibles. C'est peut-être ça, le sens de la vie.»

La solitude a d'abord été définie comme un passage entre les relations amoureuses. Cependant le sujet prend conscience qu'il s'est souvent précipité pour vivre une relation amoureuse, ce qu'il ne veut plus faire aujourd'hui. Il déclare être «plus lucide» et ne plus ressentir «l'urgence» d'être avec quelqu'un. Il ne se sent pas non plus dans une quelconque quête spirituelle. La solitude serait donc maintenant d'une autre qualité, du fait qu'il a moins d'attentes qu'avant par rapport aux relations amoureuses où il avait tendance à «se jeter à pieds joints». L'intensité que suscitaient les rencontres amoureuses a d'ailleurs pris un net recul par rapport à la tentative d'organiser son quotidien, c'est-à-dire «vivre sa vie».

«Alors c'est ça, je sens aussi que je vieillis là, je suis moins pressé là. C'est sûr que la solitude, ben c'est plate parfois quand on se couche tout seul, quand il y a personne à côté là, c'est plate. Mais en même temps, je prends ça assez sereinement, dans le sens que j'ai pas envie de sauter cent mille à l'heure dans n'importe quelle relation t'sais.»

L'âge est posé comme explication de ce changement dans sa vie. L'habitude de voir des liens intenses se défaire rapidement n'apporte plus de surprise. Les liens d'amitié sont de même nature: «ces liens-là, qu'on trouvait très intenses disparaissent aussi vite alors c'est plus une surprise pour moi.»

«Dans une relation, on est toujours deux. C'est pour ça que je sens que je veux plus prendre mon temps. Je sens aussi que je sais peut-être un petit peu plus ce que je cherche... ou plus ce que je cherche pas là. Y a beaucoup de gens qui vivent ça; des gens qui vivent plusieurs relations puis qui arrivent dans la trentaine puis qui se disent ben c'est le temps où jamais puis là je veux vraiment m'investir puis, euh, on a pas trouvé encore la Bonne Personne. Mais je pense qu'il y a des deux là-dedans. On évolue aussi, puis je pense qu'on devrait savoir un peu plus ce qu'on veut ou ce qu'on veut pas.»

La qualité de ce passage n'est pas décrite comme un renoncement mais comme un espace propre à une nouvelle réflexion sur les relations, dans le but de *«s'investir vraiment»* ce que l'intensité vécue jusqu'ici n'a justement pas permis. La *«bonne personne»* se trouvera par exclusion de *«ce que je ne cherche pas ou ce que je ne veux pas»*.

1.3 Problématique du choix : entre la liberté et le manque de soutien

«Est-ce que c'est un choix, euh, oui et non. C'est un choix parce que, euh, j'avais une blonde puis on s'est laissé...»

La solitude en ce cas est-elle un choix? Le sujet répond à la fois «oui et non». La rupture avec Alicia était devenue nécessaire car: *«...j'avais l'impression d'étouffer dans mon quatre et demi là parce que c'était pas toujours facile de partager mon intimité avec elle...»* Il s'agit donc bien d'un choix mais qui n'est pas définitif comme si Yves avait pris la décision d'être seul désormais. Il s'agit ici du choix de se séparer et non de celui d'être seul. Par contre, en y réfléchissant, Yves pense qu'il n'est pas pressé de revivre avec quelqu'un et se déclare *«plus lucide»* qu'avant, alors qu'il avait tendance à entrer trop rapidement dans une relation. Yves ajoute qu'il a donc fait le choix de se séparer mais que cette séparation n'indique pas nécessairement que la solitude sera définitive. Par ailleurs, comme nous avons vu précédemment, le sujet apprécie ce moment de solitude comme *«espace à soi»*, ajoutant qu'il ne se pressera plus d'habiter avec quelqu'un.

Le choix peut à première vue paraître moins ambigu car Yves s'attend à revivre des relations amoureuses. Il laisse aussi entendre: *«je serai pas pressé d'habiter sous le même toit»*. Pourtant, *«les quatre murs»* enferment à l'intérieur et le soutien est absent. Le choix n'est pas si simple entre liberté et soutien.

3.4 Système d'actions: «je laisse aller les événements»

Ayant vécu plusieurs séparations majeures depuis six mois (mort du père, séparation de couple, démission du travail), Yves se trouve dans une position de retrait. Le quotidien s'organise à l'intérieur, là où le sujet travaille. Le type de travail (résumer un livre, corriger des épreuves), n'implique que peu de rapport avec l'extérieur. Le sujet se rend régulièrement au cinéma, l'après-midi. Ayant reçu une entrée pour une personne au théâtre où il a des connaissances, il s'y est rendu seul en sachant qu'il y verrait du monde. Mais il déclare que le fait de sortir seul n'est pas tentant et l'on pourrait se demander si voir du monde l'est davantage . Donc, Yves sort moins.

«Je pense que quand on est seul, on se dit: est-ce que je sors oui ou non? C'est sûr que le fait d'être seul, ça joue sur ma décision de sortir ou pas. Oui, à bien y penser là, je sors moins.»

Les rencontres par le biais d'internet ont pu l'intéresser, quoique tièdement. Il n'était pas suffisamment sûr de la confidentialité des données. Par ailleurs, il a déjà rencontré une femme par le biais des petites annonces de La Presse. Cette rencontre n'avait pas été concluante. Yves dit ne pas croire en ces moyens de rencontre et ajoute qu'il faut être désespéré pour en arriver là. Il croit plus à ce que la vie amène, au hasard et aux connaissances. Il déclare :*«je laisse aller les événements»*. Les bars ne l'attirent pas, les rencontres d'un soir ne sont pas recherchées, il ne voudrait pas déployer d'effort en ce sens.

2- Connaissance de soi et des autres

2.1 Perception de soi: le retrait

Le retrait est un thème majeur de cet entretien. Il s'agit d'un retrait amoureux, comme du travail et des relations en général. «*Vivre sa vie*», que nous pourrions apparenter au fait d'apprendre à vivre seul, est lié à un certain travail sur soi afin de redéfinir les rapports. De ce point de vue, et même si le sujet hésite à parler de recherche sur soi, on peut dire que ce retrait amène une certaine recherche où le sujet acquiert de la «*lucidité*» sur ses expériences passées.

2.2 Travailler sur soi: «vivre sa vie»

Le travail sur soi se fait dans le contexte du retrait. Le sujet se méfie des thérapies: «*je suis même plutôt réticent*». Il ajoute que la quête de soi s'est faite lorsqu'il était plus jeune. Le sujet cherche en fait à «*vivre sa vie*», ce qui nous paraît en effet s'apparenter au fait d'apprendre à vivre seul, sans se précipiter comme il le faisait dans des relations intenses qui s'effritent. Les liens se défont, Yves dit : «*je pense qu'il faut l'accepter*».

D'autre part, le sujet se dit «*plus lucide*» et perçoit un changement dans ses relations avec les autres. Ce changement est encore une fois attribuable à l'âge. Jeune, il cherchait à se faire aimer de tous. Il se dit «*plus naturel*» aujourd'hui, ce qui d'après lui, le rend plus sympathique puisqu'il y met moins d'effort.

2.3 Le quant-à-soi: «les idées préconçues»

«Mais en tout cas en général, je sais pas, je sens plus d'affinités avec les femmes. Je suis vraiment pas le style «gars d'auto», t'sais parler d'auto, puis de sport t'sais. Bon c'est un cliché là mais on sait qu'y a des gars qui sont tournés plus vers ce genre de sujets de conversation disons(...) Je trouve qu'il y a une grosse idée préconçue dans la vie, c'est que les hommes sont pas capables de parler de leurs sentiments et que les femmes elles sont capables de parler de leurs sentiments. Ça, je trouve que c'est une belle grosse idée comme y en a beaucoup d'idées préconçues sur les hommes et les femmes. Des femmes pognées là, j'en connais. Des gars aussi. Mais des gars qui sont capables de parler, j'en connais aussi. Non, je trouve que c'est particulier aux individus. Y a des gens qui ont ben de la misère à sortir de leur coquille. Puis moi, je me sens pas dans la catégorie, je suis pas parfait mais je pense que je suis capable d'exprimer ce que je ressens puis d'en parler, puis d'en parler à des filles. Peut-être que ça fait que j'ai des rapports amicaux.»

Yves se distancie par rapport aux idées préconçues sur les hommes qui ne parlent que de sport et parlent peu de leurs sentiments. Yves refuse d'appartenir à une catégorie générale. Selon lui il ne faudrait pas en faire une distinction de genre mais bien des attributs individuels. Mais par le fait même, il sous-entend faire partie d'une catégorie d'hommes qui parlent de leurs sentiments et se positionne par exclusion du «style gars d'auto». Le quant-à-soi d'Yves fait qu'il refuse d'appartenir à une catégorie générale. Pourtant, il se définit par rapport à cette catégorie, arguant qu'il n'est pas de ce style mais d'un tout autre style, celui des hommes qui parlent de leurs sentiments, de préférence aux filles. Ici, la perception de soi est entrecoupée de perceptions sur les autres en général et l'individu tente de se définir une place parmi ces autres, qu'il perçoit d'ailleurs avec ces mêmes idées préconçues. Le sujet se situe entre les idées préconçues qu'il n'a pas entièrement abandonnées et l'idée qu'il ne peut accepter étant homme, d'être catégorisé comme ne parlant pas de ses sentiments. Plus loin, il poursuit disant que, parlant de ses sentiments, il s'est toujours senti plus d'affinités avec les femmes, comme si lui-même reconnaissait que les hommes ne sont pas ceux à qui l'on s'adresse pour parler de ses sentiments.

Le sujet fait une tentative d'explication des relations hommes/femmes en cherchant à minimiser les différences de genre au profit des différences individuelles. Les idées préconçues demeurent et se percevant pourtant lui-même comme différent d'une catégorie préconçue, il cherche d'autres explications au fait de parler ou de ne pas parler de ses sentiments. De ce point de vue, la connaissance de soi constitue une façon de se différencier d'une catégorie générale à laquelle il appartient comme homme, dans l'espoir d'appartenir à la catégorie des individus qui parlent de leurs sentiments. Il s'agit bien là d'une tentative de définir une catégorie d'hommes qui parlent de leurs sentiments.

2.4 Perception des autres: «ces gens-là»

Les liens sont moins nécessaires qu'avant. Nous sommes toujours dans le retranchement où le sujet fait une rupture avec le passé, alors que créer des liens était nécessaire. Les autres sont moins importants aujourd'hui. Il donne l'exemple d'étudiants qu'il a côtoyés lors de son retour aux études en science politique. Ces étudiants sont décrits comme «*sérieux*» alors qu'il a un «*préjugé*»: «*tout le monde a un côté artiste*», ce qui est en fait la définition qu'il donne de lui-même. Cette façon de réfléchir aux autres, est définie par Todorov comme dimension praxéologique où l'autre est défini selon ce que je perçois de moi-même. En revanche, le sujet se demande s'il lui faut être comme les autres étudiants pour faire partie de la catégorie des étudiants en science politique, ce qui lui pose évidemment problème puisque le fait d'être «*sérieux*» ne le définit pas. La déception de ne pouvoir entrer dans cette catégorie dont il ne possède pas les attributs «*sérieux*» et le fait que ces étudiants n'entrent pas dans sa propre perception des autres («*le côté artiste*») l'amènent à quitter rapidement ses études.

Le sujet se retire des situations où il a le sentiment de se perdre de vue lui-même, «*d'être écrasé*». On retrouve ce retrait dans toutes les situations de sa vie.

Les relations sont devenues ponctuelles. Le retrait par rapport au milieu de travail par exemple, change les relations. Les relations, «*ça va puis ça vient*». Les liens se défont et ceci est dans l'ordre des choses qu'il «*faut accepter*». Il parle d'un ami qu'il n'a pas vu depuis cinq ans et qui a maintenant une famille, «*il a ses affaires*».

2.5 Le regard des autres: «je suis plus naturel»

«Quand j'étais jeune, il me semble que c'était ben important que tout le monde me trouve drôle puis que tout le monde me trouve sympathique, puis tout ce que tu voudras. Maintenant, pour moi, c'est moins important, même que je mets moins d'effort là-dedans, puis il me semble que les gens me trouvent plus sympathique parce que je mets moins d'effort pour l'être. Je suis peut-être plus naturel. Ça fait que j'ai pas vraiment de problème à socialiser.»

Si les relations sont maintenant moins nécessaires, elles acquièrent une authenticité qu'elles n'avaient pas autrefois, alors que le sujet cherchait à «*se faire aimer*». Il se décrit aujourd'hui comme «*plus naturel*», ce qui selon lui le rend plus sympathique aux yeux des autres. En cherchant moins leur approbation, le sujet est plus près de ce qu'il conçoit comme étant lui-même. La «*lucidité*» et l'authenticité sont autant de vertus recherchées maintenant dans la redéfinition des rapports à autrui. Ainsi, le retrait dans le quant-à-soi offre au regard des autres un sujet «*naturel*», moins dépendant de leur opinion et, de ce fait, plus sympathique et paradoxalement mieux reconnu.

3-Style de vie

Le style de vie se construit sur le mode du retrait alors qu'Yves vient de vivre une rupture, un deuil et une démission au travail. Les réflexions précédentes, qui concernent notamment ce retrait se trouvent expérimentées dans les formes sociales significatives de sa vie. Celles-ci s'en trouvent transformées.

3.1 Le travail: le travailleur autonome

Yves travaille à son compte depuis quelques mois. Il a passé les six dernières années dans une maison d'édition bien connue qui a dernièrement été achetée par une chaîne de télévision. Il était réviseur-correcteur à temps plein. Il avait des liens qu'il juge positifs avec ses collègues, quoiqu'ils aient disparus aussitôt qu'il s'est mis à travailler à son compte. La raison de sa décision est d'abord motivée par l'atmosphère du milieu de travail qui s'est détériorée depuis l'agrandissement de la compagnie et la fusion de plusieurs services. En fait, le nouvel encadrement organisationnel de la compagnie faisait en sorte que les individus n'avaient plus l'impression d'être reconnus pour leur travail. La motivation était moins présente. La menace de coupure de postes faisait que chacun se méfiait de son voisin. «*L'esprit d'équipe*» avait disparu. L'atmosphère s'étant dégradée, le sujet a pris la décision de quitter son emploi, demeurant lié à «*la boîte*» comme travailleur autonome.

«C'était des défis de fou, des fois, mais y avait un bel esprit d'équipe. Puis un moment donné, la chaîne de T.V. est arrivée dans le portait. Tu sais, n'importe quelle grosse entreprise avec un conseil d'administration, des actionnaires, ben là, ça change les dynamiques.»

La deuxième raison de son choix de quitter concernait le désir de travailler à des produits plus créatifs.

«Dans le fond, ce dont j'étais tanné c'était de la routine et l'atmosphère du bureau, et non pas du travail comme tel même si lire pendant six ans des entrevues avec des artistes, on a l'impression de relire la même affaire tout le temps, puis qu'ils changent les photos puis les pages couvertures là t'sais. Bon, c'est pas très très... c'est pas de la grande littérature. Par moment, c'est un peu déprimant, on se dit: ça se peut-tu, lire des choses comme ça! Mais c'était pas tant ça, comme je dis, que l'atmosphère de la place. Puis aussi, maintenant, je travaille à d'autres produits, maintenant je fais des résumés de livres, alors c'est plus des travaux de longue haleine.»

Yves refuse enfin de donner tout son temps et son énergie à son travail qui n'est certainement pas la seule source de réalisation personnelle. Il se refuse à être trop accaparé par le travail. En ce sens, le travail prend une importance relative.

«En tout cas, je pense que je refuserai toujours des emplois trop accaparants qui demandent des cinquante heures par semaine. Le travail a de l'importance, oui, j'aime bien faire ça, c'est de la langue française puis la langue est belle mais c'est sûr que je préférerais faire de la musique à plein temps. Je l'ai fait dans la vingtaine, pendant sept, huit ans, j'ai fait de la tournée... maintenant, je ferais de la musique de film... mais ça, je sais que ça tient beaucoup plus du rêve.»

Yves a comme on sait, envisagé un retour aux études et s'est inscrit au deuxième cycle en science politique. Il a presque aussitôt été déçu, ne se sentant pas à sa place dans ce milieu qu'il qualifie de conventionnel et dans lequel il ne se retrouve pas, s'estimant lui-même plus «artistique». Le sujet se sent donc quelque peu en marge de ce milieu qui le rebute et il le quitte rapidement.

3.2 Les activités: le rêve et la réalité

«... c'est sûr que je préférerais faire de la musique à plein temps. Je l'ai fait dans la vingtaine pendant sept, huit ans, j'ai fait de la tournée... maintenant je ferais de la musique de film... mais ça, je sais que ça tient beaucoup plus du rêve. Juste pour te dire mon instrument moi, c'est le violon. J'ai beaucoup pataugé dans la musique traditionnelle.»

Yves a des activités personnelles de création en musique. Cette dimension de sa vie dépasse le travail en importance puisqu'elle est à la base d'une réalisation de soi. Celle-ci n'est cependant pas pleine et entière dans la mesure où il n'en tire pas la reconnaissance qu'il voudrait. Pour cela, il lui faudrait délaissier son travail et faire de la musique à temps plein, ce qui a déjà été le cas alors qu'il était plus jeune, mais qui tiendrait aujourd'hui plus du rêve que de la réalité. Le sujet est toutefois déçu de cet aspect de sa vie et semble chercher une voie dans laquelle il trouverait une certaine réalisation de soi ainsi qu'une place. La récente déception quant au milieu de travail et celle qui a suivi lors du retour aux études, deux milieux où le sujet ne trouvait pas sa place, se font sentir. Le sujet a préféré se retirer dans des activités solitaires qui ne le satisfont pas entièrement du fait qu'il manque de reconnaissance. Il se trouve donc dans une situation d'ambivalence où il juge préférable de se retirer puisque ses rapports aux autres sont peu satisfaisants. Pourtant, la solitude est peu satisfaisante, justement du fait que le sujet n'est pas reconnu.

Yves aimerait se consacrer à des activités où il serait en contact avec d'autres. Il a le projet de reprendre le chant dans un chœur classique où les gens ont en commun l'amour de la musique mais sont par ailleurs tous différents, ce qui à son avis fait la richesse d'une telle activité.

3.3 Famille d'origine: «mouton noir»

Le sujet vient d'une famille de cinq enfants, originaire de l'Outaouais. Quatre des cinq enfants vivent dans la région de Montréal. Il qualifie ses frères et soeurs ainsi que lui-même de «*moutons noirs*» à l'exception de celle qui est demeurée en Outaouais qui est le «*mouton blanc*».

«Ben, le mouton noir de la famille, c'est celui qui fait pas comme les autres ou bien qui suit pas le chemin traditionnel là, de se marier, faire des petits puis avoir un travail, puis s'acheter une maison; ben, on est quatre de même, à pas avoir suivi ce chemin-là.»

Pour Yves toute la famille a hérité d'un tempérament artistique. Le père aurait transmis aux enfants de «*voir les choses avec un oeil critique, de façon originale*». On se fréquente donc pour les fêtes, le soutien à la mère, etc. La famille d'origine demeure le seul réseau qui n'ait pas connu de dissolution. On parle au contraire d'un rapprochement des membres de la famille depuis la mort du père. Famille originale donc, mais qui ne sort pas des sentiers battus quant aux liens, aux rencontres traditionnelles et enfin quant à son rôle de support. En ce sens, l'esprit patriarcal a guidé les liens de cette famille très conventionnelle de ce point de vue, d'autant plus que la mère a peu d'autonomie et demeure dépendante de ses enfants dans la gestion de ses affaires.

3.4 Amitiés et connaissances: «les liens se défont»

Les meilleurs amis de Yves habitent d'autres villes (Toronto, Chicago), «*ils ont leur vie*». Yves déclare que les vrais amis sont ceux que l'on fréquente aux deux ans et qui ne «*te jugent pas quand ils te revoient*». L'intensité de la rencontre procure donc une émotion agréable et l'on peut tout se dire puisque la distance n'implique rien, le jugement est donc absent.

«J'ai un très bon ami du secondaire et du cégep, on a même fait une émission de radio ensemble, ça doit faire cinq ans qu'on s'est pas vu. T'sais y a ses affaires. Il habite à Laval

maintenant, il a sa famille. Mes amis, j'en ai à Toronto, puis dans d'autres villes; ils ont leur vie. J'ai plusieurs amis qui habitent assez loin puis que je vois pas si souvent que ça. Mais ça, je pense que c'est les vrais amis, t'sais tu te vois pas pendant deux ans puis quand tu te vois c'est encore agréable. Tu te sens pas jugé ou mal à l'aise.»

Le quotidien au contraire est étouffant. L'atmosphère routinière des interactions journalières procure plus de malaise que de plaisir. Les amitiés sont donc proches-lointaines. La plupart des rencontres demeurent des connaissances aussi nombreuses que superficielles car:

«C'est clair qu'on établit des liens mais quand on quitte un travail, ces liens-là qu'on trouvait très intenses disparaissent aussi vite.»

Si les connaissances sont nombreuses, peu sont de grands amis. Le sujet se souvient de son passage à l'université lorsque, plus jeune, il faisait son baccalauréat en communication. Les relations d'alors étaient très intenses mais, sitôt le diplôme obtenu, les liens se sont dissout. Il en va de même pour les passages qu'un individu fera dans divers milieux.

3.5 Relations amoureuses: «se sentir encarcanné»

Le sujet est séparé depuis six mois. Il a vécu deux ans avec une femme en attente d'un statut de réfugiée. La relation fut très intense et le sujet s'est rapidement engagé dans le parrainage, ce qui le contraignait à jouer un rôle de protecteur dans lequel il s'est senti mal à l'aise certainement en raison de la trop grande exigence d'engagement de ce rôle. Il s'est alors senti «étouffé» par cette relation. Il avait l'impression de «perdre son espace».

Le sujet a connu quatre cohabitations; deux de ces relations ont duré 5 ans, les deux autres ont duré 2 ans. Le sujet se rend compte aujourd'hui qu'il se lançait trop rapidement dans la cohabitation.

Il se sentait alors rapidement «*encarcanné*», comme avec cette femme de 41 ans qui lui demandait un enfant:

«J'avoue que plus ça allait, plus je me rendais compte que je voulais pas d'enfant avec elle(...)je me suis senti encarcanné, un moment donné. Là peut-être que superficiellement ça ressemble à ce que je disais d'Alicia tantôt, mais c'est pas tout à fait ça.»

Le sujet préfère ne pas faire de rapprochement entre ces deux relations où en tout cas on peut conclure qu'il s'est assez rapidement senti «*encarcanné*». Dans les deux cas au moins, le sujet s'est senti happé dans un projet qui n'était pas le sien. La relation, d'abord intense, amène le sujet à entrer tête baissée dans un projet engageant qui lui donne rapidement l'impression d'être «*encarcanné*», où il perd sa liberté et vit sous la contrainte du projet de l'autre. Il s'en libère en se retirant comme il a fait d'ailleurs avec le travail et les études. Le sujet se libère de la contrainte en se retirant de la situation. Il se retrouve alors seul.

Yves sent qu'il vieillit et se trouve à un moment de sa vie où il procéderait différemment dans ses relations, d'abord et avant tout en ne s'engageant pas trop rapidement.

«Dans une relation, on est toujours deux. C'est pour ça que je sens que je veux plus (+) prendre mon temps. Je sens aussi que je sais peut-être un petit peu plus ce que je cherche...ou plus ce que je cherche pas, là. Y a beaucoup de gens qui vivent ça, hein, des gens qui vivent plusieurs relations puis qui arrivent dans la trentaine, puis qui se disent, ben c'est le temps ou jamais, puis là je veux vraiment m'investir puis, euh, on a pas trouvé encore la bonne personne. Mais je pense qu'il y a des deux là-dedans. On évolue aussi, puis je pense qu'on devrait savoir un peu plus ce qu'on veut ou ce qu'on veut pas.»

Ce que dit Yves de ses relations passées laisse penser que, fonçant tête baissée dans les relations, Yves ne s'est jamais vraiment engagé. Dès qu'un projet d'établissement de la relation se présentait, il avait l'impression de «*perdre son espace*» et d'être «*encarcanné*».

Trouver la «bonne personne» équivaut à «vraiment s'investir» dans une relation où le sujet ne perde pas «son espace» et ne se sente pas «encarcanné». «La bonne personne» apparaît par exclusion de ce qu'on ne cherche pas et de ce qu'on ne veut pas. Elle réunit le paradoxe du proche et du lointain dans le fait de «s'investir vraiment» dans une relation qui, par ailleurs ne fait pas perdre «son espace»

3.6 Les enfants: «ça briserait ma fameuse liberté»

Yves n'a jamais voulu d'enfant mais déclare que l'expérience ne serait pas dramatique à condition bien sûr de rencontrer la personne avec qui il sera prêt à fonder une famille. Plus jeune, le sujet ne voulait pas d'enfant; ses raisons étaient d'ordre philosophique. Maintenant qu'il se sent vieillir, le fait d'avoir des enfants risquerait de briser sa liberté. Il semble donc qu'il n'est jamais temps pour Yves d'avoir des enfants. Lorsque l'occasion s'est présentée il était trop jeune et aujourd'hui il se dit trop vieux. Encore ici, le fait d'avoir des enfants est accepté par exclusion de ce qui serait dramatique. Avoir des enfants n'est pas dramatique à la condition de rencontrer la «bonne personne».

«Quand j'étais plus jeune, je ne voulais pas d'enfant. Je peux même dire que ça été un problème dans deux de mes relations. Ma première relation, ben on était jeune, on avait 26 ans. Alors elle, elle voulait des enfants, elle était prête, pour elle c'était ben ben important. Mais moi je sentais vraiment que c'était pas le temps et que surtout dans ce temps-là, pour toutes sortes de raisons qui étaient même philosophiques, je dirais, je voulais pas d'enfant. Mais peut-être que j'étais jeune aussi, t'sais tu te dis: ah le monde est terrible, j'ai pas le goût de prendre la décision de mettre quelqu'un au monde, dans ce monde-là. Maintenant j'aurais tendance à dire que si ça m'arrivait ce serait pas dramatique(...).»

Sujet no 11: Laura

Identification et histoire résidentielle

Il s'agit d'une femme âgée de 43 ans, d'origine italienne. Elle est traductrice. Laura a divorcé il y a 4 ans et vit seule pour la première fois de sa vie depuis. Elle a été mariée 16 ans et n'a pas d'enfant.

1- Connaissance de la solitude

1.1 Perception de la solitude

Vivre seule : une libération

Le sujet a été mariée 16 ans et a subi la crise du divorce. Pendant cette crise où elle a fait une dépression, elle s'est retirée cinq mois du travail. Depuis deux ans, elle dit s'être prise en main. Sa vie s'est réorganisée autour d'une double recherche: celle d'activités nouvelles et celle d'un nouveau réseau.

«Je vis seule depuis quatre ans, depuis mon divorce, et j'ai passé par, euh, plusieurs étapes et ça fait environ deux ans où je commence vraiment à me prendre en main et...je continue à vivre parce que pendant deux ans j'ai... je peux dire que j'ai vécu des moments très difficiles et il a fallu que je me démerde, que je trouve toutes sortes de résolutions à mes problèmes. J'ai fait une dépression aussi. Pendant cinq mois je me suis absentée du bureau puis après bien ça été petit à petit, ça été de reprendre mes activités, trouver des activités, trouver des nouveaux amis...»

Depuis deux ans, Laura vit donc un processus de renouvellement où elle «*apprend à se connaître*» afin de savoir ce qu'elle «*veut vraiment*». Elle constate qu'elle a réussi à bien vivre avec sa solitude. Elle déclare même aimer sa solitude aujourd'hui après en avoir été terrifiée suite au divorce:

«Euh... Ben maintenant ma solitude, je l'aime. J'aime être seule par moment. Ce n'est plus comme une peur que j'ai. Je me souviens, au début de mon divorce, j'avais une peur bleue

de rentrer à la maison, une peur, un genre de hantise. Je ne voulais pas retourner à la maison parce que je savais que je retournais dans une maison vide. J'ai été mariée 16 ans, vous voyez? C'est quand même assez longtemps pour pouvoir créer une habitude, dans le fond. Maintenant ça ne me dérange plus. Y a des moments où je veux être seule. Je recherche des moments de solitude. Je vais sortir, je vais aller marcher... seule.»

Laura n'hésite pas à avouer qu'elle préfère actuellement la solitude à la compagnie de personnes qui sont désagréables et qui n'ont rien à dire: *«Je sais que si j'appelle une copine, elle va venir, mais des fois ça va être tellement désagréable, elle a rien à me dire alors j'ai pas besoin d'elle»*. Tout au long de l'entretien, Laura fera d'ailleurs l'apologie de la solitude, perçue d'abord comme crise après le divorce et vécue maintenant comme liberté. Laura trouve très positif le fait d'être maître de sa propre vie:

«Tout ce que je veux faire, je le fais parce que je veux le faire. C'est mon désir que j'accomplis, plus que le désir de quelqu'un d'autre.»

Il semble que les personnes gravitant autour d'elle n'apportent qu'amertume à Laura qui préfère sortir de son cercle social d'autrefois pour rencontrer des gens vivant la même chose qu'elle. D'origine italienne, elle s'éloigne de plus en plus des conventions propre à sa communauté puisqu'elle est une divorcée sans enfant. Vivre selon son propre désir équivaut ici à rompre avec les désirs des autres. Elle se définit maintenant comme une célibataire. Pour elle, être célibataire est un style de vie.

Laura dit aussi *«prendre le temps»* pour elle-même. Cette appropriation du temps est aussi une appropriation de l'espace puisque Laura vit désormais seule dans la maison qui, hier, abritait le couple.

Depuis deux ans, la solitude est perçue positivement, comme une libération par rapport aux conventions établies par sa communauté. Cependant, Laura voit un homme et cette relation occupe beaucoup de place dans ses pensées, tout en ne comblant pas entièrement ses

attentes. Le thème de l'entretien est celui de la recherche, recherche sur soi à travers une tentative désespérée de se défaire de liens jugés contraignants afin de s'individuer et, à travers une tentative tout aussi désespérée, de rejoindre l'autre dans l'intimité partagée.

1.2 Définition de la solitude: une recherche

Pour Laura la solitude est définie différemment selon les étapes. La crise précède la recherche qui permet à l'individu de trouver ce qui répondra à ses attentes individuelles. Car désormais le solitaire doit chercher à répondre de lui-même à ses besoins sans trop d'attente par rapport à l'autre. Selon Laura, le passage est une étape située entre le deuil et la prochaine rencontre. L'expérience pénible vécue pendant le divorce est néanmoins source de connaissance car Laura assure qu'elle ne passera plus par ces moments, ce qui laisse penser qu'elle ne s'engagera pas avec autant de facilité qu'autrefois. La recherche sert à consolider la nouvelle autonomie. D'ailleurs, Laura se définit aujourd'hui comme une célibataire: *«maintenant c'est réglé dans ma tête et dans mon coeur, c'est un mode de vie».*

La recherche est orientée vers l'atteinte d'objectifs précis comme le fait de se créer un nouveau réseau et celui de se départir des contraintes de sociabilités de convention. Les rencontres forcées font l'objet d'un certain cynisme. Les rencontres doivent désormais générer du plaisir: *«Moi je cherche le plaisir. Je veux être heureuse.»*

1.3 Problématique du choix : choix et contraintes

«Bien ça été un choix, il y a quatre ans. Il a fallu que je décide si on reste ensemble ou pas. Et puis on avait décidé, à l'époque, de ne plus rester ensemble. Moi je voulais rester avec lui quand même mais lui a pas voulu. Alors euh...ça été dur pour moi. Alors non, c'était pas par choix. Non, je suis pas toute seule par choix aujourd'hui. (silence) Mais c'est un choix que j'aurais dû faire y a très longtemps mais j'étais incapable de le faire...dans le sens que j'aurais dû le laisser y a très longtemps mais je l'ai pas fait.»

La question du choix demeure ambiguë cette fois encore. Le sujet nous dit qu'elle devait décider si elle devait poursuivre sa relation avec son conjoint. Le couple avait alors décidé de se séparer. Laura était ambivalente quant à cette séparation. Elle semble dire que la rupture est finalement l'oeuvre du conjoint qui est parti. Ce ne serait donc pas le choix clairement affirmé de Laura. Elle dit: *«Je ne suis pas seule par choix aujourd'hui».*

Par ailleurs, elle ajoute qu'elle aurait dû faire ce choix elle-même, il y a plusieurs années. En fait Laura voulait des enfants. L'ex avait été déclaré médicalement stérile et avait des problèmes d'érection. Après avoir épuisé tous les moyens, Laura, extrêmement déçue, fait néanmoins le choix de demeurer avec son conjoint. Laura pourtant se demande s'il s'agissait vraiment d'un choix.

«Parce que je suis d'origine italienne puis, ben on se marie, c'est pour le meilleur et le pire, c'est ce que j'ai reçu de mes parents, alors je suis restée avec lui.»

Cependant, l'ex est finalement parti avec une autre. Laura demeure avec l'amère certitude que ce choix, qu'elle n'a pas fait, se retourne contre elle aujourd'hui. Elle exprime de la révolte contre l'enseignement reçu. Elle qui avait toujours obéi aux préceptes de sa communauté, se voit à présent trompée et humiliée:

«Il m'a trompée. Alors vous voyez un peu? Tout ça s'est retourné contre moi finalement parce que si j'avais décidé, oui tu en veux des enfants, alors on s'entend puis on se laisse c'est tout. Ça se fait, ça. Mais je l'ai pas fait.»

On observe donc ici beaucoup de colère contre la communauté d'origine, de même que le regret amer de n'avoir pas fait le choix de partir, il y a plusieurs années. Laura désire maintenant s'affirmer comme individu et demeurer maître de ses décisions. Or si la solitude n'a pas été consciemment choisie, elle se présente de plus en plus comme un étendard contre les liens qui contraignent.

1.4 Système d'actions: sortir seule pour aller vers les autres

Les activités recherchées sont d'abord en lien avec une démarche personnelle. Ainsi, Laura s'est inscrite à des ateliers «Solo» au CLSC de son quartier. Elle dit avoir beaucoup profité de ces ateliers sur des thèmes variés de la connaissance de soi:

«Tous les exercices qu'on a faits sur l'estime de soi. J'ai même dit que j'avais fait ce genre d'exercice au moment de mon divorce et, à l'époque, je n'avais pas répondu comme j'ai répondu aujourd'hui. Parce qu'à l'époque, je me sentais grosse comme ça.»

Ces rencontres ont permis à Laura de se faire de nouveaux amis et de vérifier le chemin parcouru depuis son divorce. Elle y note une amélioration de son estime personnelle et de sa confiance en elle-même. Elle y a fait la rencontre d'un homme qu'elle fréquente depuis peu.

D'autre part, elle se rend à l'organisme «Célibataires en fête» et aimerait éventuellement pouvoir sortir seule dans les discothèques. Le but recherché par Laura est non seulement d'avoir la possibilité de sortir seule mais de le faire aussi pour rencontrer quelqu'un. Être seule permet d'aller vers les autres.

2- Connaissance de soi et des autres

2.1 Perception de soi: «mon désir»

«Je me permets aujourd'hui de répondre à ma mère. Ça, ça date de mon divorce. Je me suis vidée. Je me permets maintenant plus de dire les choses comme elles sont.»

Le divorce amène la crise dans un premier temps. Le sujet désemparée sent qu'elle n'a plus prise sur les événements. Peu à peu, Laura «se prend en main» et tente de réorganiser sa vie. En même temps, surgissent des mots jusque là latents. Se sentant trahie, alors qu'elle avait jusque là tenu le rôle de «l'enfant modèle», les mots affluent pour dire «les choses comme elles sont». Se connaître équivaut à rassembler les matériaux en vue de construire le quant-à-

soi qui sera générateur d'un nouveau langage. Selon Vincent de Gaulejac, l'individu est le dépositaire du projet parental. Laura en tant qu'enfant modèle, être merveilleux qui témoigne des rêves et désirs des parents s'acquitte de ce projet qui, transmis de génération en génération, prescrit le mariage religieux et la famille. Mais Laura n'a pas d'enfant. Elle demeure avec son conjoint car toujours selon les diktats de sa communauté, *«on se marie pour le meilleur et le pire»*. Le conjoint part avec une autre, laissant Laura abasourdie et sans mot. Elle plonge alors dans la dépression ou se mêlent la hantise de la solitude mais aussi la honte: *«...tous mes amis sont mariés ou en couple, ils ont des enfants alors que moi je n'en ai pas eu et je suis seule aujourd'hui»*. Il s'agit de la honte de n'avoir pas réalisé l'idéal parental. Elle sort pourtant de la dépression avec le désir de réorganiser sa vie. Cette fois, le principe organisateur de sa vie est la confrontation de son propre désir avec les désirs des autres: *«Tout ce que je veux faire, je le fais parce que je veux le faire. C'est mon désir que j'accomplis, plus que le désir de quelqu'un d'autre.»* Laura précise: *«je me suis vidée»*. En fait, elle s'est vidée du fardeau de sa propre histoire. Désormais, elle veut être le sujet de son histoire.

Il est intéressant de remarquer que le sujet conclut l'entretien en disant qu'elle a acquis de nouvelles connaissances alors qu'elle parlait de solitude. Par exemple, elle considère maintenant sa mère comme un fardeau, ce qu'elle savait déjà, ajoute-t-elle, mais qui n'avait jamais produit une telle résonance en elle.

L'entretien sociologique n'a pas à s'engager plus avant dans ce rapport mère-fille sans doute empreint de narcissisme. Freud a déjà mis en évidence le rapport narcissique des parents face à l'enfant. Cependant, Laura découvre ici à quel point sa mère est lourde à porter: *«On s'appelle tous les jours»*. Confrontée à elle-même dans la solitude, le sujet éprouve paradoxalement la lourdeur de certaines attaches. Les parents agissent comme «passeurs» (de Gaulejac) de culture. Par loyauté, l'enfant cherche à répondre au désir des parents mais il sent qu'il a échoué. Les contraintes pèsent alors tout leur poids et afin de s'en libérer, Laura se retourne contre ces obligations. Le sujet veut se dégager du désir de sa mère pour se reconstruire. La connaissance de soi est donc investie d'un désir grandissant d'individuation.

2.2 Travailler sur soi: «se faire confirmer des choses»

«Moi c'était de me faire confirmer des choses. Je voulais savoir si j'étais sur la bonne voie. Je voulais savoir si c'était correct de penser comme je pense puis, en faisant les exercices, j'ai vu que j'étais sur la bonne voie. Tous les exercices qu'on a fait sur l'estime de soi. J'ai même dit que j'avais fait ce genre d'exercice au moment de mon divorce et, à l'époque je n'avais pas répondu comme j'ai répondu aujourd'hui. Parce qu'à l'époque je me sentais grosse comme ça. Aujourd'hui j'ai acquis cette confiance en moi que j'avais complètement perdue à l'époque.»

Laura choisit de travailler sur soi à l'intérieur d'un groupe. Elle poursuit l'objectif de *«se faire confirmer des choses»* par les autres. C'est donc dans le rapport aux autres que Laura choisit de travailler à s'individualiser. Elle n'hésite pas à se plier aux exercices dictés par le groupe pour *«savoir si c'est correct de penser comme je pense»*. C'est aussi dans le regard des autres que le sujet apprendra à s'estimer. La confiance en soi s'acquiert donc dans un quotidien solitaire mais l'autre est toujours présent. Le sens de sa vie s'élabore dans le rapport à l'altérité. Laura se construit d'abord en s'opposant à son groupe d'appartenance;

elle se dirige vers un autre groupe qui lui renvoie une image «correcte». Or voulant se détacher des prescriptions de sa communauté, elle cherche les codes d'un autre groupe social en vérifiant si les sentiments vécus sont les bons ou du moins, s'ils correspondent à ce qui doit être vécu par une personne dans sa situation. L'individu ne se départit pas du monde qui l'entoure. Au contraire, ce monde qui prend forme dans les cercles (famille, amis, communauté, groupe de croissance), traverse le soi et est traversé par le soi. Le travail sur soi ne s'élabore pas que dans le secret de l'intériorité individuelle mais bien aussi dans l'altérité.

2.3 Le quant-à-soi: étrangère dans sa communauté

Le sujet a insisté sur son origine ethnique en tant que constituant essentiel de sa façon de penser sa solitude et la place de l'autre dans sa vie. Comme on l'a vu, Laura estime que son style de vie est en contradiction avec les valeurs de sa communauté qui prône le mariage et la famille comme institutions. L'ébranlement de ces institutions est considéré comme une faille difficilement pardonnable, en particulier à une femme. Ainsi, le sujet a développé une philosophie de «quant-à-soi» critique envers les valeurs de sa communauté et se situe, de ce fait, en marge de cette communauté dont elle s'éloigne de plus en plus, cherchant dans d'autres réseaux, des amis qui auront le même style de vie qu'elle. Simmel affirme que nous sommes tous en quelque sorte des exclus. Le solitaire peut en effet être apparenté à l'étranger de Simmel ou encore au marginal de Park (École de Chicago), en ce qu'il entretient un rapport ambivalent avec la société.

L'individu contemporain possède invariablement un quant-à-soi. Ce Quant-à soi est ironiquement au fondement du social et il permet particulièrement ici, de soutenir le regard de l'autre. Le quant-à-soi est relié en un lien oppositionnel au regard des autres.

«Moi je cherche le plaisir, je veux être heureuse. Je peux aller au cinéma toute seule. Je vais le demander à mes copines mais si elles ne peuvent pas, j'y vais quand même. Il y a une époque, si j'appelais quelqu'un puis personne voulait venir ben j'y allais pas. J'étais si craintive que ça, alors qu'aujourd'hui non. Alors, pour moi, c'est déjà une grosse part du chemin qui a été faite. Même aller danser, je suis capable d'aller danser toute seule dans les soirées pour célibataires, là, pas dans un bar, ça, j'ai pas fait ça encore. Une fois dans une discothèque je me suis retrouvée seule parce que j'étais sortie avec trois copines qui ont voulu s'en aller, un moment donné et moi j'ai dit: non, je reste.»

Nous avons vu à quel point le quant-à-soi prend forme à mesure que le sujet apprend à se connaître. En fait, Laura s'engage dans ce qu'elle appelle *«mon processus de recherche»* pour connaître *«ce que je veux vraiment»*. On observe encore une fois ici un désir d'émancipation par rapport à une morale dans laquelle Laura a baigné et qu'elle cherche à vaincre à travers sa solitude. Le plaisir se trouve non seulement dans l'excitation de rencontres possibles dans cette nouvelle liberté, mais aussi dans le fait d'ironiser sur les copines qui, voulant s'en aller, se heurtent au quant-à-soi revendicateur de Laura qui affirme: *«non, je reste»*. Par ailleurs, le cinéma n'offre pas de grands risques. Les femmes seules s'y rendraient trois fois plus que les femmes mariées selon Jean-Claude Kaufmann⁷⁷ *«Dans la salle, lumières éteintes, l'on se sent partie prenante de la communion culturelle, entourée, une parmi d'autres, sans différence.»* La danse en des milieux protégés, puisqu'ils annoncent le fait d'être célibataires, est tout de même déjà une avancée dans l'autonomie du loisir.

⁷⁷ Kaufmann Jean-Claude, *La femme seule et le prince charmant*, Paris Nathan, 1999, p48

Cependant, Laura aimerait aller dans les bars et tâche de se convaincre de cette possibilité en minimisant les dangers supposés des rencontres qu'elle pourrait y faire:

«Est-ce que c'est uniquement des gens qui vont là pour baiser avec quelqu'un un soir puis c'est fini? Je pense pas. Ça dépend des individus. Je veux pas généraliser je veux prendre les gens un par un. Je veux profiter du moment avec quelqu'un. C'est sûr que il faut s'en méfier, on le connaît pas mais moi je veux donner une chance à tout le monde. C'est pas parce qu'on est dans un bar que la personne est pas sérieuse.»

Le quant-à-soi se manifeste donc ici par une autonomie croissante du loisir donnant libre cours à des rencontres. On pourrait presque dire que, se présentant comme transgression, le danger lui-même séduit le sujet. On peut douter aussi que le sujet cherche vraiment une personne «sérieuse». Les liens sont fugaces, basés sur un plaisir immédiat. Autrefois, les activités étaient centrées sur la communauté: Laura a fait du bénévolat dans un organisme de charité à caractère religieux; elle avait un réseau de connaissances dans sa communauté. Elle a dernièrement «bifurqué: fatiguée de faire les mêmes choses.» Laura ne veut plus des activités quotidiennes; elle veut les renouveler. Aussi, ce sera principalement dans le champ des activités qu'elle exprimera le plus son quant-à-soi.

2.4 Perception des autres: «des moments de vérité»

Les valeurs conventionnelles auxquelles Laura avait adhéré jusqu'à son divorce sont ouvertement rejetées. Le sujet semble goûter une liberté qui faisait défaut auparavant. La liberté est d'abord vécue par dépit mais ensuite par curiosité devant les possibilités offertes par le hasard. Seule la liberté est vérité. Les conventions ne sont que mensonges. Mais afin d'illustrer des «moments de vérité», elle fait le récit d'une rencontre qui aurait choqué ses amies et ce sera non sans ironie qu'elle racontera cette brève liaison. Il s'agit d'une rencontre faite par hasard sur une rame de métro avec un italien de passage.

«... j'ai pris le métro, j'étais assise sur le quai et là y a un type qui s'approche, qui s'assoit à côté de moi puis il me demande : "Est-ce que c'est la bonne direction pour telle station?" Alors je dis: "Oui tout à fait" et je dis : " Il me semble que vous n'êtes pas d'ici, vous avez un accent". Alors il me répond: " Vous avez raison je suis de Rome". Alors j'ai dit : "Ah vous êtes italien et moi je suis d'origine italienne." Alors on a jaser un peu, le métro est arrivé, on est monté ensemble, on a continué de jaser pendant un bout de temps, puis là il me demande si je veux aller prendre un café avec lui. Je suis allée. Alors c'est ça dans le fond; je suis allée prendre un café à deux heures, on s'est revu en soirée pour prendre un café aussi, le lendemain j'allais à la danse des célibataires, je lui ai demandé s'il voulait venir avec moi puis il est venu. On était rendu au jour de Pâques puis je l'ai invité dans ma famille. Imaginez! Lui il était ici pour une semaine parce qu'il avait connu une fille sur internet qui devait déménager à Rome au mois de juin, il est venu la rencontrer puis après trois sorties ça pas marché. Y a beaucoup de gens seuls partout (rire) puis ils se rencontrent sur internet ou sur une rame de métro imaginez! (rire). Ça été cocasse qu'il tombe sur une italienne (rire). Y a des moments de vérité comme ça. Oui parce que souvent y a beaucoup de jeux entre les gens. Y a beaucoup de mensonges. Parce qu'on essaie d'impressionner.»

Elle estime qu'il s'agissait là d'un moment de vérité car dit-elle: *«...y a souvent beaucoup de jeux entre les gens y a beaucoup de mensonges parce qu'on essaie d'impressionner...»* Or, si la rencontre elle-même est liée au hasard de la liberté, la décision de se fréquenter n'est pas attribuable au hasard, ni même seulement à la volonté, mais procède d'une logique inconsciente, beaucoup plus rattachée aux impératifs sociaux qu'on ne le pense à première vue. Le fait d'appartenir à la même communauté a un effet de rapprochement (c'est le moment de vérité) mais l'intensité est par définition toujours brève et la distance ne tardera pas à s'installer dans cette liaison éclair, tout simplement parce que l'homme est un visiteur en provenance d'Italie, ce qui est bien peu engageant. Le proche-lointain tient ici le rôle de révélateur de vérité car c'est dans l'intensité de la rencontre que s'exprime pour Laura cette vérité. Liberté, intensité, vérité (ou authenticité) semblent bien être devenus les nouveaux paramètres de l'existence du sujet. Les conventions du mariage et de la famille, la quotidienneté de leurs rapports ainsi que selon Laura, les mensonges sur lesquels elles s'appuient sont rejetés. Le sujet invitera pourtant cet ami passager dans sa famille. On peut

interpréter cette invitation comme un message à la famille: je ne renie pas ma communauté mais j'aspire à des valeurs modernes.

C'est ainsi que Laura veut être avec les autres. Les autres, lointains, représentent la Modernité à laquelle Laura aspire. Elle dit: «*J'aime être avec les autres*». Ces autres sont perçus comme pouvant apporter «*des points de vue différents*», ce qu'elle recherche justement. «*Connaître des gens, échanger des idées*» est devenu un style de vie en soi. Les rencontres, souvent brèves agissent comme proche-lointain. Le proche-lointain a déjà été défini comme un individu proche et lointain à la fois; souvent proche du fait de l'intensité de la rencontre, lointain du fait que l'individu ne fait pas partie du quotidien du sujet. Être seule permet d'entrer en contact avec beaucoup de monde et ces relations aussi brèves soient-elles participent de l'acquisition de nouvelles connaissances sur soi et les autres: «*Je ne savais pas que j'avais une facilité à entrer en relation*». Nous verrons plus loin que l'intimité partagée est plus ardue et que jusqu'ici, un proche ne peut qu'être lointain.

2.5 Le regard des autres : une connaissance de l'intériorité

Les autres continuent d'envoyer à Laura une image positive d'elle-même. Ainsi Laura n'a pas encore perdu toute la brillance de l'enfant modèle. Elle s'applique avec attention à se reconstruire une nouvelle vie. Elle utilise les principes enseignés dans ses ateliers, telle une bonne élève. Elle apprend des autres qu'elle a de la facilité à communiquer et s'en réjouit. Cependant, elle investit plus les qualités intérieures des gens qu'elle rencontre, alors qu'avant son divorce, la vie sociale était beaucoup plus fondée sur les apparences. Laura recherche de l'authenticité dans ses rapports.

Lorsque tout s'écroule, ce que Laura appelle «*les mensonges et les jeux*» s'écroulent avec le reste. Le regard des autres ne devrait désormais plus être posé sur les signes de réussite mais sur «*ce qu'il y a en-dedans*». De même, Laura repousse du revers de la main les valeurs attribuées au look:

«Y en a pour qui c'est important mais y en a pour qui ça ne l'est pas. Ça dépend plus de la classe sociale à laquelle on appartient. Comme le type que je vois ces temps-ci, lui c'est pas un mannequin. Je veux dire, il s'habille bien mais c'est pas le gros luxe.»

Ainsi, il est jusqu'à un certain point utile de savoir où évolue tel individu, quelle est sa provenance sociale comme explication de telle mentalité ou de telle pratique. Si la communauté d'origine est l'un des principaux acteurs dans la construction de l'identité du sujet, c'est de ce regard dont Laura se méfie à présent. Les acteurs évoluant dans sa communauté prennent les traits de ce que Martucelli nomme le «personnage social» représentant, justement, celui qui se soucie peu ou pas du tout de l'individu, posant des déductions en fonction de sa position objective. L'étude de sa propre solitude ne peut se débarrasser aussi facilement de l'intériorité. Laura dit chercher à présent «*la gentillesse, le respect et la bonté*». La connaissance de l'autre est à présent une connaissance de l'intériorité.

3-Style de vie

Laura a évolué plusieurs années dans un style de vie conventionnel. Elle se définit à présent comme une célibataire. Elle cherche à se construire un réseau parmi des gens vivant le même style de vie. Les relations recherchées sont donc maintenant plus axées sur les affinités électives que sur les appartenances sociales. Les activités prennent donc une grande importance car elles agissent comme support dans le processus de recherche.

3.1 Le travail: «un peu une raison d'être»

Pour Laura, le travail est «un peu une raison d'être». Pour Laura, le travail est même ce qui est le plus important (du moins moralement), viennent ensuite les activités. Pourtant, elle s'étend fort peu sur le contenu de son travail. Il est donc plausible de penser que le travail constitue un support extérieur qui tient Laura dans le social et lui permet de jouer un rôle dans le monde des rapports formels. Elle dit très peu sur les rapports entretenus au travail, indiquant qu'elle garde «l'oeil ouvert» mais s'empressant d'ajouter: «je regarde seulement». Le travail en fait est très peu présent dans les préoccupations du sujet. Laura a d'ailleurs dû s'absenter de longs mois lors de sa dépression. Le travail correspond vraisemblablement plus au «personnage social» (Martucelli) et a peu à voir avec le processus de recherche de Laura.

3.2 Les activités: «Je veux être heureuse»

Les activités répondent en fait à deux besoins: elles servent de support dans le rapport à l'autre; elles servent également de support au travail intérieur. Les activités font le pont entre ces deux pôles. Elles se trouvent en fait à cimenter le rapport individu/société puisqu'elles permettent à Laura de trouver une reconnaissance. Celle-ci reçoit en effet l'assentiment des autres sur sa conduite, ce qu'elle n'a plus ou interprète comme n'ayant plus dans sa communauté d'origine. Les activités sont également choisies en lien avec la formation du quant-à-soi qui, justement, à travers ces activités se fait ludique, voire ironique. Les activités sont donc une façon d'obtenir la reconnaissance du nouveau groupe social, par exemple «Vivre en Solo», qui lui renvoie effectivement l'image d'être un bon membre de ce groupe et une façon de se moquer de l'ancien groupe d'appartenance dont elle s'est sentie trahie et marginalisée.

C'est pourquoi, malgré ce qu'elle prétend un peu scrupuleusement, les activités prennent le pas sur le travail dans la reconstruction.

3.3 La famille d'origine: «Une enfant modèle»

«J'ai appris que dans les familles de toxicomanes, l'autre est un enfant modèle. C'est un enfant qui ne veut pas faire de mal à ses parents puisque ses parents en ont déjà.»

Laura vient d'une famille de deux enfants dont elle est l'aînée. Le père est décédé, la majorité de la famille élargie se trouve en Italie. Le jeune frère est une préoccupation pour le sujet car il a connu des problèmes de toxicomanie. Elle a joué un rôle de soutien pour ses parents. Elle dit elle-même avoir joué le rôle de «*l'enfant modèle*», ce qu'elle trouve lourd.

Elle aimerait amener son frère à consulter tout comme, nous le verrons, elle tente de faire traiter ses relations amoureuses. Selon elle, il leur faudrait consulter pour des incapacités qu'ils ont que ce soient des incapacités à prendre des responsabilités, ou des incapacités sexuelles. Elle aurait voulu amener sa famille en thérapie familiale. Elle a d'ailleurs fait du bénévolat auprès des familles de toxicomanes afin de leur donner du support. Elle dit s'y être rendue «*religieusement*» dans le but d'aider les autres. Elle en retirait une reconnaissance de la part de sa communauté (car ce centre relève d'une église italienne), jusqu'à aujourd'hui où elle prend la décision de «*bifurquer*» pour centrer ses activités sur elle-même:

«C'est quand même valorisant de donner du feed back parce que tu te sens utile mais là j'ai décidé de donner du temps plus pour moi.»

3.4 Les amitiés et connaissances: «Alors c'était de me trouver des nouveaux amis»

«Oui j'en ai quelques unes, on se parle au téléphone. J'ai l'occasion de voir des amies pour sortir. Au tout début de mon divorce, j'avais des problèmes parce qu'elles étaient toutes en couple. J'en ai connues à travers un organisme pour les femmes séparées et divorcées. Justement le groupe de "vivre en solo", on a décidé de se voir sans l'animatrice. On veut se voir une fois par mois pour faire le point. On a la liste des téléphones, on est neuf. On a beaucoup profité de ce cours-là.»

Les anciennes amies sont moins présentes car elles appartiennent toutes à un passé auquel elle a tourné le dos, de sorte qu'elle parle de ces femmes mariées avec une certaine amertume:

«Je sais que si j'appelle une copine, elle va venir, mais des fois ça va être tellement désagréable, elle a rien à me dire alors j'ai pas besoin d'elle.»

3.5 Relations amoureuses: «Connaître l'autre»

Laura déclare être maintenant à la recherche de ce qu'une personne «*a en dedans à offrir*». Elle illustre son propos par une autre rencontre, celle-là d'un homme «*qui avait tout extérieurement*» mais qui l'a déçu lorsqu'elle a appris à le connaître. Ainsi l'intériorité correspond à la vérité tandis que l'extériorité n'est que jeux et mensonges, rôle et position de ce rôle dans les structures objectives. Il faut «*connaître l'autre*», connaître «*ce qu'il y a en dedans à offrir*».

Le sujet cherche «...pas un conjoint, mais un copain avec qui je pourrais partager». Elle dit ne pas vouloir d'une relation de couple telle qu'elle l'a vécu pendant 16 ans mais elle poursuit en disant que de toutes façons ce n'est plus possible maintenant parce que les hommes ne veulent plus s'engager comme quand ils avaient 20 ans. Elle fait une distinction entre hommes et femmes mais cette partie du discours ne l'inclut pas de sorte qu'on a peine à savoir si elle adhère à ce que pensent les femmes ou à ce que veulent les hommes. Selon elle les femmes sont différentes des hommes puisqu'elles cherchent tout de suite à s'engager «pour des besoins financiers ou moraux» tandis que les hommes, plus prudents, préfèrent des fréquentations plus sporadiques, une ou deux fois par semaine, en étant d'abord des amis.

Laura aimerait rencontrer un homme dans le but d'échanger, de parler et non «pour faire l'amour». Dernièrement, dans les ateliers où elle s'est rendue, Laura a fait une rencontre. Cette relation la rend perplexe car elle a l'impression que cet homme ne sait pas ce qu'il veut. D'abord il s'agit d'une relation fort satisfaisante sur le plan des échanges, car ils se confient l'un à l'autre sur leur vie en général, mais ils ont dernièrement connus des problèmes sexuels, problèmes que son mari avait également.

Elle a l'impression d'être victime d'une coïncidence et en est peinée et surtout perplexe:

«J'ai eu un choc épouvantable (rire) quand le deuxième s'est pointé et puis que c'était ça aussi (rire) Mais pourquoi? Qu'est-ce qui me pourchasse (rire) Je le sais pas. Mais là, ce que ça m'a fait faire, c'est que je me suis dit: j'ai eu ce problème une fois, j'ai essayé de le régler, on va voir, le deuxième, je vais le pousser, je vais le forcer à faire quelque chose. Je lui ai dit: tu devrais consulter un médecin. Peut-être que c'est juste une question psychologique parce que mon ex, c'était ça. C'était psychologique.»

Elle ne cherche pas plus avant de lien entre les deux histoires. L'homme lui déclare un peu plus tard qu'il ne désire pas avoir de moments intimes avec elle et ne désire que son amitié, ce qu'elle accepte. Mais il s'approche d'elle au moment où elle s'en éloigne et ce jeu d'éloignements et de rapprochements constitue jusqu'à maintenant le noyau de leur relation. On reconnaît là une relation proche-lointaine avec un autre qui, étant proche de par les échanges de confidences sur leur vie, devient lointain dès qu'il s'agit d'un engagement plus intime. Il s'agit de la reproduction de la situation vécue dans le mariage alors que le conjoint d'alors éprouvait des problèmes sexuels.

Elle entreprend donc, tout comme avec le conjoint et le frère, un plan d'action où elle le poussera à consulter: ...*«c'est juste une question psychologique parce que mon ex, c'était ça.»*, sans chercher d'explication dans la relation elle-même ce qui, il faut en convenir, est peu engageant pour elle car ne faisant reposer le problème que sur l'autre.

3.6 Les enfants: «le deuil»

«Je regrette de n'avoir pas eu d'enfant. Ça, c'est mon regret et j'ai mon deuil à faire.»

Le sujet tente de faire le deuil des enfants qu'elle regrette amèrement de n'avoir pas eus mais, à 43 ans, elle sait que les rencontres avec des hommes n'ont pas pour but d'avoir des enfants et devront répondre à d'autres besoins, plus centrés sur les siens.

C'est ainsi que Laura reconstruit lentement sa vie. Le divorce et le deuil d'enfant venant rompre les conventions auxquelles elle avait jusque là obéi ont remis en question les obligations de loyauté qui incombaient au sujet.

Sujet no 12: Charles

Identification et histoire résidentielle

Il s'agit d'un homme de 45 ans, professeur de communication au collégial. Il est célibataire et sans enfant. Charles a connu trois relations brèves alors qu'il était dans la vingtaine. Il a partagé un appartement à ces trois occasions. Depuis une vingtaine d'années, il vit seul.

1- Connaissance de la solitude

1.1 Perception de la solitude

Vivre seul: «On s'habitue sans s'habituer»

«Donc, bon, mais c'est sûr que c'est dramatique parce que, finalement, t'as l'impression d'être capable de donner comme de recevoir, et que cet échange là ne se produit pas. C'est ça qui est si difficile. T'as le goût de donner des choses mais tu peux pas les donner. J'adore cuisiner, mais je me force pour pas trop en faire parce que faire un super beau repas et le manger tout seul, c'est encore plus déprimant que de manger un sandwich. Tu sais t'es mieux de manger un sandwich, puis te dire finalement j'ai rien à partager, j'ai un sandwich, que te faire un coq au vin puis t'ouvrir une bonne bouteille de vin tout seul, un cran de plus puis là, c'est suicidaire, tu sais. Donc, par rapport à la douleur de ça? C'est fou, mais j'ai l'impression...il y a une toune de Brel qui dit: On oublie rien de rien, on s'habitue, c'est tout. Bien moi, j'ai pas oublié le fait que j'ai eu de bons amis, puis que j'ai eu des blondes, puis que j'aime beaucoup faire l'amour puis que finalement ça m'arrive vraiment plus souvent là. Mais, euh, on oublie rien mais on dirait qu'on s'habitue sans s'habituer vraiment, ça fait toujours mal un petit peu. Mais là on a deux possibilités soit qu'on est masochiste puis que justement, on devient un peu complaisant dans sa douleur ou on se dit y a la douleur mais je vais passer par-dessus pour faire des affaires, tu sais.»

La difficulté réside dans l'absence d'échange. Charles choisit la cuisine, comme illustration par excellence du quotidien pour démontrer le fait de cette absence. Cependant, et ce qui est remarquable, Charles choisit un plat qu'il conçoit comme étant élaboré et inhabituel pour illustrer le partage, par comparaison au sandwich mangé seul. Il démontre en cela à quel

point la présence d'un autre tient de l'événement et par conséquent, nous apparaît l'enracinement de la solitude dans son quotidien. Selon Charles, en effet, on s'habitue à la solitude:

«C'est drôle à dire mais d'être seul, c'est une forme d'entraînement, presque une discipline. Tu sais il y a un aspect stoïque là-dedans. T'as une douleur là, il faut que t'apprennes à la gérer. Cela dit, la solitude c'est un entraînement. Je suis seul, est-ce que je vais brailler tous les jours sur mon sort? Non je vais vivre avec ma solitude. Tu sais, la chanson de Moustaki: Pour avoir trop souvent dormi avec ma solitude, je m'en suis fait presque une amie, une douce habitude... . Bon on entend la même toune? O.K.»

L'idéal n'est pas la solitude mais il faut pourtant faire avec cette «douce habitude» en espérant rencontrer des gens «*et, qui sait, tomber amoureux*».

Le fait d'être seul n'est «*pas normal*» pour Charles, car ce n'est pas dans la nature de l'homme (l'humain) d'être seul. En ce sens, pour Charles la solitude est une crise. Pourtant, on voit surgir une fois de plus le paradoxe de la solitude: «*me retrouver en compagnie de quelqu'un le soir c'est quasiment devenu paniquant parce que je ne suis tellement plus habitué tu sais...*». Le terme d'habitude sert à décrire cette fois la panique ressentie à l'idée d'être avec quelqu'un. Tout le problème résiderait donc dans cette contradiction qui fait de l'homme un être social par nature, ayant perdu l'habitude des rapports à autrui. En ce sens, peut-on dire, c'est le rapport à l'autre qui est ici vécu comme crise et non pas la solitude, vécue plutôt comme étant une «*habitude*», comme un style de vie. Le sujet emploiera d'ailleurs à quelques reprises le terme d'«*habitude*»: «*...on dirait qu'on s'habitue sans s'habituer vraiment*». D'autres utiliseront l'expression «*apprivoiser la solitude*». Dans un souci de distinction, Charles rejettera les termes trop communs et dira plutôt «*on s'habitue tant bien que mal à la solitude*», se reprenant sur l'expression courante, «*en quequepart(ah! que j'haïs cette expression-là)*» et la remplaçant par «*intérieurement*» pour

signifier ce que d'autres nomment «*ce qu'il y a en dedans*». Or intérieurement se trouve une souffrance à laquelle on s'habitue ou que l'on apprivoise jusqu'à ce qu'elle devienne habitude à laquelle, là est la difficulté, «*on ne s'habitue pas vraiment.*»

1.2 Définition de la solitude; crise; recherche; passage; ordre des choses

«Vois-tu je trouve ça très intéressant parce que je trouve que les quatre réponses (crise, recherche, passage, ordre) s'appliquent...»

À la manière du professeur qu'il est Charles utilise les quatre mots clés proposés afin de guider sa définition de la solitude.

1- Une crise

«C'est-à-dire que c'est une crise parce que je pense pas qu'on soit fait pour être seul. Donc quand ça fait trois jours que t'as pas parlé à personne ou que t'as juste dit "combien je vous dois Monsieur", t'as juste dit ça dans ta journée, c'est une forme de crise, c'est pas normal.»

De manière générale, Charles opère une distinction entre ce qui doit être, philosophiquement, et ce qui se rejoue dans son quotidien, ici le fait de ne pas pouvoir communiquer en dehors du plan instrumental. Il donne également l'exemple du travail où il côtoie beaucoup de monde (étudiants, collègues, employés de cafétéria) mais où «*il n'y a aucun contact personnel*». On en revient une fois encore à l'impossibilité des échanges dans la vie privée et au désarroi qu'amène l'absence de communication significative. Ainsi, Charles n'hésite pas à définir cet aspect de la solitude comme une crise, comme quelque chose de «*pas normal*».

2- Une recherche

«Au niveau de la recherche, oui, c'est intéressant parce qu'il y a des choses qu'on ne peut pas faire en gang, comme par exemple écrire, et d'ailleurs c'est très bon de souffrir, je dis bien de souffrir de la solitude et d'en puiser comme une espèce d'énergie positive puis créatrice pour dire, ah! je suis tout seul mais je vais mener ça de façon plus intelligente que d'acheter une bouteille de rhum.»

La solitude est aussi possibilité de recherche à travers la création. Charles se ravise affirmant maintenant *«on est seul à la base puis on essaie de s'occuper, de remplir ça comme on veut, comme on peut.»* La solitude est en effet considérée comme nécessaire pour créer. C'est une certaine souffrance que la création aura sublimée en beauté. La solitude peut se situer au fondement d'une certaine recherche individuelle dont une minorité seulement peut se réclamer. Il s'agit des artistes, des moines, des individus qui se retirant hors du monde, le reconstruisent à leur façon, à partir de l'art ou de la contemplation. Ceux-là ont choisi d'être seuls. Dans le cas des autres dont Charles dit faire partie, et ils constituent l'immense majorité, ceux-ci n'ont pas choisi la solitude mais ils tenteront d'y trouver un sens, à travers la création. Dans ce cas, la création n'est pas à l'origine de la solitude mais elle est une conséquence de cette solitude dont les gens *«souffrent intérieurement»*. Edgar Morin (L'esprit du temps) avait déjà souligné que la solitude de l'artiste avait gagné la masse et que chacun pouvait depuis la deuxième moitié du XX^{ième} siècle, s'interroger sur le sens de sa vie à travers la création. Dans ses *«Grammaires de l'individu»*, Danilo Martucelli énonce que ce serait même ce qui caractérise la Modernité. On aurait ainsi affaire à la généralisation d'un style de vie qui aurait été l'apanage du dandy ou de l'artiste au XIX^e siècle. La recherche d'un sens à l'existence ne serait plus réservée maintenant à l'élite intellectuelle ou artistique.

3- Un passage

«Bon il y avait le passage? Bon, ben, je pense qu'on a tous effectivement... mais c'est une arme à deux tranchants parce que...regarde, le passage... des fois, oui, c'est un passage obligé, on divorce on se retrouve seul. Mais je pense à ma soeur quand elle a divorcé, ma soeur, sa grande, grande, grande panique, c'était la solitude. Puis moi je disais: "Écoute, prends six mois, prends trois mois, arrête de capoter!" Puis d'ailleurs elle avait déjà assuré ses arrières puisqu'elle avait déjà quelqu'un en tête lorsqu'elle était en train de se séparer. Donc l'éventualité de se retrouver seule le soir, pour elle c'était paniquant. Pour moi, c'est justement le contraire, me retrouver en compagnie de quelqu'un le soir, c'est quasiment devenu paniquant parce que je ne suis tellement plus habitué, tu sais.»

La solitude est aussi présentée comme un passage. Le sujet réfère alors à sa soeur qui contrairement à lui panique depuis son divorce à l'idée d'être seule notant que pour lui le fait d'être avec quelqu'un est plus paniquant que le fait d'être seul.

Il est clair que Charles ne se sent pas dans un passage, choisissant d'ailleurs sa soeur comme exemple pour illustrer le passage. L'idée même de mettre fin au fait d'être seul devient paniquant. On le voit bien, pour Charles la solitude est d'abord et avant tout dans l'ordre des choses.

4- L'ordre des choses

«Je pense pas que...bien je pense qu'on est responsable de ce qui nous arrive donc c'est dans l'ordre des choses, mais je ne crois pas que, quand tu vis dans un milieu où il y trois millions de personnes avec l'agglomération puis les banlieues, comme à Montréal, je pense pas que c'est dans l'ordre des choses d'être seul. Je pense pas que ce soit normal. (...) Non, je pense pas que ce soit dans l'ordre des choses, à moins d'avoir vraiment choisi. Je veux dire moi j'ai choisi d'être seul pour telle et telle raisons puis c'est dans l'ordre des choses, mais j'espère encore me faire de très bons amis et qui sait, tomber amoureux tu sais.»

Charles fait une distinction entre la solitude des autres, c'est-à-dire la solitude en général et la sienne. La solitude en général n'est pas normale dans une grande ville comme Montréal.

La solitude prise en bloc est donc inconcevable dans le sens d'incompréhensible, d'inacceptable: *«Il y a tellement de gens seuls»*. Pour Charles, la solitude n'est pas dans l'ordre des choses, à moins de l'avoir choisie. Si l'individu est responsable de lui-même, celui-ci n'échappe pas à une certaine ambiguïté, notamment au niveau du choix. Car Charles qui disait n'avoir pas choisi d'être seul, en parlant de recherche, se situe ici dans la catégorie de ceux qui l'ont choisie; ainsi retrouve-t-il à ses yeux un peu de normalité car la solitude choisie est dans l'ordre des choses. Charles espère ne plus être seul un jour. La solitude est dans l'ordre des choses, pour lui mais il n'est pas dans l'ordre des choses en général d'être seul. Ainsi peut-on penser que Charles se voit ici comme étant différent des autres et que cette réflexion se situe dans le registre du quant-à-soi.

1.3 Problématique du choix: L'ambiguïté

«Ce n'est pas nécessairement un choix... enfin, ça peut être une réponse très ambiguë. Ce n'est pas par choix parce que, finalement, je pourrais avoir une blonde, être en amour, voir plus d'amis et j'imagine que ce peut être très plaisant et, en même temps, c'est aussi par choix parce que... bon, finalement ici je suis dans un milieu de bars, il y a plein de clubs échangistes, de n'importe quoi, ça fait un an que j'habite ici et je suis allé deux fois prendre une bière, donc je ne fréquente pas ces endroits très souvent. Donc c'est par choix, parce que je pourrais fort bien me dire demain je n'ai pas de cours alors je sors, ce que je ne fais pas. Pourquoi? Bof j'imagine que je l'ai déjà fait beaucoup et que j'ai rencontré beaucoup de monde là-dedans, et que jeunesse se passe. Des "one night stand", on en a tous fait une couple et puis ça se termine et puis bon... Donc ce n'est pas vraiment par choix mais en même temps ce n'est pas très drôle parce qu'à un moment donné, ça te sort par les oreilles, tu sais. Je ne crois pas que l'homme soit fait pour être seul, à moins que tu te dédies à la contemplation, à la méditation, comme les moines bouddhistes, comme un de mes chums qui est moine depuis vingt ans.»

Charles dit lui-même à quel point la représentation de la solitude est ambiguë. D'une part, la solitude apparaît comme étant difficile à vivre mais le fait d'être avec les autres l'est tout autant. Charles fait donc le choix d'être seul *«par dépit»*: *«parce qu'en fin de compte, mon*

voisin m'intéresse pas». Par ailleurs, ce choix n'en est pas un puisque le sujet regrette d'être seul. Or le choix ou non d'être seul demeurera ambigu tout au long de l'entretien. Tantôt le sujet affirmera choisir d'être seul, pour reconnaître aussitôt que la solitude n'est pas un choix.

1.4 Système d'actions: «Ça prend pas 22 personnes pour pas être seul»

«Genre groupe de cyclistes ou marche dans la nature? Non. Il faudrait. Il y a une piscine à côté puis y a plein de gens qui vont se baigner. Je viens de m'acheter un vélo puis je l'ai pas encore sorti. Non, faut que je me botte le derrière. Faut dire que la job prend beaucoup de place. Par exemple, le dessin, puis tu rencontres d'autres gens dans un cours de dessin, c'est sûr qu'il y a une possibilité d'affinité. Puis ça, effectivement c'est un effort à faire, puis ça y a personne d'autre qui va le faire que moi(...) Oui, puis il y a peut-être de la paresse là-dedans finalement. Euh, je trouve ça un peu plate d'être tout seul, mais je trouve ça moins plate d'être tout seul chez nous à faire mes petits trips que, finalement, être en collectivité puis des fois m'ennuyer. Je l'ai choisi finalement parce que je vis dans un quartier où il n'y a que ça, des bars. Il y a que ça, des lieux de rencontre, des cafés, des bistros, des restaurants, y a juste ça. Puis j'y vais pas. Je devrais faire un effort. C'est un peu triste, finalement(...) Mais la solution, je pense pas que ce soit les activités, les randonnées pédestres puis tout ça. Ça prend pas 22 personnes pour pas être seul.»

Rencontrer des gens demande un effort. Charles en fait ne recherche pas la vie sociale qui l'ennuie. Il la fuit plutôt. Or il se demande si cet effort vaut la peine. L'effort à faire est la voix de la conscience, une prescription sociale afin de socialiser. Charles demeure sur ses gardes quant à ce genre d'obligation et l'on peut dire qu'il a son quant-à-soi, un quant-à-soi pour le moins ironique face à ce genre de socialisation. Il dit lui-même préférer s'ennuyer seul qu'avec d'autres car, ainsi il a au moins la possibilité de *«faire ses petits trips»*. L'activité en commun dans le but de rencontrer des gens n'est donc pas une solution pour lui. D'ailleurs, *«ça ne prend pas 22 personnes pour pas être seul»* et la solitude peut être ressentie même avec les autres. Le thème de l'ennui revient à plusieurs reprises. On peut

s'ennuyer seul, on peut tout aussi bien s'ennuyer avec les autres:

«Il y a un écrivain avec qui je parlais l'autre jour. Ça fait peut-être bien 50 ans qu'il est avec la même femme, puis il dit «Je me suis pas ennuyé une seconde». Puis c'est le contraire avec ma soeur. Mon beau-frère, qui a quand même ses qualités, l'été le samedi et le dimanche il est au golf, puis l'hiver c'est le hockey, le samedi soir. C'est une vie intéressante pour une femme qui a envie d'aller au cinéma puis au théâtre. Lui il dit «non, moi j'écoute le hockey». Bon, en tout cas. Tout ça pour dire que c'est ça aussi, la solitude.»

Tout dépend donc de la qualité de la relation. L'individu ne peut plus se satisfaire de n'être qu'en relation. Encore faut-il que la relation ait un contenu et que ce contenu corresponde aux intérêts de chacun. La solitude avec l'autre est donc ressentie comme une non-reconnaissance de l'individualité. Charles dit: *«On devrait tous rencontrer la personne avec qui il y a de l'intimité et développer des projets, puis tout ça.»* Seule, la bonne personne est investie du pouvoir de congédier la solitude, car elle seule offre un style de vie idéal. Chacun peut y déposer son rêve et Charles n'échappe pas à ce désir. La bonne personne, figure amoureuse de l'imaginaire moderne, est telle que tout peut y être: la liberté comme l'engagement, la proximité comme la distance. La bonne personne est proche et lointaine à la fois. Nous verrons en quoi, au chapitre des relations amoureuses.

Charles cherche donc la bonne personne et, s'il ne pense pas que la solution se trouve dans les activités en commun, il a tout de même tenté sa chance lors d'un appel lancé par un magazine féminin qui recrutait, si l'on peut dire, des candidats masculins afin de provoquer des rencontres amoureuses:

«Écoute j'ai été dans le «Elle-Québec, Spécial Célibataires», j'ai reçu trois cent appels, j'ai rencontré huit madame, puis j'ai eu l'impression vraiment de perdre mon temps huit fois...non mettons, c'est pas vrai... j'exagère... mettons sept fois sur huit... De temps en temps, je risque comme ça des "blinds dates" là mais euh... mais

généralement, non, ça va nulle part. Parce que les gens ont tellement d'attentes très très spécifiques, ça te prend quasiment la coupe de cheveux, le pantalon en question, le char qui va avec. Si tu corresponds pas, ça marche pas, pis c'est tout, c'est sans avenue. Là, c'est merci bonsoir c'était un bon souper et à la prochaine, en sachant très bien que la fille te rappellera pas et que tu la rappelleras pas non plus.»

S'il lui arrive de rencontrer des femmes, la réciprocité est rarement présente puisque *«les gens ont des attentes très spécifiques»*. L'expérience convainc Charles que les rencontres entre les gens sont devenues superficielles et que seule l'apparence compte désormais. Les actions en vue de faire des rencontres confrontent le solitaire à lui-même en l'obligeant à répondre aux *«attentes spécifiques»* quant à l'apparence: *«... intéressant ou pas j'avais plus rien dans la tête, tout était dans l'apparence»*. Le sujet a le sentiment de ne pas correspondre à ce qui est exigé socialement. Charles se sent en marge de ce qui est socialement exigé car ceci ne correspond pas à ce qu'il est intérieurement. Ce sentiment est bien sûr de l'ordre du quant-à-soi, c'est-à-dire de ce que l'individu considère comme étant authentiquement lui-même.

2-Connnaissance de soi et des autres

2.1 Perception de soi : création artistique et alcool

«La perception de la solitude, c'est intéressant parce qu'on peut prendre ça sous un angle freudien: si on vit de pulsions, Eros et Tanatos, une pulsion sexuelle et une pulsion de mort... bien ça se joue beaucoup sur ces deux pôles-là parce que le fait que j'aie pas de blonde, je ne sorte pas, je ne baise pas, il reste quoi? Il reste quoi? Il reste, selon Freud, la sublimation. Alors la sublimation par quoi? Par deux affaires majeures, en fait, qui sont l'art; j'aime dessiner et la musique. Je prends des cours de piano et je vais m'évader là-dedans. L'autre, c'est l'alcool; effectivement le fait de ne plus pouvoir te confronter à la solitude, il y a rien de tel qu'une bouteille de rhum parce que tu pars en fusée et puis qu'un moment donné même, t'établis le dialogue dans ta tête et t'es rendu deux puis trois, et finalement le téléphone te dérange parce qu'il te sort de ta bulle. L'alcool est donc très intimement lié à la solitude parce qu'il est une excellente façon de fuir ça.»

Charles réfère à la psychanalyse pour tenter une explication de la sublimation de la solitude par la création artistique et l'alcool. La création est pour Charles, une façon de remplir le vide de la solitude. Il joue du piano, écrit et dessine. Dans le passé, il a réalisé différents projets pour la télévision. Il a également été clown et fait du théâtre, bref, Charles se retrouve lui-même à travers la création. Il ajoute en retour qu'il est nécessaire d'être seul pour créer, prenant comme exemple de grands artistes:

«Prends des gens, je vais donner un exemple, il y a des exemples connus là. Du monde qui est très, très, très seul, puis qui ont meublé, mettons, Van Gogh, c'était pas un gars tellement sociable, puis finalement il peignait beaucoup, beaucoup, mais finalement c'était une fuite vers l'avant par la peinture. T'as des gens, mettons, Marcel Proust, je pense pas qu'il avait un cercle d'amis très, très étendu, mais bordel il a écrit des milliers de pages, tu sais.»

L'alcool, comme la création, est lié à la solitude en un lien circulaire. Le sujet réfère alors à la fable du petit prince sur la planète du buveur qui dit: «je bois parce que j'ai honte et j'ai honte parce que je bois.» Il substitue la honte à la solitude ce qui donne «je bois parce que je suis seul et je suis seul parce que je bois.» En même temps l'alcool est lié à la solitude justement parce qu'il est une excellente façon de la fuir. L'alcool rend l'homme «cosmique» dit Charles qui paraphrase Marguerite Duras. «*Rien ne l'atteint, c'est à dire t'es dans ta bulle, puis ta bulle touche à tout. tu sais un moment donné l'univers t'appartient... tu prends de l'expansion.*» L'alcool aura en effet double fonction: celle d'aider à fuir la solitude mais aussi celle de protéger dans une bulle contre l'autre. L'image de la bulle, d'ailleurs couramment utilisée, est fort révélatrice. La bulle «*prend de l'expansion*» jusqu'à se substituer à l'univers qui devient moi et moi seul.

Cependant, tout comme la création, l'alcoolisme n'est pas engagé à cent pour cent puisque la solitude ne l'est pas non plus; les divers supports sociaux, dont le travail demeure de loin le plus recadrant comme nous le verrons de la famille d'origine, limite ici les effets de la solitude et par conséquent, la fonction «sublimante» de l'alcool.

2.2 Travailler sur soi: «une forme d'entraînement»

«Mais je pourrais faire l'effort au lieu d'aller chercher une bouteille ou de la bière, d'aller au bar d'à côté prendre même pas une bière, prendre un café tu sais mais je trouve ça moins...c'est peut-être destructeur de prendre un coup de temps en temps mais c'est pas plus constructif d'aller prendre un café dans un bar en souhaitant peut-être en priant Dieu que peut-être tu vas rencontrer quelqu'un, comprends-tu parce que tu te dis je viens de perdre trois heures, tu rentres ça sent la boucane, pis t'as rencontré des cons finalement.»

D'une part, le travail sur soi consiste à faire un effort pour aller vers les autres. Il est ici lié au système d'actions. Par ailleurs, pour le sujet, il existe si peu de gens intéressants qu'il est préférable de faire ses activités à soi, ce qui donne au moins l'impression d'une certaine liberté ou, tout au moins, de n'avoir pas à supporter la contrainte de la bêtise de l'autre. Le sujet travaille donc peu sur soi en ce sens. D'autre part, un certain travail sur soi est donc effectué pour «gérer» la solitude jusqu'à ce qu'elle devienne une «douce habitude presque'une amie», nous dit Charles, fredonnant la chanson de Moustaki⁷⁸ :

«C'est drôle à dire mais d'être seul, c'est une forme d'entraînement, presque'une discipline. Tu sais il y a un aspect stoïque là-dedans. T'as une douleur là, il faut que t'apprennes à la gérer.»

Le travail sur soi poursuit l'objectif de gérer la solitude en adoptant une attitude stoïque. Dans ce cas, le travail est effectué à l'intérieur de soi et non dans l'action, ceci dans le but d'apprendre à vivre seul et non dans celui de faire des rencontres.

⁷⁸ Moustaki, Georges, chanson *La solitude*, 1972.

2.3 Le quant-à-soi: «je ne suis pas branché»

«C'est incroyable! Je pense que ça vient énormément, énormément des médias. Je te donne juste un petit exemple par rapport aux médias. L'autre jour, un collègue me reprochait moi, en tant que prof de communication, de ne pas être branché sur internet. J'ai dit écoute: juste dans le collège, j'ai accès au "Mirror", au "Voir", au "Ici", puis le "Hour", quatre journaux, t'as deux journaux dans le collège même, à l'interne, j'ai une boîte vocale dans mon bureau, une boîte vocale à la maison, je n'ai pas de cellulaire, j'ai deux téléphones, un téléviseur, trois radios. Puis là, on voudrait que je sois en plus branché sur internet. Finalement, on a tellement d'information qu'on ne peut plus la gérer. Je m'éloigne un peu du sujet, mais pas tellement. Pierre Bourgault disait : l'information, c'est pas tellement ça mon problème, mais j'en reçois tellement que je sais plus ou la mettre dans ma tête. Et si on revient par rapport au look, on est tellement... ça prend tellement telle sorte de brosse à dents, tel genre de sourire, tellement... si t'as pas un peu de mauve dans les cheveux quand t'as vingt ans t'es pas à la mode, t'es pas in, ça prend un peu de mauve ou un peu de rouge...un paquet de critères qui te font appartenir à des gangs. T'as les tatous, t'as les punks, les yos, t'as les ci, t'as les ça, t'as les cools, t'as les hippies, t'as les straights, t'as les gais, t'as les n'importe quoi, t'as les... ouf! N'importe quoi pis finalement t'as le look qui va te faire appartenir à la gang. Mais si t'as pas le look en question, c'est ben de valeur, t'es pas dans gang. Finalement la gang est pas plus intéressante qu'il faut. Ce qui est ben bizarre, c'est que tu prends le look punk avec les cheveux avec des pics et tout, c'est une super grosse mode! Tu sais, la personne est aussi, comment dire, enrôlée qu'un témoin de Jéhova, finalement, tu sais. Si t'as pas un trou dans les pantalons, t'es pas à la mode. Même le trou dans le pantalon, c'est de la mode, c'est du look. Y a pas...ça vient pas des gens, c'est pas un choix individuel, je crois que ça nous est imposé consciemment ou non par les médias, mass media. On nous assomme comme une masse. Y a aussi l'inertie de la masse qui fait que ça avance comme un bulldozer puis que, finalement t'es dans gang ou t'es pas dans gang. C'est pas individuel. Je pense que les gens, effectivement, sont très très victimes des masses.»

Pis y a des gens, un peu comme moi, qui disent: ben moi je rentre pas vraiment dans le... Tu sais, je mets pas des pantalons de cuir, puis je conduis pas une corvette, comprends-tu, pour séduire tel genre de femme. Elle m'intéressera pas vraiment. C'est ce qui fait que ça me ramène un peu chez moi là, tu sais. J'suis pas cool, j'suis pas in, j'suis pas branché, j'suis pas un gars branché. Oui et de là la solitude. Justement je suis seul parce que je fais pas partie de...qu'est-ce qui est à la mode pour les gens de mon âge? Y vont chez Baggie pis y jouent au billard? je sais pas ce qu'ils font (silence) Je sais pas du tout. Je suis pas au courant de ce que les gens font.»

Le sujet conçoit la masse comme victime des mass media et de la publicité qui imposent les styles. Un discours radicalement critique envers les moyens de communications de masse «branchés» et la mode qui privilégient des «looks» s'ensuit. Pour Charles, les choix ne sont jamais individuels mais imposés par les mass media. Le sujet se situe ouvertement en marge de la masse: «*je ne suis pas branché*», refusant de se laisser happer par «*l'inertie de la masse*» et de perdre ainsi son individualité. La solitude pourrait même selon lui être une conséquence de ce retrait et de ce refus de faire partie d'un groupe particulier.

2.4 Perception des autres: «*Mon voisin m'intéresse pas*»

«Bon finalement peut-être que tu vas me trouver snob et extrêmement prétentieux mais je trouve que les gens intéressants sont plutôt rares(...) Donc, c'est un peu par dépit que je suis seul parce qu'en fin de compte mon voisin d'en face m'intéresse pas, tu sais. J'ai pas le goût d'aller lui parler puis, finalement, les voisins vont plus me déranger qu'autre chose, s'ils se mettent à hurler comme ça d'un balcon à l'autre. Mais c'est parce que j'en connais pas beaucoup finalement de plaisir avec les autres. Tu sais il y en a qui jouent au bridge, moi je joue pas au bridge. Je veux dire, c'est quoi le plaisir avec les autres? Jouer au billard, t'as les groupes, mettons le soccer...mais je vois pas c'est quoi les trips collectifs là tu sais. J'en vois pas tant que ça, là.»

Charles se situe aussi en marge parce que les autres ne l'intéressent pas, victimes aliénées qui «jouent au billard» et suivent les modes. Il dit ignorer les «*trips collectifs*». Le sujet explique sa solitude comme une conséquence du fait qu'il y a peu de gens intéressants. Il préfère donc faire ses activités seul sans se sentir envahi par l'autre. L'autre est plus souvent qu'autrement défini comme inintéressant, envahissant, superficiel. Pour intéresser Charles, il faut donc être intéressant, ce qui consiste à être différent de la masse. Il faut également ne pas être envahissant, ce qui signifie avoir une indépendance, une autonomie et ne pas dépendre des autres. Il faut enfin ne pas être superficiel, c'est-à-dire

avoir une opinion bien à soi qui soit le fruit d'une réflexion personnelle et en profondeur. Toutes qualités que ne possède pas la masse.

Pour être bien avec les autres, il faut selon Charles, avoir des projets. Ces projets peuvent varier selon les goûts et les formations, bien sûr, mais la création en commun demeure l'un des moyens les plus sûr d'être avec les autres:

«...ça prend des projets (...) Faire des choses et se retrouver à travers une création quelle qu'elle soit. Ça peut être dans le sport, pas juste la création artistique, ça peut être de la business, ça peut être un projet écologique, tu sais, combien de gens, de couple vivent cent ans ensemble. Pourquoi? Parce que les deux sont maniaques des tortues, mettons, dans le sud du Pacifique, puis il veulent protéger les tortues, puis y vont tout faire pour protéger les tortues (rire). Tu sais, ils ont des projets.»

Le problème de la solitude contemporaine serait aussi, en grande partie, attribuable au fait que nos sociétés n'ont plus de projet politique:

«Je sais pas peut-être que je suis dans un champ de patates complètement mais il me semble qu'au Québec on a pas de projet. On l'a pas fait l'indépendance et on a pas de véritable identité et on s'ennuie. On s'ennuie beaucoup. Ah! oui. On a pas de fierté vraiment acquise, on a pas de projet de société, on ne se bat pas pour quelque chose et même je dirais que il y a beaucoup de québécois, c'est bizarre à dire mais mon voisin d'en face, lui finalement son projet, c'est "plus j'vais faire de p'tits, plus mon B.S va être gros. Puis il a cinq enfants, il est sur le B.S. pis y fait rien. Ben y s'occupe de ses enfants là c'est sûr mais il gère son B.S. alors donc il y a un manque de fierté. Et à cause de cet ennui là les gens lisent le journal de Montréal et ça crée un imaginaire collectif qui est meublé par des fantasmes, des scandales, des meurtres, des choses finalement qui n'arrivent à peu près jamais mais quand elles arrivent on ne fait que parler de ça. Les gens se créent un espèce de théâtre intérieur par le biais de ce journal-là et finalement, la réalité devient le journal. Ils ont un imaginaire morbide.»

Charles développe une pensée résolument critique qui déplore le manque de vision socio-politique et le cantonnement dans l'aliénation. L'imaginaire social serait meublé de fantasmes morbides. La théâtralité des faits divers vient combler l'ennui.

2.5 Le regard des autres : «Le look»

«La relation amoureuse, c'est ce que je disais, finalement n'a rien à voir avec l'autre. C'est pas l'autre du tout que tu aimes, c'est ce que l'autre va t'apporter à toi comme look: "Voyez-vous mes amis comme j'ai un beau chum qui est riche puis qui a un beau char. Ça a rien à voir avec l'individu, ça a à voir avec la personne... finalement c'est très égocentrique... dire: j'ai une belle pitoune wow ma flasher mes amis! C'est pas la fille que j'aime, c'est mon flash à moi que j'aime par le biais de la fille. Et c'est la même chose chez je crois plusieurs femmes. Non, si tu pèses dix livres de trop t'es fait. Si t'as pas la coupe de cheveux ou le pantalon de cuir à huit cents piastres... évidemment ça dépend du monde, c'est pas tout le monde qui est comme ça mais on vit dans un monde d'images. Passé trente ans t'es fait, t'es vieux. La publicité nous montre que ça. On vit dans un monde de parure, la jeunesse est valorisée, moi je me regarde des fois, je me dis Mon Dieu, puis là j'ai un gros bouton sur la joue, j'suis vraiment passé date comme un vieux yogourt là tu sais. Comprends-tu? (rire) Non mais c'est ça pareil, tu sais (rire).»

Nous savons déjà que le sujet possède un quant-à-soi critique envers l'imposition d'un «look». Par ailleurs, il déplore la marginalisation que le refus d'appartenir à la masse impose dans les rencontres. Le fait de ne pas correspondre aux standards oriente les regards ailleurs que sur soi. Ainsi, il y a un prix à payer pour refuser de faire partie de la masse. Le regard des autres demeure indifférent à soi puisqu'il faut aujourd'hui «flasher» pour attirer ces regards. Or, et c'est là tout le paradoxe, ne pas faire partie de la masse est singulièrement devenu le standard d'aujourd'hui puisqu'il faut à tout prix se faire remarquer donc être différent, ressortir justement de la masse. Voulant se retirer de ce qu'il considère la mode, il s'insère dans le mouvement généralisé de l'individu qui ressort. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que le sujet a fait l'essai de rencontres par le biais d'un des moyens les plus théâtraux qui existent: la réponse à l'annonce du «Spécial Célibataires» d'un magazine bien en vue au Québec, qui brille par la superficialité de son propos et se situe ouvertement et radicalement pour le «look» par ailleurs tant décrié par le sujet. Le regard des autres est

agaçant surtout lorsqu'il n'est pas posé sur soi car ainsi je ne suis reconnu de personne. Ce regard importe au contraire grandement s'il daigne me reconnaître comme individu.

3- Style de vie

Charles se perçoit comme étant en marge de la masse. Ses intérêts sont en général orientés dans des domaines moins fréquentés et il prend d'ailleurs soin d'éviter les lieux trop communs. Il sort peu et a en fait peu d'activités sociales en dehors du travail qui demeure certainement le support le plus sûr du sujet dans le monde des autres.

3.1 Le travail: «Être un bon prof»

«...J'aime encore beaucoup l'enseignement, j'aime ça préparer des cours, j'aime ça donner des cours. Ce que j'aime pas, c'est justement quand y a des collègues qui sont méchants, gratuitement méchants pour des raisons que j'ignore et, des fois aussi, tu peux très bien t'entendre avec un groupe de 32 personnes, ça prend un étudiant qui t'aime pas la face dans le groupe... ça te laisse un goût très amer. L'enseignement c'est super le fun. Ce qui est compliqué c'est le rapport avec les personnes, un étudiant ou un collègue tu sais. Ah! Oui, oui. Moi quelqu'un peut me faire une remarque blessante, cinglante là, puis ça peut me... je te dirais me perturber pendant une semaine à dix jours avant de me libérer de ça, assez pour que je me réveille à quatre heures du matin pis haïr la personne. Ça m'est arrivé.»

Le sujet souligne la dureté des rapports, ce qui semble générer beaucoup de tensions chez lui. Les problèmes relationnels avec les collègues sont qualifiés «*d'enfer extraordinaire*» Il dit par contre aimer beaucoup son travail lorsqu'il est reconnu comme «*un bon prof*». Le sujet est partagé, suspendu à l'opinion des autres sur son travail. Il lui importe grandement d'être reconnu. Charles, a par le passé été clown et il a joué devant un public. On remarquera à quel point ici encore le regard des autres importe. Il compare d'ailleurs l'enseignement à un spectacle:

«C'est une prestation théâtrale quand même il y a du théâtre là-dedans. C'est toi qui as le

micro, c'est toi qui fais le show, puis ça dure deux heures et demi de spectacle, puis faut que t'essaies que ce soit bon.»

Charles insiste donc sur l'effet produit sur les autres mais: *«En même temps, il n'y a aucun contact personnel»*. Le travail permet d'avoir des relations qui, par nature, sont proches et lointaines à la fois avec les étudiants:

« Moi je les aime, je suis entouré de mes étudiants. Tantôt je parlais avec une de mes étudiantes parce qu'on va faire du montage la semaine prochaine, puis elle disait: « Toi t'es vraiment un prof qui m'a marquée parce que non seulement t'enseigne la matière mais aussi t'enseigne la vie tu sais. Alors c'est un rapport humain l'enseignement. Des fois c'est dur mais des fois c'est très, très valorisant.»

L'enseignement est aussi comparé à un rapport humain qui peut être dur mais valorisant à certaines occasions. On peut interpréter que le travail, valorisant, procure à Charles la distance nécessaire à sa survie. Partager un bureau avec un collègue abhorré par contre, est angoissant du fait de la proximité. On peut d'ailleurs se demander si la haine de l'autre n'est pas justement en raison de la trop grande proximité, dans le fait de partager un bureau par exemple. Mais, selon Charles, il n'existe aucun milieu de travail qui procure une entière satisfaction au sujet des relations humaines, puisque celles-ci sont difficiles par nature.

Enfin pour le sujet le travail sauve de la solitude:

«C'est intéressant par rapport au travail puis la solitude, là. C'est peut-être la solitude, le mal du siècle, mais un des gros, gros malaises du siècle, c'est le chômage. Moi, avant de travailler, non seulement j'étais seul mais j'ai même été dans un état dépressif très avancé. J'étais tellement en dépression que je me rendais même plus compte que j'étais déprimé. D'ailleurs, t'as pas d'argent, tu manges mal, tu sors pas, tout ça pour dire: seul et en chômage, ah! ben là, ça c'est vraiment l'enfer. Autrement dit, le travail est la panacée, le remède universel à la solitude.»

Malgré les difficultés relationnelles, le travail reste le rempart le plus sûr contre la solitude et la dépression. Le travail amène l'argent et les relations sociales nécessaires à la survie de l'individu.

3.2 Les activités: Les activités de création

«On est seul à la base puis on essaie de remplir ça comme on veut, comme on peut»

Nous savons que Charles a des activités solitaires se situant dans le domaine de la création artistique. Il semble avoir été plus actif par le passé et relate des activités théâtrales, des tournages pour la télévision, de la musique. Le travail semble prendre toute la place.

3.3 La famille d'origine: la famille juste à côté du travail

«Donc il y a le travail, puis juste à côté de ça il y a la famille. Nous on s'entend très, très bien. On fait quand même souvent des soupers»

Le sujet est le plus jeune d'une famille de trois enfants. Le père est mort lorsqu'il était enfant; la soeur et le frère aînés sont beaucoup plus âgés de sorte qu'ils quittent la maison peu de temps après le décès du père et Charles demeure seul avec une mère «déprimée» qui doit apprendre à travailler pour subvenir à leurs besoins. Une rupture semble être apparue dans cette famille scolarisée de la classe moyenne supérieure, ravagée par la mort du père pourvoyeur, homme d'affaires. La famille demeure un support important en ce qu'elle préserve justement de la solitude. La famille est en effet une excellente façon de remédier à la solitude. Les fêtes de famille, les rituels, l'entraide demeurent des valeurs importantes.

3.4 Amitiés et connaissances:«...avoir beaucoup beaucoup d'amis ça ne m'intéresse pas.»

Le sujet dit ne pas tenir à entretenir trop de relations d'amitié car «*parler pour parler, ça m'intéresse pas*».

« J'ai eu une époque où des gens débarquaient chez moi tous les jours et je me suis rendu compte que, finalement, j'étais à leur service et je faisais pas ce que j'avais à faire. Les gens quittaient on avait bu 20 cafés et fumé deux paquets de Gauloises, j'étais brûlé. Toute mon énergie avait été donnée en placotage et en conversations anodines, et des fois même insignifiantes. »

Les amis sont des personnes avec qui on doit avoir des projets pour que ce soit «*intéressant*.» Ainsi tel ami aura été un bon ami pour avoir eu les mêmes activités:

« Mon chum A, c'est un super bon copain; Pourquoi on est copain comme ça? C'est parce qu'on a fait des choses ensemble, on a fait des tournages, on a fait du montage sonore, on a fait de la musique, on a fait des conneries, tu sais, on a fait des reportages puis on a travaillé ensemble à la télévision. C'est ce qui nous a unis finalement. Mon grand chum B, il restera toujours mon grand chum pourquoi? Parce qu'on a fait du clown pendant une période très intensive, on a fait du théâtre, bref on a eu des projets. Faire des choses et se retrouver à travers une création quelle qu'elle soit, ça peut être dans le sport, pas juste la création artistique, ça peut être de la business, ça peut être un projet écologique... »

Ce qui compte, ce sont les projets en commun. Une bonne entente sur le plan artistique (musical, théâtral, etc) est primordiale. On remarquera, ici encore, le fait que Charles parle de ses amitiés au passé. C'est qu'aujourd'hui, ces mêmes amis sont maintenant occupés par leur famille:

« Tu vois l'adolescence se passe, l'âge adulte arrive, puis il y a des gens qui justement fondent des familles, et puis on s'aiment beaucoup mais ce sont des gens très très occupés et tu ne peux plus débarquer chez eux un jeudi soir en disant on prend une bière et tout parce que les enfants sont couchés, ou qu'il faut changer les couches... »

Le temps est responsable du fait qu'en vieillissant les autres fondent des familles et sont donc moins disponibles: «...plus on vieillit plus les gens font leurs affaires» En fait Charles se demande «*c'est quoi le plaisir avec les autres?*» et il revient à sa longue argumentation sur «*les trips collectifs*» qui exigent de se fondre dans un groupe, d'adopter ses valeurs même si elles ne sont pas intéressantes, de perdre son quant-à-soi finalement.

En somme, la solitude est fondamentale et ce sont les projets avec les autres qui vont venir la combler. Ces projets doivent avant tout correspondre aux intérêts de l'individu tout en respectant son individualité.

3.5 Relations amoureuses: «*La solution, c'est l'être aimé*»

Charles se considère comme ayant toujours été célibataire. Il a connu trois relations amoureuses assez brèves. Il aimerait connaître «*une vraie vie de couple*», ce qui laisse présumer qu'il n'a donc jamais réellement vécu ce qu'il définit comme une vraie vie de couple. Les relations de couple sont pourtant peu définies et sont souvent présentées sous un mode passionnel. Telle femme professeur de piano plus jeune, lointaine car pas amoureuse, alimentera volontiers les fantasmes alors qu'une autre, plus réelle, plus près et de surcroît amoureuse de lui aura pour effet de déclencher une sorte de panique où le sujet sent qu'il perd son espace à soi:

«Tout ça pour dire qu'en sa compagnie, puis c'était pas elle spécifiquement ça aurait pu être n'importe qui dont j'étais pas amoureux, sa présence me dérangeait parce qu'elle occupait mon espace et j'avais plus le contrôle sur le temps, et je pouvais pas faire ce que je voulais faire parce qu'elle avait décidé qu'elle corrigeait. Je me sentais, comment dire, tributaire de ses activités à elle et j'avais plus le contrôle de mes activités à moi.»

Les relations avec les femmes sont rarement présentées comme étant réciproques:

«Mais quand même le remède à la solitude, c'est le couple. T'as pas besoin de la collectivité pour pas être seul. Mais justement, il faut que tu trouves la personne. Quant t'es un gars puis que tu baises pas la fille qui a envie de toi, tu peux être perçu comme un salaud, puis si tu baises la fille, finalement sans être en amour, t'es un salaud aussi. Il reste l'amitié qui finalement marche jamais.»

L'amour, comme l'amitié doit être basé sur un projet commun:

«pour avoir une relation qui soit intéressante, durable et vraie, je pense que hormis le fait d'être passionné sexuellement par quelqu'un...on dit que la relation charnelle, les meilleures années durent environ 6 mois à deux ans et après ça prend des projets.»

La passion sexuelle passée il faut remplir le vide par des projets. La famille est l'un de ces projets.

3.6 Les enfants: «le centre, c'est l'enfant»

«...quand t'as des enfants, j'ai pas l'impression que c'est les enfants qui tournent autour de toi mais bien toi qui tournent autour d'eux. Le centre, c'est l'enfant puis t'en prends soin et les autres éléments comme les bons copains deviennent un peu secondaires pour ne pas dire tertiaires dans leurs préoccupations quotidiennes.»

Charles considère qu'il est normal de se tourner vers ses enfants et sa famille en vieillissant:

«Ce qui n'est pas normal, c'est d'être seul». Encore une fois, Charles se voit comme différent de ses amis par exemple qui ont une famille. Cependant Charles devient cynique car le fait d'avoir des enfants pour Charles vient remplir *«la solitude du couple»*:

«...je pense que en amour, quand t'as pas énormément d'affinités avec ton chum ou ta blonde, c'est quoi le projet? C'est la famille. Tu dis ben là on a des goûts très différents, toi t'aime une chose, j'en aime une autre mais ça fait disons quatre ans qu'on est ensemble, on s'aime pareil, qu'est-ce qu'on va avoir comme projet? On va avoir des enfants qui en quelque sorte je crois que je m'avance un peu là va venir combler la solitude du couple. C'est un projet faire des petits hein? C'est un projet qui dure 25 ans. C'est un beau projet. T'en fait trois, mettons que... attends, si t'additionnes les âges de, disons, trois enfants, c'est énorme, tu sais.»

Cette fois encore le sujet affirme que la solitude est fondamentale. Il y aurait une espèce de solitude obligée pour tout le monde. Les enfants seraient une façon comme une autre de meubler la solitude: *«d'autres vont être workooliques, qui vont travailler soixante heures par semaine, d'autres qui vont être des alcooliques...»*

4-Étude transversale

À ce stade-ci, les catégories de recherche renferment les connaissances de l'ensemble du corpus. Chaque cas a précédemment été étudié en lui-même. Nous en venons donc maintenant au cumul des entretiens. Il s'agit à présent d'effectuer un travail sur l'ensemble du corpus: une étude transversale. Celle-ci est le résultat de l'ensemble des discours. L'étude transversale dégage et regroupe les énoncés afin de les intégrer dans les catégories pré-définies, soit: 1) Connaissance de la solitude; 2) Connaissance de soi et des autres; 3) Style de vie. Cette partie qui demeure descriptive de l'ensemble du corpus devient déjà plus analytique. En effet, établir des relations autant que des contradictions entre des éléments de contenu est déjà une amorce d'analyse rendue possible par le phénomène de saturation de l'information.

L'étude transversale est ici considérée comme une étape intermédiaire entre l'étude de cas, appelée aussi description verticale, et l'analyse proprement dite. La distinction entre l'étude de cas et l'étude transversale est facile à établir. L'étude de cas se penche sur un cas à la fois, tandis que l'étude transversale cumule les entretiens. Cette étape essentielle de description, tout en établissant des liens, prépare le corpus en vue de l'analyse. C'est pourquoi les catégories de recherches et leurs dimensions seront reprises ici afin de décrire l'ensemble du corpus. Sont présentées, dans ce qui suit les dimensions relatives à la catégorie de la connaissance de la solitude.

4.1 Connaissance de la solitude

4.1.1 Perception de la solitude: vivre seul

La première question posée est: comment cela se passe pour vous de vivre seul? Le sujet répond donc d'abord en disant «vivre seul c'est...» La dimension de la perception concerne d'abord les réflexions des sujets sur le fait d'habiter seul. Le sujet a certainement une représentation positive ou négative du fait de vivre seul. Dans le premier cas la solitude est-elle vécue par besoin? Aime-t-on être seul? Dans le deuxième cas, pourquoi souffre-t-on d'être seul? La solitude est donc d'abord éprouvée comme un sentiment. On peut se sentir seul, souffrir de solitude, être seul avec les autres. On peut également préférer la solitude à la compagnie des autres, c'est-à-dire bien vivre seul.

On peut tout simplement aimer la solitude et éprouver le besoin d'être seul. Peut-on parler de solitude lorsque l'on vit seul? Le fait d'être seul peut immédiatement être associé au fait de se sentir seul. Au contraire, on peut faire l'éloge de la solitude. La solitude est chargée d'ambiguïté car si elle permet d'exprimer sa créativité, «*on a l'impression de tout faire seul dans la vie*». Or malgré des perceptions de départ qui pourraient sembler divergentes, il est possible de retracer entre les lignes un certain discours sur cet univers pour certains effrayant, pour d'autres au contraire sécurisant qu'est le fait de vivre seul. Le parcours réflexif devient sinueux et chacun en vient à nuancer sa réponse. Car une préoccupation demeure: vivre seul est-ce vivre pour soi ou vivre sans les autres?

La solitude peut être perçue dans sa dimension objective, comme le fait de vivre seul mais non isolé. La solitude peut aussi être perçue dans sa dimension subjective, comme le fait de se sentir seul et rejeté ou, au contraire, comme une libération des contraintes imposées par la famille, la communauté, etc. Dans tous les cas, la solitude est perçue comme présence/absence de l'autre. Vivre seul semble bien nécessiter un apprentissage, ce que d'aucuns nommeront: «*apprivoiser sa solitude*».

L'utilisation du terme «*apprivoiser sa solitude*» est courante. La définition que donne le Petit Robert du terme «apprivoiser» est «rendre moins craintif et moins dangereux (un animal farouche, sauvage)». Au sens figuré, on peut aussi dire «s'accoutumer» à quelqu'un, à une situation. Vivre seul suppose donc un apprentissage qui requiert une certaine conquête sur ce qui est d'abord décrit comme un sentiment difficile. L'apprentissage concerne donc le fait «*d'apprendre à meubler son existence*», expression de Sonia qui pose la question: «*Comment on fait pour penser à soi?*». En effet, qu'elle constitue une libération ou «*un grand vide*», la solitude pose la question du soi qui ne se conçoit pas sans l'autre en tant que contrainte ou en tant que manque.

4.1.2 Définition de la solitude

Il est supposé que le sujet est capable de définir sa solitude. Il la définit en fonction de ce qu'il vit. Il s'agit donc bien sûr de la définition subjective du sujet qui tente pourtant une certaine distance objective par rapport à la solitude. Quatre mots clés sont proposés comme pistes de réflexion: l'ordre des choses; la recherche; la crise; la transition.

L'ordre des choses: La solitude est vécue comme un état normal de la vie du sujet, c'est-à-dire qu'il se voit beaucoup plus comme une personne vivant seule depuis toujours que comme une personne séparée. Le célibataire n'ayant pas connu de vie de couple durable peut donner un tel type de définition à sa solitude.

Charles:

«...bien je pense qu'on est responsable de ce qui nous arrive donc c'est dans l'ordre des choses...».

La recherche: La solitude est ici vécue comme une recherche de sens, un processus selon lequel l'individu se questionne à travers spiritualité, thérapie, création ou autre sur le sens de sa vie. En ce cas, la solitude peut être choisie. Mais elle peut aussi avoir été imposée par une séparation qui amène justement le sujet à faire une certaine recherche sur sa situation.

Eve:

«Je cherche mon bonheur. Je suis occupée à essayer d'être heureuse. Puis je cherche ailleurs.»

La crise: La solitude est vécue comme une crise. Le sujet exprime du désarroi quant à cette solitude. Elle peut être le résultat d'une séparation récente et en ce cas, l'individu souffre de la solitude:

Thérèse:

«Cet automne- là, c'est revenu noir aussi. Ah oui! je voulais en finir. J'suis descendue au sous-sol pour aller me pendre.»

Passage ou transition: La solitude constitue une étape dans la vie du sujet. En ce cas, la solitude est éprouvée comme une expérience temporaire, un passage qui mène vers d'autres expériences.

Michel:

«On vit des passages continuellement qui nous amènent vers d'autre chose tout le temps».

On peut observer que malgré le désarroi de certains sujets, notamment suite à une séparation, la solitude est toujours définie comme une expérience temporaire, c'est-à-dire dont on peut profiter, ou qu'on peut rejeter mais qui représente une période de la vie. La solitude est donc avant tout vécue et définie comme un passage de la vie et non comme un état définitif.

4.1.3 Problématique du choix

Dans la Modernité contemporaine, l'individu est confronté à divers choix. Or qu'est-ce qu'un choix? Un choix n'est-il déterminé que par le sujet? Le choix est-il illusoire? Serait-il déterminé par la culture individualiste? Certains vivant seuls sont fidèles à leur premier souhait, d'autres peuvent avoir choisi de vivre seul à la suite de déceptions. Or, pourquoi choisit-on d'être seul? La solitude est-elle vécue comme forcée? Comment la personne se voit contrainte d'être seule?

La problématique du choix rejoint effectivement la question des déterminations culturelles, inconscientes ou autres. Si l'individu est un être autonome, s'il choisit sa vie parmi les possibilités offertes, il n'échappe pas pour autant à l'esprit du temps, de même qu'il ne peut échapper aussi aisément à son propre passé. La problématique du choix est un savant mélange de déterminations psychiques, historiques et sociales. Ainsi, l'individu aura souvent l'étrange impression de n'être pas tout à fait maître de sa destinée et pourtant, posera des choix conscients tout au long de sa vie. C'est pourquoi le choix demeure ambigu.

Aucun des sujets n'a pu répondre de façon absolument directe à la question du choix. Plusieurs ont exprimé l'ambiguïté de leur position. Par exemple, pour Charles, l'alternative à la solitude serait selon lui de sortir dans les bars, ce qui ne lui tente pas. D'ailleurs, Charles tiendra ce propos tout au long de l'entrevue, comme si le seul autre choix en définitive, serait de se mêler à des gens inintéressants et de risquer l'ennui. Il préfère donc un quant-à-soi solitaire à cette alternative de rapprochement avec les autres.

Jean, quant à lui, se trouve dans une impasse relationnelle à distance ce qui dans le même temps constitue un choix sans en être un et ne correspond pas à son idéal qui est de vivre en couple.

Yves, comme tous ceux qui se sont séparés plus récemment, affirme l'obligation dans laquelle il se trouvait de se séparer en même temps que se pose en victime de cette séparation. Il semble bien que la séparation aussi demeure un choix ambigu que l'on quitte ou que l'on soit quitté.

Or face au choix ou non d'être seul l'individu se sent la plupart du temps victime de sa propre ambiguïté. Il en ressort que les sujets rencontrés se trouvent à ne pas vivre ce qu'ils auraient désiré puisque ce «choix» ne constitue pas un idéal.

Nous verrons également que cet idéal demeure justement dans l'idéal et qu'il ne s'est pas encore incarné dans ce que chacun nommera *«la bonne personne»*, celle par qui tout peut arriver et surtout, celle qui congédie la solitude.

Le sujet se dit seul par la force des choses, par dépit, à cause de l'ambiguïté de sa relation amoureuse. Pourtant il fait le choix conscient d'être seul, cette solitude étant préférable à une relation difficile. Et dans ce cas, le sujet décide de «*se choisir avant de choisir l'autre*». Cependant la solitude est perçue ou certainement espérée comme temporaire.

4.1.4 Système d'actions

Le sujet vivant seul cherche à rencontrer des gens, que ce soit à travers les activités, le travail, des sorties au hasard des soirées. En fait, son premier geste sera «*d'aller vers les autres*». Le solitaire cherche à remédier à une certaine solitude car il est un être social. L'action dans ce domaine est moins utilitaire qu'affectuelle (Maffesoli). L'accent est évidemment mis sur la sociabilité, un jeu (une théâtralité) interactionnel entre l'individu et le social, médié par les formes d'associations qui sont, par exemple, le cours d'espagnol ou le bar ou encore l'amitié et la famille. Les activités de rencontre sont bien sûr les premières auxquelles pensent les sujets lorsque la question du système d'actions est posée.

L'authenticité des rapports est objet d'intenses réflexions. On va «*dans le social*» comme on va au théâtre, pour présenter une «*image de soi*», celle de «*la femme indépendante*» qui dissimule le plus possible sa recherche de l'autre. On déplore le manque d'authenticité mais dans le fait «*d'aller dans le social*», on veut «*présenter une image de soi*». Tout se joue en somme entre le fait de montrer ou de dissimuler sa recherche de l'autre.

Ce qui se rapporte au don, à l'aide apportée aux autres semble se rapprocher davantage de l'authenticité ce qu'Eve nomme: «*le côté humain*». L'expression peut être en fait définie comme représentation de l'intériorité et en même temps, désigne l'altérité dans son

humanité et la contribution que l'on pourrait individuellement y apporter. Ainsi l'expression recouvre l'ensemble de l'humanité y compris soi et surtout «*ce qu'on a en dedans*» d'humanité, de social. L'authenticité se révèle pourtant dans des contextes où le sujet n'a pas tant à se révéler aux autres. En effet, aider les autres établit un rapport proche, du fait que l'autre est aidé et lointain, du fait que le sujet conserve une distance par rapport à l'autre qui est aidé. Or là aussi on peut questionner la réalité de l'authenticité posée pourtant comme nécessité dans les rapports.

La catégorie des styles de vie nous apportera plus loin une application plus expérientielle de ce que signifie l'action à travers les formes sociales que sont le travail, la famille, etc.

4.2 Connaissance de soi et des autres

4.2.1 Perception de soi

Vivre seul semble impliquer un travail sur soi qui requiert parfois des années. Selon les sujets rencontrés, cela permet d'«*apprendre à se connaître*». Ainsi, le vocabulaire psychologique fait son entrée dans les conversations de tous les jours et c'est désormais à partir de concepts, hier encore flous et méconnus, que l'individu contemporain cherchera à se définir. Aussi, les individus font des constructions que l'on peut comparer à des scénarios sur eux-même, entretenant l'illusion d'être uniques. Le travail de construction identitaire puise paradoxalement dans les dispositifs symboliques - la mode, la religion, l'alcool, les activités, etc - afin de se singulariser et ainsi de délimiter les repères du moi. L'individu cherchera à se définir dans le but de construire son identité en tant que différente de celle de l'autre. On évoque alors fréquemment l'introversión par rapport à l'extraversión. Un travail de comparaison est alors amorcé comme pour établir une

typologie. Le sujet cherche à se distinguer des autres, faisant ressortir des traits de son caractère afin de délimiter son individualité propre.

Dans le même mouvement, le sujet s'identifie aux autres. Prenons l'exemple de la psychologie populaire dont font largement usage les sujets. La lecture d'ouvrages de psychologie populaire, si répandue, est interprétée ici comme une recherche de sens, à travers un certain contact proche et lointain à la fois, avec d'autres vivant les mêmes situations. Ces livres agissent comme révélateurs dans la mesure où, à la lecture d'histoires de cas, le sujet trouve une explication à ce qu'il vit. En ce sens, la lecture des livres de psychologie populaire est une tentative du sujet pour faire partie d'un ensemble de gens éprouvant telle difficulté et qui d'une certaine façon, lui ressemblent ou du moins auxquels il peut s'identifier. Le sujet a ainsi l'impression de n'être pas seul à vivre des difficultés, un rapport proche et lointain à la fois, s'établissant avec l'auteur-thérapeute et les cas que l'on peut considérer comme des pairs virtuels. Le sujet se trouve à s'inscrire, à «*prendre sa place*» parmi les autres, tout en demeurant conscient de sa propre relativité. Le livre de psychologie, tout en jouant un rôle significatif dans la construction d'un sens, agit comme un miroir. Le sujet parvient à universaliser son cas qui n'est plus isolé, mais un cas parmi les autres. L'individu trouve ainsi symboliquement sa place parmi ceux qui lui ressemblent de par la similitude des situations vécues et des sentiments éprouvés. La perception de soi se fonde sur la différenciation et l'identification en un même mouvement. Cette tension entre le fait d'être pareil et différent semble d'ailleurs au centre des problèmes identitaires.

4.2.2 Le travail sur soi

Corollaire de la connaissance de soi, le travail sur soi réfère à l'intériorité mais aussi aux autres. En effet le travail sur soi est une action par laquelle l'individu «*fait des ajustements*». Le sujet prend une distance par rapport à lui-même afin de «*se regarder aller*». Travailler sur soi amène à améliorer ses rapports avec les autres. Inversement, le rapport avec les autres donne des indications sur soi. Ce regard sur soi décentre justement de soi car le sujet se voit comme un autre.

Le travail sur soi peut être aussi une façon de «*prendre soin de soi*». L'estime de soi semble bien être au centre de ce processus et elle est généralement considérée comme à la base de l'amour de l'autre.

Le travail sur soi s'inscrit aussi beaucoup dans les groupes. L'essor du «parler de soi» indique bien le désir du sujet de se libérer de ce sentiment constant d'être «à côté» pour enfin être admis «*dedans*», dans sa spécificité pourtant. Le travail sur soi en groupe a donc pour but de «*se faire confirmer des choses*», d'apprendre que tel sentiment est normal, par exemple, et ainsi d'être reconnu comme sujet.

Inversement, le travail sur soi dans les groupes peut avoir pour objectif de faire admettre sa différence sans négliger son inclusion parmi les autres. Les principes de différenciation/identification se jouent donc à la base d'un travail sur soi. Le sujet se perçoit alors comme semblable tout en étant différent.

Enfin le travail sur soi peut être associé à l'établissement d'un système d'actions pour changer. De la sorte, l'individu conscient de ne pouvoir changer le passé, met en place des actions en vue de travailler son destin afin de se libérer du poids du passé et de devenir sujet de son histoire (de Gaulejac).

4.2.3 Quant-à-soi et regard des autres

Le quant-à-soi, posé dans l'hypothèse comme générateur de formes sociales a effectivement été repéré chez tous les sujets comme la part étrangère au social. Nous avons déjà pu observer, dans les descriptions individuelles, que cette asocialité du quant-à-soi se trouve paradoxalement au fondement d'une construction particulière de l'altérité. Cette distance au social est d'abord caractérisée par le vigoureux refus de «*se perdre dans la masse*» tout comme «*dans la ville*», «*la grosse boîte*», «*la routine*», «*dans l'autre*». Le sujet se dit «*étranger*» à ce tout qui veut l'englober. C'est pourquoi il se tient en marge. Cette posture, adoptée dans la réflexion et qui ne se traduit donc pas nécessairement dans les actions, sera critique face au conformisme. Les idées préconçues seront repoussées.

Ainsi, on pourrait dire que le quant-à-soi correspond à la faculté cognitive des individus de se distancier du social. Cette posture, en marge du social, permet une attitude critique. Bien que les sujets aient l'impression de ne jamais correspondre à une catégorie définie, nous verrons sous la rubrique de la connaissance des autres, qu'en revanche, l'altérité est appréhendée à travers les catégories mêmes auxquelles ils pensent échapper.

Le sujet veut «*trouver son style à soi*», refusant d'adopter le style en vogue. Chacun ressent fortement la distance qui sépare ce qu'on attend de l'individu contemporain - être

indépendant, bien vêtu, en concordance avec la mode - et ce qui est «*en dedans*» et que l'individu ressent comme étant vraiment lui-même. Les sujets opposent ce qu'ils conçoivent comme vrai (la vie intérieure, intime, individuelle) et ce qu'ils considèrent comme faux et extérieur à eux-même (la vie sociale, théâtrale, extérieure).

Les sujets expriment devoir «*porter un masque*» à l'occasion de sorties afin d'adopter un style où il ne se retrouvent pas, où ils se perdent en fait, mais qui correspond à ce que la société attend d'eux. Ils se sentent en fait étrangers au «look», au style. Les sujets luttent pour conserver la part vraie d'eux-même, dans un monde dominé par l'image. Or «*trouver son style à soi*» est chargé de paradoxes puisque le style est une forme sociale. Il n'est jamais totalement redevable à l'individu puisqu'il se trouve dans la vie sociale, monde d'apparences et de formes. Sonia par exemple, dans sa quête d'un style bien à soi, est également confrontée aux impératifs contradictoires que sous-tend l'idée d'indépendance.

La revendication de l'authenticité, de ce qui doit se vivre intérieurement par rapport à l'inauthenticité, parcourt les entretiens comme si l'une des explications fondamentales des «difficultés» dans les rapports tournait justement autour de cette question d'une opposition entre un quant-à-soi «*un peu en marge*» et le regard des autres qui juge et de ce fait, recadre.

Par ailleurs, l'inauthenticité serait la meilleure façon de préserver son quant-à-soi puisque l'individu joue un rôle. Le quant-à-soi est par essence dissimulation. C'est ce que je pense dans mon «fort intérieur» et que je ne montre pas. Cependant, et c'est là tout le paradoxe, voulant se démarquer, le sujet met «*un masque*» et ce masque derrière lequel il se cache offre

au regard des autres un personnage qui entre dans telle et telle catégorie. Il en résulte un incessant tiraillement entre ce qu'il pense être authentique et ce qu'il présente comme image.

Nous savons déjà que les sujets possèdent un quant-à-soi critique envers l'imposition d'un «*look*», d'un «*style*», d'une «*image*». Les sujets, à travers les propositions du type «*je ne suis pas branché*», «*je suis un peu en marge*», affirment leur individualité. Par ailleurs, on déplore la marginalisation que ce refus de la convention entraîne. Le regard des autres sur sa vie est recherché tout comme il est fui.

Les sujets retranchés dans leur quant-à-soi n'en sont pas moins reliés aux autres. D'un même mouvement, l'individu veut «*élaborer son côté personnel*» et déclare: «*Ils ne me comprennent pas*. D'une part le sujet dit: «*il faut trouver son style à soi*» mais d'un même geste, il présente une image. Les sujets se tiennent en marge mais ils sont regardés comme «*bizarres*» et réagissent à ce regard. Par exemple, Michel déplore le regard des autres sur sa solitude, regard qui le marginalise. Les sujets regrettent que le monde soit érigé en spectacle et pourtant ils utilisent la métaphore du théâtre ou du spectacle pour décrire la vie et se mettent eux-même en scène, comme le fait Pauline:

«Ça me fait penser à un artiste qui fait un gros show, y a été adulé par tout le monde, pis là après son show, il rentre chez eux.»

4.2.4 Perception des autres

Il s'agit ici de se demander comment le sujet voit l'autre. Cette dimension concerne le discours sur l'autre dans lequel le sujet ne s'inclut d'ailleurs que très rarement, puisque l'observation des autres nécessite une distance où le sujet trouvera à se réfugier dans le quant-à-soi. L'autre n'est pas d'abord perçu comme individu mais comme frère,

collègue, patron, etc. L'autre est donc d'abord compris en tant que faisant partie de catégories spécifiques. Il peut aussi être perçu comme inintéressant car faisant partie de la masse. Dans ce cas, l'autre est sans contenu, sans substance, sans projet politique, l'autre est extérieur, comme les autres. Les catégories mêmes que je rejette pour me définir sont utilisées pour décrire les autres. La solitude est attribuable aux autres inintéressants desquels je me démarque, voulant préserver mon individualité. Car les autres veulent me forcer à entrer dans leurs projets sans respecter mon individualité. Et pourtant l'individualisme que le sujet déplore sera celui des autres car voulant se rapprocher de ces autres, il se trouve fréquemment devant «*une porte fermée*»; il s'agit de la porte fermée des autres qui sont «*occupés*» par les enfants, par leur conjoint, leur agenda, etc.

L'autre peut être aussi décrit comme je me perçois moi-même, comme le fait Yves: «*J'ai un préjugé: tout le monde a un petit côté artiste*».

L'autre est aussi un acteur qui joue des rôles. Les sujets souligneront l'inauthenticité des rapports entre les gens. Il s'agira bien entendu de l'inauthenticité des autres.

Il y aurait deux façons d'être avec les autres: aux dires des sujets, certains ne se conçoivent pas sans l'autre, d'autres au contraire ne se conçoivent pas avec l'autre. Il y aurait autant de liens qu'il y a de personnes.

Par ailleurs, on peut aimer les autres, aider les autres et en cela tenter un rapprochement. Pour aimer les autres, il faut donc s'en approcher. L'amour est d'ailleurs défini comme connaissance de l'autre, une connaissance de l'intériorité. Dans le rapprochement, l'autre

n'est plus vide de substance. Il a une intériorité que le sujet cherche à connaître. Pour aimer il faut connaître l'autre, pense-t-on, et pour connaître l'autre, il faut aller au-delà des apparences.

Les rencontres dans les bars, les conversations anonymes sur internet, le bénévolat, toutes activités de rencontre sont de cet ordre. Par ailleurs, des proches dans le quotidien peuvent être lointains; un ami qui demeure de l'autre côté de l'océan m'est plus proche que les amis que je vois tous les jours; cet amour qui ne peut s'établir concrètement est plus fort que si le quotidien était partagé; ce père ou cette mère qui demeurent dans mon quartier, je ne les fréquente plus.

4.3 Style de vie

Cette catégorie réfère au «vécu» des sujets rencontrés. On peut imaginer à première vue que plus l'individu interagit avec des formes sociales, plus il est en rapport avec la société et moins il possède de quant-à-soi. En revanche, moins il interagit avec ces formes, plus il donne de l'espace au quant-à-soi. Le solitaire chercherait dans son style de vie à se ménager une bonne part de quant-à-soi. Mais nous avons vu dans la Perception de la solitude à quel point celle-ci pouvait être vécue de façon ambiguë, comme absence/présence de l'autre. Yves parle de ses grands moments de créativité mais reconnaît que les objets de sa création ne sont pas montrés aux autres. Le retranchement pour créer fait aussi en sorte que le regard des autres et la reconnaissance qui en découle sont absents (concrètement) alors même que la création est dédiée aux autres.

Or le style de vie du solitaire ne doit pas être défini comme un retranchement dans le quant-à-soi mais bien comme une tentative semée de doutes, oscillant entre proximité et distance, identification et différenciation, extériorité et intériorité, de construire sa vie en créant de nouvelles formes de sociabilité. La créativité, qu'elle soit artistique, sportive, psychosociale ou autre, tel un fil rouge, dessine les contours mouvants des styles de vie.

Enfin, bien que résultant de l'interaction, les formes s'autonomisent en fait pour se doter de règles, de normes et valeurs, de structures. C'est à ce niveau que l'individu peut éprouver la limitation de ses actions et conséquemment, une certaine aliénation. De fait, le monde du travail offre plusieurs exemples de désaffiliation: Yves démissionne d'une grande entreprise d'édition, plus orientée sur les spéculations des actionnaires que sur le travail créatif, et devient travailleur autonome pour cette même entreprise. Le sujet demeure lié à l'entreprise mais interagit différemment avec celle-ci, ayant pris plus de distance. Michel soutient que les rencontres dans les grandes entreprises se font dans des contextes formels et qu'il manque de fluidité dans les relations. Louise déplore le manque de possibilités créatives dans son travail clinique comme travailleuse sociale et aimerait un jour faire du bureau privé. Elle utilise ce que dans sa profession, on nomme «des pratiques silencieuses».

4.3.1 Le travail

On peut dire que le sujet entretient un lien ambivalent avec le travail comme forme particulière de socialisation. Plusieurs auteurs s'entendent pour dire que le monde du travail répond à deux ordres d'interactions. Avec un vocabulaire différent pour les nommer, sont repérés les aspects structuraux et les aspects symboliques des échanges. Enriquez parle d'un imaginaire moteur, s'opposant tout en se reliant à l'imaginaire de l'autorité. Les

Américains ont par contre mis nez à nez la tâche et l'interaction interpersonnelle, comme s'il s'agissait de deux pôles résolument opposés et inconciliables. Les sujets rencontrés eux-même affirmaient que le travail devait répondre à deux besoins: 1) celui de travailler (le Faire); 2) celui d'être avec les autres (les relations interpersonnelles).

1) Le Faire: Pour C Dejours ⁷⁹, le travail donne la reconnaissance. Cette reconnaissance que l'on pourrait situer comme reconnaissance de confirmation (Todorov) est de deux ordres pour C Dejours: il y a le jugement d'utilité du travail, et le jugement de beauté, lui-même de deux ordres: la conformité, qui confirme que le travail accompli a été effectué dans les règles de l'art; on voit que le travailleur se situe ici dans un type de reconnaissance également souligné par Todorov, qui est la reconnaissance de conformité. Cette reconnaissance, selon Dejours permet de «conjurer la solitude». Le sujet a été admis dans le cercle grâce au fait que son travail est utile et conforme aux demandes du milieu. Le deuxième jugement de beauté a à voir avec le jugement d'originalité, comparable à l'imaginaire moteur de Enriquez. Les problèmes liés au travail toucheraient à l'originalité: «le plus» justement, qui s'inscrit dans l'ordre du quant-à-soi. L'originalité suppose que le sujet joue avec les codes. Celui-ci le fait dans le but affirmé d'être créatif. Le problème réside dans le fait que l'originalité peut s'opposer à la conformité et même jusqu'à un certain point à l'utilité. Pour C. Dejours, ce sentiment grandissant d'écart entre ce que je dois faire et être, et ce que je suis et veux faire, est à l'origine des pathologies du travail.

⁷⁹ Dejours, Christophe, Travail, usure mentale, Paris, Bayard, 2000.

Un autre problème, évidemment lié aux notions de conformité et d'utilité est celui des changements organisationnels dans la foulée des fusions d'entreprises. C'est ici que s'exprime la peur de se voir anéanti comme individu, perdu dans «*la grosse boîte*» comme «*perdu dans la masse*».

Est exprimé en même temps le sentiment que le rapport au groupe est affaibli par les superstructures. Yves raconte qu'avant les fusions dans son entreprise, le patron était considéré comme tyrannique mais une certaine personnalisation des rapports entre le patron et ses employés faisait que ceux-ci étaient plus motivés à produire, ce qui n'exclut pas la compétitivité entre collègues.

Plusieurs des sujets rencontrés disent souffrir de ces changements sur le plan des relations interpersonnelles et sur celui de la créativité. Le souhait de nombre d'entre eux est de travailler dans de petites équipes où des valeurs communes seraient partagées à l'intérieur d'un encadrement collégial où le sujet aurait la possibilité d'exprimer sa créativité. Le sujet symbolique veut s'introduire en des lieux normalement réservés à des rôles conformes et utiles aux exigences du travail. Il veut être utile et conforme aux valeurs de son groupe mais il veut, dans le même temps, être créatif et reconnu pour son originalité. Cette tension entre conformité et originalité traduit quotidiennement, au travail, la recherche d'équilibre entre l'individualisation et la socialisation du solitaire. On voit que sont sous-tendus ici les rapports à première vue contradictoires entre le quant-à-soi et le regard des autres. Le sujet recherche en effet ce regard. Lorsque Ève dit: «*j'ai besoin qu'on me donne un coup de pied*», elle indique par là son besoin d'encadrement afin de se conformer à ce qu'on attend d'elle. Elle peut ainsi se rassurer en pensant qu'on lui reconnaît une compétence et une loyauté.

Mais elle veut aussi autre chose car la conformité et l'utilité demandées font qu'elle a l'impression de se négliger elle-même. Comme l'explique Ève, le sujet a besoin de se distancier pour être reconnu comme sujet original et dans le même temps, le sujet a besoin de se conformer pour être reconnu comme étant parmi les autres.

2) Les relations interpersonnelles: D'une part, lorsque la reconnaissance de confirmation (Todorov) est présente au niveau du faire, le travail constitue un support extérieur qui tient le sujet dans le social et lui permet de jouer un rôle dans le monde des rapports formels. Mais à travers des rapports interpersonnels où l'aspect subjectif s'introduit inmanquablement, celui-ci peut constituer «*un enfer extraordinaire*», comme le dit Charles. Nous ne sommes pas loin de la célèbre citation sartrienne. Le travail met donc aussi en jeu les rapports formels versus les rapports informels. L'individu, qui craint de se perdre dans la «*grosse boîte*», craint de n'être pas reconnu pour son originalité mais surtout de n'être plus reconnu comme sujet, ce qui touche le premier niveau de reconnaissance défini par Todorov, qui est la reconnaissance d'existence comme tel. En effet, la «*grosse boîte*» peut apparaître à certains comme une forme de contrôle et à d'autres, au contraire, comme une absence de contrôle. Dans ce deuxième cas, il n'y a pas de reconnaissance, tout bonnement parce que le sujet ne sait plus à qui se rapporter pour en obtenir. La «*grosse boîte*» versus la «*petite équipe*» sont présentes dans les explications liées à ce type de reconnaissance. Comment donc ne pas se perdre dans la «*grosse boîte*»? On sait que pour Michel de Certeau⁸⁰, l'acte de parler est une manière de ruser avec les structures. Les échanges entre collègues, les récits, les rumeurs et commérages sont une façon de ruser avec les structures et ainsi de conjurer la solitude.

⁸⁰ Certeau, Michel de, *L'invention du quotidien* tome1 : Arts de faire, Paris, Gallimard, 1986.

Les sujets accordent une égale importance au faire et à la dimension interpersonnelle. Dans les deux cas, on fait appel à la créativité. Michel de Certeau parle d'un accommodement qui permettrait un équilibre entre les convenances (l'habillement, le langage, etc) et la part de jeu de l'individu en interaction. Cependant on assiste à une réelle désaffiliation du travail dans la «*grosse boîte*». L'accomodement dont parle Michel de Certeau est l'accomodement de l'être aliéné par les structures. Il ne s'agit plus d'accomodement. L'équilibre recherché entre individualisation et socialisation se traduit dans certains cas par un changement dans le lien à l'employeur, comme dans celui du travailleur autonome. Dans ce cas, le sujet se distancie non du faire ni même des autres mais de la «*grosse boîte*». N'en faisant plus partie, le sujet réaménage son lien au travail. En cela, il est dispensé des relations interpersonnelles devenues difficiles avec la disparition de l'esprit d'équipe.

On pourrait penser qu'il s'agit-là d'une exacerbation de l'individualisme dans le fait qu'une personne vivant seule travaille également seule chez elle. Mais on peut penser que le fait de quitter une pratique institutionnelle pour une pratique privée est une façon de réintroduire au regard des autres la pratique en laquelle le sujet croit, et ainsi d'obtenir une reconnaissance qui faisait défaut dans la «*grosse boîte*». Il ne s'agit certainement pas d'un accommodement mais bien d'une nouvelle façon d'établir le rapport entre l'individu et le social.

Dans d'autres cas, la distance n'est pas celle du sujet mais bien de l'employeur qui engage «*sur appel*». En ce cas, le sujet a encore moins de possibilités d'établir de rapports avec les autres et dispose de peu d'espace pour y faire jouer l'originalité.

Le travail répond à deux besoins nous disent les solitaires: 1) celui de faire; 2) celui d'être avec d'autres. Lieu d'ambivalence dont la sociologie du travail discute abondamment, le travail n'en demeure pas moins un lieu de reconnaissance potentiellement apte à conjurer la solitude. L'absence de travail équivaut à de la solitude.

4.3.2 Les activités

La dimension des activités se divise en quatre sous-dimensions. Il s'agit des activités quotidiennes; de l'intensité contre le quotidien; des activités de rencontre; des activités de création. Ces sous-dimensions sont évidemment interreliées et ne sont divisées que pour les fins de la description. Il s'agit de se demander en quoi les activités quotidiennes, l'intensité, les rencontres de sociabilité et la création sont des formes de socialisation. Hors des institutions comme le travail ou la famille, ces activités composent en fait la trame de fond de l'existence du solitaire.

Nous avons déjà vu dans la perception et même dans la définition de la solitude, à l'intérieur de la première catégorie explorée, à quel point celle-ci pouvait donner lieu à diverses interprétations. Par exemple, une rencontre fortuite au cours d'une promenade quotidienne inscrite en quelque sorte dans l'ordre des choses, peut signifier beaucoup pour le sujet. Des déjeuners du dimanche dans un organisme de sociabilité peuvent constituer, pour certains, leur seul moment de convivialité. Il s'agit donc bien d'une connaissance plus pratique que discursive, de «vécu» pour ainsi dire, lorsque l'on se penche sur ces activités. À côté d'interactions cristallisées, comme les rapports formels au travail, il y a aussi des interactions plus fluides mais qui n'en constituent pas moins des éléments de construction sociale.

1) Les activités quotidiennes: D'une manière générale, les activités quotidiennes font référence à la routinisation de la vie de tous les jours. Il s'agit donc des activités comme la préparation des repas, les soirées chez soi, les émissions de télévision, etc. Ces activités sont inscrites dans l'organisation d'un temps hors travail. L'organisation même de ce temps fait partie des activités quotidiennes comme le dit Jean:

«... organiser ma semaine; organiser des rencontres avec des amis. Pas les vivre mais les organiser. Un petit peu parler au téléphone, un petit peu organiser mes affaires. Euh, c'est ça mon quotidien. C'est m'organiser un petit peu.»

Ces activités sont également effectuées seules, la plupart du temps. En quoi maintenant ces activités solitaires ont-elles à voir avec le social? Dans la vie quotidienne, les activités les plus routinières sont ici considérées comme actions dramatiques. Le retranchement dans les coulisses du quant-à-soi ne doit pas faire oublier que le regard des autres est en veille perpétuelle, ne serait-ce que dans la perception du sujet. Pour Goffman, on peut diviser l'espace des interactions en deux sphères: l'une, antérieure, qui est précisément la scène; l'autre, postérieure, qui est la coulisse. La ligne de démarcation entre ces deux sphères demeure floue, bien sûr. Les activités quotidiennes peuvent être ici représentées par la coulisse. Mais même seul, l'acteur répète son rôle. Le ménage et la préparation des repas sont donc en quelque sorte le théâtre d'un seul acteur qui, par sa mise en scène, rejoue ce qu'il sait être par exemple une maison soignée ou un repas bien préparé. Anne dit se créer un décor simple qui égale l'atmosphère. Dans son quotidien, ces petits décors agrémentent sa vie. Ces plaisirs simples se font notamment aux repas qu'elle prépare simplement mais en se servant l'eau dans une coupe à vin. De ce fait, l'acteur seul est rarement complètement isolé. Le décor rappelle qu'il existe des règles de bienséance; ses partenaires peuvent être présents dans son souvenir ou espérés dans l'avenir. Le solitaire, même retranché dans son

espace domestique est en lien avec le social. On sait comme la télévision, pour ne prendre que cette entrée massive et spectaculaire du social chez soi, est en quelque sorte un partenaire. Dans ce cas, et sans entrer dans la sociologie des médias, on peut facilement comprendre qu'il y a bien interaction entre le sujet et la télévision. D'une part, le sujet regarde le monde en regardant la télévision mais le regard des autres se pose aussi sur lui à travers son propre regard. Le solitaire chez lui est spectateur des autres et de lui-même.

Les activités quotidiennes sont généralement associées d'abord au confortable ennui qui constitue en quelque sorte le fond de la scène où l'individu, tout en y étant, se trouve un peu dans l'ombre. Pour certains, la routinisation de la vie quotidienne représente un tel ennui qu'ils cherchent dans les autres formes sociales à éviter ou même à fuir cette routine. L'intensité, les activités de rencontre et les activités de création viennent contrebalancer cet ennui. C'est pourquoi toutes ces activités sont interreliées.

Par exemple, Louise dit détester la «*routine*» parce qu'elle représente «*l'ennui*» et cherche à «*créer*» pour que ce soit «*différent*», affirmant: «*j'ai tendance à me perdre là-dedans*» (la routine). Les activités quotidiennes comme le fait de se lever pour travailler, faire le ménage, etc, sont perçues comme obligations sociales, contraintes venant de l'extérieur.

Routine confortable qui organise la vie ou contrainte insupportable des même gestes anti-créatifs, les activités quotidiennes ne peuvent être considérées comme le lieu du quant-à-soi. Dans leur routinisation même, elles constituent, une autre scène sociale, quoique plus intime, où sont sous-tendus le quant-à-soi retiré dans l'espace domestique et le regard des autres qui recadre cet espace et gère le temps.

2) L'intensité contre le quotidien: L'intensité est le résultat d'une interaction s'inscrivant hors de l'ordinaire, hors de la routine. On peut la trouver dans la création comme dans les activités de rencontre, dans le travail ou en amour. Elle demeure, par définition, un marqueur significatif de l'existence du solitaire. L'intensité apparaît en fait comme un événement. Il y a différents registres d'intensité. Ainsi, une fête de famille ritualisée dans le temps n'est sans doute pas attendue comme un événement, quoiqu'elle puisse constituer un marqueur important dans le temps, tout comme les fêtes en général. L'intensité est en fait recherchée lorsque, comme le dit Alberoni parlant de l'amour naissant⁸¹, il y a saturation de l'ennui (du quotidien). L'intensité est donc le résultat d'un processus. Louise associe la routine à l'ennui lorsqu'elle dit: *«j'ai tendance à me perdre là-dedans»*. Même dans sa plus extrême solitude, la routine équivaut à *«se perdre dans la masse»*, à ne plus se différencier. L'intensité est au contraire, un mouvement de distance et de différenciation. Louise parle de *«créer de la différence»*; ce faisant, elle opère un mouvement de distance par rapport à la masse agglutinée dans la colle du quotidien. D'ailleurs, l'un des moments d'intensité recherchés sera le voyage, façon par excellence de se retirer du quotidien:

«C'est ça que représente le voyage aussi, parce que là, on fait une rupture avec tout ce qu'on connaît et tout devient possible, et tout est à créer à la minute près. C'est tout le temps dans le différent, dans tout, dans tout, dans tout; le transport, les rencontres, la bouffe, tout est différent alors ça me fait me sentir plus vivante.»

L'intensité suppose l'existence du mécanisme transgressif des codes, propre au quant-à-soi, à travers la créativité. Par ailleurs, l'intensité est une rencontre associée la plupart du temps à une certaine authenticité ou à ce que certains nomment *«des moments de vérité»*. Des rencontres dans les bars, dans une moindre mesure, peuvent ponctuer le quotidien.

⁸¹ Francesco Alberoni, *Le choc amoureux, l'amour à l'état naissant*, Paris, Ramsay, 1981.

Un trajet routinier dans le métro peut un jour se transformer en un événement à travers une rencontre, comme le raconte Laura. Ces «*moments de vérité*» s'inscrivent hors de la routine, bien sûr, et viennent bouleverser les croyances. Il s'agit de rencontres (amoureuses ou autres) qui transgressent l'ordre des choses. L'intensité est par nature subversive. Les rencontres intenses, toutes associées au hasard, comme apparentées au destin, possèdent les caractéristiques du proche-lointain: proche dans le fait de révéler une «*vérité*», lointain du fait que la rencontre ne fait pas partie du quotidien.

Les passions amoureuses possèdent évidemment l'essence de l'intensité. L'amour naissant décrit par Alberoni est comparable à l'amoureux proche-lointain. La passion est cristallisée par la présence-absence de l'autre et donc par une certaine solitude. Le sujet peut tout quitter pour la passion. Ève a quitté pays et amis pour cette qualité d'intensité. En ce sens, l'intensité est bien transgression des codes.

Mais il est intéressant de noter que dans sa vérité même, l'intensité constitue un moment théâtral par excellence, pour ne pas dire un coup de théâtre. Le quotidien, avec ses jeux et ses faux-semblants sera attribué à l'inauthenticité de la réalité insignifiante. L'intensité sera quant à elle associée à un moment de vérité mais se présente dans les faits comme un coup de théâtre. Le quotidien et l'intensité mettent en scène la tension paradoxale qui sous-tend tous les rapports, le jeu de bascule des contraires, selon les principes du quant-à-soi qui transgresse l'ordinaire et du regard des autres qui recadre.

3) Les activités de rencontre: Cette sous-dimension concerne l'ensemble des activités sociales que l'on pourrait qualifier de ludiques et qui sont par définition, grégaires. Elles occupent un plus ou moins large espace dans le système d'actions du solitaire. Les rencontres sociales peuvent avoir lieu dans des organismes dont l'objectif est justement de favoriser des rencontres entre personnes seules, comme «l'Intervalle». De tels organismes tiennent lieu de place publique pour certains, ou de familles élargies pour d'autres. Leur fréquentation pose la question de la présentation de soi et met en jeu la contradiction entre le fait d'afficher sa solitude ou celle de la dissimuler. Afficher sa solitude équivaut à présenter un soi dépendant des autres, un soi qui cherche l'autre. Ces lieux de rencontres sont donc l'objet d'une certaine réticence, notamment chez les sujets provenant de milieu plus favorisés.

Le milieu social est une dimension des grands ensembles car il situe l'individu dans l'univers des structures et définit sa position sociale. Ainsi, il est utile jusqu'à un certain point de connaître où évolue tel individu, quelle est sa provenance sociale comme explication de telle mentalité ou de telle pratique. De façon générale, on peut en effet affirmer que les universitaires rencontrés ne s'inscrivent que très peu dans des organismes de sociabilité et construisent surtout leurs réseaux à partir de connaissances faites au travail ou dans des activités de formation, ce que certaines enquêtes ont amplement démontré. Alain Girard⁸² s'est intéressé aux lieux de rencontre. La fréquentation des mêmes lieux de rencontres est soumise à la règle de l'homogamie qui unit les gens de même milieu. L'auteur atteste que les gens de milieux populaires fréquentent plus volontiers les lieux de rencontres publics, tandis que les personnes provenant de classes plus favorisées se retrouvent dans les universités,

⁸² Girard Alain, *Le choix du conjoint*, Paris, PUF, 1974.

au travail, dans les associations, etc, où le but avoué est d'apprendre ou de parfaire ses connaissances. Or le fait que les organismes de sociabilité soient trop annoncés déplaît plus aux sujets scolarisés, tandis que la clarté du message attire plus les personnes d'origine sociale modeste. Les personnes moins scolarisées et provenant de milieux moins favorisés ont plus tendance à recourir à des organismes communautaires afin de se construire un réseau. Les personnes provenant de milieux populaires semblent en effet avoir moins d'hésitation à exprimer leur besoin des autres en fréquentant des milieux ouvertement dédiés aux rencontres. Partant de là, est-il possible de dépasser l'explication positionnelle dans la recherche de compréhension du lien existant entre le solitaire et cette forme de socialisation particulière qu'est l'activité de rencontres? Peut-on tirer des lois sinon des règles générales qui président aux rencontres de sociabilité? Il est entendu que tel sujet fréquentant tel organisme risque de faire la rencontre d'une personne appartenant au même milieu. Est-ce pour cela que les règles mettant en scène le soi et l'autre devrait en comporter une différence de nature? D. Martucelli présente l'idée du «personnage social» représentant justement une sociologie qui se soucie peu ou pas du tout de l'individu, posant des déductions en fonction de la position objective de l'acteur dans le système. L'étude de la solitude ne peut se débarrasser aussi facilement de l'intériorité des sujets, qu'elle soit nommée «*ce qu'on a en dedans*» ou «*mon intériorité*», deux termes dont le sens est le même mais provient de deux individus au cheminement académique différent.

Les activités de rencontre mettent en jeu la sociabilité, sociabilité qui permet de conjoindre l'individuel et le social. Maffesoli pose l'apparition des tribus dans l'expérience contemporaine. Ces tribus ou groupes électifs se trouvent en effet en expansion.

Les activités de rencontre démultipliées permettent d'être en rapport avec beaucoup de monde. Elles constituent un support dans le travail sur soi et permettent la reconnaissance. Ces activités ont un rôle intégrateur, bien sûr, car elles réintroduisent le sujet en marge, dans la société. Ce qui les caractérise est qu'elles sont de l'ordre du proche en même temps que du lointain. Une activité littéraire comme celle que décrit Michel, qui consiste à faire circuler une histoire que chaque maillon du groupe a pour tâche de poursuivre chacun chez soi, constitue un exemple intéressant d'une activité de rencontre. La rencontre virtuelle médiée par le texte, se trouve dans le registre du proche-lointain: proche en pensée, lointain dans le quotidien. Par ailleurs, le bénévolat qui s'inscrit très justement dans les activités de rencontre a également qualité de relation proche-lointaine puisque j'aide les autres, des autres qui me sont pour la plupart étrangers mais qui me sont proches à travers l'aide que je leur apporte. Des activités sportives, des cours d'ornithologie, des conférences ou des conversations au gré des soirées dans les bars sont toutes qualifiées ici de rencontres. Ce qui rapproche est le partage avec le groupe, des mêmes références symboliques, ce qui distancie est le fait que le sujet a une «*intimité*» en dehors du groupe. Le sujet cherche, manifestement ou non, à allier dans une rencontre qui serait amoureuse, amicale ou autre, le partage de références symboliques et l'intimité. Cependant ces rencontres semblent ne se produire que rarement. Que la recherche soit manifeste ou non, elle aboutit à la conclusion suivante: les activités de rencontre débouchent rarement sur des liens touchant l'intimité, c'est-à-dire des liens «*proches*». Les activités de rencontre permettent la préservation du quant-à-soi puisque je joue un rôle sous le regard des autres mais le sujet cherche une reconnaissance pour ce qu'il est «*en dedans*» et se heurte une fois de plus à l'inauthenticité des rapports.

Pauline s'implique dans le milieu communautaire et trouve une reconnaissance dans l'image qu'elle donne aux autres, celle qui aide, une «*Mère Thérèse*». Elle compare ces activités au théâtre, disant qu'elle se fait l'effet d'un artiste après son spectacle qui rentre chez lui et se retrouve seul. L'extériorité correspond à l'image que je projette quand je joue des rôles, l'intériorité correspond à ce que je pense être authentiquement. Les activités de rencontre font ressortir le difficile équilibre entre ce que je suis intérieurement et ce que les autres voient. Les activités de rencontre mettent donc en jeu la tension entre proximité et distance et entre intériorité et extériorité.

4) Les activités de création

Les solitaires accordent une grande importance à la créativité. Celle-ci prend différentes formes, dont la création artistique, la cuisine, la rénovation. Elle se révèle également dans le travail à travers la recherche de l'originalité et dans les activités de rencontre, souvent même dans l'intensité. La créativité est également attribuable à l'inventivité quotidienne dans les façons de parler, de s'habiller qui tentent en fait de ressortir du cadre et sont donc l'expression privilégiée du quant-à-soi. Se situant au carrefour du quotidien et de l'intensité, la créativité est une forme sociale qui «invente le quotidien» (de Certeau). L'autopoïèse, comme faculté de se créer, caractérise non seulement l'art, mais aussi l'ensemble des pratiques quotidiennes. Les pratiques silencieuses dans le travail, la rénovation, la cuisine où le sujet se trouve à inventer, à sortir de l'ordinaire, constituent des activités d'autopoïèse. La créativité a donc à voir avec la faculté qu'a l'individu de jouer avec les codes, elle se trouve dans le registre du quant-à-soi.

Pourtant la faculté de créer est indissociable de la société. D'abord, le sujet puise à même le social les matériaux qui lui serviront pour s'inventer un personnage, écrire une histoire, composer une musique, rénover sa maison. La créativité est une appropriation des significations culturelles. Ensuite, parce que la créativité est dédiée aux autres. Le sujet le plus réfractaire aux autres constitue déjà dans son quant-à-soi, une façon particulière de se montrer. On sait comme les signes de rébellion peuvent être hauts en couleur.

Todorov⁸³ pose que l'homme est social et qu'une aspiration essentielle de ses relations avec autrui est le besoin de reconnaissance. Or s'il n'y a pas de socialisation totale de l'homme, la tragédie de la culture (Simmel) se trouve dans le fait que l'homme est en même temps tourmenté par son désir d'être créatif et celui d'être reconnu. Dans l'acte même de créer, le sujet affirme sa singularité à l'adresse des autres. La créativité pose la tension qui caractérise les rapports entre le quant-à-soi et le regard des autres. L'exemple de la cuisine est intéressant de ce point de vue car j'invente un plat en puisant dans des recettes mais j'utilise ma propre créativité dans un mouvement de quant-à-soi par rapport à cette recette dont les codes sont présentés comme invariants. J'invente dès que je décide de changer les codes. L'inventivité dans la cuisine est sans nul doute reliée à l'autre. Le sujet seul mange debout, il se fait «*un sandwich plutôt qu'un coq au vin*». Lorsqu'il s'ennuie, il se crée un décor comme pour recevoir un convive. La cuisine créative tient de l'événement, c'est-à-dire quand il y a quelqu'un d'autre; la cuisine quotidienne est lorsque je suis seul. On peut donc dire que la créativité exprimée par le quant-à-soi se trouve dédiée aux autres.

⁸³ Todorov, Tzvetan, *La vie commune, essai d'anthropologie générale*, Paris, Seuil, 1995.

Un autre exemple se trouve dans l'écriture. Les écrits personnels les plus retirés dans le quant-à-soi (un poème, un journal, une réflexion sur sa vie), ne sont pas à première vue destinés aux autres. Pourtant ils le sont. En fait, l'écriture personnelle est un moyen de trouver une place parmi les autres. Nous avons vu, dans la perception de soi, à quel point l'introspection puise d'abord dans les dispositifs symboliques environnants pour s'en approprier et proposer à l'autre un soi construit. L'écriture personnelle est un moyen de se créer par rapport à la société. Les thèmes d'écriture ont d'ailleurs essentiellement en commun de parler de soi et des autres. La création est destinée à créer des formes.

4.3.3 La famille d'origine

Il y aurait beaucoup à dire de cette première forme de socialisation qu'est la famille et l'on pourrait être tenté de chercher à travers elle ce qui a entraîné la solitude de tel individu. En effet dans beaucoup d'entretiens, le sujet se positionne comme étant le «*mouton noir*» de la famille, c'est-à-dire comme ayant possédé un quant-à-soi par rapport à cette famille. La famille demeure le lieu où se sont passés les drames de l'enfance. Elle demeure significative du fait qu'elle se trouve plus que jamais à l'origine des explications de douleurs actuelles.

Tel sujet a rompu avec ses parents mais, après plusieurs années, il revient tout de même vivre dans le même quartier qu'eux, au risque de les rencontrer et de devoir leur faire une tête; tel autre tient principalement sa mère responsable de ses difficultés présentes; un autre sent peser le regard de ses parents sur son célibat; une autre, par contre, semble n'avoir connu qu'idylle avec une famille fusionnelle où néanmoins l'inceste se passait. Que faire avec toutes ces données disparates sur la famille, quel lien unit ces récits, comment considérer cette forme sociale dans la vie du solitaire? Au départ, la dimension de la famille

d'origine avait été nommée afin de chercher si les liens familiaux subsistaient chez le solitaire. La réponse est lourdement affirmative. Que ce soit pour ou contre, en continuité ou en rupture, on se positionne toujours par rapport à sa famille. Partant de là, comment peut-on attribuer cette loyauté aux solitaires?

Des recherches démontrent que la transmission intergénérationnelle des valeurs et des mythes familiaux sont constitutifs de l'individu. Les thérapeutes familiaux ont largement fait état, par l'étude du secret par exemple, de cette transmission intergénérationnelle. Il est bien documenté que l'enfant est chargé d'une dette envers ses parents et qu'il doit accomplir à son tour, envers ses descendants, la transmission du bagage symbolique propre à cette famille et par là, bien sûr, transmet les valeurs de la société. Il s'agit d'une mission où vraisemblablement, le solitaire a échoué. Simmel dit: la vie a besoin de formes pour s'exprimer. La famille est jusqu'ici la première forme pour le faire. Mais cette forme, au plus haut point affective, semble dans le même temps étouffer la vie, dans son aspect créatif, aussi désignée par Simmel par le «plus-de-vie» dont le quant-à-soi est issu. Il y aurait contradiction inéluctable entre vie et forme. Suivant cette logique, le solitaire se trouverait à la conjonction de cette opposition et se trouve en conflit de loyauté entre l'accomplissement du vouloir-vivre, créateur de nouvelles formes, et la dette envers ses ascendants qui devrait se concrétiser par la fondation d'une famille. Une chose s'est produite dans cette histoire particulière du solitaire pour que s'introduise comme «*un boulet*», ce conflit de loyauté. Ainsi, le sujet a l'intense sentiment «*d'être tiré par les ficelles du passé*» et de l'autre côté, il veut «*aller de l'avant*». Il n'appartient pas à cette recherche d'expliquer comment, dans telle dynamique familiale, ce conflit de loyauté s'est exprimé. Il s'agit de faire ressortir cette loyauté même, qui induit le conflit, comme une illustration

sociologique de l'ambivalence relationnelle. Or le solitaire est non seulement à la conjonction du plus-de-vie et de la forme familiale comme telle, mais plus empiriquement, il se situe entre une forme familiale instituée et la possibilité de nouvelles formes de sociabilité inscrites dans le vouloir-vivre contemporain.

Le «*mouton noir*», comme le marginal, l'étranger, le solitaire, crée de nouvelles formes qui contribuent à transformer la société. L'une de ces formes, nous la nommons le quotidien à distance. À l'instar du «*Libres ensemble*» de François de Singly⁸⁴, étude qui traite de la cohabitation d'individus individualisés et qui pose que l'individualisation, loin de rompre le lien social, au contraire crée du lien, on peut penser que le quotidien peut aussi bien se vivre à distance. Le quotidien à distance est défini par des liens affectifs unissant un groupement d'individus. Il peut s'agir d'un couple amoureux non-cohabitant, il peut aussi s'agir d'une famille. Jean offre une illustration intéressante de ce type de quotidien familial. Vivant seul, Jean fréquente une femme, mère de deux enfants. Il estime effectivement vivre un certain quotidien avec cette famille. Partagé entre les prescriptions sociales médiées par ses parents de fonder une famille selon l'idéal-type des années '60 et son quant-à-soi, le sujet vit un quotidien à distance avec une femme mère de deux enfants. Les vacances sont planifiées en commun, Jean supervise les devoirs et considère son engagement comme plus présent que jamais. Par ailleurs, le quotidien à distance ne représente pas un idéal pour Jean. Le sujet continue de vivre un conflit entre l'idéal-type espéré des parents qui veulent devenir grands-parents et le quant-à-soi. La problème du choix reste toujours ambigu. Le sujet se trouve partagé entre son quant-à-soi et le regard des parents sur sa vie. Il en ressort une forme sociale, le quotidien à distance qui, bien qu'empreinte elle aussi de tensions (entre

⁸⁴Singly, François de, *Libres ensemble*, Paris, Nathan, 2000.

proximité et distance), n'en constitue pas moins une forme sociale proche-lointaine cherchant à allier le quant-à-soi et le regard des autres, ici médié par les parents.

Par ailleurs, la famille d'origine n'est pas toujours considérée comme lieu négatif. La pudeur et la retenue en ce qui concerne l'histoire de sa famille témoigne de la loyauté qui lie le solitaire à sa famille. Malgré les réflexions critiques, plusieurs solitaires fréquentent leur famille et tous recherchent l'approbation de celle-ci. Le besoin de reconnaissance est justement un puissant moteur dans la formation des conflits. Enfin, si la vie a besoin de formes pour s'exprimer, l'individu a besoin de la société pour se développer. La famille comme forme sociale est médiatrice entre l'individu et la société. On en connaît aujourd'hui les transformations sous la gouverne de l'individu.

4.3.4 Les amitiés et connaissances

La sociologie se penche peu sur cette catégorie de recherche, qui pourrait être fertile dans l'analyse des rapports sociaux. Alberoni⁸⁵ se demande d'abord: l'amitié existe-t-elle encore dans notre monde aujourd'hui? Une telle question posée aux solitaires trouve en effet sa justification dans le fait qu'on pourrait craindre qu'elle ait disparu. Alberoni rappelle que Confucius énumérait cinq types fondamentaux de relations interindividuelles qui vont de l'empereur au sujet, du père au fils, de l'homme à la femme, du frère aîné au frère cadet. Seule la cinquième forme de relation est égalitaire, il s'agit de l'amitié. Bien sûr, aujourd'hui, la relation hiérarchique est peu prisée dans les représentations tandis que les rapports égalitaires constituent, dans la mentalité contemporaine, la forme privilégiée de relation. Où donc situer l'amitié et quelle est donc à présent sa spécificité comme forme sociale? Il est

⁸⁵ Alberoni, Francesco, *L'amitié*, Paris, Ramsay, 1985.

intéressant de noter que dès Aristote, une distinction est faite entre l'amitié intéressée et qui pourrait relever de l'aspect structurel, une amitié entre partenaires par exemple, et l'amitié «véritable» qui fait cette fois appel à la subjectivité et à l'aspect symbolique des rapports. Les sujets font une distinction entre amitié et connaissance. Les connaissances sont ceux avec qui les sujets auront des activités en commun: le travail, certaines activités, etc. L'amitié se trouve dans le domaine du privé et suppose proximité et authenticité. Cependant, pour ce qui nous occupe, il vaut la peine de souligner ce fait intéressant: «*l'ami proche*» est un proche-lointain, c'est-à-dire proche du fait du partage des confidences ou du sentiment et lointain du fait qu'il n'est que rarement présent dans le quotidien. En fait, «*l'ami proche*» est d'autant plus proche qu'il est loin et se fait rare. Anne considère une personne qu'elle n'a pas vue depuis deux ans comme un grand ami. Ce grand ami est celui avec qui elle parlera de son intimité. Il sera l'un des seuls à recevoir les confidences d'Anne sur sa relation difficile avec sa fille. Michel a trois grands amis qui demeurent dans l'Outaouais tandis qu'il vit à Montréal. Jean possède deux grands amis qui habitent en Ontario. Yves n'a pas revu son ami depuis cinq ans. Celui-ci demeure à Laval et a une famille ce qui d'un point de vue symbolique, se trouve à mille lieux de sa propre vie de solitaire.

La «*connaissance*» est celui que le sujet côtoie quotidiennement au travail, avec qui il peut faire des activités et des sorties mais à qui, justement du fait de sa proximité quotidienne, le sujet ne se confiera pas. L'authenticité est réservée à «*l'ami proche*» de par sa distance justement. Ainsi, les amitiés et connaissances sont des relations construites dans le registre du proche-lointain. Ce qui est proche est lointain et ce qui est lointain est proche.

4.3.5 Les relations amoureuses

L'amour fonde le couple et la famille. C'est en tout cas ce qui paraît évident en Occident. Selon R. Hurtubise, plus les sociétés s'individualisent, plus l'amour importe dans le choix du conjoint. L'amour en effet n'a pas caractérisé les sociétés et les époques de la même manière. Certains historiens se sont intéressés à l'amour courtois que l'on peut situer comme une forme épurée et idéalisée de l'amour, chantée par les troubadours du Moyen-Âge. On y trouve des ressemblances avec l'amour romantique moderne. On peut en fait comparer l'amour courtois à la passion qui en fait ne s'établira jamais. Et c'est précisément l'absence de l'autre, le manque, la distance qui maintiennent le sentiment amoureux.

Les thèmes rattachés à l'amour courtois - l'idéalisation de l'autre, l'exaltation, l'importance de l'amour comme expérience humaine fondamentale - sont présents dans l'amour tel qu'on le vit et tel qu'on le dit dans la Modernité, mais l'amour moderne est au fondement du mariage comme institution. Ainsi, à partir des années '60, l'amour devient un thème majeur de la culture de masse; l'amour est le thème central du bonheur moderne. Donc l'amour moderne fonde le mariage et la future famille n'a de sens que dans la consécration du couple. En ce sens, l'ensemble de la culture de masse va provoquer en même temps que freiner les excès de l'amour en faveur de la fondation de la famille. Or si l'amour est plus fort que tout, parallèlement à cela, il faut en restreindre les excès pour respecter l'institution qu'est le mariage et la famille. Dans les sociétés industrielles, on assiste à l'émergence d'une certaine diversité des histoires familiales. Désormais, l'individu commence à faire des choix. Toutefois dans la Modernité, les parcours de vie sont encore semblables: le célibat est rare, il n'y a que quelques divorces fortement stigmatisés, bref, le modèle dominant demeure le mariage stable et la complémentarité des rôles.

La Modernité contemporaine sera caractérisée par la désinstitutionnalisation du mariage mais l'amour demeure la raison principale pour laquelle on se met en couple. L'amour est ici conçu comme une forme sociale. Or quel est le sens social accordé à l'amour? L'amour occupe une place plus ou moins effacée selon les sociétés et les époques. Ce qui varie, d'un univers social à un autre, c'est l'expression de cet attrait et le rôle qu'il joue dans la constitution des couples. L'amour comme forme pré-existe à l'objet. Deux types d'amour semblent avoir la faveur des sujets: l'amour intense et l'amour avec la «bonne personne». Dans les deux cas, on note qu'il s'agit de relations proche-lointaines.

L'amour intense: Alberoni⁸⁶ a parlé de l'amour à l'état naissant. Pour lui il existe bel et bien une différence entre l'amour à l'état naissant et l'amour institué. L'amour à l'état naissant est presque toujours une révolution. D'abord, il survient chez l'individu qui en est arrivé à un état de saturation de l'ennui dans son quotidien. Car l'état naissant est le contraire du quotidien. Il bouscule ce quotidien, le renverse, entraînant avec lui le renversement des autres qui font partie de ce quotidien. Tomber amoureux pour Alberoni c'est l'état naissant d'un mouvement collectif à deux. Alberoni parle bien sûr de l'amour intense.

Cet amour est recherché comme intensité contre le quotidien comme l'explique Ève: «*Faut qu'y touche mon coeur, t'sais tes pieds touchent pas à terre.*» Le solitaire cherche l'autre pour l'aimer. La forme domine donc l'objet aimé. En fait, comme catégorie première (Simmel) de relation, l'amour intense se rapprocherait du «plus-de-vie» de Simmel.

⁸⁶ Alberoni, Francesco, *Le choc amoureux, l'amour à l'état naissant*, Paris, Ramsay, 1981.

Cependant lorsque l'amour s'établit comme forme reconnue socialement, le sujet se sent retomber dans la routine et se perd dans l'autre. L'autre est alors vécu comme un usurpateur de temps et d'espace. Le quotidien a bientôt raison de l'intensité; le sujet prend conscience que l'autre ne correspond pas à l'idéal projeté.

L'amour intense est un amour proche-lointain: il rapproche dans l'intensité des émotions partagées mais il est distancié du fait qu'il n'est pas établi dans le quotidien. On ne peut plus voir le couple comme une institution permanente de nos jours. On parle bien plutôt de monogamie sérielle. Le besoin de réalisation personnelle, le refus d'un certain nombre de contraintes, l'idéalisation de l'amour et la recherche d'intensité réduisent les chances de durée des unions. Le solitaire demeure toujours en attente d'une relation idéalisée qui s'établissant, est déjà dépassée. L'amour intense engendre une forme qui le tue.

La «bonne personne»: On persiste à vouloir former un couple stable et une relation qui dure; on cherche toutefois la «bonne personne». La «bonne personne» correspond à la recherche d'une «relation pure» au sens de Giddens⁸⁷. Il s'agit d'une relation égalitaire, basée sur l'autonomie individuelle qui aplanit la peur de «se perdre dans l'autre», de même nature que la peur de «se perdre dans la masse», «dans la routine», dans la «grosse boîte». En s'engageant, les deux amoureux savent que la relation peut cesser car elle est avant tout autoréférentielle: les deux partenaires savent que l'amour dépend de la satisfaction de chacun. L'amour dans ce contexte est une forme fluctuante qui ne se structure pas en institution. Cette forme demeure très proche des individus qui l'ont créée. La relation pure est aussi dégagée des contraintes de la famille et du mariage. Elle se situe donc à l'antithèse

⁸⁷ Giddens, Anthony, *Modernity and Self-Identity. Self and Society in the late Modern Age*, Stanford University press, 1991.

de l'amour romantique de la première Modernité. «*La bonne personne*» est celle qui n'entraîne pas le sujet dans son projet en niant son individualité. Les deux partenaires préservent ainsi leur territoire personnel. Rappelons-nous ce qu'en dit Anne:

«... mes idées ont changé. Euh je sais pas comment y va être ce monsieur-là mais je sais que si je rencontre quelqu'un, je vais avoir besoin de mes amis, ses amis, mes sorties, ses sorties... euh avoir un espace pour moi et on verra si on est fait vraiment pour vivre dans le même logement ou maison. Mais en tout cas, je me ferais un espace pis de toute façon, je plongerais pas là-dedans tout de suite. J'vas garder mon bout de chemin pour qu'on puisse se connaître, pis ça peut se faire vite là, mais je veux pas plonger trop vite non plus. Je veux vraiment le connaître parce que moi, à l'âge que j'suis rendue, y a son passé, j'ai le mien, y a ses bibittes, j'ai les miennes, pis quelque part, euh c'est avec le temps, une journée à la fois. je pense qu'y faut se respecter avec son bout de chemin, le mien, pis je verrai. Je sais pas, c'est vraiment l'inconnu, hein.»

Le sujet revendique «*un espace pour moi*». Refrénant son élan, elle ne plongerait pas «*là-dedans*» sans auparavant chercher à «*connaître l'autre*». Connaître l'autre correspond à connaître ce que la personne est authentiquement. Il s'agit donc d'une connaissance de l'intériorité, de là l'impression d'étrangeté, la part «*d'inconnu*». Dans la Modernité, le couple se caractérisait fortement par les rôles de chacun (celui de pourvoyeur, celui de femme au foyer). La Modernité contemporaine tend à égaliser les rôles de chacun et introduit le sujet comme être différencié, comme «*inconnu*». Ainsi la mentalité contemporaine constitue un idéal-type conjugal fondé sur une différenciation égalitaire. La relation imaginée avec la «*bonne personne*» est une relation proche-lointaine, proche du fait de l'intimité émotionnelle et sexuelle, lointaine du fait que le quotidien ne s'instaure pas nécessairement sous le même toit, alors que chacun revendique «*son espace à soi*».

Il faut noter que la «*bonne personne*» demeure un prototype évoquant la recherche d'équilibre entre soi et l'autre dans le contexte amoureux et se situe dans le registre plus général du proche-lointain. Les sujets ont le sentiment de n'avoir jamais rencontré «*la bonne personne*». Dès que l'autre vient trop près de soi, dès qu'il y a menace de proximité, on met l'autre à distance. En revanche, le besoin d'intimité, d'être proche d'un autre est à l'origine du sentiment de solitude.

La «*bonne personne*», personnage mythique rencontré dans tous les entretiens ne s'incarne pas dans le quotidien mais bien dans le quant-à-soi qui rêve. Le rêve de la «*bonne personne*» semble prendre tout l'espace, se posant comme un obstacle à l'établissement d'un lien réel. La confrontation de la réalité et du rêve aboutit à la conclusion que «*ce n'est jamais la bonne personne*». Ainsi le solitaire poursuit son chemin, seul. L'amour est peut-être la dimension relationnelle la plus ambivalente puisque les rapprochements sont à craindre en même temps qu'espérés.

4.3.6 Les enfants

Chez les solitaires, il y a ceux qui ont des enfants et ceux qui n'ont pas d'enfants, ceux qui en désirent et ceux qui n'en désirent pas. Selon Gilles Houle et Roch Hurtubise⁸⁸ :

«L'émergence de la catégorie «enfant» dans le discours populaire québécois constitue une mesure sociologiquement pertinente des transformations démographiques qu'a connues la société québécoise. L'analyse met en évidence le paradoxe suivant: c'est à partir du moment où l'on s'est mis à parler des enfants que l'on a commencé à en avoir moins. L'enfant pensé est devenu un choix.»

En fait l'enfant, lorsqu'il est désiré, n'a jamais été autant désiré puisqu'il est de l'ordre du choix. Par ailleurs, lorsque l'enfant n'est pas voulu il n'atteint même pas le stade de projet.

⁸⁸ Houle, G, Hurtubise, R, «Parler de faire des enfants, une question vitale», in recherches sociographiques, XXXII, 3, 1991: 385-414.

L'enfant est à quelques reprises présenté comme un boulet. Qu'il soit désiré ou non, il représente une charge, un boulet risquant de réduire l'espace à soi mais surtout, aux problèmes individuels de prise en charge, s'ajoutent la prise en charge des enfants non seulement au niveau alimentaire comme le prescrivait naturellement la Tradition mais bien sur le plan pédagogique ou psychologique, ce qui implique que le parent est plus que jamais responsable d'un autre.

Est donc illustrée ici la thèse de Houle et Hurtubise selon laquelle «La vie, la nature et la société ne sont plus données mais résultent d'une longue et lente appropriation contradictoire de la vie et où la vie en société n'est plus définie par ailleurs...»

L'enfant qu'on pourrait dire à son tour présent-absent dans l'imaginaire, peut aussi être objet de deuil et l'on en observe d'autant plus la charge. Car lorsque l'enfant a été désiré et n'est pas venu, son deuil est un boulet. Lorsque dans l'existence, le lien est rompu avec l'enfant, ce lien demeure comme une blessure.

5. Analyse

Ce chapitre présente le résultat de la lecture descriptive des entretiens, tant sur le plan vertical que transversal. La question centrale qui martelait si l'on peut dire, les préoccupations méthodologiques relatives à la construction de catégories de connaissances était la suivante: la compréhension sociologique est-elle fondamentalement différente de la compréhension ordinaire? Nous ne pouvions qu'arriver à la conclusion que la théorie et la clinique sont des vases communicants. Il nous fallait admettre les connaissances de sens commun comme faisant partie intégrante du phénomène étudié et même en tant que constitutives de l'objet comme tel. Le sens que produit la personne seule sur sa solitude constitue déjà une connaissance. La sociologie vient ensuite analyser le discours de sens commun. L'interprétation sociologique est de second niveau tout comme l'est l'interprétation psychanalytique. Selon Patrick Watier⁸⁹ : «Si l'activité compréhensive est si cruciale en sociologie, c'est parce que tout ce qui nous permet de comprendre est du même ordre que ce qui permet aux sujets de mener leurs activités sociales». La construction des catégories cognitives met en jeu le lien qui existe entre théorie et clinique. Les catégories cognitives se sont construites à partir des réflexions faites par les solitaires dans les entretiens effectués. Chaque entretien venait, pour ainsi dire, affiner mieux encore la réflexion théorique jusqu'à saturation de l'information.

La solitude, c'est quoi? Voilà bien une question rejoignant les préoccupations de sens commun ainsi que celle du chercheur qui, ayant écouté verticalement et transversalement ce qui se dit de la solitude, doit à présent tenter une démarche d'analyse de ce discours de sens commun. Quelle est la spécificité de la solitude? L'hypothèse veut qu'elle soit une

⁸⁹ Watier, Patrick, *Le savoir sociologique*, Paris, Desclée Brouwer, Col, Sociologies du quotidien, 2001

construction particulière du rapport à l'autre. Quelle est cette construction? La description verticale et transversale a permis de faire ressortir des éléments «invariants»(Hurtubise), c'est-à-dire des éléments repérables chez l'ensemble des sujets, se rapportant aux caractéristiques fondées sur l'expérience de la solitude. La répétition de certains sens, de certaines expressions donne à penser. En effet, ce sera sur la base de cette répétition que pourra être dégagée une compréhension du phénomène comme connaissance socialement partagée. La mise en évidence de ces invariants est fondée sur la conviction que malgré les variantes que l'on peut retrouver dans les styles de vie, le regard sur le monde procède de la même épistémè. Ces éléments forment en quelque sorte le cadre de connaissances des sujets qui vient définir l'objet d'analyse, la solitude. Des propositions ou éléments de contenu qui ressortent comme faisant sens, sont posés ici comme éléments de connaissance. Nous avons ainsi pu distinguer les invariants suivants.

5.1 Quelques propositions de sens commun sur la solitude

1- «La vie est faite de passages continuels qui mènent vers autre chose», la solitude comme passage

C'est premièrement d'une forme de passage dont il est question. Passage entre les choix offerts mais aussi passage dans les relations qui, dans le passage épistémologique et par conséquent lexical du «nous» au «je»(Houle et Hurtubise), n'ont plus la solidité d'hier et se présentent comme «*de l'inconnu*». Cependant l'idée de «*passages continuels*» laisse peu de répit et l'on peut déjà imaginer qu'à présent, la solitude constitue un passage parmi d'autres dans la démultiplication des styles de vie. Ainsi la vie conjugale et familiale peuvent aussi constituer des passages de la vie. Quelle est la spécificité de la solitude de ce point de vue? Ce sera à l'intérieur de ce passage entre le «nous» d'hier et le «je»

d'aujourd'hui que le solitaire à l'image de l'étranger «s'arrache aux autres, prend ses distances, pour jeter de nouveaux ponts»(Simmel). Le solitaire passe «*des ficelles du passé*» à la volonté «*d'aller dans l'avenir*». Le solitaire peut donc être considéré comme un passeur entre deux temps, le temps du «nous» et le temps du «je». Cet espace-temps qu'est le passage génère ses tentatives de recherche, son lot de crises, de même qu'un certain ordonnancement dans le fait «*d'apprendre à meubler son existence*». Mais si la solitude peut être vécue comme une crise à la suite d'une séparation ou comme un «*état de faits*» par le célibataire de toujours, elle se présente invariablement comme passage «*vers autre chose*». Ce passage «*vers autre chose*» est un espace-temps de construction, voire de reconstruction.

«Je cherche mon bonheur. Je suis occupée à essayer d'être heureuse. Puis je cherche ailleurs», la solitude comme recherche de sens

Il faut distinguer entre le passage et la transition ce que fait d'ailleurs Michel. La transition définit une courte durée entre deux relations. Le passage réfère à une période plus ou moins longue de l'existence où l'individu vit une expérience. Or plus qu'un simple espace-temps transitionnel, la solitude est une expérience sociale dans ce passage «*vers autre chose*». L'expérience définie par F. Dubet comme tentative de gérer (équilibrer) des registres sociaux (structure, communauté, individu) implique une recherche. Cette recherche a pour but de rétablir certains déséquilibres qui touchent les relations connues jusqu'ici, de «*réparer*», d'atteindre une plus grande «*lucidité*». Il s'agit maintenant de «*chercher ailleurs*», c'est-à-dire hors des traditions du passé que désignait le «nous» sans distinction, un «nous» englobant, de nouvelles formes de rapport. Le désir de vivre autre chose implique une part d'inconnu.

La recherche d'un sens n'est plus réservée au dandy du XIXe siècle. La généralisation de cette recherche de sens avec la souffrance qu'elle peut occasionner, libère la créativité propre à la construction de cet inconnu. En ce sens, la recherche qui inclut une recherche sur soi n'y est cependant pas réductible. La qualité de ce passage, loin d'être un renoncement à l'autre, libère un «*temps pour soi*», un «*espace à soi*» qui génèrent de nouveaux questionnements sur le rapport à l'autre. La recherche individuelle d'un sens doit être généralisée à la société entière. Cette recherche à travers la solitude, bien qu'étant une façon particulière de penser le social, doit être comprise comme le signe d'un changement sur la façon d'être avec les autres, donc sur les rapports sociaux en général. Le bonheur individuel recherché, cet «*autre chose*» à venir, doit être ici compris comme recherche sociale d'un nouveau sens où le «*je*» prend désormais son espace, sa place par rapport à l'autre.

«*Puis avec le temps j'ai comme un peu apprivoisé ça...cette solitude-là*», la solitude comme apprentissage

La solitude est également définie comme un état de faits et non un choix complètement conscient. La problématique du choix nous l'avons vu se traduit par l'ambiguïté.

Ainsi le choix entre l'aspect positif de la solitude: «*avoir mon espace à moi*» et son aspect négatif: «*le manque de soutien*» n'est pas un choix réel: «*C'est une réponse ambiguë*». Nous avons vu, dans la partie descriptive, à quel point le choix pouvait répondre à divers impératifs qui pour certains échappent à la conscience. Quoi qu'il en soit, et malgré une certaine impression d'étrangeté face au problème du choix, il faut «*apprivoiser la solitude*» et «*apprendre à meubler son existence*». L'expérience de la solitude, si elle n'est pas un temps définitif, n'est pas nécessairement un temps bref. Le passage qu'est la solitude requiert qu'on s'y habitue. Autrement dit: il faut apprendre à vivre seul. La

solitude requiert un apprentissage qui, une fois de plus, met le soi à l'épreuve. La solitude, pour ainsi dire tombée du ciel dans l'esprit de plusieurs, ni tout à fait subie ni tout à fait choisie, requiert un travail sur soi .

L'apprentissage de la solitude se passe dans le quotidien solitaire, à travers des activités solitaires, créatives pour la plupart, et qui ont à voir avec une certaine réalisation de soi. Celle-ci ne peut se passer du regard de l'autre et de sa reconnaissance. On apprend à vivre seul dans les activités quotidiennes aussi où malgré tout la société est plus présente qu'on ne le croit d'abord, inscrite dans la routinisation. L'apprentissage de la solitude se fait aussi paradoxalement à travers l'interaction dans les différentes formes sociales. Ces formes, (le milieu de travail, les activités, la famille, l'amour, etc) permettent de rendre compte de la permanence de la vie sociale et de son mouvement continu. D'une part, le solitaire apprend qu'il fait partie du social et n'y échappe pas, d'autre part, il prend conscience du caractère mouvant de la sociabilité humaine et donc de sa solitude. De tous ces points de vue, création, quotidien et interactions, l'apprentissage de la solitude est un apprentissage social. Il faut *«trouver des activités», «se faire un réseau», «organiser son quotidien»*.

L'apprentissage de la solitude se fait justement en raison du passage que celle-ci représente. L'apprentissage, en ce sens, est l'acceptation de *«périodes de la vie où c'est plus sec»* car *«les liens se défont»*. Or cette solitude apprivoisée devient paradoxalement une condition d'engagement. D'une épreuve, elle devient un besoin. Le choix ou non d'être seul demeure chargé d'ambiguïté justement dans le fait que l'individu contemporain a appris à vivre seul et revendique désormais un *«espace à soi», «un temps pour soi»* et d'un autre côté, manque l'autre. En ce sens, le passage que représente la solitude se trouve à être aussi un

apprentissage du rapport à l'autre comme présence-absence dans le contexte de la solitude apprivoisée.

«On s'habitue sans s'habituer vraiment», la solitude comme présence-absence

Cet autre élément de la solitude réfère au «*manque de l'autre*». Le fait d'être seul est en référence à l'autre. Pour Simmel, la monade est sociologiquement significative car le fait d'être seul donne une indication sociologique, ne serait-ce que dans l'absence de société. En fait la société est présente dans son absence «en tant qu'écho de relations passées ou anticipation de relations futures, comme nostalgie ou comme renoncement volontaire»(Simmel). Le solitaire, même retransché dans son espace domestique, est en lien avec le social. On s'habitue donc à la solitude jusqu'à l'apprécier parfois. Pourtant subsiste «*le manque de l'autre*» qui dans son absence est bien présent.

La solitude est expérimentée comme une liberté. Par contre, sans l'autre, l'individu a l'impression de tout faire seul dans la vie. La solitude comme présence-absence, pose la question du soi qui ne se conçoit pas sans l'autre en tant que contrainte ou en tant que manque. La problématique du choix resurgit entre la contrainte que peut représenter l'autre et le «*quelque chose de plus*» qu'il peut apporter. Le solitaire contemporain recherche l'autre mais ce ne sera pas au prix de sa liberté. Il «*se choisit avant de choisir quelqu'un d'autre.*» Cependant, comme le dit tragiquement Sonia:

«...c'est facile de se dire: regarde tu travailles sur toi-même pis tu continues à te connaître. Mais d'accepter de te dire, ben oui, c'est vrai que je cherche (quelqu'un)(...) J'avais pas pris conscience de comment j'avais le goût de voir quelqu'un.»

Le paradoxe de la solitude se manifeste quotidiennement par la présence/absence de l'autre.

2-«*Quand tu vis seul t'apprends beaucoup à te connaître*», la solitude comme connaissance de soi.

La connaissance de soi réfère ici à l'intériorité, c'est-à-dire à «*ce qu'on a en dedans*», donc à ce que l'individu conçoit comme étant l'authenticité. Il s'agit de la dimension cognitive qui place le sujet face à lui-même. Selon Martucelli, la subjectivité définit un rapport particulier avec le monde social. Bien que non réductible au soi, la subjectivité procède d'une appréhension du monde éprouvée dans l'intériorité du sujet. La perception de soi est le résultat de la faculté qu'a l'individu d'établir un rapport dialogique avec lui-même. Pour Mead, les individus ont un soi (self) capable de se définir par une certaine distance à soi-même. L'individu devient alors objet pour soi. Dans ce mouvement, le soi devient aussi un autre. Cependant, le sujet ne se perçoit pas comme un objet passif car il réagit à ce qui vient de l'extérieur. Son premier mouvement intérieur, dirions-nous, sera de donner sens à ce qui lui arrive et ainsi d'agir sur les événements. Le soi ne serait pas une structure selon Martucelli mais bien un processus puisqu'il se construit à travers un processus réflexif entre autre (nous ne parlons pas ici de l'inconscient) qui cherche à maîtriser «le flot de la vie sociale» (Giddens). C'est dans l'intériorité que le sujet prend conscience de soi et de sa distance au monde. Bien qu'objet de la psychologie, l'intériorité n'en est pas moins socialement constituée.

Freud lui-même soutenait le point de vue que l'opposition entre psychologie individuelle et société perd de son acuité lorsque l'on examine les problématiques d'un peu plus près. C'est que les autres jouent toujours dans la vie de l'individu le rôle d'une référence, qu'il soit allié ou adversaire, et la psychologie individuelle ouvre obligatoirement la route à une psychologie sociale.

Le travail de Vincent de Gaulejac est le repérage de déterminants sociaux dans l'histoire individuelle en tant qu'éléments essentiels de construction de soi. Inversement bien sûr, le soi par ses actions, participe à la construction du social. C'est donc de cette circularité entre l'intériorité et l'extériorité dont il est ici question lorsque le sujet parle de soi. Vincent de Gaulejac parle d'une «porosité psychique» entre soi et les autres. Le sujet se trouve en effet entre déterminisme et autonomie. Il n'est évidemment pas question d'un soi absolu qui devrait se construire contre les impuretés du contact avec autrui. En effet, pour de Gaulejac, le sujet est pénétré par le monde des autres. La conscience de soi prend naissance dans le rapport à l'autre, sous le regard de l'autre.

Dès lors surgit la question de l'authenticité du soi. Ce questionnement anime le sujet qui se demande : existe-t-il un soi pour soi et un soi pour les autres? Le soi authentique est recherché avec angoisse. Il s'agit d'un soi qui serait détaché du monde extérieur, un soi intérieur. Paradoxalement, le retrait en soi agit une autre connaissance sociale. En effet, ce qui semble au plus haut point privé se trouve projeté à l'extérieur dans sa revendication même: *«Ce que t'as en-dedans, crache-le, même si ça se dit pas»*(no 6). La solitude définit le statut de l'intériorité. *«Ce qu'on a en dedans»*(no 2) est désormais revendiqué comme la mesure des choses: *«Tout part de comment je me sens»*(no 9).

Or le fameux conflit nature/culture derrière la revendication de l'authenticité ne semble pas près de s'éteindre. Le solitaire aspire à plus de «naturel»: «je suis plus naturel»(no 10), «je suis comme je suis». Ce naturel se veut plus près des sentiments.

Sonia:

«Pis un moment donné j'ai commencé à toucher à la question: comment on se sent quand on est bien? quand ça coule.»

La subjectivité est désormais déterminante pour la suite des choses. Le soi se cherche en effet une place, non pas que sur le plan structurel mais de plus en plus sur le plan symbolique, et ce, à l'intérieur de toutes les formes sociales explorées. On assiste en effet à travers ce phénomène qu'est la solitude, à une redéfinition du statut du sujet. La connaissance de soi, en ce sens, est une connaissance sociale.

L'intériorité est en partie constituée d'un savoir commun, d'un stock de connaissances(Schütz). Nous avons vu dans la description des activités de création à quel point l'individu puise effectivement dans les dispositifs symboliques qui entre autres construisent son intériorité. L'intériorité revendiquée en tant qu'authenticité individuelle est néanmoins constituée socialement. La connaissance de soi n'est pas qu'individualiste. La connaissance de soi participe en tant qu'élément de premier plan à la construction du rapport à l'autre dans le contexte contemporain. Pour Maffesoli:

«Ce qui caractérise l'esthétique du sentiment n'est nullement une expérience individualiste mais au contraire quelque chose qui est par essence ouverture aux autres, à l'autre.»⁹²

⁹² Maffesoli, M. *Le temps des tribus, le déclin des tribus dans les sociétés de masse*, Paris, Librairie des méridiens, col Sociologie au quotidien, 1991.

«Approfondir les choses pour découvrir tes forces et ce que tu as à travailler est un aspect positif de la solitude»(no 1):La solitude comme travail sur soi

Le travail sur soi constitue un corollaire de la Connaissance de soi. On peut poser d'abord que le travail sur soi obéit à l'impératif social qui demande à l'individu désormais autonome de s'ajuster de l'intérieur aux prescriptions de bonne conduite. Le travail sur soi serait alors un moyen de se surveiller soi-même et de «gérer» une certaine souffrance. Outre la possibilité par la voie du travail sur soi de répondre aux prescriptions sociales, se soigner soi-même, «prendre soin de soi», sont des expressions usuelles qui font de l'individu un explorateur de sa propre intériorité dans le but de s'ajuster aux autres, mais aussi de se ménager une part d'amour-propre, ce que désormais dans le discours courant l'on nomme «l'estime de soi». «L'estime de soi» semble bien être considérée comme l'un des vecteurs essentiels de l'amour de l'autre. Par ailleurs, l'estime de soi peut être également le gardien d'un certain quant-à-soi.

La revendication de «ce qu'on a en dedans» comme légitimité se trouve concrétisée dans le travail sur soi. Loin d'être individualiste, le travail sur soi équivaut plutôt à se voir comme un autre. C'est pourquoi d'ailleurs le travail en groupe et la lecture des livres de psychologie populaire ont le succès qu'on leur connaît. Il s'agit en fait de «se faire confirmer des choses» et par conséquent, de se voir confirmé soi-même parmi les autres.

Ainsi peut-on dire que le travail sur soi est l'une des actions à partir desquelles le sujet prendra place parmi les autres. La notion de place prend ici toute sa vigueur car l'individu travaille à faire sa place. Faire sa place indique bien sûr le fait de se positionner dans l'univers des structures en intégrant les codes de conduites normatifs. Cependant, le sujet ne

recherche pas qu'une place structurelle dans l'institution. L'individu revendique une place plus large où s'introduit le sujet subjectif dans l'ordre socio-symbolique. Car le sujet, du point de vue de la lutte des places, à nouveau se voit comme double. Le sujet par exemple peut paraître fort à l'extérieur puisqu'il prend sa place au plan structurel mais peut se sentir faible à l'intérieur puisqu'il n'a pas de place dans l'ordre symbolique des rapports:

Ève:

«T'sais les gens me voit comme une bonne ma tante, une fille forte mais je me sens faible en-dedans»

Pauline:

«Je vais être dans un groupe je vais faire la folle je vais faire rire au boutte, y vont me trouver le fun, dynamique, mais après ça je vais rentrer chez nous pis je vais être toute seule. Oui. Y reste que ce que je veux vivre c'est en-dedans pis c'est pas là pareil.»

«Je suis un peu en marge»(no 8): la solitude comme quant-à-soi

Le quant-à-soi est ici défini comme la part de soi qui se trouve en rupture avec la société. Nous avons vu dans la description que chacun des sujets possède un quant-à-soi, lieu de distance voire de retrait, d'où malgré tout ils se retrouvent *«aux premières loges»*(no 1) de l'observation sociale. Le sujet est un individu à la fois social et asocial. Afin de saisir la portée de la proposition selon laquelle le quant-à-soi comme dimension cognitive associée à la faculté de se distancier régénère le lien social, nous aurons ici recours à la sémiologie. André Petitat⁹³ présente une judicieuse critique des théories de la communication, affirmant que l'espace communicationnel n'est pas que généré par le respect mutuel du code mais réside au contraire dans sa transgression. «Grâce aux facultés métareprésentatives, la double nature visible et invisible du signe engendre un dédoublement conscient et délibéré de l'être

⁹³ Petitat, André, «Échange symbolique et historicité» dans Sociologie et sociétés, vol XXXI, no 1, printemps 1999, p.93-101

et du paraître, plus précisément des états intérieurs et de leurs manifestations extérieures». La révolution symbolique permet la dissociation entre le signal et son référent ce qui donne lieu à la créativité. La créativité à laquelle aura recours le solitaire, notamment dans son style de vie, rend compte de sa capacité de constructions symboliques de la réalité, essentielles dans la production de la société. La créativité, certainement de l'ordre du quant-à-soi dans le registre symbolique, porte ses produits aux regards des autres. «Le sujet créateur ne trouve pas son autonomie créative en lui-même, mais dans les caractéristiques de la médiation symbolique avec autrui, c'est-à-dire dans les jeux avec les codes»⁹⁴. Le solitaire se situe ainsi par référence aux autres. Je suis étranger parmi les autres. Je suis seul parce que je suis sans l'autre. Or l'autre définit ma solitude aussi bien que je me représente cet autre au plus profond de mon quant-à-soi.

Mon autonomie virtuelle permet que je crée du social, que je rêve d'alternative, que je rêve de changement social. Ainsi mon quant-à-soi, loin de rompre avec le social, le réinvente justement dans un espace de jeu où ma liberté individuelle (mon autonomie) m'autorise à me jouer des codes. En voulant me démarquer des codes sociaux, j'en invente d'autres.

Selon André Petitat, les conséquences de la transgression des codes débouchent sur l'impossibilité d'une unité de pensée sur les codes. L'hétérogénéité est donc l'une des conséquences les plus importantes de la formation du quant-à-soi. Cette hétérogénéité se manifeste bien sûr dans la pluralité des styles de vie mais elle se retrouve aussi dans le clivage entre intériorité et extériorité, entre «*ce qu'on a en dedans*» et le social. Je peux très bien affirmer mon accord avec les orientations institutionnelles à l'extérieur et demeurer critique en privé. Les possibilités de ruses et de retrait induites par la faculté de créer,

⁹⁴ Idem

d'inventer, permettent aussi le mensonge qui au même titre que le théâtre constitue une métareprésentation du réel. Dès lors, l'inauthenticité, les jeux, les masques, créent du social. C'est dans la ruse et le cynisme qui caractérisent le sujet face au social que s'inventent de nouvelles formes relationnelles. Il s'agit dans ce registre non pas simplement d'étudier le sens commun mais bien les multiples transgressions de ce sens commun, au fondement du quant-à-soi. C'est ainsi que les failles du système expliquent le système; que la marge rend compte du centre; que le solitaire, dans son superbe quant-à-soi, rend compte de la place de l'autre dans l'imaginaire contemporain.

Le quant-à-soi est également défini dans la sociologie de Simmel, selon qui «l'individu est toujours plus et autre chose qu'un membre de la société, qu'il ne disparaît jamais totalement derrière son rôle, mais qu'il se l'approprie de telle sorte que sa particularité s'y exprime»⁹⁵. La sociologie de Simmel a été présentée précédemment lors de la revue des sociologies de l'interaction. La figure emblématique de l'étranger pouvait être apposée par voie de comparaison au solitaire:«il s'arrache aux autres, prend ses distances, pour jeter de nouveaux ponts»⁹⁶. En cela, la «sociabilité insociable» de Kant en est certainement l'une des sources inspiratrices. La tendance à l'association serait compensée par la tendance à l'isolement. Décrivant la «marginalité créatrice des Juifs», Simmel avance que «la manière dont l'individu est socialisé est déterminée par la manière dont il ne l'est pas». La mode (aujourd'hui «*le look*») constitue une illustration de ce besoin de distinction qui inclut le sens de Bourdieu mais n'est toutefois pas réductible à la seule division en classes sociales. Il s'agit en fait de se distinguer tout en faisant néanmoins partie de la masse. Car dans son mouvement de distance, le sujet indique qu'il en est néanmoins; tel ce sujet (no 12)

⁹⁵ Vandenberghe, Frédéric, *La sociologie de Georg Simmel*, éditions la Découverte, Paris, 2001

⁹⁶ Idem

qui dit :«*je ne suis pas branché*» et qui, par ce style de vie retiré par rapport à la somme considérable d'informations qui aliènent et envahissent, invente celui de l'intellectuel critique et démontre ainsi son attachement paradoxal aux médias dans le fait qu'il enseigne justement la science des communications. D'autre part en revêtant les bons habits et adoptant une attitude conventionnelle, l'individu peut n'en avoir pas moins une opinion cynique dans ce que l'on nomme son «for intérieur», qui désigne en fait le quant-à-soi. Enfin pour Simmel, «Le revers de cette liberté conquise sur la mesquinerie et les préjugés, c'est l'expérience d'extrême solitude que l'homme peut faire au milieu de la foule dense mais indifférente d'une grande ville»⁹⁷ .

«Je dirais qu'en général y a pas beaucoup d'authenticité entre les gens. C'est l'image qui prime.»(no 8):La solitude comme quant-à-soi sous le regard des autres

D'une part, on peut dire que le regard de l'autre transforme l'individu en quelque chose qu'il n'est jamais pleinement. Ainsi, «*les gens sont individualistes*» tandis que moi, faisant partie de cette société, je ne peux me définir comme totalement individualiste car je suis plus que cela. Je suis aussi altruiste. C'est ainsi que le sujet a l'impression de ne jamais correspondre totalement à la définition générale de ce que devrait être quelqu'un. Il se voit affublé de caractéristiques qu'il a le sentiment de ne pas posséder en propre, ou tout au moins qui ne le définissent jamais entièrement. Le sujet joue des rôles mais ne parvient pas à entrer entièrement dans ces rôles. Le sujet est plus que cela, ce qui correspond à la conscience d'un quant-à-soi qui semble à première vue s'opposer dialectiquement au regard des autres.

⁹⁷ Freddy Raphaël,«L'étranger de Georg Simmel» dans Watier, G, Georg Simmel, La sociologie et l'expérience du monde moderne, Paris, Librairie des Méridiens, coll sociétés, dirigée par M. Maffessoli

Il se trouve en effet que le sujet stylise davantage son jeu afin de préserver son quant-à-soi mais il est bien entendu que celui-ci ne peut se départir du regard des autres et que le quant-à-soi existe «en regard» des autres. Le jeu ou la théâtralité, concepts que l'on utilisera indifféremment ici, participent à la construction du sujet. C'est en substance, l'une des thèses qu'avance Goffman pour définir l'idée d'une théâtralité sociale. Goffman pressent la distance croissante entre le sujet et les images sociales (masques). Paradoxalement, à cause de cette distance, le sujet parvient à mieux maîtriser la présentation de soi. Le dispositif théâtral vient en effet bouleverser le rapport entre l'individu et le personnage, comme un médiateur. La théâtralité correspond en fait à la création du personnage social. La création comme invention ou comme imagination doit être comprise aussi comme construction, c'est-à-dire un assemblage de matériaux psychosociaux, car «Le sujet créateur ne trouve pas son autonomie créative en lui-même, mais dans les caractéristiques de la médiation symbolique avec autrui, c'est-à-dire dans les jeux avec les codes.»⁹⁸

L'imbrication épistémologique de la sémiologie du théâtre et de la sémiologie des sciences sociales est éclairante car elle vient confirmer le principe d'une construction réciproque du réel et de sa représentation. Barthes⁹⁹ postule que l'art dramatique a moins à exprimer le réel qu'à le signifier. Ainsi la théâtralité ne représente pas seulement le réel mais le construit, lui conférant un sens. Les signes ne seront pas qu'indicatifs mais aussi sémantiques. Si je porte une perruque bleue c'est peut-être pour exprimer ce que je suis au fond de moi mais c'est certainement aussi pour me situer parmi les autres, sous le regard des autres. Ainsi le signe théâtral qu'est ma perruque bleue signifie dans le même temps mon individualité rebelle et l'aveu de ma présence marquée parmi les autres.

⁹⁸ Petitat, André «Échange symbolique et historicité» dans Sociologie et sociétés, vol XXXI, no 1, printemps 1999, p.93-101

⁹⁹ Barthes, Roland «Les tâches de la critique brechtienne», revue Arguments, 1956.

Dans tous les cas, c'est aux autres que je m'adresse.

Le signe est le médiateur entre le quant-à-soi et le regard des autres. Tout en jouant son rôle de messager, le signe devient aussi la façon particulière dont je me relie au social, une forme de rapport à l'autre:

Louise:

«Je sais que j'ai assez tendance à me mettre en retrait, à poser des questions, à être toujours un petit peu à côté de la «normalité» entre guillemets. J'ai toujours un petit peu de misère avec ça. la «normalité» J'ai besoin de me démarquer un petit peu. Je dirais qu'en général y a pas beaucoup d'authenticité entre les gens.»

Le solitaire, caractérisé par son quant-à-soi n'en est pas moins relié aux autres ne serait-ce que par le fait d'appartenir à la catégorie des solitaires. Or quel est le signe reliant le solitaire au social? sa solitude. La part asociale du sujet, de par sa faculté métareprésentative «qui engendre un dédoublement conscient et délibéré de l'être et du paraître, plus précisément des états intérieurs et de leurs manifestations extérieures»¹⁰⁰ sera paradoxalement l'un des paramètres par lesquels le sujet entrera dans le jeu social défini comme une théâtralité:

Sonia:

«Il y a plein d'acteurs autour pis on essaie tous d'être à notre meilleur.»

Pauline:

«Ça me fait penser à un artiste qui fait un gros show.»

Claude:

«C'est une prestation théâtrale quand même il y a du théâtre là-dedans.»

¹⁰⁰ Petitat, André «Échange symbolique et historicité» dans Sociologie et sociétés, vol XXXI, no 1, printemps 1999, p.93-101.

L'utilisation des actions propre au théâtre: création d'un signe-émission-réception-interprétation (Kowzan) nous semble implicite à la communication sociale. La notion de rôle est à cet égard intéressante car elle pose la question des individus qui les occupent. Le regard de l'autre se trouve en quelque sorte berné car ce qu'il voit est une personne. La personne, un mot provenant du théâtre romain signifie: «per-sonare»: les acteurs portaient un masque et leur voix résonnait à travers ce masque. La personne n'est donc pas nécessairement l'individu dans son essence mais ce que les autres en percevront. La personne est un acteur. Ainsi peut-on dire que le jeu des masques est le moyen le plus sûr de préserver son quant-à-soi. Mais paradoxalement ne dit-on pas que le masque permet à celui qui le porte de révéler des vérités premières? Voulant préserver son quant-à-soi, le sujet le révèle à travers le signe (masque).

Or la solitude: «*un passage de la vie*» qui implique une recherche de sens, un apprentissage, une présence-absence de l'autre, une connaissance de soi, revêt les caractéristiques de l'ambiance culturelle qui l'entoure. Le regard social sur la solitude participe à sa construction. En ce sens, la solitude ne serait pas fondée que sur le quant-à-soi; la solitude est définie par la tension paradoxale entre le quant-à-soi et le regard des autres. De cette manière, la solitude est ce signe particulier par lequel je me relie aux autres. C'est ainsi que quant-à-soi et regard des autres sont contradictoirement liés.

Nous avons vu que le quant-à-soi, comme faculté cognitive de se distancier, participe à la construction du social; se démarquant, d'un même geste, il se re-marque dans le social. Il crée du social. Par quel processus, cette fois, le regard des autres agit comme élément de

construction de soi? Pour T. Todorov¹⁰¹, la reconnaissance est l'un des processus élémentaires par lequel le regard des autres jouera son rôle. Le sujet recherche la reconnaissance comme marqueur de son existence même:

Laura:

«Moi c'était de me faire confirmer des choses. Je voulais savoir si j'étais sur la bonne voie. Je voulais savoir si c'était correct de penser comme je pense puis en faisant les exercices j'ai vu que j'étais sur la bonne voie.»

En cela la reconnaissance aurait double fonction: 1) celle de reconnaître l'existence même du sujet; 2) celle de confirmer sa place dans le monde. Cette dernière se fera par le biais de la sanction (no 6): *«les gens ça juge»*. La sanction place le sujet en état de dépendance par rapport aux autres. C'est pourquoi l'individu réagit si fort à la sanction sociale:

Michel:

«Même que pour certaines personnes, pas être en couple formellement puis vivre tout seul c'est bizarre là T'sais; c'est étrange, puis à la limite là euh c'est quoi c'te bibitte là T'sais. Ça fait que c'est plus ce regard-là moi qui m'achale.»

La sanction récompense: *«J'ai vu que j'étais sur la bonne voie»*(no 11), ou rejette, mais elle demeure une reconnaissance. Être regardé comme une personne *«bizarre»* parce que seule, dans cette stigmatisation même, introduit au social. Le besoin d'être reconnu serait même à l'origine de tous les autres besoins pour A.Honneth¹⁰². Celui qui dit vouloir *«trouver son style à soi»*(no9) dépend pourtant de la reconnaissance des autres. Le style a effectivement à voir avec la forme, l'extériorité et donc l'apparence. Dans la proposition *«trouver son style à soi»* est sous-tendue l'imbrication du quant-à-soi et du regard des autres et cela fait donc appel à la théâtralité des rapports. D'ailleurs, Sonia veut *«trouver son style à soi»* et dans le

¹⁰¹ Todorov, Tzvetan, *La vie commune, essai d'anthropologie générale*, Paris, Seuil, 1995.

¹⁰² Honneth, Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Cerf, 2002.

même temps sera le sujet d'une entrevue filmée dans le but de se proposer sous le regard des autres dans un contexte de recherche amoureuse. Vincent de Gaulejac dans son étude sur la honte, présente l'expérience de la honte qui naît sous le regard d'autrui. «Il y a un lien étroit entre l'expérience de la honte et l'émergence du sentiment d'exister»¹⁰³.

Dans l'expérience de la honte, le sujet est appelé à se situer socialement à travers le regard des autres. La honte est par nature reconnaissance car «c'est autrui qui me donne conscience d'exister, ce faisant il me conduit à être ce que je suis pour lui.»(de Gaulejac). Le regard des autres objectivise, le quant-à-soi subjectivise.

Le signe qu'est la solitude se manifeste dans les interactions dans les formes sociales qui constituent le style de vie. La solitude est le signe sémantique par lequel le solitaire se relie au social.

3-«Les gens sont individualistes / il y a autant de liens qu'il y a de personnes»: La solitude comme connaissance des autres

Le passage du «nous» au «je», s'il permet une certaine recherche de sens, un apprentissage à vivre avec soi-même et de ce fait une nouvelle conscience de soi, permet aussi de par la distance même qu'inaugure l'émergence du quant-à-soi, une connaissance de l'altérité. C'est dans sa distance au monde que l'individu contemporain connaît l'autre. La distance invite premièrement à adopter une posture critique. Selon Simmel, il y a impossibilité de connaître totalement les autres. C'est pourquoi le sujet aura recours à la typification qui lui permet de généraliser (les punks, les gens qui vivent en famille, les branchés,etc). L'autre en général

¹⁰³Gaulejac Vincent de, *Les sources de la Honte*, Paris, éd Desclée de Brouwer, 1996.

est perçu comme étant sans substance puisqu'il est perçu de l'extérieur. Ainsi chaque autre se vaut: les gens sont individualistes, inintéressants, des acteurs sans authenticité, ou bien les gens sont aimables, il faut aider les autres, etc. Dans la généralisation de l'autre, chacun se vaut.

La dimension de la connaissance des autres concerne aussi comment l'individu est-il avec les autres car si la connaissance procède d'une distanciation, elle n'en puise pas moins dans le rapport subjectif entretenu avec ces autres et se faisant, commande cette fois un certain rapprochement. Dans le rapprochement est observé par les sujets, deux manières d'être avec les autres, deux pôles: un pôle où l'individu ne se conçoit pas étant seul, et inversement, un pôle où l'individu ne se conçoit pas avec un autre, observation que nous pouvons faire à notre tour avec les sujets rencontrés. Ces deux pôles représentent en fait ce qui en sociologie est formalisé comme étant une distinction fondamentale, soit l'individualisme versus le holisme. Cependant étant proche le sujet observe qu'entre ces deux pôles, existe une variété de rapports. Les interactions situées entre ces deux pôles sont définies comme étant hétérogènes et complexes: *«pour moi il y a autant de liens qu'il y a de personnes»*(no 8)

Dans le rapprochement, est aussi tenté une connaissance de l'intériorité de l'autre. *«Pour aimer il faut connaître l'autre»*(no6), *«chercher ce que la personne a en-dedans»*. La figure de l'Étranger à nouveau est fort significative à cet égard car faisant partie du groupe sans en faire vraiment partie, l'étranger tel le solitaire opère un mouvement de distance et de rapprochement. Ce mouvement s'inscrit dans l'ambivalence qui fonde les rapports. De par sa distance, le solitaire comme l'étranger acquiert une certaine «objectivité» dans son regard.

Pourtant, dans le rapprochement qu'il ne manque pas de faire avec les autres, le sujet fait des rencontres, qui s'inscrivent hors du quotidien distancié, sont de l'ordre de l'événement, de la fête parfois (célibataire en fête) et s'entourent d'une aura lumineuse d'intensité et d'authenticité ou le lointain devient proche.

En effet pour Simmel, la proximité/distance signifie que ce qui est proche est lointain et l'étrangeté que ce qui est lointain est proche. Le fait d'être seul amène donc plus de possibilité (paradoxalement) de diversifier les liens. Ces liens sont ici définis comme proches-lointains. Le rapport au proche-lointain correspond à une recherche d'équilibre entre l'individuel et le social. La sociabilité du solitaire est donc également fondée sur la proximité/distance. Le solitaire cherchera à équilibrer proximité et distance dans ses rapports. Le résultat en est la difficulté à vivre des relations trop intimes, vécues comme menace de proximité. Le sujet a alors la perception de «*se perdre dans l'autre*» comme de «*se perdre dans la masse*» s'il s'identifie de trop près aux autres. Par contre, les relations trop rares sont vécues comme menace de distanciation et ultimement comme menace d'isolement. L'autre est donc d'abord perçu comme proche-lointain. Todorov définit ce type de rapport comme plan praxéologique: «il y a premièrement l'action de rapprochement ou d'éloignement par rapport à l'autre».

«Un moment donné je me suis rendu compte assez vite que si j'allais pas vers les autres, ben y se passerait pas grand chose»(no 1): La solitude comme interaction

Le solitaire est préoccupé par l'action. Il ne s'agit pas seulement d'une action qui poursuit une finalité précise ou qui se trouve dans le domaine des actions réciproques durables, tel l'Église, l'institution, les classes sociales etc, mais d'une action ponctuelle qui fait vivre des

expériences sociales. Il s'agit «*d'aller vers les autres*» Nous avons vu que F Dubet définit l'expérience sociale comme étant la tentative du sujet de gérer trois registres d'action: Structure, communauté, individu. Le sujet, parlant de sa solitude, choisit évidemment de se situer dans le registre des interactions symboliques car dans l'action est toujours posé le concept de relation. L'action n'est pas individualiste mais bien interactionniste. La sociologie des actions réciproques de Simmel vient ici définir ce qui est entendu par action. L'action si elle est interaction ne s'inscrit ni dans un individualisme méthodologique qui consisterait à voir le sujet comme principe premier de la société, ni d'un holisme organique ou mécanique selon les promoteurs de cette pensée, qui inversement poserait le social comme déterminant de toute action individuelle. Simmel propose en fait un «interactionnisme méthodologique»¹⁰⁴(Vandenberghe). Les actions réciproques sont essentiellement duales. La métaphore de la porte et du pont (Simmel), porte qui met la distance et pont qui rapproche, est éclairante. En effet «*aller dans le social*» ne règle pas aussi simplement la question de la solitude car encore faut-il choisir entre le fait d'afficher sa recherche de l'autre dans une intention de rapprochement ou au contraire de dissimuler sa recherche, opérant par là un mouvement de distance. On voit qu'au coeur de l'action se joue une tension contradictoire entre le quant-à-soi (dissimuler) et le regard des autres (Afficher). «*Aller dans le social*», comme si l'individu se situait d'emblée à l'extérieur du social ne conduit pas non plus forcément à mettre fin à une solitude «intérieure» qui réfère à l'intimité ou à la vie privée. Les rencontres dans les bars ou dans les cours ne débouchent que rarement sur l'approfondissement des relations. Se joue alors également la relation duale entre l'intériorité et l'extériorité encore ici déchirée entre ce qui est retranché et ce qui est montré.

¹⁰⁴ Vandenberghe, Frédéric, *La sociologie de Georg Simmel*, Paris, La Découverte, col, Repères, 2001

Par ailleurs, il ne s'agirait pas de considérer le monde de façon dialectique car les contraires, loin de s'évacuer sont au fondement de l'interaction. Ainsi nous avons vu que le quant-à-soi se révèle paradoxalement sous le regard des autres. Évidemment le spectacle de son intimité dont la télévision fait grand cas vaut une thèse que nous ne développerons pas ici. Il suffit de constater tout de même une démonstration spectaculaire de ce qui se joue de nos jours à savoir: l'enchevêtrement des drames individuels où est sous-tendue l'identification en même temps que la différenciation.

5.2 La solitude dans la Modernité contemporaine

5.2.1 Émergence du quant-à-soi

Autrefois les rapports sociaux étaient définis par des structures sociales stables. On s'inscrivait alors sans trop de questionnements individuels dans la tradition du mariage et de la famille. La famille élargie et la communauté prenaient alors plus d'importance dans la vie de l'individu. R. Hurtubise a bien démontré dans les correspondances amoureuses que les rapports étaient construits dans un «nous» plus ou moins différencié.

Dans une perspective sociosymbolique, nous nous sommes attardée à ce que serait le sens de la solitude dans la Modernité contemporaine. Nous appuyant sur ce qu'en dit le sujet vivant seul et sur la récurrence des catégories cognitives pour expliquer la solitude, nous avons pu dégager le fait que la solitude représente un passage de nos sociétés, du «nous» au «je». L'apparition du «je» à l'avant-scène de la conscience et de l'existence contemporaines pose certaines exigences conditionnelles à la création des rapports sociaux. Ce passage nécessite une recherche de sens qui conduirait à un certain «*bonheur*». En effet, l'émergence

du sentiment dans la mentalité contemporaine et plus largement, l'insinuation progressive de la subjectivité avec l'apparition du «je», placent cette subjectivité au fondement des rapports. Désormais:«*Tout part de comment je me sens*»(no 9). Cet «*ailleurs*» recherché, ce «*vers autre chose*», cet «*inconnu*» est du domaine du «je» qui peu à peu «*apprivoise*» la solitude. Se dégageant du «nous» communautaire, le «je» doit en effet apprendre à vivre seul dans un «*espace à soi*», «*un temps pour soi*». La solitude représente un passage vers ce qui constitue le fondement de la Modernité contemporaine, à savoir la reconnaissance d'une tension paradoxale, entre le quant-à-soi subjectif et la société. Le paradoxe tient au fait que cet espace qui semble au plus haut point privé définit un rapport particulier avec la société; le quant-à-soi se conçoit comme hors du monde alors qu'il en est l'un des fondements. Il représente une espérance historique, celle «*d'aller de l'avant*» en se défaisant des «*ficelles du passé*», prenant pourtant ses racines dans une intériorité constituée de la mémoire sociale. C'est donc de cette intériorité comme conscience de soi mais surtout comme quant-à-soi dont il est question. La sociologie ne peut se contenter d'espérer que le quant-à-soi ne soit autre chose qu'un simple résidu. La sociologie doit prendre acte de l'intériorité comme fait social. À travers la solitude, le quant-à-soi génère de nouvelles manières d'être ensemble. En ce sens, les récits d'une solitude éprouvée dans la présence-absence de l'autre ne constituent pas la simple évocation d'une histoire individuelle. Il s'agit bien ici d'une expérience existentielle, socialement constituée.

5.2.2 Tensions paradoxales

Le passage du «nous» au «je», que représente la solitude, fait ressortir différents liens contradictoires, inséparables de l'émergence du quant-à-soi. La tension contradictoire entre intérieurité et extériorité à travers le fait «*d'apprendre à se connaître*» peut être considérée comme l'une de ces tensions. Nous avons affaire à deux ordres de réalités réciproquement constituées et qui se repoussent pourtant. La psychologisation du social est en fait tributaire de cette scission qui n'en est pas une. En effet, le langage psychologique désigne paradoxalement à quel point la connaissance de soi puise dans les dispositifs symboliques de la culture. Nul ne peut en effet prétendre avoir inventé une culture.

L'individu, comme le dit bien Vincent de Gaulejac, «est traversé de part en part par le monde de l'autre.» On comprend maintenant pourquoi «le moi est un ensemble flow» (Lipovetsky). Mais à la différence des théoriciens des thèses individualistes, on ne peut dire que ce moi est vide. Le sentiment de vacuité tient au fait d'une conscience qui se désole justement d'être trop pleine des autres, contrainte par les autres et en même temps en manque des autres. Dans son absence, la société est présente en tant que contrainte et en tant que manque.

Le passage du «nous» au «je» introduit une autre tension paradoxale, il s'agit de la différenciation et l'identification. Le soi en fait se débat afin de ne pas «*se perdre dans la masse*», un magma indifférencié qui se découpe en multiples formes, tout aussi englobantes les unes que les autres. Ainsi La «*grosse boîte*» que représente le monde du travail est fuie; L'autre comme amoureux présente le même danger d'entraîner le sujet dans un projet qui fait perdre son «*espace à soi*»; la ville, indifférente engloutit dans ses flots; «*se perdre dans*

la routine» ennuie car chacun vaque à ses tâches sociales. Ainsi, l'autonomie comme injonction sociale oblige aussi à se différencier. On constate déjà le paradoxe existant entre le fait de se différencier pour s'identifier à la mentalité contemporaine qui veut que l'individu ressorte de la masse. Le paradoxe réside dans le fait que voulant se démarquer de la masse, l'individu se re-marque dans la société, se soumettant au regard des autres. Voulant se différencier, il s'insère dans le mouvement généralisé de l'individu qui se différencie.

La solitude met en jeu la tension paradoxale de la distance et la proximité. Cette tension donne lieu, nous l'avons vu, à la construction de l'autre comme proche-lointain. Cet autre paradoxe tient au fait d'une nouvelle conception contemporaine de l'espace et du temps. En effet ce que Simmel constatait déjà semble bien être à l'origine d'une nouvelle construction du rapport à l'autre, à savoir: l'étrangeté que ce qui est lointain peut être proche et ce qui est proche peut être lointain en raison de la séparation toujours plus manifeste de l'espace et du temps au sens où l'entend Giddens. Dans les sociétés traditionnelles, le quotidien des rapports sociaux se passaient tous dans un même espace-temps. La Modernité contemporaine apporte avec elle une redéfinition de l'espace et du temps. C'est ainsi que le quotidien peut se vivre à distance et que la relation est d'autant plus authentique et plus proche que les individus qui la composent sont éloignés.

5.2.3 Le solitaire et l'amour

Le «nous» englobant, laissait paradoxalement peu de place à l'amour, un sentiment peu exprimé, peut-être même peu présent dans les rapports conjugaux et familiaux avant la deuxième moitié du XX^e siècle. L'amour est, avec l'émergence du «je», de toutes les formes sociales explorées ici, la représentation la plus achevée de l'ambivalence contemporaine.

L'analyse a mis en évidence des tensions paradoxales entre le quant-à-soi et la société comme cadre défini par le regard des autres. Pour François de Singly¹⁰⁵, en amour, le soi se réalise d'abord dans le regard de l'autre, dans sa spécificité individuelle et dans l'acceptation de l'égide de ce regard. L'amour équivaut à «*se livrer*»(no 6) à l'autre quand ce ne serait que par la parole. L'authenticité tant recherchée se trouve révélée dans l'amour, dans «l'interconnaissance» des intériorités. Pour aimer il faut «*connaître l'autre*»(no6) et se révéler soi-même. L'amour comme forme sociale, plus que toute autre forme met en scène le jeu qui unit et désunit à la fois ses termes.

Le quant-à-soi est, par essence, transgression. L'amour établi équivaut à l'incorporation, ce qui menace l'individu qui réagit à toute détermination englobante amenant le sujet à «*se perdre dans l'autre*» et, qui plus est, à se perdre dans le regard de l'autre. Car il y a impossibilité ontologique à connaître l'autre entièrement. Ce que le regard de l'autre me révèle de moi-même est une image, une représentation de moi. Ainsi, l'authenticité demeure somme toute questionnable.

L'amour, jusqu'ici considéré comme premier et dernier rempart contre la solitude, est appelé à se redéfinir non seulement selon le nouvel ordre amoureux de Bruckner et Finkielkraut¹⁰⁶ comme acceptation de l'altérité de l'autre, mais aussi dans l'acceptation que l'amour tout comme la solitude constitue «*un passage qui mène vers autre chose*», dans la vie du sujet comme dans la société, car il faut bien le reconnaître, depuis que l'on parle d'amour, «*les liens se défont*». Martucelli¹⁰⁷ pose même que «nous vivons le début de la fin

¹⁰⁵ Singly, François de, *Libres ensemble*, Paris, Nathan, 2000.

¹⁰⁶ Bruckner, P et Finkielkraut, A, *Le nouveau désordre amoureux*, Paris, Seuil, 1977.

¹⁰⁷ Martucelli, Danilo, *Grammaires de l'individu*, Paris, folio essais, Gallimard, 2002.

de l'amour»; tout au plus selon lui, l'amour pourra-t-il prendre une forme plus modeste comme la pratique religieuse.

Entre l'amour intense décrit précédemment et la recherche de la «*bonne personne*», on peut constater que «*l'espace à soi*» et «*le temps pour soi*» s'élargissent. En fait, l'amour tel qu'il apparaît dans les représentations contemporaines est encore l'expression ultime de la vie. Pourtant il est maintenant permis de se demander s'il n'est pas à l'origine des solitudes d'aujourd'hui. L'amour rêvé semble en effet plus ou moins réalisable et se pose comme obstacle à son propre établissement. L'amour demeure un paradoxe; il engendre une forme qui le tue.

5.2.4 Réflexivité et rapport à l'autre

On peut dire que la solitude met en scène plus que l'être seul et que ce phénomène contemporain pose directement la question des rapports sociaux. L'individu existe comme individu c'est à dire comme un soi séparé, mais il prend conscience de cette solitude par rapport aux autres. Dans sa quête de soi, il n'a d'autre choix que de se poser la question de sa propre identité et, tentant d'y répondre, il établit des repères dans son rapport à l'autre. Il établit donc les limites entre ce qui est «moi» et «non-moi» et, ce faisant, découvre ce qu'est l'autre et ce qu'il n'est pas. C'est donc dans le rapport oscillant entre les tensions paradoxales décrites plus haut que le solitaire «*apprend à se connaître*» et ce faisant, apprend à vivre seul. Ainsi, il est trop simple d'affirmer que le solitaire se trouve à être le résultat d'un individualisme exacerbé. Sa réflexivité incessante équivaut à la façon spécifiquement humaine de construire de nouvelles formes sociales alors que ne subsistent aucune institution qui supporte encore les liens.

Les styles de vie se démultiplient; on peut fonder non pas une mais des familles aujourd'hui. On peut passer de solitaire à chef de famille en quelques années. Le besoin criant de connaissance de soi est donc tout à fait légitimé. Pour Giddens, l'amour ou l'amitié, tout comme les relations familiales sont au premier plan en tant qu'objets de réflexivité personnelle. Martuccelli¹⁰⁸ définit la réflexivité:

«comme une double pratique sociale. Elle s'appuie sur une certaine représentation des effets du savoir sur soi. Et elle modifie notre relation à l'action¹⁰⁹. La rencontre de ces pôles fait que l'individu développe une capacité historique inouïe à se prendre lui-même pour objet, accroissant excessivement sa propre distance au monde.»

Par ailleurs, la réflexivité reste un produit de la Modernité contemporaine et demeure avant tout une dimension existentielle à même de gérer ou tout au moins d'équilibrer les rapports de cette culture. En fait le choix de vivre seul ne représente pas l'idéal: «*Je suis seul par dépit*», parce que «*mon voisin m'intéresse pas*» «*parce que je suis séparé*». La solitude met en scène le paradoxe contemporain, celui d'un soi qui «*prend de l'expansion*» et qui cherche sa place dans le monde. On ne peut parler d'individualisme au sens où le soi exclut l'autre, au contraire le soi cherche l'autre. On peut dire que le soi fut longtemps absent des représentations alors que ne ressortait qu'un «nous» indifférencié. En ce sens, le rapport à l'autre ne constituait pas un objet de réflexivité dans le sens commun comme dans les sciences humaines. Le rapport à l'autre existe enfin comme objet alors même que le Quant-à-soi a surgi comme distance de soi au monde. N'est-il pas étonnant que la Sociologie naît avec la Modernité alors que l'individu justement se fait de plus en plus présent? Il est en fait étonnant que l'individu n'ait été perçu que par sa fonction dans les structures sociales. Le soi revendique son «*espace à soi*». Il faudra s'y habituer. C'est ce que révèle le solitaire, qui jette de nouveaux ponts.

¹⁰⁸ Martuccelli, Danilo, *Grammaires de l'individu*, folio essais, Gallimard, 2002.

¹⁰⁹ L'action est interaction

Conclusion

À travers le sens donné à la solitude est observé le désir individuel de ressortir d'un «nous» englobant. La solitude est signe d'un passage historique du «nous» au «je» tel que défini par R. Hurtubise dans sa thèse sur l'amour. Est-ce pour cela que l'on devrait parler d'individualisme? C'était là la question de la présente recherche. En fait la revendication d'individuation puise à la source de la subjectivité dans toute sa vigueur théâtrale et n'entraîne pas la mort du social mais redéfinit ce social jusqu'ici représenté par les structures. L'individu veut être plus que le citoyen politique, le travailleur, le parent. L'individu veut être lui-même. En ce sens l'émergence du quant-à-soi génère de nouveaux questionnements sur les rapports sociaux. Ce passage historique requiert une recherche de sens car les anciens repères sont remis en question. Il s'agit donc de trouver un certain «*bonheur*» qui avec l'émergence du sentiment dans la mentalité contemporaine, est le but ultime de l'individu. Ce passage requiert aussi un apprentissage car désormais le soi doit «*apprivoiser*» sa solitude et donc apprendre à vivre seul. Le solitaire fait en effet l'expérience du manque à certains niveaux et du trop plein de l'autre à d'autres niveaux. La solitude comme présence-absence, pose la question du soi qui ne se conçoit pas sans l'autre en tant que contrainte ou en tant que manque. Le passage qui requiert une recherche de sens, un apprentissage et qui fait vivre l'expérience de la présence-absence de l'autre, mène à la connaissance de soi. Cette connaissance s'acquiert par le travail sur soi. Il s'en dégage une conscience au fondement de la formation du quant-à-soi. Cependant le solitaire fait l'expérience d'une confrontation avec le regard des autres. En effet l'analyse démontre que

le quant-à-soi et le regard des autres sont contradictoirement liés. Est donc à nouveau observée la tension paradoxale entre le soi et l'autre.

Le passage du «nous» au «je», s'il permet une certaine recherche de sens, un apprentissage à vivre avec soi-même et de ce fait une nouvelle conscience de soi, permet aussi de par la distance même qu'inaugure l'émergence du quant-à-soi, une connaissance de l'altérité. Le rapport à l'autre est défini comme proche-lointain. La connaissance de l'autre procède en effet d'une distanciation où l'autre est généralisé. Par ailleurs, la connaissance des autres concerne aussi comment est le solitaire avec les autres et commande cette fois le rapprochement. Dans le rapprochement est observé par les sujets, deux manières d'être avec les autres, deux pôles: un pôle où l'individu ne se conçoit pas étant seul, et inversement, un pôle où l'individu ne se conçoit pas avec un autre. Les sujets ont donc pu observer deux grands courants qui représentent une distinction fondamentale en sociologie, soit l'individualisme versus le holisme. Cependant étant proche, les sujets observent qu'il existe une variété de rapports. Les interactions situées entre ces deux pôles sont définies comme étant hétérogènes et complexes.

Ainsi, l'émergence du quant-à-soi est à la base de nouvelles formes sociales. Trois grandes tensions paradoxales au fondement de ces relations sont ressorties: intériorité/extériorité; identification/différenciation; proximité/distance. Enfin le solitaire vient poser la question de l'amour qui demeure le premier et dernier rempart contre la solitude mais justement du fait de son idéalisation dans les deux formes repérées: l'amour intense et la recherche de la bonne personne. L'amour semble non seulement difficilement s'établir dans la durée mais se trouve paradoxalement à l'origine de la solitude.

Nous avons vu que les sujets rencontrés s'inscrivaient tous à leur manière particulière au sein d'un certain savoir commun sur la solitude et le rapport aux autres. L'analyse de cet échantillon particulier a permis d'explorer des aspects nouveaux de la solitude dans le contexte général de la société montréalaise contemporaine. Si la douleur d'être seul a pu s'exprimer à travers les entretiens, on remarque aussi les diverses expressions rapportant un certain bonheur à être seul. Les sujets rencontrés montrent à quel point l'humain est complexe et ne se résume certainement pas aux rôles sociaux. Nous avons vu par exemple, à quel point les individus sont désormais préoccupés par leur intériorité. Il s'agit bien d'une sociologie de la subjectivité, désormais inscrite comme essentielle dans la construction des rapports sociaux. Cette thèse s'inscrit tout à fait dans la tradition monographique concernant les expériences existentielles. La réflexivité a été la matière première de cette recherche car elle fut ici considérée comme façon spécifiquement humaine de contrôler le flot de la vie sociale.

Le solitaire parlant de sa solitude n'aura de cesse de parler de lui-même et des autres. Car on peut maintenant affirmer que la préoccupation principale du solitaire comme de l'individu contemporain sera de trouver l'équilibre entre soi et Autrui. C'est en cela que la multiplication des thérapies, démarches spirituelles et autres processus d'auto-réflexion n'auront de cesse que lorsqu'il aura enfin trouvé l'équilibre tant recherché.

Nous avons pu repérer des éléments de construction du rapport à l'autre dans la Modernité contemporaine à travers ce qu'en dit le solitaire. D'autres thèmes aussi prometteurs pourraient éventuellement faire l'objet d'une recherche clinique en sociologie qui cherche à comprendre les expériences individuelles comme des expériences sociales. Ainsi la question

de l'authenticité qui revient comme un refrain dans le discours social, constitue en elle-même la base de questionnements sur la construction des rapports sociaux. Les expériences existentielles qui touchent les grands thèmes sont tous aujourd'hui objets de redéfinition. La méthodologie clinique ouvre la voie à une sociologie préoccupée de ses sujets rêvant, parlant, agissant.

Bibliographie

Alberoni, Francesco, *Le choc amoureux, l'amour à l'état naissant*, Paris, Ramsay, 1981.

Alberoni, Francesco, *L'amitié*, Paris, Ramsay, 1985.

Arcand, Bernard, «S'exciter pour l'intime», Discours et pratiques de l'intime, sous la direction de Manon Brunet et Serge Gagnon, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993.

Ausloos Guy , *La compétence des familles, temps, chaos, processus*, Ste-Agne, Ères, 1995.

Barthes Roland, «Les tâches de la critique brechtienne», revue Arguments, 1956.

Bateson, G., *La cérémonie du Naven*, Paris, Minuit, 1971.

Bateson, Mary-Catherine, *Regards sur mes parents*, Paris, Seuil, 1989.

Beck U., *La société du risque, sur la voie d'une autre Modernité*, Paris, Aubier, 2001.

Berger P.L., Luckmann, T., *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986.

Bernier Léon et Perrault Isabelle, «Pratique du récit de vie: retour sur l'artiste et l'oeuvre à faire», Cahiers de recherche sociologique, vol 5, no 2, automne 1987.

Bruckner P. et Finkielkraut A, *Le nouveau désordre amoureux*, Paris, Seuil, 1977.

Certeau de Michel, *L'invention du quotidien*, T. 1: Arts de faire, Paris, Gallimard 1986.

Chaumier Serge, *La déliaison amoureuse, de la fusion romantique au désir d'indépendance*, Paris, Armand Colin, 1999.

Dagenais Daniel, *La fin de la famille moderne: significations des transformations contemporaines de la famille moderne*, Québec, Les presses de l'université Laval, 2000.

Dejours Christophe, *Travail, usure mentale*, Paris, Bayard, 2000.

Dennett C, *La stratégie de L'interprète, le sens commun et l'univers quotidien*, Paris, Gallimard, 1990.

Devereux, G, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion, 1980.

Dolto Françoise, *Solitude*, Paris, Ergo Presse, 1988.

Dubet, François, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil 1994.

Dubet, F. et Martucelli, D., *Dans quelle société vivons-nous?*, Paris, Seuil, 1998.

Dubet, François, *Le déclin de l'institution*, Paris, Seuil 2002.

Dumont, Fernand, «Notes pour une thématique de la sociologie clinique», dans L'analyse clinique dans les sciences humaines, Montréal, Saint-Martin, 1993.

Dumont, F. *La raison en quête de l'imaginaire*, Institut québécois de la culture, 1982.

Durand, G., «Le retour des immortels», dans «Le temps de la réflexion», Paris, Gallimard, 1982.

Enriquez, Eugène, *L'organisation en analyse*, Paris, PUF, col Sociologies d'aujourd'hui, 1992.

Enriquez, E., Houle, G. Rhéaume, J, Sévigny, R (sous la direction de), *L'analyse clinique dans les sciences humaines*, Montréal, Saint-Martin, 1993.

Freud S., «Psychologie collective et analyse du moi», dans Essais de Psychanalyse, Paris, Payot, 1975.

Gagnon Serge, «Confessions, courrier du coeur et révolution sexuelle» dans «Discours et pratiques de l'intime», sous la direction de Manon Brunet et Serge Gagnon, institut québécois de recherche sur la culture, 1993.

Gaulejac de Vincent, *Les sources de la Honte*, Paris, Desclée de Brouwer, 1996.

Gaulejac de Vincent, *L'histoire en héritage, Roman familial et trajectoire sociale*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999.

Giddens Anthony, «La sociologie comme conscience de soi de la Modernité», entretien avec Anthony Giddens, dans La Sociologie, Histoire et idées, Paris éd Sciences humaines, 2000.

Giddens Anthony, *La constitution de la société*, Paris Puf, 1987.

- Giddens Anthony, *Modernity and Self-Identity. Self and Society in the late Modern age*, Stanford University press, 1991.
- Girard, Alain, *Le choix du conjoint*, Paris, PUF, 1974.
- Goffman, Erving, *Les rites d'interactions*, Paris, éd de Minuit 1974.
- Goffman, Erving, *Mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Gallimard col Les Essais, 1951.
- Gurvitch, G. *La vocation actuelle de la sociologie*, T.1, Paris, PUF, 1968.
- Hannoun, Michel, *Solitudes et sociétés*, Paris, PUF, Col. Que-sais-je?, 1993.
- Hentsch, T. *L'Orient imaginaire, la vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*, Paris, éd Minuit, col Arguments, 1988.
- Honneth, A., *La lutte pour la reconnaissance*, Paris éd du Cerf, 2002.
- Houle, Gilles et Hurtubise Roch, «Parler de faire des enfants», in Recherches sociographiques, revue interdisciplinaire d'études sur le Québec et le Canada français, 1991.
- Houle, Gilles, «De l'expérience singulière au savoir sociologique», Revue internationale de psychosociologie, 2000 vol. VI, no 14
- Houle, Gilles, «Le sens commun comme forme de connaissance: de l'analyse clinique en sociologie», Sociologie et sociétés, vol XIX #2, octobre 1987.
- Huizinga, *Homo ludens, essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard, col les essais, 1951.
- Hurtubise, R, «La psychothérapie comme logique de production de l'individu: lorsque le social est au coeur même d'un voyage au fond de soi» dans Santé mentale et processus sociaux, vol XVII, no 1, avril 1985.
- Hurtubise, R. *L'amour, le soi et la société, Sociologie de la connaissance amoureuse dans les correspondances québécoises(1860-1988)* Thèse de doctorat, Département de Sociologie, université de Montréal, 1989.
- Kaufmann, Jean-Claude, *La femme seule et le prince charmant*, Paris, Nathan, 1999.
- Kowzan, T, *Spectacle et signification*, Paris éd Balzac, col, l'univers des discours, 1992.

Langlois, Simon, «Culture et rapports sociaux: trente ans de changements» dans ARGUS, hiver 1992, vol. 21, no 3.

Latouche, Serge, *La planète uniforme*, Paris, Climat, col Sisyphe, 2000.

Leclair, Serge, «Entre le Je et le Nous, un conflit à entretenir», in Regards sur la Folie, sous la direction de B Doray et J-M Rennes, l'Harmattan, 1993.

Lipovetsky, Gilles, *L'ère du vide, essais sur l'individualisme contemporain*, Paris Gallimard, col. Folio/essais, 1983.

Maffesoli, Michel, *Le temps des tribus: le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Librairie des méridiens, col sociologies au quotidien, 1988.

Maffesoli, M., *La connaissance ordinaire*, Paris, librairie des Méridiens col Sociologies du quotidien, 1985.

Mannoni, M., *De la passion de l'être à la folie de savoir*, Paris, Seuil, 1988.

Maupassant, de Guy, «solitude» Texte publié dans le Gaulois du 31 mars 1884.

Martucelli, Danilo *Sociologies de la Modernité, l'itinéraire du XXe siècle*, Paris, Gallimard coll. Folio Essais, 1999.

Martucelli, D., *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard Folio essais, 2002.

Médam, Alain, «Le proche lointain» in Une anthropologie des turbulences, hommage à Georges Balandier sous la direction de M. Maffessoli et Claude rivièrè, Paris, librairie des méridiens, 1992.

Miranda, Michel, *La société incertaine, pour un imaginaire social contemporain*, Paris, librairie des Méridiens, 1986.

Morin, Edgar, *L'esprit du temps*, Paris, Grasset, 1962.

Park Robert Ezra, «La ville, propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain» (1929) in *L'École de Chicago*, Paris, Aubier, 1984.

Petit, André «Échange symbolique et historicité» dans Sociologie et sociétés, vol XXXI, no 1, printemps 1999

Pires Alvaro, «Deux thèses erronées sur les lettres et les chiffres» in Cahiers de recherche sociologique, vol 5, no 2, automne 1987, "L'autre sociologie"

Rhéaume Jacques et Sévigny Robert «La pratique psychothérapeutique: de la croissance à la guérison» dans Sociologie implicite des intervenants en Santé mentale, vol 11, Montréal, Saint-Martin, 1988.

Rompré David, «La sociabilité masculine» in Recherches sociographiques, revue interdisciplinaire d'études sur le Québec et le Canada français, XXX111, 3, 1992.

Rousseau J.J., *Oeuvres complètes*, Paris Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1964.

Sabourin Paul, «La régionalisation du social: une approche de l'étude de cas en sociologie» in Sociologie et sociétés, vol XXV no 2, automne 1993.

Sennett Robert, *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil, 1979.

Simmel Georg *Sociologie et épistémologie*, PUF, col Sociologies, 1981.

Simmel Georg, *La tragédie de la culture*, Paris, Rivages, 1988.

Singly de François, *Être soi-même parmi les autres*, Paris L'Harmattan 2001.

Singly de F. *Libres ensemble*, Nathan, Paris, 2000.

Taylor Charles, *Grandeur et misère de la Modernité*, Montréal, éd. Bellarmin, 1991.

Tocqueville de A., *De la démocratie en Amérique*, t. 1., Paris, Gallimard, 1951.

Todorov, Tzvetan *La conquête de l'Amérique, La question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982.

Todorov, T., *La vie commune, essai d'anthropologie générale*, Paris, Seuil, 1995.

Thomas W.I. et Znaniecki F., *Le paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant.*, (1919), Paris, Nathan, 1966.

Tournier Michel, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard, col. Folio, no 959, 1972.

Vandenberghe Frédéric, *La sociologie de Georg Simmel*, Paris éd. La Découverte, 2001.

Watier Patrick, *Georg Simmel, la sociologie et l'expérience du monde moderne*, Paris, librairie des méridiens, coll «sociétés», dirigée par M. Maffessoli, 1998.

Watier Patrick, *Le savoir sociologique*, Paris, Desclée Brouwer, Col Sociologies du quotidien, 2001.

